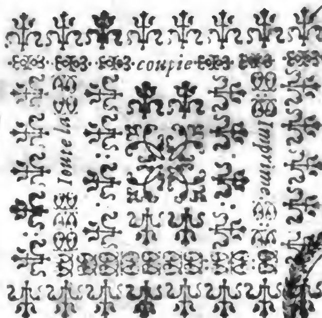
LES CONSOLATIONS DE LA PHILOSOPHIE, ET DE LA THEOLOGIE.

Par le P. DE CERIZIERS, de la Compagnie de IESVS.

Edition Cinquiesme.







A ROVEN,

Chez IEAN VIRET, Imprimeur ordinaire du Roy, au haut des degrez du Palais.
IACQVES BESONGNE, dans la court du Palais.
ET
CLEM. MALASSIS, dans l'Estre N. DAME.

M. DC. XXXXVI.

Auec Approbation.





AV SAINCT ESPRIT.

VISSANT appuy de nos foiblesses, diuin Paraclet des ames desolées amour tousiours veillant sur nos besoins, Charité qui ne cesse iamais de soulager nos peines ; C'est à vous que tous nos ouurages appartiennent ; puis que toutes nos saintes pensées sont des presens de vostre bonté & des productions de vostre grace. Mais certes celuy-cy plus que tous les autres est à vous; puis que c'est vne Consolation que la Sapience donne aux malheureux, & que vous estes celle que Iesus veritable Sapience du Pere, enuoye à ses Apostres, pour adoucir les regrets de son absence. N'estes-vous pas le Pere des Pauures, le Tuteur des Orphelins, le Consolateur des affligez, le doux hoste du cœur, & le refuge des miserables? N'estes-vo' pas le repos de nostre trauail, le rafraichissement de nos ardeurs, le soulas de nos larmes & la diuine Panacée de toutes nos douleurs; Si nous auons vn Aduocat, qui sollicite sans cesse les bontez de Dieu, au secours de nos miseres, j'apprens que c'est de vous que vient

cette voix esclatante, qui par des gemissemens inénarrables, demande des faueurs qu'il nous est impossible d'obtenir, quoy qu'il nous soit necessaire de les auoir. Si ie voy vn esprit porté sur la face des eaux, on m'asseure que c'est celuy de mon Dieu, & que l'abysme seroit sterile, si son amour n'en eschauffoit la glace. Vous estes donc le diuin Esprit qui vous deuez respandre sur les eaux ameres de nos larmes, autrement leur flux continuel nous traisnera dans vne mer d'ennuys, sans tarir la source de nos desastres. Helas! que seruiroient nos sanglots, n'estans pas soustenus de vostre pitoyable voix, ny meslez à ces gemissemens qui ne peuuent estre refutez ny exprimez? Innocente Colombe, accordez vos souspirs aux nostres, pour leur donner du merite: benissez nos miseres, afin que nous en tirions du profit & vous de la gloire. Espanchez sur nous ces langues ou ces larmes de feu qui font parler sans aigreur & fondre auecque plaisir. O malheurs, ô infortunes, attaquez nous; ô flammes, ô amour secourez nous: pourueu que ie possede mon Consolateur, ie ne refuse point de disgrace.

A MON



A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

I'aurois mauuaise opinion de vostre incomparable vertu, si ie la croyois exempte des attaques de l'enuie : Mais certes j'aurois trop de vanité, si ie iugeois mon discours necessaire à sa defense. Cette grande & glorieuse vie, qui fait le plus beau spectacle de l'Europe, monstre clairement, que comme rien n'est capable de vaincre vostre courage, il n'y a que vostre esprit, qui puisse dignement parler à la Fortune. Ceux qui ont regardé vos triomphes sans ialousie, & qui ont leu les precieux monumens de vos estudes auecque loisir, n'auront point d'autre sentiment que le mien, pourueu qu'ils vueillent estre iustes. Aussi veux-je protester à vostre Eminence, que ie n'ay point de presomptueux dessein: & que le motif, qui me porte à luy offrir cet ouurage, a des raisons toutes pures de vanité, & qui sont pleines de respect. Ma Theologie, toute ignorante qu'elle est des affaires du monde, sçait assez, que sans vostre appuy, elle n'en doit promettre à personne. Et d'ailleurs connoissant

que vostre bonté est le commun refuge des affligez: & qu'il n'est point d'innocence malheureuse, qui ne s'approche de vous auec auantage: elle penseroit rauir vostre gloire, de presenter sans vostre aueu du secours à leurs miseres. Elle a mesme si peu d'opinion de ses forces, & de son adresse, qu'elle apprehende d'auoir besoin de la Consolation qu'elle veut donner à l'infortune, si vous ne l'asseurez de l'honneur de vos bonnes graces. Ce qui luy en fait esperer la faueur, outre les preuues generales de vostre generosité, c'est qu'elle ne sçauroit s'imaginer, que vous luy refusiez l'entrée de vostre Cabinet, apres luy auoir basty vn Palais dans la plus auguste ville de l'Vniuers. Que si vous me commandez d'expliquer plus nettement mon intention, ie vous diray, Monseigneur, qu'on ne me peut demander pourquoy ie rends cét hommage à vostre Eminence, qu'on ne me demande pourquoy ie suis François. Ces veilles infatigables qui vous attachent comme l'intelligence visible de cét Estat aux pensées de nostre salut: Ce zele que vous auez pour la grandeur de nostre victorieux Monarque: Ces soins que vous apportez à nous maintenir dans les aduantages, que le courage nous donne sur les autres Nations; La constance que vous employez pour corriger ce defaut, que l'on nous reproche dans la qualité de Conquerans; Ce sont à n'en point mentir, des causes assez iustes pour obliger ma plume à l'hommage de vostre merite. Peut-estre iugera-t'on que ie me deuois contenter du culte interieur de la pensée, & que ie pouuois taire vne affection, qui toute raisonnable qu'elle est, ne laisse pas d'estre importune. Ie sçay bien qu'vne vertu si publique que la vostre n'a nullement besoin de mon suffrage: mais aussi dois-je demeurer muët, parce que ie suis inutile: & n'auoir point de desir: parce que ie manque de pouuoir. Il y a des passions qui peuuent estre discrettes: il y en a, qui veulent estre libres. C'est ce qui me persuade, que vostre Eminence

nence ne condamnera pas vn mouuement, que Dieu commande à ses creatures, & que vous souffrirez, qu'vn homme qui ne vous peut seruir, vous reuere. Sur cette confiance, ie prends la hardiesse de vous rendre cette preuue de ma deuotion, comme vn gage certain des vœux que ie presenteray toute ma vie à Dieu, pour la prosperité de uostre importante personne. Mon zele me sera glorieux, s'il vous est aggreable : & j'auray ma recompense, quand j'auray la permission de me dire.

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE EMINENCE,

Le tres-humble, tres-obeissant, & tres-affectionné seruiteur, RENE DE CERIZIERS, de la Compagnie de IESVS.

APPROBATION.

IE ſous-ſigné Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de Toulouſe, ſuiuant les Priuileges à nous octroyez par les Roys tres Chreſtiens Henry III. Henry IV. & Louys XIII. à preſent regnant, permets à IEAN CAMVSAT, Marchand Libraire Iuré à Paris, d'imprimer vn Liure intitulé, *La Conſolation de la Philoſophie & Theologie*, composé par le P. RENÉ DE CERIZIERS, Religieux de noſtre Compagnie, & reueu par trois Peres de la meſme Compagnie, qui l'ont approué. Fait à Aurilhac le 12. de Iuin 1638.

IEAN FILLAV.



DESSEIN DE L'AVTHEVR.

IL y a prés de trois ans que ie donnay la troisiesme traduction de Boëce au public, & que ie taschay de faire parler sa Philosophie à nostre mode. L'accueil de beaucoup d'honnestes gens, & l'honneur qu'on luy a fait de ne le point traiter en Estranger ny en Barbare, m'a sollicité d'executer vne pensée qui me vint, trauaillant à cét ouurage. Si mon employ, m'eust laissé quelques heures libres, elle seroit maintenant vieille, mais certes ie puis dire auec vn ancien, que si ce Liure est fait depuis ce long-temps, que les paroles luy manquoient encore Quelques-vns apres auoir leu la Consolation de Boëce, se sont estonnés que ce grand homme qui estoit non seulement fidelle, mais encore Martyr de Iesus-Christ, n'a touché aucun des motifs, qu'on peut tirer de sa croix & de ses souffrances. I'auoüe que i'ay eu le mesme scrupule, & que sans la lecture de ses autres œuures au lieu de loüer cette excellente piece, i'estois au poinct de douter de sa creance. Neantmoins toutes choses bien considerées, ie trouue qu'il a fait cette faute auecque iugement, & que sans temerité on ne peut soupçonner sa Religion ny blasmer sa conduitte. Il escriuoit en vn siecle, où presque tout le Senat estoit Payen & le reste de l'Italie Arienne. De sorte que se seruir de l'exemple du Sauueur, c'estoit produire vne raison foible pour les Ariens, qui ne le croyoient pas Dieu, & nulle pour les Gentils qui méme ne le tenoient pas homme. Au moins ne sçauroit-on dire que ce motif eust esté surnaturel ny aux vns ny aux autres, puisque le Messie ne passoit parmy eux

que pour vn miserable, ou au plus, que pour la premiere & la plus parfaite des creatures. On peut encore adiouster que cét excellent Philosophe vouloit iustifier la conduite de Dieu à tous les hommes, faisant voir au monde qu'il auoit mis dans la seule Morale des remedes suffisans à tous les maux de la Fortune. Ces raisons à mon aduis, excusent le silence de Boëce, & nous obligent de reuerer vn trauail, que nous ne pouuons receuoir auecque murmure, sans nous marquer d'ingratitude. De moy en mon particulier, ie luy sçay gré d'en auoir vsé de la sorte; puis qu'il me donne le moyen de seruir le public, en adioustant vn crayon de ce qui manque à son ouurage. Ie ne suis pas assez vain pour croire, que ie puisse remplir son idée, mais ie suis assez courageux pour m'efforcer de la suiure. Ce sera donc la Theologie ou la Sapience diuine qui parlera dans ce Dialogue, & qui sans s'arrester aux raisons Morales, produira les surnaturelles qu'on a de souffrir auecque ioye. Mille Heros se sont presentez à moy, pour entrer dans ce Colloque & pour seruir de matiere à mes pensées. Les Chrysostomes, les Athanases, les Hierosmes dans la primitiue Eglise: Chez nous Pretextat, Gregoire de Tours, & plus pres de nostre siecle, sainct Thomas de Cantorbie, sainct Anselme, Thomas Morus, Iean Fichet, le Cardinal Pol, & beaucoup d'autres, pretendoient qu'ayans esté les plus illustres Martyrs de la patience, ils deuoient estre les plus humbles Disciples de la Theologie. Dans cette agreable & riche confusion, ie me suis determiné au choix d'vn des plus grands Prelats de l'Eglise, & pour le rang qu'il a tenu, & pour l'exemple qu'il luy a laissé. Qui pourroit mieux soustenir mon dessein & succeder à vn Senateur Romain, que celuy qui a beaucoup plus esté Vicaire de Iesus-Christ,

Christ, pour porter sa Croix, que pour conduire son troupeau ? Personne ne doit disputer à Celestin V. d'auoir esté cét heureux Cyreneen, qui a pris bonne part aux ameres faueurs du Caluaire. Iamais homme du monde n'a souffert vn plus illustre persecuteur: iamais souuerain Pontife n'a trouué de plus rudes espines sous sa triple Couronne. Boniface son successeur (selon la pensée du Cardinal d'Ailly (fut son Herode à Rome, & Celestin ayant repris son premier nom, fut son S. Pierre aux Liens, à Anagny. Ses fuites de beaucoup d'années, sa prison de dix mois, & sa mort dans le besoin de toutes choses, sont des traicts qui representent assez naïfuement vn miserable. Pour donner plus d'entrée dans mon dessein, j'estime qu'il n'est point hors de propos de recueillir icy les principaux points de son histoire. Celestin qu'on nommoit deuant son Pontificat, Pierre de Moron, estoit natif de l'Abrusso, ou de la terre de Labour. Son pere Angelere receut dés sa naissance des presages de sa saincteté future : parce que sa femme le vid sortir de son ventre vestu d'vne robe religieuse. Ce miraculeux enfant n'auoit point de plus ordinaire discours que ces paroles: Ie veux estre bon seruiteur de Dieu. Apres la mort d'Angelere, sa mere fut auertie du Ciel, de faire estudier son fils, ce qu'elle fit tres-volontiers, quoy que sa resolution fust combatuë de beaucoup de grandes considerations. La vision qui luy representa son petit Pierre gardant vn troupeau de brebis plus blanches que leur laict, la fit chanceler long-temps, pour ne se pouuoir resoudre d'auoir vn berger en sa famille. Mais le succez luy apprit, que le sens qu'elle donnoit à cette instruction celeste, estoit trop materiel, & que ces brebis estoient des ames, & non pas des bestes de pasture. Deuant que de monter dans la

Chaire

Chaire de sainct Pierre, la vie n'estoit qu'vne longue mort, tant il inuenta de nouueaux moyens de l'affliger. Son jeusne continuel luy preparoit des delices dans les plus communes viandes, qu'il s'espargnoit auecque tant de rigueur, que c'estoit excez de manger cinq petits pains & huict oignons en tout vn Caresme. Ses longues veilles ne permettoient qu'à regret au sommeil de toucher ses paupieres. Apres auoir demeuré trois ans dans vn trou de terre, qui seruoit plustost d'estuy que de maison à son corps, il passa dans cette montagne qui luy a donné son nom. De Moron, où il continua cinq années ses grandes austeritez, il changea sa demeure sur vne autre montagne nommée Magella. Ce fut en ce desert, que Dieu luy apprit, qu'il falloit vaincre son corps, non pas le tüer; & que sa bonté luy fit comprendre, qu'il aymoit mieux, qu'on s'approchast de ses Autels par amour, que de s'en esloigner par trop de crainte. En fin comme il eut attiré beaucoup de ieunes gens au desir d'imiter la sainteté de sa vie, Gregoire X. approuua sa reigle à Lyon. Pendant que ce grand Anachorete menoit vne vie d'Ange dans les spelonques & les rochers de l'Italie, Dieu pensoit à luy donner le premier Throsne du monde. Les Cardinaux qui depuis deux ans empeschoient le sainct Esprit de faire vn Pape, s'accorderent en fin tous de prendre ce solitaire pour successeur de Nicolas IV. Le dessein de sa fuitte ne luy ayant pas reüssi, quelque resistance que fist sa modestie, il fallut obeyr à la volonté du Conclaue, où à parler plus proprement, suiure les dispositions du Ciel, qui l'auoit inspirée. Les Roys de Sicile & de Hongrie, & toute la cour de Rome vindrent au rencontre de celuy qu'on pouuoit appeller, mesme deuant son eslection sa Saincteté. Cét humble Pape ne

pouuant ſouffrir l'éclat d'vne ſi auguſte pompe, pour eſtre accouſtumé aux ombres des foreſts & aux tenebres des cauernes, il en amortit les rayons par l'humilité de ſa monture. Comme il fut arriué en la ville d'Aquilée, il prit le nom de Celeſtin: parce qu'il deſiroit que ſa vie fût toute celeſte. Il crea douze Cardinaux à Naples, entre leſquels il voulut auoir deux de ſes Religieux, afin de viure auec eux en Hermite: auſſi fit-il dreſſer de pauures cabanes dans ſon Palais, où apres auoir rendu aux Peuples les deuoirs d'vn veritable Paſteur, il ſe retiroit pour vaquer à la perfection de ſon ame. Mais apres auoir reconnu d'vne experience de dix-huict mois, que la quietude du deſert ne ſe trouuoit pas au Vatican, il quitta la premiere grandeur du monde, pour reprendre à Moron ſa petite cellule. Iuſques-là, cét homme de Dieu n'auoit point eu d'autre perſecuteur que ſoy-meſme: mais Boniface VIII. luy ſucceda auſſi bien en cet office qu'à ſa chaire. Ce Pontife, qui peut-eſtre n'a rien fait mieux que de declarer la ſainćteté de noſtre incomparable Louys IX. ne ſe pouuant perſuader, qu'on perdiſt iamais le gouſt de commander, employa la fineſſe & la cruauté pour empeſcher ſon predeceſſeur de penſer à ſa premiere place. Apres l'auoir traitté auecque l'inhumanité qu'il euſt pû craindre d'vn cruel ennemy, le Patriarche de Ieruſalem le mit entre les mains d'vn Chambrier du Pape, qui le laiſſa dans vne tour du Chaſteau de Fumon, ſous la garde de trente-ſix ſatellites. Ce cachot eſtoit ſi eſtroit, que le bon Pape n'auoit point d'autre lict, que le marchepied de l'Autel, qu'on luy permit d'y dreſſer de quelques planches; & ſi puant que deux Religieux, qui luy faiſoient compagnie y tomberent bien-toſt malades; Noſtre ſainct vieillard y traiſna pourtant dix mois
entiers:

entiers : maïs enfin abbatu des auſteritez de ſa premiere vie : & conſumé des miſeres de ſa priſon , il rendit ſon bien-heureux eſprit à celuy qui eſtoit la ſeule conſolation de ſes ſouffrances. Dieu declara par beaucoup de miracles, le merite de ſa vie: vn des plus eſclatans fut, que pendant les deux derniers iours de ſon agonie, tous ceux qui aborderent ſa chambre, virent vne grande Croix d'or ſouſtenuë en l'air tout au deuant de ſa porte. Voila briefuement ce que ſouffrit ce grand Pontife de celuy qui deuoit au moins reſpecter l'innocence de ſes mœurs, s'il ne les pouuoit imiter. Quoy que la vie de Boniface ſoit vn des grãds Problémes de l'Hiſtoire, ie ne puis croire, qu'il ait autrement auancé les iours de Celeſtin, ce que quelques Autheurs eſcriuent. Son eſprit luy fourniſſoit aſſez d'autres aſſeurances contre vn impuiſſant, ſans luy ſuggerer de ſi noires penſées. Clement V. ſon ſucceſſeur tenant ſon ſiege dans Auignon, luy donna rang parmy les Saincts à la requeſte de Philippe le Bel, l'an mil trois cens & treize. Ie ne ſçaurois diſſimuler vne erreur qui pourroit en donnant impreſſion d'vne trop naïfue ſimplicité en cét incomparable Sainct, diminuer l'eſtime qu'on doit faire de ſes peines. Certains ont creu que Celeſtin n'auoit quitté le Pontificat que par les artifices de Boniface, & le conſeil de quelques Docteurs, qu'il auoit inſtruits à luy perſuader cette deuotion. Mais outre que ce genereux Pape auoit aſſez de familiarité & de commerce auec le Ciel, pour diſtinguer ſes inſpirations d'vne voix feinte & pratiquée, il n'y a point de doute qu'il auoit aſſez de creatures aupres de ſa perſonne pour luy deſcouurir cette fourbe, quand meſme il ne l'eut pas apperceuë. Petrarque auecque beaucoup d'autres bons Autheurs parle auecque tant d'Eloge & d'eſtime de
ce

ce grand homme, que nous auons sujet de croire qu'il ne le tenoit pas simple. Pierre d'Ailly Cardinal de Cambray, qui a escrit sa vie, deuroit auoir osté cette pensée à ces fins & deliez du siecle, qui prenent pour foiblesse tout ce que leur vertu ne sçauroit imiter. Cét excellent & iudicieux Historien marque assez expressément les bonnes estudes de Pierre de Moron, pour ne le point soupçonner de niaiserie, & dit en termes tres-exprez, qu'il ne quitta sa place à vn autre, que sur l'auis que beaucoup de Theologiens luy donnerent, qu'il nous pouuoit laisser cét exemple. Certes i'approuue la iuste colere de ce grand Cardinal François, qui ne peut supporter qu'on deshonore ainsi la plus belle action de cét innocent Pape. Bien dauantage, ie me plaindrois volontiers auecque luy, de ce que cette generosité n'a point d'imitateurs, & qu'elle ait trouué des Critiques. Si le discours de sainct Ambroise est bon, & que la plus grande sagesse du Monde soit le mespris des honneurs, ne doit-on pas cóclurre que Celestin peut tenir vn des premiers rangs parmy les sages ; puis qu'il a mesprisé la plus grande dignité de la terre ? On auoit veu deuant luy des Prelats sans crosse, des Euesques qui auoient quitté leurs Mitres, des Roys qui auoyent foulé leurs Couronnes : mais la Tiare qui couronne la teste des souuerains Pontifes, ne s'estoit iamais veuë à leurs pieds. C'est à luy que nous deuons ce grand exemple du mespris du Monde. C'est de luy que nous tenons vn des plus beaux enseignemens que nous ayons, de souffrir, d'aymer, & de chercher la mauuaise fortune. Ce sera donc à ce braue Athlete, que cette grande Dame que j'introduis au commencement de ce Dialogue, communiquera les plus beaux secrets qui peuuent porter nos esprits à la confiance. La taille & les habits

habits que ie luy donne, marquent assez ses qualitez & ses deuoirs. Elle ne touche pas la terre de ses pieds: Elle a sa teste dans les Astres:d'autant qu'elle laisse la consideration des choses inferieures à la Philosophie, reseruant le Ciel à son estude.L'estoffe & la façon de son habit aueeque les fleurs estrangeres, qui la parsement, insinuent que les cognoissances se tirent plustost de la Foy que du discours, & de la reuelation, que de nos richesses. La blancheur de sa robe est vne preuue de la candeur de ses veritez : & le bleu de son manteau, vne marque de leur origine. Le grand nom qui paroist au milieu de l'agrafe du manteau nous porte à reconnoistre le principal objet de cette science, & la figure du Soleil nous fait comprendre que Dieu est caché au milieu de l'esclat : & que rien ne nous empesche de le voir que le trop grand excez de sa lumiere. Son crespe n'est pas tant vn voile, qui la defende du hasle, qu'vn auis que ie donne à mon Lecteur, que les connoissances de la Theologie sont vn peu sombres & obscures,ce qu'elles tiennent du teint de la foy, qui est leur mere. Pour ce liure mysterieux qui semble composé d'vn vieille peau & d'vn parchemin tout neuf, il est aisé de conceuoir que ie pretens insinuer l'vn & l'autre Testament,qui sert de principe au raisonnement de la Theologie. Sa triple Couronne monstre l'Empire que cette Reine des sciences a sur toutes les autres. Au commencement de chaque liure il y aura vn Sommaire de ce qu'il contient, afin de mettre tout à la fois en veüe ce que ie desire que l'esprit gouste à diuerses reprises. Mon dessein en general est, de monstrer la gloire de souffrances, & de fournir les motifs qui nous y peuuent resoudre. Le premier Liure propose l'entreueüe de Celestin & de la Sapience, celuy-cy represente ses maux,& celle-là

le

le console ; le second declare les droits que Dieu a de nous exercer comme il luy plaist, & ensemble descouure la moderation qu'il apporte dans l'vsage de son pouuoir. Dans le troisiesme on verra la fin des miseres de cette vie, non pas dans la mort de l'homme, mais dans sa penible separation d'auecque les creatures, & dans son heureuse vnion auecque Dieu. Au quatriesme on apprendra de l'exemple des Saints, & de celuy du Saint des Saincts, que la marque des grandes ames & la plus precieuse faueur du Ciel c'est la souffrance. Le dernier comprend les recompenses de l'aduersité, concluant par vn abregé de quelques puissantes raisons, qui frappent d'autant mieux l'esprit que moins elles ont d'estenduë. Pour suiure Poëce aussi bien dans la forme que dans le dessein de son ouurage, i'ay inseré quelques vers dans la Prose, qui seront comme des pauses à ceux qu'vne trop longue lecture pourroit ennuyer. Ie ne me suis pas d'abord resolu à cette imitation, sur ce qu'il me sembloit indigne de permettre aux Muses d'entrer dans vne si sainte Escole. Toutesfois apres auoir consideré, que la Theologie de Dauid estoit bien aussi serieuse que la mienne, & qu'il seroit aisé à ceux qui n'ayment pas la Poësie, de joindre les deux Proses prochaines, ie me suis arresté à mon exemple, sans escouter la raison auecque tant de scrupule. Si la mienne ne peut agréer, ie consents qu'on la mesprise, & que pour me punir d'auoir mal-fait, on me condamne de ne plus rien faire de semblable. Mon Lecteur se souuiendra pourtant, s'il luy plaist (au cas que quelque chose se rebute dans ces vers) que ce n'est pas sur le Caluaire qu'il faut chercher des douceurs, & qu'il est aussi difficile d'y voir des fleurs, qu'il est souhaitable d'y trouuer des espines. Cette reflection me fait esperer que mes-

me dans la rencontre de mes rudesses, on croira que i'ay failly auec estude,& que mes fautes seront prises pour des marques de iugement, plustost que pour des preuues d'insuffisance. Quoy qu'il en arriue, mes Iuges ne sçauroient me desobliger : car s'ils approuuent mon trauail, ils me font vne faueur qui me recompense ; s'ils le condamnent, ils me corrigent, me donnans sujet de pratiquer ce que ie tasche de persuader à tout le monde. Ie proteste que c'est la principale fin que ie me suis proposé ; & quand ie n'en tirerois point d'autre fruict, ie seray satisfait, pourueu que ce petit ouurage fasse du bien, & que la medecine que i'ay preparée auecque quelque soin, opere l'heureux effect que i'attens de sa vertu. Afin qu'il ne luy manque rien, j'adiouste à la fin vn exercice de la Constance Chrestienne, diuisé en trente Maximes, & autant d'affections, qui pourront seruir d'epithemes à ceux, qu'vne douleur trop prompte pourroit surprendre. Cette pratique est en forme d'esleuation à Dieu, parce que c'est à luy qu'il faut auoir recours en nos souffrances, si nous voulons qu'elle ayent du merite. Il me reste vn seul esclaircissement à donner, touchant la façon de traitter mon sujet, d'où i'esloigne, tant du texte que des marges, le nom & les paroles des Autheurs, qui me prestent leurs pensées. Sans me mettre au hazard de choquer ceux qui ayment le Grec & le Latin, ie puis dire, que faisant parler la Theologie, i'aurois mauuaise grace de prendre son credit de ceux, qui le tiennent d'elle. De plus, la raison qui est presque le seul appuy de cét ouurage, n'appartenant ny à Platon, ny à sainct Thomas, mais au iugement, ie ferois vne iniustice vniuerselle d'attribuer à eux seuls, ce qui appartient à tous les hommes. Si ie me sers en quelques endroits des paroles

de

de ſainct Auguſtin, c'eſt pluſtoſt pour produire ſon exemple, que pour aider la Theologie de ſon authorité. Et puis, mon Lecteur, ie n'ay garde de croire, que vous vouluſſiez vous enrichir de mes marges. Si vous eſtes plus docte que moy, vous auez plus de lecture que ie n'en ay : ſi nous ſommes eſgaux en capacité, ie ne ſçay rien que vous ignoriez. Que ſi ie ſuppoſe que quelqu'vn au deſſous de moy liſe cette piece, ie le ſupplie de receuoir ce que ie dis ſans garand, puiſqu'il m'eſcoute ſans obligation. Au reſte ie coniure la bonté de noſtre adorable Sauueur de benir nos douleurs ; & s'il daigne nous attirer dans ſa Croix, qu'il luy plaiſe nous couronner dans ſa gloire.





ARGVMENT DV I. LIVRE.

CE premier Liure qui sert de fondement aux autres : en propose la forme & la matiere. I. Sa Poësie descrit assez naifuement les resueries d'vn melancolique, dont la mauuaise humeur ne se plaist qu'aux objets, qui peuuent nourrir son chagrin & ses inquietudes. Cette piece n'est pas tant le discours de Celestin qui fait le principal sujet de cet ouurage, que le vray portrait de ceux qui ont besoin de sa Consolation. II. Elle donne entrée à la premiere Prose, & à l'entre-veuë de la Theologie, & de cét illustre Pontife ; sa principale partie contient vn solide discours contre les Stoïciens & les Adamites, monstrant que ceux-là ont esté vains en leurs promesses, & ceux-cy infames en leurs deportemens III. Vn Dialogue de l'homme & du Sauueur en Croix sert de seconde Poësie. IV. Dans la Prose suiuante Celestin commence le recit de ses maux : vers la fin il propose l'ordinaire plainte des hommes sur les miseres de cette vie, comme si la vertu estoit toute seule attaquée & le vice defendu. V. Pour donner appuy à ce sentiment, il se sert de l'authorité de Dauid, tirée de son Pseaume.72. VI. La derniere Prose a deux Parties. La premiere fait voir à tous ceux qui se plaignent qu'ils tiennent beaucoup plus de biens de la liberalité de Dieu, qu'ils ne souffrent de maux, par sa permission. La seconde introduit la Iustice, qui prouue que l'impieté n'éuite pas les chastimens qu'elle merite, concluant par cet estrange paradoxe ; que iamais Dieu ne punit plus seuerement le pecheur, que quand il ne le punit point. VII. La derniere Poësie est vn commandement de la méme Iustice aux hommes de traitter Dieu auecque plus de respect, & d'auoir plus de confiance en sa bonté.

La Consolation



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

I. POESIE.



RRIERE raison importune,
Ne parle plus a ma douleur,
Le bien de prendre mon malheur,
Est ma plus aimable fortune :
Le seul objet de mes desirs,
Se trouue dans les doux plaisirs
Que donne la melancholie ;
Rien ne me sçauroit obliger
Que cette innocente folie,
Dont elle semble m'affliger.
Tout ce qui peut flatter mes larmes
De l'espoir d'vn contentement,
Me prepare vn cruel tourment
Sous l'apparence de ses charmes :
Quand on approuue le dessein,
Que i'ay de nourrir dans mon sein
Le doux supplice de ma peine,
Ie benis & baise la main
Qui tasche de m'estre inhumaine :
Et qui m'est cruel, m'est humain.
Les amertumes sont ma ioye,

Et ie crains si fort d'estre heureux,
Que les maux les plus rigoureux
Deuident mes iours tout de soye :
La douleur, les gemissemens,
Me sont d'agreables tourmens,
Toutes ces piteuses alarmes,
Qui nous font espancher des pleurs,
Me donnent, me donnans des larmes,
De riches perles & des fleurs.

La Majesté de ces murailles,
Dont le faiste touche les Cieux,
Me fait vn esclat odieux :
Ie n'ayme que les funerailles,
Mesme ie haïrois la mort,
Si les loix de son triste sort
Ne luy rendoient l'honneur sauuage :
Mais sçachant que sa cruauté
Luy fait le tein & le visage,
Ie suis rauy de sa beauté.

Le recoy d'vne solitude
Charme plus mes sens mille fois,
Que le Louure des plus grands Roys :
C'est la que mon inquietude
Parlant aux arbrisseaux discrets
Les entretient de mes secrets :
C'est où dans mon humeur plus sombre,
Fuyant toute autre priuauté,
Ie vay seul auecque mon ombre,
Pour y chercher la liberté.

Par fois la triste melodie
Des Chats huans, & des Hiboux,
Cachez de l'ombrage d'vn houx,
Flatte ma douce maladie :
L'horreur de leurs gemissemens

Me comble de rauissemens
D'vn plaisir qui m'est si sensible,
Que pour le gouster a loisir,
Ie consens qu'il soit impossible,
De iamais changer de desir.
La Philomele languissante
Accorde sa voix aux souspirs
Des plus agreables Zephyrs :
Mais bien que sa voix soit charmante,
Ses chansons ne me plairoient pas,
N'accusans point le dur trespas,
Dont la rage de son beau-frere
Finit ses miserables iours,
N'en pouuant estre l'adultere,
Ny soüiller ses chastes amours.
A mesme temps la Tourterelle,
Et les Passereaux du desert
Donnent leurs voix à ce concert,
Et les battemens de leur aisle :
Les Phantosmes & les Lutins
Auant-coureurs de nos destins,
Y promenent leurs noires ombres,
Et les morts quittans leurs tombeaux
Rendent ces lieux beaucoup plus sombres
Que l'espaisseur des arbrisseaux.
Aupres de ce lieu solitaire
Serpentent deux petits ruisseaux,
Qui du bransle de leurs roseaux,
Disent aux Corbeaux de se taire :
Et puis coulans dans le vaisseau
D'vn marests qui reçoit leur eau,
Ils flanquent en faueur des Cygnes
Le petit Fort d'vne maison,
Où les glayeux plantez à lignes

Cachent la mousse & le gazon.
Ie me retire a ce riuage,
Pour y iouyr de la fraischeur,
Qui garde aux Cygnes leur blancheur,
Et les couure contre l'orage :
Là ie reçois vn grand plaisir
De voir le paresseux loisir
Des Herons qui tiennent la riue,
Arrestans leurs yeux esbahis :
Afin que personne n'arriue,
Dont ils puissent estre trahis.
Le Cygne cherche sous sa plume,
Le feu qui le brusle dans l'eau,
Mais bien qu il soit dans vn ruisseau,
Ce feu le brusle & le consume :
On croiroit que dans ces glaçons
Il pense desia les chançons,
Dont il prend congé de sa vie,
Alors que la rigueur du sort,
D'vne voix triste le conuie
De gouster le fiel de la Mort.
Pendant qu'il medite sa game,
L'Air se dissipe tout en eau :
Sur ce melancholique oyseau,
Afin de moderer sa flamme,
Ie voy croistre l herbe & les fleurs,
De l'humidité de ces pleurs :
L estang mesme bien que paisible
Crespe ses vagues doucement,
Et par vn frisson insensible,
Parle de son accroissement.
A peine ce petit murmure
Rend au marests son beau miroir,
Que i'y commence de reuoir.

Ou

Ou moy mesme, ou bien ma figure :
Ie suis alors tout estonné
De m'y voir si bien crayonné,
Et me prenant pour mon image,
Ie crains d'estre tombé sous l'eau,
Et pour esuiter le naufrage
Ie me saisis d'vn arbrisseau.
Ce marest joint vn precipice,
De qui le fond semble chercher
L'endroit où le cruel rocher
Roule Sisiphe à son supplice :
Là i'entens bruire le courant
De ce fleuue, dont le torrent
Ne traisne que souffre & que flamme,
Et qui noye le souuenir,
Tout aussi-tost qu'vne pauure Ame,
Se voit contrainte d'y venir.
Cette agreable tromperie
Charme tellement mon humeur,
Qu'vn iugement sage & tout meur
Ne vaudroit pas ma resuerie :
Tout ce qu'on cherche du desir
Est mon extréme desplaisir,
La nuict, l'ombre. la solitude,
Les souspirs, les gemissemens
Plaisent à mon inquietude,
Et font tous mes contentemens.

I. PROSE.

VOilà le triste & inutile diuertissement de mon esprit, lors que la douleur & le trauail faisoient de plus fortes impressions sur sa constance.

Vn iour que ie m'entretenois des mesmes pensées, & que mon imagination alloit reprendre les plus agreables obiects de ma solitude, j'apperceus aupres de moy vne Dame, dont la majesté me donna autant de respect que sa douceur me causa de ioye. Ie ne veux pas nier qu'vn abord si impreueu me fust suspect, & que dans les premiers mouuemens de mon ame, la crainte me fit apprehender, qu'on ne voulust tenter ma vertu. Mais enfin ayant remis mon esprit en estat de iuger. ie reconnus qu'elle n'estoit pas vne de ces funestes & criminelles Beautez, qui ne nous descouurent leur esclat, que pour nous allumer de leurs flammes: Son visage monstroit toutes les graces qui peuuent composer cette partie, ses yeux auoient de la douceur, mais ils auoient de la modestie; s'il paroissoit du blanc & du vermillon sur ses joües, il y paroissoit beaucoup plus d'innocence & de pudeur: si sa bouche sembloit dire qu'il falloit aimer, sa grauité declaroit aussi-tost que c'étoit quelque autre chose qu'elle. Ce qui me confirma dans cette pensée fut d'apperceuoir que la terre qui soustient les hommes, luy estoit inutile, d'autant qu'elle étoit tellement portée dans l'air, que mesme elle ne la touchoit pas de l'extremité de sa chaussure. Quoy que la hauteur de mon cachot ne s'esleuât gueres au dessus de ma teste, la sienne sembloit atteindre le Ciel & les Astres. Ses habits n'auoient rien de nos estoffes, ny de nostre mode. Vn nombre infiny de ces fleurs, qu'on ne void point dans nos parterres rehaussoit le fond de sa robe plus blanche que la neige. Quoy que ma curiosité m'en descouurist beaucoup, les replis de ce vestement en desroboient bien d'auantage à ma veuë. Vne riche agraffe arrestoit vn manteau bleu sur ses espaules: Sa figure étoit d'vn Soleil, dont les rayons

rayons enfermoyent au centre de leur cercle le grand nom IEHOVA, trauaillé auecque tant d'artifice, que la trempe & l'esmail de nostre Orfévrerie ne fait pas mesme vn rude crayon de cette delicatesse. Grand nombre d'estoilles d'or, ou d'vn metail plus fin, parsemoit l'azur de ce riche manteau. Vne Tiare esclatante de mille pierreries estoit le seul ornement de sa teste. Au dessus de tout cét habit flottoit vn crespe extrémement delié, mais quoy que sa tissure fust delicate, si ne laissoit-il pas de rabattre vn peu de l'esclat & des lumieres qui sortoient de ce magnifique vestement. Sa main gauche soustenoit vn Liure, dont vne des faces paroissoit vieille & l'autre toute neuue. Pendant que l'admiration me tenoit attaché à considerer tant de merueilles; cette auguste Deesse me toucha fort legerement de la main, & me dit. Ie voy bien, Celestin, que ie ne suis plus de ta cognoissance, & que les autres amis que tu as faits ont effacé de ta memoire le souuenir de celle que tu cherissois auparauant, auec de constantes & de tendres amours. Comme ie m'oüys appeller de mon nom, ie portay la main à mes yeux : comme si i'eusse pû escarter les nuages de mon ame, en dessillant mes paupieres. Mais helas ! mon aueuglement estoit interieur, & ce remede ne touchoit que le dehors, toutesfois ne voulant pas entierement paroistre stupide, ie luy parlay en ces termes. Madame, vous me pouuez pardonner cette ignorance; puis que mes trauaux sont venus à tel excez, que ie ne me connois pas moy mesme. Cela mesme(repartit elle) que tu ignores ma qualité, fait que tu as perdu cette importante connoissance : bon courage neantmoins, ton mal peut guerir ; ie veux croire, que celle qui t'a fait autrefois connoistre Dieu, te sçaura bien tirer de

ce dangereux aueuglement. A ces mots, comme si ie me fusse resueillé d'vn profond sommeil, où mon esprit & mes sens eussent esté également liez, ie commencay de comprendre que celle qui me parloit, estoit la Theologie, dont l'agreable conuersation m'auoit fait gouster de si douces heures. Veritablement ie ne sçaurois dire tout ce que ie fis alors; le transport de ma ioye fut si prompt & si rauissant, que ma raison surprise n'en peut reconnoistre ny regler toutes les saillies. La Physique n'auoüe point de mouuement d'vne extremité à l'autre, sans y auoir vn milieu, qui soit le passage commun de toutes les deux. La Morale des Philosophes ne veut pas aussi que l'on passe d'vne passion à son contraire, sans toucher vn point esgalement desgagé de l'vn & de l'autre. I'appris alors que celle de Iesus-Christ auoit d'autres secrets, & que comme il est des ames, qui des miseres de cette vie s'esleuent à la iouyssance de la gloire, sans souffrir les flammes du Purgatoire, qui est le milieu de ces deux vies, il arriuoit aussi qu'on étoit par fois transporté d'vne extréme tristesse à vne excessiue ioye, sans que l'esprit fît aucune pause dans l'estenduë de ces mouuemens si contraires. Ah! que ie sentis de doux transports, à la veüe de celle que i'auois ardemment aimée depuis ma premiere ieunesse! Vn enfant ne sauoure pas de plus charmans plaisirs entre les bras de sa mere, que ceux que ie goustay me voyant à ses pieds. Aussi-tost que la ioye me permit de parler, ie me iettay à terre & luy fis ce discours, Quoy, ma bonne Maistresse, daignez-vous bien penser au plus miserable de vos disciples? n'auez-vous point apprehendé l'horreur de ma prison, & les incommoditez qu'on y souffre? Peut-estre que vous auez conspiré contre le Ciel, que vous quittez, & que

que vous ne venez pas tant icy pour consoler mes peines,que pour y souffrir celles qu'on vous ordonne? Ie sçay trop combien vous estes attachée d'inclination au Dieu que vous adorez par deuoir,pour craindre vn semblable desastre. Quel sujet vous amene donc dans ce cachot ? Ne croyez-vous point entrer dans ce Cabinet doré, où vous trouuiez à Rome vne image du riche Palais que vous habitez dans le Ciel? Possible pensiez-vous me rencontrer dans ce magnifique Throsne, où ie representois vn Dieu visible, parmy les Cardinaux, comme au milieu de mes Seraphins, Madame, vous ne verrez point icy de dais ny de balustres; vous n'y trouuerez pas mesmes ces riantes prairies, ny ces belles allées,que la Nature me dressoit de Cyprez & de Sapins au milieu de mon desert. Voilà tout ce qui me reste des magnificences de la Cour de Rome : voilà le seul partage qu'on m'a fait du monde. Mon cher Disciple (repartit la Sapience) tu sçais bien que i'ay autant aimé Pierre de Moron, que le Pape Celestin, & que iamais l'esclat ny la pompe de ta dignité ne m'a fait considerer ta personne. Ie t'ay suiuy à Naples, ie t'ay accompagné dans le Vatican ; ie l'auouë : mais qui me peut blasmer de t'auoir abandonné dans les forests & parmy les bestes sauuages ? I'ay fait cas de ta personne, lors que les Roys te faisoient escorte, mais ie ne t'ay pas mesprisé quand la rage de tes ennemis poursuiuoit ta vie. Non, non,ie ne pretends rien aux droicts des Hommes du temps & de la mode, mon affection ne s'appuye pas des interests de la Fortune : tandis que tu seras vertueux, tu seras mon amy. Bien dauantage, ie veux que ce qui ruine les amitiez du monde, cõserue la nostre,& que ton infortune soit la seule attache de mon cœur. Il ne tiendra qu'à toy de

m'auoir tousiours en ta compagnie, rien ne m'en peut separer que le mespris de mes conseils ou l'inconstance de ton ame. Madame (repris-ie aussi-tost) vous me donnez dans l'offre que vous me faites, l'asseurance de ne me quitter iamais. Au moins vous puis-ie protester, que ie me sens disposé à reietter plustost toutes les delices de la terre, que le moindre des contentemens qu'on tire d'vne seule de vos paroles. Ne faudroit-il pas que i'eusse oublié les trahisons du Monde, pour y tourner mon cœur & mes pensées, au preiudice de la fidelité que ie dois à vostre seruice ? Pourueu que ie vous puisse posseder, ma fortune est assez grande : pourueu que vous vous souueniez de vos promesses, ie suis asseuré de ma consolation, puis qu'il vous est aussi aisé d'adoucir mes miseres, qu'il m'est impossible de les porter. Iusques alors, il n'estoit point entré d'autres lumieres dans mon cachot que celles que la Theologie y auoit apportées, ce qui luy auoit osté la veuë de tout ce qui estoit dans son estenduë. En fin le Soleil s'y estant glissé par le mesme endroit, qui seruoit de porte & de fenestre, elle apperceut aupres de moy Epictete & Seneque. Comme elle les eut remarquez au manteau Grec, & à la robe Romaine, elle leur dit d'vn ton de voix, qui declaroit assez & son despit & sa puissance. Ne sont-ce pas icy ces braues Medecins des ames, qui se vantent de rendre les corps insensibles ? Sortez d'icy mal-heureux Empiriques, qui pensez auoir trouué de puissans remedes à nos maux, lors que vous prononcez quelque grande parole sur le suiet de nos miseres. Vostre insensibilité & vos Apathies peuuét estourdir les ignorans, mais elles ne sçauroient soulager les malades : ces beaux mots ont bien de l'esclat: mais ils n'ont point du tout de force.

Pauures

Pauures insensez, monstrez-moy ce Sage, qui rit dans le taureau de Phalaris? où auez-vous veu ce courageux Miserable, qui chante au milieu de ses fers, & qui souffre les rasoirs & la rouë auecque ioye? Marquez-moy vn seul frisson de fiévre que vous ayez arresté, iusques à regler l'impatience, ou du moins iusques à preuenir le desespoir? Dites-moy si vous pouuez que vostre statuë de bois ou vostre homme de bronze, ayt regardé la douleur sans fremir & sans trembler de crainte? Ie n'ignore pas que vous auez quelquefois tenu bonne mine, & que la vanité a contraint vostre exterieur qui auoit des spectateurs, pour desesperer vostre ame, qui n'estoit veuë de personne. Hors d'icy, trompeurs, ce n'est pas à vous de traicter cét infirme; vous auez vous-mesme plus de besoin de prendre medecine, que de capacité de l'ordonner. Et puis se tournant à moy, elle continua de la sorte: Vrayement tu as bonne grace de chercher ta guerison aupres de ces graues Parleurs, que ie nommerois volontiers les Sophistes de l'esprit, comme il en est d'autres de l'oreille. Peut estre que ton ame eust tousiours esté enueloppée de ces tenebres, si tu n'eusses approché la lampe de cét Idolatre, & qu'il faloist estre condisciple de Neron, pour apprendre des secrets vtiles à ta conduite. Mon cher Nourrisson, ie ne sçaurois te dissimuler mon ressentiment: i'ay honte d'auoir des Escholiers qui ne puissent estre les Maistres de ces Philosophes. Dis-moy franchement ce que tu penses? ton silence me fait comprendre que tu n'es pas de mon aduis. Ie consens que mon authorité ne fasse rien sur ton esprit: mais si ie te laisse ton iugement tout entier, ne me refuse pas vne responce sans obscurité & sans ambages. Ces sçauans Medecins à qui tu as abandonné ton salut: ont-ils

guery

guery tout à fait ta maladie ? C. Vous reconnoistrez aisément de l'estat où vous me voyez, que ie suis encore dans toutes mes foiblesses. Th. Ils ont au moins leué la plus importune douleur de tes playes C. L'obligation que ie leur aurois, ne seroit pas petite, s'ils en empeschoient seulement les plus legeres pointes. Th. D'où vient donc que tu t'es adressé à eux ? C. Ie me suis laissé persuader à l'opinion commune ; qui defere beaucoup à l'estime de leur suffisance. Th. Tu parles sagement, le vulgaire des Sçauans fait grand cas des Stoïciens, mais les vrays Doctes les ont tousiours mesprisez. L'Academie & les autres Escoles ont produit tant de solides raisons contre leur Apathie & leur insensibilité, que ie commenceray de la croire, s'il se trouue encore quelqu'vn de leur secte. Et pour ne point toucher ce que l'ancienne Philosophie auance contre cette chimere, ie me veux seulement seruir de ce raisonnement. Ou Zenon & ses disciples pretendent que le Sage n'a point de passions, ou seulement qu'il n'obeyt pas à leur violence. S'ils veulent que le Sage soit tout à fait exempt de passion, voila vne statuë & non pas vn homme; s'ils asseurent qu'il ne se rend pas à son excez, disent-ils autre chose que le commun des Philosophes ? ie t'en fais iuge. Que seruent donc ces grands mots, qui disent tousiours plus qu'ils ne disent ; puis qu'ils n'ont point de science particuliere, & que nous serions de leur opinion si nous parlions à leur mode. Voilà l'illusion de certains deuots du temps, qui pensent auoir d'autres secrets & des vertus plus delicates que le reste des spirituels, parce qu'ils auancent des termes hors de l'vsage ordinaire. Or que le sage des Stoïciens soit vne statuë, s'il n'a point du tout de passion, tu le comprendras, te souuenant que le
cœur

cœur humain eſt au milieu de ſon petit monde, comme vn vaiſſeau ſur la mer. Il faut des vents qui le pouſſent & qui l'agitent, autrement il demeure immobile, & iamais il ne s'auancera vers le bien, qui luy eſt propre, ny ne s'eſloignera du mal, qui luy eſt dommageable. Rien n'eſt abſolument mauuais; tout ce qui poſſede l'eſtre a de la bonté: la ciguë qui tuë les hommes, nourrit certains oyſeaux : le venin des ſerpens & le fiel des dragons n'eſt pas mortel à tout ce qui s'en approche. Neantmoins il eſt de certains Eſtres qui ont de telles inimitiez entr'eux, que l'vn eſt le ſouuerain & dernier mal de l'autre. Pour cette raiſon Dieu a mis dans les animaux des connoiſſances & des deſirs, qui les approchent de leur bien, & des auerſions qui les eſloignent de leur contraire. Mon humeur n'eſt pas de ſoupçonner les intentions d'autruy, qui me ſont cachées; & partant puis que ces Philoſophes n'ont pas nettement expliqué leur doctrine, ie ne veux pas croire qu'ils tiennent les affections de l'ame mauuaiſes. Quelle apparence que des perſonnes, qui ſans doute ont eu la raiſon bonne, fiſſent vn outrage ſi ſenſible à la Nature, que de l'accuſer d'auoir mis dans leurs ames des inclinations funeſtes, & criminelles? A n'en point mentir, il y auroit de l'iniuſtice en Dieu, de punir en vous des paſſions, que luy-meſme y auroit miſes, & qui ſont des qualitez de nature, & non pas des productions d'habitude. Ne ſeroit-il pas le meſme, qu'vn Iuge qui gliſſeroit vn larcin dans la pochette d'vn de ſes hommes, afin de trouuer vn coupable. Il y a de l'impieté & du blaſpheme, de penſer ſi indignement de la bonté de Dieu. Mais quand il auroit traité les hommes auecque tant d'iniuſtice, que de ſoüiller leur naiſſance de ces crimes inuolontaires, ne ſeroit-

il pas

il pas croyable, qu'il auroit excepté son propre fils d'vne loy si peu équitable ? Iesus-Christ a tremblé de peur, Iesus-Christ a souffert les douleurs, Iesus-Christ a souffert les frissons de la tristesse, il a eu des ennuis, des desirs, des craintes, & des amours. Il s'est attendri sur les miseres d'autruy, il a déploré les desastres de Ierusalem, il a eu pitié de la femme adultere, il s'est mis en cholere contre les profanateurs de son Temple. Donc les passions ne sont pas mauuaises, & le sage n'en est pas exempt, puisque la Sagesse mesme y estoit sujette. Ie sçay bien que pour marquer l'empire absolu, que le Sauueur du monde auoit sur les mouuemens de son ame, on les appelle autrement dans l'Eschole, mais pour changer le nô aux passions, on ne change pas leur nature. Quel aueuglement de vouloir persuader à des esprits raisonnables, que c'est vn crime de craindre d'offencer Dieu, de desirer de luy plaire, de ressentir les outrages qu'on luy fait, de se mettre en cholere contre les ennemis de sa gloire, & de se flaistrir de tristesse au rencontre de ceux qui brauent sa puissance ? Ie ne me serois pas arrestée à combatre vne erreur que les Peres & les Conciles ont condamnée, si les Stoiciens n'auoient donné que de l'admiration aux sottes testes. Oüy, ie souffrirois que ces orgueilleux manquassent de respect pour les sainctes Escritures : ie ne me plaindrois pas qu'ils eussent choqué les sentimens du Christianisme, pourueu qu'ils n'en eussent point corrompu les mœurs. C'est à regret que ie te parle d'vne secte, qui est la mal-heureuse fille du Stoisme. Tu n'ignores pas, que nos Adamites tiennent les maximes de cette extrauagante Philosophie, & qu'ils veulent que le Fidele de Iesus-Christ soit aussi insensible que le Sage de Zenon. Il est vray qu'ils donnent d'autres fondemens à leur

à leur Apathie, mais qui ne void, que feignants de releuer l'excellence de la grace, ils taſchent d'en ſupprimer le merite ? Voicy leur diſcours. Pour ne point deshonorer la grace du Meſſie, il luy faut accorder la meſme force qu'auoit l'innocence originelle, puis qu'apres la cheute d'Adam, elle luy a eſté ſubſtituée. Or il eſt certain que cette premiere iuſtice eſtoit dans l'Homme auecque authorité de Reyne, qui tenoit tous les mouuemens de l'ame tellement ſouples à la raiſon, que c'eſtoit pluſtoſt vne trouppe d'eſclaues attachez, qu'vne ligue de ſubjets rebelles. Et partant la vertu du Sauueur reprenant dans l'Homme la place de cette innocence, ne ſeroit-ce pas l'accuſer de foibleſſe de croire que la chair luy pût former des obſtacles au bien, capables d'en diuertir la pourſuite? Quoy que le diuin Apoſtre qui eſtoit vn vaiſſeau plein de cette grace, criaſt qu'il ſentoit dans ſes membres vne loy contraire à la loy de l'eſprit : quoy que l'experience leur fiſt voir dans les cheutes ordinaires des pecheurs, qu'il ſe ſouſleue dans la chair des mouuemens ennemis de la grace : quoy que la raiſon leur dit, que le merite de Ieſus-Chriſt donnoit vn ſecours à noſtre liberté, & non pas vn tyran, ils vouloient que la grace rendiſt l'Homme impeccable, ſi elle le rendoit vertueux. Le froid & non pas la pudeur les obligeoit de couurir leurs Corps : les habits leurs eſtoient des reproches auſſi honteux, que les fueilles de Figuier le furent à voſtre premier Pere. O Dieu! faut-il que ie me ſouuienne de ces monſtres ? c'eſtoit vn plus enorme crime d'entrer dans l'Egliſe veſtu, que de n'y aller point du tout. Tu ne ſçais que trop combien l'impudence de ces ames brutales a cauſé de blaſme aux Chreſtiens ; comme ſi l'aueuglement de ces infames Gnoſtiques eût eſté la veritable do-

ctrine

ctrine de l'Eglise. Et pour reuenir à cette insensibilité, que i'ay dit venir de l'Escole de Zenon, il est vray que le diable causoit quelque froideur dans les Adamites au commencement de leurs sales assemblées: mais enfin l'issuë faisoit connoistre qu'il ne iettoit cette eau sur la braise, que pour allumer vne plus criminelle flamme. De Philosophes Stoiciens, ils deuenoient Cyniques auecque tant d'effronterie, que le plus vilain estoit le plus deuot. Que si les pretensions de tous ceux qui adorent cette secte d'insensibles ne sont pas si sales, elles sont tousiours mauuaises, puis que la fin de cette Philosophie ne regarde que l'ostentation & la vanité; son dessein, non plus que son pouuoir n'estant pas de trouuer vn remede aux playes de l'esprit, mais seulement de les couurir d'vn plastre. Et ainsi ils n'ostent pas la douleur & les autres affections de l'ame, mais bien leur nom du Dictionnaire, appellans ioye, ce que les autres nomment volupté, & preuoyance, ce qu'Aristote appelle crainte. N'auois-tu pas choisi de rares Medecins, qui pensent auoir guery vn malade, quand ils luy ont dit auecque deux ou trois sentences; que l'Homme sage ne souffre rien, & que ce qui deschire ses entrailles ne touche pas mesme sa peau? Veux-tu que ie te die ce que tu as fait lors que tu t'es adressé à eux? ce que fait vn pauure malade, qui ne pouuant aualler le sené & la rhubarbe, s'amuse à succer vne pomme, qui ne fait qu'irriter sa fiévre. Ce n'est pas chez Epictete ny chez Senecque, qu'on rencontre la guerison de l'ame, il est aussi difficile de trouuer d'vtiles remedes dans leurs conseils, qu'il est aisé de choisir de beaux mots dans leurs escrits. Apres auoir prononcé tout ce discours auec vne émotion, qui marquoit assez son desplaisir, elle me monstra vn Crucifix,
qu'elle

qu'elle auoit tenu caché iusques alors,adioustant ces belles paroles ; Celestin , voilà veritablement la patience, oüy Celestin, voil la patience. C'est au pied de cette Croix qu'il faut chercher la consolation de tes souffrances : c'est dans les playes de cét Innocent, où l'on peut trouuer le remede des plus redoutables peines. Et puis comme elle eut arresté quelque temps sa veuë sur ce pitoyable objet , elle ouurit ses yeux aux ames & la bouche à cet amoureux Colloque.

II. POESIE.

L'H. *Miracle plein d'amour, amour plein de miracle !*
Glorieux deshonneur , honorable spectacle,
Cher & triste objet de pitié !
Combien nous faut-il de richesses
Pour payer vos detresses ?
CH. *Ie mesprise vos biens , ie veux vostre amitié.*

L'H. *Souffrez-vous que la mort attaque vostre vie,*
Et que par tant de maux elle vous soit rauie ?
Cruel Destin , rigoureux sort,
Deuois-tu faire ces outrages
Au plus beau des ouurages ?
CH. *Accusez-en l'Amour , n'en blasmez-pas la Mort.*

L'H. *Pourquoy regardez-vous cette funeste Terre,*
Qui ne merite rien que l'esclat du tonnerre ?
Doux Sauueur regardez les Cieux.
CH. *Ah ! ie le ferois, si ma haine,*
S'esgaloit à ma peine,
Mais possedant mon cœur, elle a droit à mes yeux.

L'H. *Mais pourquoy couronner vostre teste d'espines,*
Pour qui les diamans & les perles plus fines
Se doiuent façonner en fleurs ?
CH. *Ne cherchez point à ma victoire*
De plus illustre gloire :
Ie suis moins vostre Roy, que l'Homme des douleurs.

L'H. *Et d'où vient que l'amour vous ferme les paupieres,*
Et vous ouure le flanc ? escoutez mes prieres,
Foible & redoutable vainqueur :
CH. *Cette conduitte est legitime ;*
Pour ne point voir ton crime,
L'amour ferme mes yeux, l'amour ouure mon cœur.

L'H. *Pourquoy nous tēdez-vous vos belles mains d'yuoire,*
Demandez-vous le prix de la grande victoire,
Dont l'effort vient de terrasser
L'enfer & toute sa puissance ?
CH. *Ma seule recompense,*
Comme mon seul desir, c'est de vous embrasser.

L'H. *Pourquoy permettez vous que ce fer vous attache,*
Et que dans vostre sein vne lance se cache ?
CH. *Ma lance vous doit entamer,*
Ces cloux vous donnent asseurance,
De ma perseuerance,
Et que ie suis constant, quand il faut vous aimer.

L'H. *Mais quoy ? pour meriter nostre reconnoissance*
Auez-vous deu choisir vne infame potence ?
CH. *Sans doute l'Homme à cette fois,*
Cette preuue estant authentique,
Se declare Heretique,
S'il doute de mon cœur, en regardant ma Croix.

L'H.

L'H. Et quoy ne pouuiez vous persuader la flamme,
Qui brusloit vostre cœur & consumoit vostre ame,
Sans qu'il fust besoin de mourir ?
CH. Et quoy ? ne suis-je pas le Maistre,
Qui doit faire connoistre,
Et comme il faut aymer, & comme il faut souffrir ?

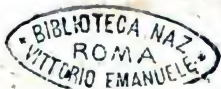
II. PROSE.

LA Sapience ayant prononcé les derniers mots de ce beau Dialogue, elle posa la Croix qu'elle tenoit, sur l'Autel, & me commanda d'adorer les souffrances de ce Dieu, que i'y voyois attaché. I'obeis, mais auecque tant de pesanteur, qu'elle comprit bien que la douleur ne me laissoit pas la moitié de mes forces & de ma liberté. Elle dissimula neantmoins de connoistre les langueurs de ma deuotion, afin de n'estre pas obligée de m'en faire le reproche. Mais comme si elle eust approuué l'effort que ie me faisois, elle me dit, Courage mon cher Nourrisson, i'espere que ton mal ne tiendra pas long-temps contre ce remede. Madame, cela seroit bon, si ma douleur venoit d'vne cause ordinaire, & qu'il peust y auoir de l'esperance où il y a tant de malheurs. A ce que ie vois (reprit la Theologie en sousriant) te voilà dans l'Hospital des incurables. Mais dy-moy, est-ce la nature de ton mal ou l'indisposition de ton esprit, qui s'oppose à la puissance des remedes ? il y a de mauuais malades à qui rien ne manque que la volonté pour guerir : mais comme s'il y auoit plus de peine à vouloir, qu'à souffrir, ils ne veulent pas seulement s'ayder d'vn bon desir, pour acquerir vne santé parfaite. N'en as-tu iamais veu, qui entretien-

nent leur galle, & qui ayment mieux se grater des mois entiers, que de sentir pour quelques momens l'odeur du souffre & du mercure. Ie n'ay garde de te soupçonner de cette lascheté, neantmoins ie ne sçaurois t'excuser tout à fait ou d'ignorance, ou de foiblesse. Non, non, Celestin, il n'est point d'infortune ny d'accident, pour fascheux qu'on l'imagine, qui ne trouue sa medecine dans la Croix de ton Sauueur. Quelque serpent qui vous picque, vous estes asseurez contre son venin, pourueu que vous ayez assez de courage pour leuer les yeux à celuy que la bonté de Dieu vous esleue dans ce desert. Toutesfois de peur que tu ne me soupçonnes de l'ignorance de ces Medecins, qui ordonnent des remedes sans oüir leurs malades, il me plaist bien d'apprendre de ta bouche les infirmitez de ton ame. Ie sçay bien que les affligez ont assez d'eloquence, pour lasser l'attention des plus patiens, & que pour l'ordinaire ils parlent aussi long-temps qu'ils souffrent. Ie me veux pourtant exposer en ta faueur, pourueu que tu me promettes de garder mes ordonnances, si tu les iuges vtiles & agreables. Tu peux perdre vne partie de ton mal en le racontant, & pour moy, ie ne sçaurois hazarder qu'vn bien peu de patience en t'escoutant. A peine eut-elle acheué de parler, que ie commençay ma harangue par mes larmes & mes souspirs, adjoustant comme ie peus ce peu de paroles. Madame, puisque vous me commandez de vous faire le triste discours de mes disgraces, ie serois aussi iniuste de les taire, que ie suis malheureux de les souffrir. Quoy que les prosperitez passées soient des douleurs presentes, ie veux bien me souuenir d'auoir esté Pape, pour vous faire comprendre que ie suis miserable. Ie ne refuse pas de vous entretenir de l'excez de mes crimes, pour

vous

vous faire connoiſtre l'équité de mes peines. Mais auant que d'en faire la deduction & la recherche, ie conſens qu'on exerce toutes les rigueurs de la cruauté ſur ce reſte de corps, que les auſteritez m'ont laiſſé, ſi mes ennemis trouuent vne accuſation, où il y ait tant ſoit peu de pretexte, & point du tout d'enuie. Qu'ils me prennent dés le berceau ? qu'ils examinent mon enfance; qu'ils paſſent dans ma ſolitude, pour y chercher les meurtres que i'y ay cachez dans l'obſcurité des foreſts ; qu'ils entrent dans les ſpelonques, où i'ay veſcu tant d'années, poſſible trouueront-ils là dequoy m'affliger. Il eſt vray que i'ay perſecuté vn Innocent, & que l'auſterité que i'ay pratiquée ſur moy-meſme, m'a preſque conuaincu de parricide. Ce crime receura peut eſtre quelque iour des recompenſes de Dieu: & quād il ſeroit puniſſable parmy les hommes, ceux qui me pourſuiuent, ne doiuent pas s'intereſſer à ſa vengeance, puiſque ie preuenois le deſſein qu'ils ont de me faire mourir. Encore deſireriez-vous ſçauoir ce que i'ay fait pour leur donner ſujet de faire ce qu'ils font. On dit qu'il y a danger d'vn ſchiſme dans l'Egliſe de Dieu, que ie puis appuyer vne reuolte contre Boniface, à qui i'ay quitté la Chaire de S. Pierre, & que l'opinion de ma vertu (pour ne rien dire de ſa vie) peut ſeruir de motif à ce changement. Sans doute voilà vn accident qu'on doit apprehender : mais faut-il que ie ſois vicieux, afin qu'il ſoit aſſeuré ? Voilà vn malheur qu'il faut empeſcher : mais où eſt le crime qu'on ſoit obligé de punir ? Qui me ſçauroit reprocher que i'en aye eû la penſée, ou donné le conſeil ? Oüy, mais ſi vous ne l'auez fait, vous le pouuez faire : ſi vous n'en auez formé le deſſein, vous en pouuez conceuoir le deſir. Et bien, puiſqu'on veut chaſtier des penſées, qu'on



n'aura iamais, & des pechez qui peuuent estre, ie consens que mes ennemis me chassent du monde ; qu'on me poursuiue comme vne beste sauuage, & si ce n'est assez, qu'on m'enferme dans vne cage de fer auecque les Tygres & les Pantheres. Ce chastiment est trop doux ; qu'on me prepare des roues, qu'on me dresse des gibets, qu'on m'allume des brasiers, qu'on me creuse de nouueaux Enfers : Ie peux meriter tout cela : bien d'auantage, ie le merite ; puisque c'est assez d'estre capable d'vne mauuaise action, pour estre iustement sujet à sa peine. Il n'y a point de sacrilege si enorme, que ie ne puisse faire : que s'il en est quelq'un hors de mon pouuoir, rien ne me sçauroit empescher son desir. Ie peux vouloir le massacre de tous les Prestres d'Italie : ie peux souhaiter l'embrasement de tous les temples de l'Europe : ie peux estre Heresiarque ou Heretique ; & si Dieu ne m'assistoit de sa grace, ie peux hair sa bonté, & procurer l'aneantissement de sa gloire. Que s'il y a du crime, de pouuoir estre meschant, que mes persecuteurs prouuent qu'ils sont bons, & ie prononce moy-mesme mon supplice. Il n'y a point d'innocence de vie, où il y a capacité de mal-faire : quiconque peut auoir de mauuaises pensées, ne sçauroit souffrir d'iniustes chastimens. D'où il est aisé de conceuoir la rage de ceux qui m'oppriment : puisque ce n'est pas assez pour paroistre innocent de monstrer que ie ne suis pas pecheur, si ie ne prouue conjointement, que ie suis mesme impeccable. Peut-on mieux declarer l'enuie qu'on a de nuire à vn homme, que de l'obliger à faire voir qu'il est Dieu, afin qu'on ne l'estime point criminel? A moins que de meriter les peines que ie souffre, ie ne dois pas ainsi chercher ma iustification. Ie ne pretens rien à l'impuissance de mal-faire, iusques

à ce

à ce que ie sois dans cét heureux sejour, où nostre foiblesse n'aura plus de tentations. Mais n'ay-ie point voulu reprendre ce que i'ay quitté ? Peut-estre seroit-il expedient à l'Eglise que ie l'eusse fait, & que ma simplicité seroit moins dangereuse à son repos, que les finesses de celuy qui la gouuerne. Ce n'est pas neantmoins par là, que ie pretens de faire voir mon innocence; i'ay consenty qu'on me traitast en rebelle : si i'ay tesmoigné tant soit peu d'inclination au changement, ie ne veux pas m'en desdire. A bien considerer les deportemens de ma vie, on ne me iugera pas ambitieux, quiconque voudra peser les soins que i'ay apportez, pour me defaire de la premiere dignité du monde, quand ie la pouuois retenir, ne croira pas que ie tasche de la reprendre, lors qu'il y a de l'attentat en sa recherche. Vous & ce grand Dieu, qui voyez mes plus secretes pensées, & à qui les abysmes n'ont rien de couuert, sçauez la verité de ma protestation. Pour en laisser le iugement à la posterité, i'en vais faire le recit, & que la haine & l'enuie me desmentent si ie déguise tant soit peu la verité. Toute l'Italie sçait que ie n'eus pas plustost àuis de ce que le Conclaue auoit fait à Perouse en ma faueur, que ie m'efforçay d'éuiter par la fuite vn honneur que ie ne croyois pas estre deu à mon merite. I'ay deux cens mille tesmoins de ce que ie dis: possible si i'en eusse moins eu, que ie n'aurois pas esté Pape, & que ie serois encore fugitif. Mais Dieu me vouloit amener ce triomphe dans cette prison, & me preparer par l'éclat de cette pompe à l'ignominie de mes fers, & aux incommoditez de cette grotte. Ie laisse, que pendant les dixhuict mois de mon Pontificat, i'ay assez tesmoigné que mon cœur n'estoit pas dans le throsne où l'on m'auoit attaché. Les pe-

tites cabanes d'Hermites, qu'on void encore dans le Palais de Rome, prouuent la verité de ce que ie dis, & mon ordinaire conuersation auecque de pauures Moines, estoit vne assez bonne caution, que mes affections appartenoient plus à la montagne de Moron, qu'à celle du Vatican. Si i'auois tant d'amour pour la pourpre, aurois-ie sollicité auec tant d'ardeur le consentement de mes amis, & l'approbation des plus sçauans hommes de l'Europe, sur le dessein de m'en despoüiller? Aurois-ie fait vn Canon exprez pour declarer, qu'vn Pape peut quitter sa dignité, si i'eusse eu quelque dessein de la reprendre? Qui est assez aueuglé pour ne pas voir que toutes ces precautions, ces diligences, & ces poursuites ne pretendoient que d'appuyer ma demission, & d'asseurer le choix de celuy qui deuoit monter apres moy dans le throsne? Ie m'estonne que ceux qui ont la veuë si bonne, & qui penetrent dans les intrigues les mieux meslez, ne veulent pas regarder cela en ma faueur. Mais si i'ay desiré de prendre la place de mon aduersaire, pourquoy ne l'ay-ie fait? ie le pouuois. Encore y a-t'il bon nombre de Cardinaux à Rome, qui se peuuent souuenir, qu'il n'a tenu qu'à moy, & que Boniface ne seroit plus Pape, si i'eusse autant eu d'enuie de posseder sa Tiare, qu'il a eu de crainte de la perdre. Quasi tout leur College tenoit sa pourpre de mon ellection, beaucoup de graues Theologiens contredisoient mon dessein: toute la France y formoit opposition: le Roy de Sicile, qui me pouuoit maintenir dans ma Chaire, me suggeroit des raisons pour y porter ma resolution. Et neantmoins toutes ces considerations ne pûrent changer ma volonté, n'y m'inspirer vne pensée qu'on me persuade estre fauorable à la paix de toute l'Eglise. Adiousteray-ie à cela qu

que le Chambellan de Boniface & l'Abbé du Mont Cassin estans venus à mon petit Hermitage, pour y faire office de Sergens plustost que la charge de charitables Pasteurs, ie leur iuray & fis vœu, pour asseurer leur Maistre, que ie ne parlerois à personne du monde qu'à mes Religieux. N'étoit ce pas assez de luy promettre que ie voulois estre muet, pour luy oster l'ombrage que ie voulusse faire des brigues? Quoy que ces deux Prelats fussent tous à la pension de Boniface, ils virent tant de candeur dans mon procedé, & si peu d'apparence dans son soupçon, qu'ils iugerent qu'on me pouuoit laisser viure, & que la prison étoit vne precaution inutile pour vne personne, qui de son plein gré s'enfermoit dans les cauernes. Leur parole ne pouuant garantir ma promesse, le Pape renuoya vers moy vn second ambassade. C'est icy ma sainte Maistresse, que ie m'accuse moy-mesme d'auoir peché: au lieu de me declarer contre vn homme qui estoit odieux à tout le monde: & d'ouïr le conseil des Princes, qui me permettoient leur appuy, ie me sauuay la nuict dans vn bois, où ie courus quarante iours, sans oser paroistre à la campagne. Iamais chasse ne fut plus eschauffée contre les Sangliers & les Ours, que la recherche qu'on fit de ce pauure vieillard. La forest n'auoit point de grotte asseurée pour moy; les tenebres n'estoient pas assez obscures, on penetroit iusques dans les trous des Renards pour m'y trouuer, on allumoit vn iour artificiel au milieu de la nuict afin de me descouurir. Le matin il me falloit quitter la cauerne que i'auois choisie le soir, & comme si les antres & les rochers eussent conspiré ma ruine, ie n'osois fier vne seconde fois à la mesme retraitte. Me pourrois-ie souuenir sans larmes du triste équipage de cette fuitte.

Ie fus contraint pendant tout ce temps là de me desguiser en villageois pour n'estre pas connu. Quel spectacle de voir des haillons sur les espaules de celuy qui auoit esté Vicaire de Iesus-Christ, & qui s'estoit autrefois paré des plus precieuses estoffes de la nature ? Tous ceux qui me virent en cét estat, ne me pouuans ayder de leur puissance, me consolerent de leurs larmes, i'auoüe que ce qui d'abord a soulagé ma douleur, l'aigrit par apres ; & que i'eus vn sensible deplaisir de connoistre à l'œil, que i'auois assez de miseres pour faire plorer tout le monde. En fin la diligence de mes ennemis m'ayant rendu tous les asyles de l'Italie sans seureté, ie me mis sur mer, pour chercher quelque Isle deserte, où ie peusse languir à repos le reste de ma vie. Cét element infidele ne fut pas plus fauorable à ma fuite que la terre, ie m'embarquay sur vn vaisseau, mais ce ne fut que pour aborder où vous me voyez. Aussi-tost que mon persecuteur eut appris qu'vn coup de mer m'auoit ietté aux costes de Sicile, il donna commission au Patriarche de Ierusalem de me faire conduire en son Chasteau d'Anagny. Ie n'ay garde de me plaindre du traitement qu'on m'y fit, ie dois compter l'accueil de ses parens, qui ne manquoient pas de seconder sa passion, entre mes bonnes fortunes, si ie les compare aux miseres de ce cachot. Affligeroit-on plus inhumainement vn homme qui auroit esgorgé vne douzaine de souuerains Pontifes, qu'on tourmente vn foible vieillard, qui n'a pû en fuir vn seul ? Voilà ma bonne Maistresse, le sujet de mes tristesses : voilà ce qui acheue de blanchir ma teste. Mais quand ie n'aurois pas leué par mon procedé les ombrages & le soupçon de mon ennemy, n'a-t'il pas dans ma premiere vie dequoy s'asseurer du mespris que ie fais de toutes les

ſes grandeurs de la terre ? Peut-il ignorer, ayant veu ma conduite, les belles inſtructions que i'ay receües de vous en ma ieuneſſe ſur ce ſuiet ? Qu'il conſidere ſi ma naiſſance m'a pû donner des ſentimens de gloire, qu'il aille dans tous les antres de la Campagne & de la Poüille, ſans doute il iugera, que le bois & les Rochers que i'ay cherchez toute ma vie ne m'ont point donné de ſi orgueilleuſe penſée, que de vouloir eſtre l'vſurpateur de ſa dignité. Peuteſtre que les tenebres où i'ay toûjours veſcu, m'ont fait venir le gouſt de la pompe & de l'eſclat de la Cour Romaine? Peut-eſtre que la longue habitude de m'eſtimer le moindre de mes Religieux me fait deſirer d'eſtre le premier de tous les hommes. Veritablement s'il eſt ainſi, i'ay ſujet de deſplorer mon malheur, de n'auoir eſté humble que pour deuenir le plus inſupportable de tous les ſuperbes. Mais pourquoy ay-ie donc quitté le Pontificat, lors que ie le poſſedois ? pourquoy ay-ie fait vn decret, pour en iuſtifier la demiſſion, & rendre le choix de mon ſucceſſeur Canonique? Pour adiouſter le meſpris aux outrages qu'on me fait, on dit que ie ſuis ſimple, & que i'ay l'eſprit aſſez foible, pour me laiſſer porter au changement : ie l'ay toutefois eu aſſez ſage pour faire vne conſtitution, que mon ennemy approuue auecque des raiſons & des Eloges. Ce ſeroit trop peu d'affliger mon corps, il faut que mon eſprit s'en reſſente, ſi ie n'eſtois ſtupide, ie ne ſerois pas aſſez malheureux. Aprez des outrages d'ennemy ie n'ay garde d'accuſer l'infidelité de ceux qui tiennent leur pourpre & leur fortune de mes biens-faits. Ie leur pardonne, d'abandonner vn affligé, qu'ils ne peuuent ſecourir, & qui a aſſez de maux pour les rendre tous miſerables. Ie veux meſme croire que leur affection eſt toute entiere, quoy

que

que secrette, & que rien ne les empesche de se declarer pour ma defense, que l'inutilité de ce dessein. Ie ne mets pas mes faueurs à si haut prix, que de les obliger de perir auecque moy, cette consolation-là me seroit vne nouuelle douleur. Tandis que quelqu'vn de mes amis sera heureux, ie ne seray pas tout à fait miserable : au lieu de croire que i'ay des ingrats auprés de Boniface, ie me persuaderay que i'ay des Anges & de secrettes intelligences. Ie me flatte volontiers ainsi pour soulager ma peine ; mais certes, ie n'ay point d'illusion assez ingenieuse pour me consoler sur vne des circonstances de mon desastre. Celuy qui me persecute, outre le peu de suiet qu'il en a, s'il se veut souuenir de mes bons offices, a vne obligation toute contraire. Ne pourrois-ie pas luy reprocher, qu'il tient de ma faueur le pouuoir qu'il a de me nuire, & qu'il ne seroit encore qu'vn petit Clerc, si i'eusse tousiours voulu estre son Maistre ? Ie ne veux pas neantmoins que cette consideration exaggere son crime, & que celle de bonté augmente sa malice. Il est vray que les moindres ingratitudes de ceux qui nous doiuent leur bonheur, passent pour de tres-sensibles iniures. Peut-estre que si ie n'auois point de plus grands maux à desplorer, ce seroit là le sujet de mes plaintes. Mais helas ! ce qui touche Celestin, ne merite pas d'estre consideré, si le mal qu'on luy fait, n'estoit pas vn scandale public, ie me resoudrois à la patience, si les interests de Dieu & de son Eglise ne souffroient rien, ie craindrois de la vanité & de la complaisance dans mes desastres. Que penseront les ennemis de l'Euangile, quand ils apprendront les dommages que le troupeau de Iesus-Christ aura receu de son propre Pasteur ? L'impieté qui n'a pas mesme du respect pour les plus innocentes actions,

actions, me dira-t'elle point,que celuy qui gouuerne auiourd'huy l'Eglise, est plustost Vicaire de ses premiers tyrans,que de son Sauueur ; Autrefois on a veu des Papes à la chaisne & dans les prisons, mais c'estoit Herode, Neron, ou Theodoric qui les y tenoient. Que sera-ce si les idolatres accusent la Religion des defauts de ses Ministres & s'ils viennent à douter de sa sainčteté en voyant nos crimes? Nostre grand Dieu n'aura-il pas suiet de nous faire la mesme plainte, que Iacob fit autrefois à ses enfans ; & de reprocher à ses Prestres, qu'ils ont deshonoré son nom parmy les Nations ? Que mes persecuteurs soient assez adroits pour empescher que la mauuaise odeur de cette action ne sorte point de l'Europe, ils n'arresteront iamais le murmure des libertins. Toute l'Italie est pleine de mes malheurs, il n'y a personne qui ne connoisse mon innocence, & qui n'accuse l'indignité de mes supplices. S'imaginer que la cosideration de leurs personnes retienne les langues, c'est trop se promettre de leur discretion, & supposer beaucoup de vertu, où il y a tousiours eu trop de liberté. Plaise à la bonté de nostre grand Dieu, que l'impieté des hommes ne fasse point douter de sa iustice, & que la bonne fortune des heureux scelerats ne contraigne iamais le pauure Celestin d'ouyr ce funeste langage. Il n'y a point de pouuoir de vanger les sacrileges dans le Ciel, ou du moins il n'y a point de iustice des bons, quoy que tout leur soin soit de plaire à Dieu, gemissent dans les miseres d'vne languissante vie. Ce Ciel n'a des tempestes & des orages que pour eux, autant qu'ils rendent d'honneur à leur souuerain Maistre, autant en reçoiuent-ils de trauerses. Le seul trafic qui est entre luy & les gens de bien, est de seruices, & de respects, de souffrances

de

& de peines : toute la recompense qu'il rend à leur vertu, c'est de luy en donner des affronts. A voir comme il traitte les innocens, on croiroit que leur merite luy deplaist, & que leur sainćteté l'offense. Au contraire les impies, sans craindre le chastiment de leurs pechez, reçoiuent les recompenses de la vertu. Toutes choses sont complaisantes à leurs projets : le Ciel qui deuroit vanger leurs impietez, fauorise leur desir. La fortune n'a point de mauuais accidens pour eux ; leurs champs & leurs vignes sont à couuert du mauuais temps & de la gresle ; leurs personnes & leur famille ne connoissent point les incommoditez de la vie. A voir l'estat inalterable de leur santé, on croiroit que leur corps est d'vne autre matiere que la commune, ou qu'ils ont dispense generale de toutes les maladies. Ce qui monstre encore plus clairement, que la iustice de Dieu ne s'interesse pas beaucoup dans nos affaires, c'est que les meschans ne se contentent pas de recueillir la recompẽse des bons, mais encore ils les punissent par leur oppression, de leurs plus innocentes actions. Où void-on vne vertu dans le monde qui ne soit point affligée ? où trouue-t'on vn homme de bien, qui ne souffre, ou qui ne serue? Le scelerat braue dans le throsne, & l'innocent gemit sous les fers, & puis on nous veut faire croire, que le Ciel regarde les deportemens des hommes, qu'il en recompense le merite, & punit les desordres: Voilà le mauuais discours que ie crains : voilà l'impieté que i'apprehende. De moy qui suis le mal-heureux exemple qu'on peut produire sur ce sujet, ie n'ay garde de rendre mes sentimens à de si mauuaises raisons : si faut-il pourtant adnoüer, que si ie ne murmure, peu s'en faut que ie ne doute, & que si ie ne tombe, ie chancelle. On me doit pardonner cette foiblesse,

foiblesse, puisque Dauid qui auoit beaucoup moins de miseres que moy, osoit bien addresser cette plainte à celuy qu'il sçauoit veiller à sa deffense.

III. Poesie.

Arbitre souuerain du Ciel, & de la Terre,
Qui pesez iustement les œuures des Mortels,
Et quoy vostre iustice à qui sert le tonnerre,
Permet-elle qu'on dresse aux crimes des autels?
Que le vice triomphe, & la vertu gemisse,
Que l'impie ait la paix, & le bon le supplice,
Et que l'iniquité se vante desormais
Qu'il faut estre des siens, pour viure sans detresse;
Grand Dieu! ie suis contraint d'aduouër ma foiblesse,
Le bon-heur des meschans inquiete ma paix.
Mais quoy? Dieu d'Israël dont la bonté Diuine
A fait gouter aux bons ses liberalitez,
Voulez-vous qu'il soit dit qu'vne troupe mutine,
Ioüysse pleinement de vos prosperitez?
Seigneur, lors que ie veux comprendre vos iustices,
Mes pieds à chaque pas trouuent des precipices,
C'est en vain que mon zele enflame ses ferueurs,
Contre l'impieté ma plainte est inutile,
Les meschans a souhait viuent sous vostre azile,
Et m'apprennent qu'ils sont l'objet de vos faueurs.
Ie voy que la nature applique son estude
A destourner leurs yeux des mescontentemens;
Et pour flater l'aigreur de leur inquietude,
Elle fait a leur gré de nouueaux elemens:
Si de loing elle void que rien les importune,
Elle change soudain leur mauuaise fortune,
Et les comble si bien de tout contentement,

Ce n'estoit pas assez que leur langue rebelle
Eust passé sur les maux qui sont en ces bas lieux,
Encore falloit il que leurs bouches infidelles
Espanchast son venin iusques dedans les Cieux,
Et que Dieu (disent-ils) connoistroit nos pensees?
Acheuons a souhait nos festes commencees,
Fut-il iamais de Dieu, qui nous ayt empesché
De rendre nos momens de solides iournees,
Et gouster a loisir l'heur de ces destinées,
Qui nous rendent heureux apres auoir peché.
Et ie dis a mon ame, a quoy bon tant de zele?
Tes souspirs redoublez ne te seruent de rien,
Si tu veux estre heureux, il faut estre infidelle,
Et faire tout le mal pour auoir quelque bien:
Voy comme les meschans par excez d'injustice,
Font croistre leur bon heur auecque leur malice:
La crainte de la mort ne les estonne pas,
Car si bien quelquefois dans le cours de leur vie,
Ils souffrent quelques traits d'vne funeste enuie,
Ils trouuent du support, mesme dans le trespas.

III. PROSE.

COMME la douleur eut arresté mes plaintes, la Theologie feignant que ma liberté luy étoit agreable, me demanda? Et bien, mon cher disciple, as-tu dit tout ce qui t'afflige? surquoy, ie repartis, Madame, ie serois sans doute importun de vouloir vous entretenir de tous mes maux, & certes comme i'en ay beaucoup plus que ie ne sçaurois souffrir, aussi en ay ie beaucoup dauantage que ie n'en puis expliquer. Quoy que ie sois plus eloquent que fort, ie

trouue dans cette conionԑture, que i'ay aussi peu d'eloquence que de force. Veux-tu (reprit la Sapience) que ie fasse clairement voir que tu as moins de miseres que d'impatience, & que c'est toy-mesme qui te blesses, lors que tu crie qu'vn autre te frappe? C. Quoy ma bonne Mere? me voulez-vous faire croire que ie suis heureux parmy les fers? Th. Nenny, puis que tu ne le veux pas estre, mais bien que tu n'es pas à beaucoup prés si affligé que tu penses. C. Sans doute il manqueroit quelque chose à ma douleur, & mon infortune n'auroit pas toute sa perfection, si vous qui la deuriez consoler, ne l'augmentiez. Ne voulez-vous point que ie m'auouë criminel, pour me persuader que ie ne suis pas miserable? Th. Tu parles comme tous les impatiens: quand on ne flatte pas leur mal, on les persecute: ie n'ay iamais dit que ta plainte fust iniuste, ny accusé le ressentiment que tu as de tes peines. A moins que de me declarer d'vne Secte que i'ay combattuë, ie ne sçaurois te desirer insensible. Ie ne pretens pas mesme de te persuader ce veritable paradoxe du grand Chrysostome: que personne ne peut estre offensé que de soy mesme: & que nous nous faisons tout le mal que nous souffrons: Ce que ie veux, C'est apres t'auoir auoüé, que la persecution de tes ennemis est iniuste, te monstrer qu'elle n'est pas grande; ainsi que tu dois apporter de la moderation à tes plaintes, ou souffrir qu'il y ait tant soit peu d'aigreur dans ma censure. Ie ne dis point que si tu n'es le criminel du Pape, tu es celuy de Dieu, qui le peut aussi legitimement choisir pour Ministre de sa Iustice, que pour dispensateur de ses misericordes. Ie laisse que tes pechez pour petits qu'ils soient, sont toufiours plus grands que tous les maux de ta Nature. Ie maintiens seulement, qu'il y a de

a de l'excez dans ton murmure, & non pas dans la haine de Boniface. Pourueu que tu connoiſſes encore la raiſon, tu ne me ſçaurois contredire. Dequoy te plains-tu; ce Pape t'a fait ſortir de Rome, en cela il execute ton deſſein, il obeit à ton deſir. Combien de fois as tu accuſé ta condition, lors que les Roys & les Princes ſe traiſnoient à genoux, pour te baiſer les pieds; Combien de fois au milieu de la foule & parmy les acclamations du peuple as-tu ſouhaité le repos & le ſilence des foreſts? Tu ne parlois que de ta cellule, de retraite, de la douceur du deſert, & de la paix de ton petit Hermitage. Pourquoy t'affliges-tu? on te procure ce que tu as demandé. Si la compagnie des hommes eſt vn mal, comme tu l'as ſouuent dit, tu poſſedes vn bien dans la ſolitude, perſonne ne vient icy en interrompre ton repos: toutes les Creatures reſpectent le commerce que tu as auecque le Ciel. Pourrois-tu eſtre plus ſeul que tu es? ta chambre eſt fermée à tous les mauuais accidens de la Fortune: les murailles qui te cachent au monde te recouurent à ſes diſgraces. Tu ne vois pas les villes & la compagnie: auſſi n'en vois-tu pas les deſordres: auſſi n'es-tu pas obligé d'en plorer les miſeres. Oüy-mais on eſloigne tes amis de toy; en peut-on eſloigner Dieu? Celuy-là ne te ſuffit-il pas? ſon entretien n'a-t'il point des charmes aſſez doux, pour te faire meſpriſer toutes ſortes de compagnies? A vray dire, celuy qui reſſent de l'ennuy dans ce doux commerce, n'a iamais gouſté les delices de l'eſprit. Mais en fin tu es banny de Rome & de Moron: tous les Monarques de la terre le ſont de tous les lieux qu'ils n'occuperont pas. La France eſt bannie de l'Eſpagne, de l'Italie, de toutes les deux, & le reſte du Monde du Chaſteau de Fumon. Si ton perſecuteur t'a decerné

ton exil en Champagne, marque luy le sien à Rome. De quelque cruauté que les hommes vsent en ton endroit, ils ne sçauroient te chasser que de la terre, quoy qu'à proprement se seruir des termes, ce seroit plustost te renuoyer dans ton pays, que te bannir, puisque nous ne sommes icy bas qu'Estrangers; & que le Ciel est vostre veritable patrie. D'où il t'est facile de comprendre que Socrate ne merite pas toute la loüange qu'on luy donne, pour auoir respondu à celuy qui l'interrogeoit de sa ville: Qu'il estoit du Monde. Ie te prie considere vn peu l'aueuglement des hommes: ce que chacun d'eux nomme son pays, c'est l'exil de tous les autres; & ainsi Rome, où les Dieux ont iadis tenu leur Olympe, & où les plus honnestes gens de la terre demeurent maintenant, sert de bannissement aux Mores & aux Scythes. Dymoy, n'y a-t'il pas beaucoup de sages & de saints dans la contrée, où tu me voudrois faire croire, qu'il n'y a pas mesme des hommes? Mais quand on n'y verroit ny la figure ny l'ombre d'vne creature raisonnable, iamais elle ne sera deserte, puisque Dieu y est tousiours. Tous les Tyrans du monde ne vous sçauroyent separer de luy, il se coule au trauers des marbres & des murailles de fer, pour consoler ses seruiteurs: l'horreur des plus noires prisons ne l'empesche pas de leur tenir compagnie, & de soustenir de ses Toutes-puissantes mains, les chaisnes qui les oppriment. Quel bon-heur à vn homme de bien d'estre tiré de la foule & de se voir dans vn lieu, où rien n'interrompt l'entretien qu'il a auecque Dieu? Ne me parle point de ton cachot & de tes fers, c'est vne faueur que tu tiens de tes ennemis. Que si la prison est vn mal, la plus petite est la meilleure, si vos chaisnes empeschent vos courses, elles empeschent

pareillement

pareillement vos cheutes. Mais de grace, monstre-moy les fers & la prison de ton esprit, où sont les menotes qui lient le vray Celestin ? où sont les cordes, qui attachent ta volonté ? Que si tu es libre de cette principale partie de toy mesme, pourquoy te plains-tu que tu és à la cadene? Ie voy bien que tu ne fais cas de l'homme que des yeux, puisque retenant toute la liberté de ton ame, tu te plains encore que tu és captif ? Quoy, Celestin ? n'est-il plus qu'vn peu de chair & d'os ? ne possede-t'il plus rien de ce grand interieur, qui le rendoit capable de l'immensité, & de toutes les perfections de son Createur ? Passons à l'auantage de la foiblesse humaine, que ce que vous appellez mal ait la nature du nom que vous luy donnez, ie maintiens pourtant que vous estes aussi iniustes de vous plaindre des maux que vous souffrez, que vous estes ingrats de ne pas rendre graces des biens que vous receuez. Certainement i'ay de la peine de trouuer tant soit peu d'équité dans vostre conduite : le Ciel se resout continuellement en manne & en benedictions sur vos testes, & personne n'y leue les yeux ; parfois s'il en coule quelque petite disgrace, tout le monde murmure. Qui remercie Dieu de ce que tous les iours il nous donne le iour, de ce qu'il regle les saisons, qu'il couure la terre de beautez & de richesses ; qu'il fournit aux delices & aux necessitez de la vie ; de ce qu'il comble les corps & les esprits de biens, de santé, de vertus, & de sagesse? Il faut auoüer à la confusion des hommes, que ces faueurs tombent à terre, & qu'à Dieu faire, & perdre les bien-faits, c'est vne mesme chose. Et toutesfois si vne petite fiévre s'allume dans vne ville, si la peste attaque quelque coin de Prouince, bien moins que cela, si la gresle tombe sur vn champ, ou qu'elle ruine

vne vigne, le Ciel n'est plus que d'airain & de bronze. On accuse Dieu qui est l'amoureux-pere de ses enfans, d'en estre l'assassin & l'homicide. Cette consideration n'est pas tellement dans la generalité que tu n'y puisses prendre part : oserois-tu dire que le Ciel t'ait fait dauantage de maux que de biens, & neantmoins tu as plus de plaintes que de reconnoissances ? Ie ne te parle point de ce culte, & de ces hommages que tu as receus pendant les dix huict mois de ton Pontificat : non, ie ne veux pas te reprocher les respects du Conclaue & de toute l'Eglise, pour te faire condamner tes larmes. C'est assez pour comprendre le motif de ton obligation, de rapeller cette iournée, qui te fit voir deux puissans Monarques à tes pieds, & qui donna deux cens mille tesmoins à ton triomphe. Tu n'auois garde d'accuser le Ciel de dureté, quand tu faisois du petit Dieu à Naples, y creant tes Cardinaux. O ! que tu étois alors de bonne intelligence auec la Fortune ? Mais pour ne point considerer vne grandeur que tu fais gloire de mespriser, ne contes-tu pour rien vn nombre infiny de miracles que tu as fais en te ioüant : cette presence visible des Anges qui t'ont fait escorte, ne merite-elle point ton souuenir ? As-tu oublié que Dieu t'a cent fois visité dans ton desert ? qu'il t'entretenoit familierement, & que pour t'animer dans la poursuite de la vertu, il faisoit vn Paradis de ta solitude ? Ie consens que tu perdes la memoire de toutes ces faueurs, pourueu que tu te souuiennes de la douceur auec laquelle il prenoit luy mesme soin de ton instruction. Mon cœur se fond de ioye, quand ie me represente d'vn costé Celestin demy-mort & glacé comme vn poisson dans vne fosse, & d'autre-part, que ie vois & entens Iesus-Christ qui le console de sa dou-

leur

leur, & qui le blasme amoureusement de son trop de ferueur. Iugeant auec équité du merite des choses, quelles souffrances peux-tu comparer à cette diuine faueur ? Mais quand ie n'aurois pas dans cette seule cauerne dequoy vaincre toutes les incommoditez de ta vie, i'y trouuerois au moins dequoy en adoucir les ressentimens, par la comparaison de ce que tu souffres d'autruy, & de ce que toy-mesmes as inuenté à ta propre ruine. De grace dis-moy, y a-t'il rien dans ta vie presente, qui esgale les rigueurs de ses cruelles austeritez ? quoy que ta chambre ne soit que de trois ou quatre pas, elle a de longues promenades, si tu la mesures à ce tombeau où tu estois enseuely. Et si l'abandon de tes amis & la pauureté de ta vie touchent ton esprit, rappelle dans ta memoire, ie te prie, la compagnie que tu auois dans ton hermitage, & les delicates viandes dont tu entretenois la friandise. A ne rien dissimuler, tu condamneras ton impatience, & confesseras que le plus cruel persecuteur de Celestin a esté Celestin mesme. Ie pourrois de cette veritable reflexion tirer vne grande preuue de l'amour propre, qui vous fait trouuer bon tout ce qui vient de vostre choix, & insupportable ce qui depend de la volonté d'autruy. O ! qu'il y auroit bien d'auãtage de merite à receuoir auecque patience ce que Dieu ordonne ou permet de vos peines, que de vous aneantir vous mesme d'austeritez & de ieusnes. Vous seriez simple au dernier poinct de croire que vos haires, vos cilices & vos chaisnes de fer fussent plus agreables au Ciel que les moindres souffrances qui partent de sa disposition Auriés vous donc oublié que les ieûnes & les Festes des Iuifs furent reprouuées, parce qu'il y auoit d'auantage de leur volonté, que de celle de Dieu dans leur motif

Sur la fin de cette longue & ennuyeuse deduction de tes maux, tu as finement donné vne atteinte à la Iustice: ie pardonne cette saillie à la violence de ta douleur, quoy qu'elle fust mesme digne de supplice dans ces libertins dont tu feins d'apprehender l'insolence. Ton esprit n'est pas capable maintenant d'vne verité, qui est de la seule intelligence d'vne ame tranquille & toute exempte de trouble. Possible que mon discours te disposera à cette connoissance, en attendant cette serenité, & ce repos d'esprit necessaire aux grandes veritez, ie veux que cette Iustice que tu accuses, & te parle en sa propre cause: rends-toy attentif à ses raisons, elle aura autant de discretion que toy, qui ne luy as parlé que par la bouche d'autruy. Et bien petits hommes de bouë & d'argille, croirez-vous tousjours que le Ciel soit obligé de vous rendre raison de sa conduite, & que ce grand Monarque que vous deuez adorer, soit iniuste s'il se trouue parmy vous quelque mescontent? N'aurez-vous pas au moins autant de respect pour luy, que vous auez de crainte pour l'authorité de vos Magistrats? si par fois ils ne punissent pas le mal que vous connoissez, ou qu'ils retiennent le prix que vous ordonnez aux bonnes actions, vous expliquez fauorablement leur procedé & cherchez d'ingenieuses raisons pour approuuer leur conduite. Qui empesche que vous n'ayez pour le gouuernement vniuersel du monde, la reuerence que vous rendés à la police d'vne ville? N'estimez-vous point que Dieu aye vne plus estroitte obligation de contenter vostre humeur, qu'vn Maire de village n'a d'ordonner sa petite Republique à vostre fantaisie? N'est-ce point vne liberté punissable de la foudre, que de petits animaux attachez à la terre osent leuer les yeux au Ciel, pour examiner les projets

projets de celuy qui est aussi équitable en ses desseins, qu'infaillible dans sa conduite. A vray dire, i'aurois plus de sujet de chastier cette impudence, que de l'instruire ; ie veux neantmoins faire mon apologie à ceux qui n'ont ny le droit, ny le pouuoir de me faire mon procez : Et tout premierement, qui vous a dit que ceux qui font le mal n'en souffrent point les supplices ? Que sçauez-vous si l'hypocrisie ne cache pas aussi bien le desplaisir des meschans, que l'humilité couure les contentemens des bons, & si leur conscience qui a mille tesmoins, n'a point vn million de bourreaux ? Que l'impieté fasse toute la bonne mine qu'elle voudra, qu'elle die qu'elle est contente : à mesme qu'elle rit par dehors, elle creue & enrage interieurement. La pensée de Platon n'est pas mauuaise, quand il veut que la peine suiue le crime & luy fasse compagnie, mais le mot d'Hesiode me semble meilleur, lors qu'il asseure, qu'elle est de mesme aage que luy, & que leur naissance est commune. Personne ne peche impunément ; quoy que les plus puissans criminels paroissent fuïr leur gibet, ils le traisnent. En quoy certes ils sont semblables à ces demons, qui souffrent leur enfer dans les energumenes où ils esclatent de ioye. Peut-estre croyez-vous, que les foüets, les roües, les croix, la galere, & le feu, soyent des supplices plus cruels que les craintes, le desespoir, la rage, & ces autres furies qui vangent sur l'esprit les crimes de la chair. S'il estoit ainsi, Neron ne se plaindroit pas dans les mortelles langueurs de sa vie, que de tous les hommes il est le seul qui n'a point d'amy ny d'ennemy : d'amy pour consoler les douleurs, par la compassion ; ou d'ennemy, pour les finir par la mort. Rien ne vous oste la pitié des meschans, que l'ignorance de leurs gesnes, possible que ceux qui sont

les plus ardens à solliciter les vengeances du Ciel contre eux, seroient les plus charitables à implorer les misericordes en leur faueur, si leur tourment estoit aussi palpable que leur iniquité. Il est pourtant vray, que ie n'ay pas deu accorder, que le supplice tint fidele compagnie au peché, & qu'il nasquit auecque luy. A bien considerer la verité, il preuient sa naissance, & sa venuë, de sorte que ce peu de plaisir, & d'auantage qu'il y a dans le crime, semble plustost vne legere recompense des peines qui le precedent, que la peine n'est vn iuste chastiment qui le suiue. N'appellez donc plus le brigandage d'vn homme qui tient les bois, vn vol, l'argent qu'il oste au passant, est vn salaire qu'il exige de son trauail, & de ses veilles. On doit dire le mesme de la plus part des mauuaises actions des pecheurs. Ie veux neantmoins croire, qu'il est des scelerats tellement accoustumez à mal-faire, que l'horreur du vice, & les frayeurs d'vne mauuaise conscience, ne leur donnent aucune inquietude. Ie veux qu'ils soyent heureux dans les incestes & les sacrileges, & qu'ils sauourent les douceurs du peché sans en apprehender ny sentir le supplice. Oüy, ie veux que ces vengeances interieures & secretes, qui s'exercent sur l'esprit d'vn pecheur le laissent en repos, & que Dieu ne trauerse ses joüissances d'aucun remord. Helas! que la condition de ce pauure malheureux est desplorable, & que les roües & les gibets sont bien plus à desirer, que cette cruelle impunité. Comprenez ce que ie vais dire, petits mutins, qui murmurés tousiours, comprenez bien la verité d'vn important paradoxe: iamais Dieu ne chastie plus seuerement le pecheur, que quand il ne le chastie point. Sans doute cette proposition choque vos esprits, ie pretens toutesfois qu'elle les persuade, & ie me

ie me promets vôtre conuiction,si vous m'accordez vôtre audience. Mais parce que cette verité est extraordinaire, ie luy choisis des raisons hors de l'atteinte du vulgaire. Ie ne dis pas que la vengeance d'vn crime en est le remede, & que punir vne liberté, c'est la corriger : & partant que Dieu ne chastie iamais vn pecheur, qu'il ne luy donne ce qu'il peut posseder de meilleur apres l'innocence perduë. Ie ne dis pas que l'impunité d'vn vice est comme vne permission tacite de s'engager d'auantage au mal,& vne licence de se faire plus vicieux, pour estre plus criminel. Qui est la mesme chose que de permettre à vn malade tout ce qui luy est agreable, quoy qu'il luy soit dangereux. Ie ne dis pas que la peine d'vne mauuaise action est vn bien de Iustice, & en suite qu'il est plu sdesirable de la souffrir que de l'éuiter,puisque le bien meslé au mal pour grand qu'il soit l'amoindrit, & par la confusion, qui se fait de ces deux contraires, compose vn object moins odieux,qu'vne priuation toute pure du bien. Laissons toutes ces bonnes raisons, quoy qu'elles fassent clairement voir,que Dieu oblige vn pecheur, quand il le chastie ; & en suite que sa plus rigoureuse vengeance est de ne le punir pas. Comme l'excellence de mon objet se releue infiniment au dessus de toutes les sciences, mes preuues doiuent exceder la solidité de tous leurs raisonnemens. Pour establir cette subtile verité que ie t'ay auancée, ie suppose vn fondement que personne ne peut disputer, pourueu qu'il croye Dieu equitable, sçauoir qu'il n'est point de peché pour leger, & peu important qu'il soit, auquel le iuge souuerain des hommes, & des Anges n'ait ordonné son supplice. Voilà pourquoy cette bonté infinie qui vous pouuoit gratuitement pardonner vos offenses, a voulu que

Iesus-

Jesus-Christ y satisfit, afin que ce qui estoit vne infinie misericorde en vous, fust vne exacte iustice en luy. Il n'est pas difficile de conclurre ma proposition de ce veritable principe. Dieu ne laisse aucun crime impuny ; nous voyons des pechez sans chastiment en cette vie; donc il reste quelqu'autre temps, où il exercera les rigueurs de sa iustice, & où il fera rendre compte à l'homme de ses impietez. Ie me trompe, il ne reste point de temps apres cette vie : le temps passe, & s'escoule, il s'eschappe, & en fuyant il emporte tout ce qui luy est attaché. Eternité, helas tu demeures tousiours ! rien ne passe de toy, parce que tu es tousiours presente, & ton arrest immobile arreste dans le pecheur vn eternel repentir de sa vie, & vn interminable chastiment de son crime passager. Le flux des siecles, l'entresuite des iours, des mois & des années, & l'inconstance que nous pouuons imaginer dans les plus longues estenduës du temps : ne promet ny trefue ny repos aux cruelles gesnes de ces coulpables eternels. Malheureuses & infortunées victimes de l'Enfer ; obiect immortel des rigueurs de Dieu : viuante matiere d'vn feu qui durera tousiours, helas ! qu'il vous eust esté souhaitable de souffrir toutes les cruautez de la Nature, & que vostre Iuge eust vsé d'vne grande misericorde en vostre endroit, de n'en point vser tout à fait. Car ie vous prie, dire au pecheur par son Prophete Ezechiel, que sa colere ne s'irrite plus contre luy ; n'est-ce pas l'asseurer qu'il ne veut pas auoir vne colere qui passe, pour en exercer vne qui dure tousiours, & qu'il pardonne quelques momens, afin de punir vne eternité ? Helas ! que c'est vn redoutable malheur que d'auoir vn Dieu, qui ne s'interesse point dans la vengeance des pechez : vn Dieu sans ialousie, c'est vn Dieu sans amour, à mesure

mesure qu'il ne frappe plus le pecheur, il mesprise son salut. Ie ne veux point de cette misericorde, s'escrie le deuot sainct Bernard, non, ie ne veux point de cette misericorde, plus impitoyable mille fois que la plus inhumaine cruauté, tout mon desir c'est que vous me chastiez vne bonne fois pour ne me pas chastier tousiours. Et bien iugez-vous que la condition des meschans vous doiue donner des souhaits, & que la priuation des peines qui vangent les impietés, soit vn raisonnable sujet d'enuie ou vn pretexte specieux de vos murmures? ô que vous obligeriés les pecheurs, si l'impatience de vos plaintes obligeoit Dieu de punir leur crime aussi tost qu'il est conceu? Ce prompt chastiment seroit l'esperance d'vn pardon eternel, & cette seuerité passagere vous couuriroit de cette fureur qui ne passera iamais. Ce discours est assez solide pour vous faire comprendre le desastre d'vn pecheur impuny: en voicy vn assez subtil, dont la delicatesse n'appartient proprement qu'aux ames de choix. L'homme ne sçauroit estre en vn plus mauuais estat que celuy où il est indifferent à son Dieu. Certes ie ne sçache rien de plus euitable à vne creature doüée d'intelligence & de raison, que de se voir tellement mesprisée de son Createur, qu'elle ne soit digne ny des tendresses de son amour, ny des auersions de sa haine. A bien considerer cét estat, il est aisé de iuger que c'est celuy du pur neant, puisque Dieu a de l'amour pour le bien & de la haine pour le mal. Or le neant ne possede ny l'vn ny l'autre, ne possedant point l'estre, qui est le mesme bien, & le propre & le naturel sujet du mal, puisque le mal est vne priuation du bien, & qui partant suppose quelque chose en existence où ce defaut de bien se trouue. Vous dites proprement que l'œil ne void

goute

goute : que l'air est tenebreux, attribuant l'obscurité à ce qui est capable de lumiere, & l'aueuglement à vn organe qui appartient à la veuë. Mais vous parleriés auecque incongruité, si vous disiez qu'vne chimere est aueugle, & que le rien qui n'est point, est tenebreux : d'autant que pour estre tenebreux ou aueugle, il faut necessairement étre, & estre capable de ces defauts. Suiuons cette pensée. Dieu n'ayme pas le neant, il ne le hait pas aussi, parce que le neant ne possede pas l'estre qui est le principe du bien, & en suite la cause de l'amour: ny le mal, puisque c'est vne diminution du bien qui ne se peut treuuer dans ce qui n'est point du tout. Qui de tous les hommes pour pesant qu'il fust, se pourroit consoler en cette pensée: ie suis si peu dans les sentimens de mon Dieu, qu'il n'a ny amour ny auersion pour moy ? l'amour suppose qu'on possede quelque bien, l'auersion qu'on en est au moins capable. Et quoy ? ne comprenez vous pas encore, que la haine d'vn ennemy est obligeante, en ce qu'elle nous considere auec estime, & que son mespris est insupportable, à raison qu'elle nous regarde auec indifference ? Au moins ne sçauroit-on nier, lors que Dieu se met en colere contre les crimes d'vn pecheur, & qu'il les chastie, qu'il n'aime sa personne, & qu'il ne luy desire du bien, puisqu'il l'a deliuré d'vn mal par la peine, qui est son remede & sa medecine. Il est donc vray, que le Ciel ne punit iamais plus rigoureusement l'impieté, que quand il ne la punit point du tout. Ie veux, me dira quelqu'vn, que le supplice precede ou suiue tousiours le peché, au moins ne sçauroit-on dissimuler que les mesmes peines qui chastient les coulpables n'affligent les innocens ; en quoy certes ils ont vn tres-iuste sujet de se plaindre, voyans leur vertu traitée auecque la mesme

me rigueur que leurs vices. La gresle n'est pas assez discrete pour choisir les heritages de l'impie, l'orage n'espargne pas le vaisseau du iuste, la tempeste est vn accident commun des bons & des meschans, sa cheute a des rauages pour tout le monde, mais elle n'a point de respect pour personne. Voire mesme il arriue, les maux de cette vie dependans de la mauuaise volonté de ceux qui seuls deuroient en souffrir les incommoditez, que les gens de bien en sont les mieux partagez. Voilà le second sujet de murmure de ceux qui se flatent d'innocence? & bien, ie m'auouë injuste quand cela arriue, pourueu que vous confessiez que vous estes coulpable, s'il n'arriue iamais. Mais ie vous prie faites moy voir ces Innocens qui endurent des peines qu'ils n'ayent pas meritées? Adam a-t'il quelque fils dont il ne soit pas le pere? Qui peut dire sans se tromper soy-mesme, qu'il n'a point de peché? Qui osera faire vanité de iustice, puisque le iuste tombe sept fois le iour, & que Dieu trouue des taches & de l'impureté dans les purs esprits? De tous les hommes celuy seul qui les a sauuez & celle par qui Dieu les a sauuez, sont exempts de toutes sortes de defauts: tous les autres sont aussi-tost criminels qu'ils sont hommes. Pourquoy accusez vous donc le Ciel, puisque vous estes tous coulpables, & que la moindre faute d'vn pecheur merite au delà de tous les tourmens de la Nature. Ce m'est assez de justifier la conduite de Dieu contre les calomnies des libertins, sans que i'entreprenne de leur persuader, que la souffrance des maux de cette vie est la moins dangereuse de ses faueurs, & que ce qui paroist vn effect de la colere du Ciel, est vne illustre marque de son amour. Le temps viendra que vous ouurirez les yeux à cette verité, & que ceux qui perdent maintenant leurs larmes à

plaindre

plaindre les afflictions, les employeront à les demander. Gardez-vous donc, petits vers de terre, gardez-vous de blasmer desormais les secrets desseins de vostre Dieu, adorez des iugemens que vous ne connoissez pas, & si vous ne voulez pas esprouuer à vostre dam qu'il y a vne iustice dans le Ciel, ne dites iamais qu'il n'y en a point. Que respondrois-tu à cela, mon cher Nourrisson, si la iustice que tu as accusée en la personne des libertins te parloit ainsi dans sa propre cause? Veritablement (repris-je aussi-tost) i'aurois aussi peu de parole pour luy repartir, que les hommes ont peu de raison de l'accuser. Car encore bien que ce beau, & solide discours ne guerisse pas entierement ma douleur, il arreste mes plaintes, & s'il ne ferme pas mes playes, il peut au moins fermer ma bouche. Voilà vn bon commencement de santé (adiousta la Sapience) il faut acheuer ta guerison, puisque tu confesses que les souffrances, & les miseres de cette courte, & languissante vie sont iustes, tu me donnes moyen de prouuer qu'elles sont desirables. Neantmoins de peur que cette importante verité à laquelle tu te sembles accorder, ne vienne à s'esuanoüir, ie te veux descouurir les principales causes de ton erreur, & te faire comprendre que tes plaintes supposent deux grandes ignorances, la premiere de l'absolu domaine de Dieu sur ses creatures, & l'autre de son amoureuse Prouidence sur toutes leurs affaires, voire mesme sur celles qui paroissent les plus indignes de ses soins, & les moins importantes à vos interests. Quand tu auras compris que tu es le suiet d'vn Monarque, qui peut tout ce qui luy plaist, & qui pourtant ne veut rien qui ne soit à vostre auantage, ie me promets, que tu auoüeras, que s'il est redoutable par la consideration de son pouuoir, qu'il est digne

eſt digne d'amour, par celle de ſa douceur. Ces deux veritez bien eſtablies ſont capables de guerir des eſprits plus dangereuſement malades que le tien. Car d'vn coſté ſi noſtre Dieu ne peut exceder ſon pouuoir, qui le ſçauroit accuſer d'injuſtice, quelque choſe qu'il faſſe au prejudice, & meſme à la ruine de ſes Creatures ? D'autre part, s'il a les meſmes paſſions pour vous, qu'vn bon Pere reſſent pour ſes enfans, n'aurez vous pas vn raiſonnable ſujet de luy abandonner vos vies & vos fortunes, ſur cette confiance, que ſon amour l'intereſſe dans tous les accidens qui vous touchent. Mais parce que mon diſcours doit eſleuer ton eſprit à des connoiſſances qui demandent vn peu d'attention, il me plaiſt bien de t'y preparer par les doux charmes d'vne Poëſie qui ſeruira de reſponſe à celle que l'impieté a produite en faueur de ſes ſentimens contre la Prouidence de Dieu.

IV. POESIE.

Taiſez-vous langues criminelles,
Ne parlez plus legerement,
Vos meſdiſances ſont mortelles,
Quand elles vont au Firmament :
Iamais l'œil de Dieu ne ſommeille
Sur les affaires d'icy bas,
Touſiours ſa prouidence veille,
Pour regarder vos maux & conter vos combats.
Ignorez-vous, infames bouches,
Que voſtre Dieu n'eſt pas de bois,
Et qu'il ne tient rien de ces ſouches,
Que l'on adoroit autrefois ?
Il a des yeux & des oreilles,

Il oyt, il voit les insolents ;
Lors que vous accusez ses veilles,
Il medite ces coups, qui vous paroissent lents.
Il n'est point de broüillars ny d'ombre,
Qui puisse couurir vos forfaits :
Tous est à nud & rien n'est sombre
A des yeux qui sont si parfaits :
Tout ce qu'imagine la Fable
De la vigilance d'Argus,
Est beaucoup plus que veritable,
S'il se peut expliquer de ses yeux tous aigus.
Cachez vous au centre du monde,
Couurez-vous des plus noires nuits,
En vain vostre attente se fonde
Dans l'esloignement des ennuis :
Tous vos plaisirs ne sont que verre
Vostre fortune est vn roseau ;
Pendant que vous ioüez sur terre,
L'amour vous met au lict, & la mort au tombeau.
Par fois il semble que le vice
S'asseure de l'impunité,
Et que le Ciel se rend complice
Des excez de l'iniquité :
Mais qui ne sçait que pour resoudre
Le coup d'vn arrest odieux,
La Iustice suspend sa foudre,
Et pour mieux l'assener, qu'elle cligne les yeux.
Tandis que les hommes se flattent
Des esperances du bon-heur,
Les vengeances du Ciel esclatent,
Et les accablent de douleur :
Alors que ces ames hautaines,
Vous chargent de croix & de fers,
Elles s'en vont faire les vaines

Dans

Dans les throsne de feu, qu'elles ont aux Enfers.
Dans ces flames auec vsure,
Elles payent leurs courts plaisirs,
Quand l'excez a fait la mesure
De leurs reprochables desirs:
La les delices & la ioye,
Qui soustenoient la vanité,
Trouuent vne triste monnoye,
Changeant peu de momens à leur eternité.



ARGVMENT DV II. LIVRE.



Ans le second Liure, la Theologie establit deux principes, qui peuuent seruir de remede à toutes nos plaintes, & de motif à cette parfaite resignation, qui nous doit soûmettre à Dieu. I. La premiere Prose monstre clairement, & par authorité de l'Escriture, & par raison tirée de la Philosophie, que la souueraine Iurisdiction dans le monde appartient à celuy qui luy donne l'estre. On peut voir en cét endroit la difference des Empires créez, & de celuy dont il est impossible de marquer le commencement, & ridicule de craindre la fin. II. La Poësie suiuante inuite les Creatures raisonnables à reconnoistre ce Puissant Roy, à l'exemple de celles qui n'ont point de raison. III. Dans la seconde Prose la Sapience prouue, que Dieu est le Proprietaire de l'Vniuers, par toutes les considerations qui nous peuuent acquerir le domaine d'vne chose. Au mesme endroit elle monstre que le Createur conserue immediatement & sans interruption son Ouurage; d'où elle conclud, qu'entre Dieu & l'Homme il ne peut y

auoir obligation de rigoureuse iustice. IV. La seconde Poësie fait voir par les sentimens, & le discours d'vne mere Machabée, que nostre Souuerain peut vser de nous comme il veut, puisque c'est luy qui nous a tirez du neant. V. Apres que la Theologie a monstré a Celestin, que Dieu le peut perdre, elle luy prouue, que les mesmes raisons qui luy font craindre sa ruine, le doiuent asseurer de son salut. VI. Son discours donne tant d'appuy a cette verité qu'il porte sa resolution dans la troisiesme Poësie, à brauer tous les desseins & toute la puissance de la mort. VII. La derniere Prose touche les solides raisons de la Prouidence de Dieu sur ses creatures, & particulierement sur celles qui sont capables de l'aymer, marquãt la regle infaillible de leur conduitte dans le decret de ses diuines Volontez. VIII. Tout le Liure se conclud par vn adueu de la Prouidence, & vn reproche à ces aueugles, qui luy substituent le hazard.



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE DEVXIESME.



LA promesse que i'auois faite de voir la source de mes erreurs, me donnoit tant de desir, que l'harmonie de ce doux motet ne finit pas, que ie commençay cette priere. Sainte Maistresse des hommes, l'inclination que i'ay de guerir de mon impatience, me presse de vous supplier de me vouloir

loir pluſtoſt inſtruire que recréer. Th. Cette inquietude m'agrée(mon cher Celeſtin) auſſi mon deſſein n'eſt pas de differer plus long-temps l'effect de ma promeſſe. Neantmoins auant que d'entrer en diſcours, ie veux ſonder la diſpoſition de ton ame de quelques demandes. N'eſt-il pas vray que les plaintes que tu fais de ta diſgrace ſuppoſent qu'on te fait injuſtice? C. Ie ne ſçaurois diſſimuler ce ſentiment, & quand i'en aurois le deſſein, ie n'en aurois pas l'addreſſe. Th. Quand ie t'auray monſtré que Dieu eſt la premiere cauſe de vos ſouffrances, & qu'il a droit d'vſer de ſes creatures, comme bon luy ſemble, ne changeras-tu pas de creance? C. Au moins ie condamneray mon murmure, ſi ie n'en puis retenir les ſaillies. Th. Et au cas que ie te contraigne d'auoüer, que ces accidens que tu prends pour des coups de Fortune, ſont des effects d'vne Prouidence, qui n'a des yeux & des ſoins que pour tes intereſts, ne diras-tu point que ta penſée eſt criminelle au lieu d'eſtre reconnoiſſante? C. Malgré tous les artifices de l'amour propre, il faudra que ma raiſon porte cét arreſt contre mon erreur. Th. Ie t'aſſure de l'heureux ſuccez de ta gueriſon, puiſque tu me promets tant d'équité contre toy-meſme. Rends-toy ſeulement attentif, & ne ſouffre pas que la douleur diuertiſſe ton eſprit d'vne attention, qui luy doit étre ſalutaire. Souuerain Arbitre des deux Natures intelligentes, Monarque abſolu de ce vaſte Vniuers, agréez que ie cherche les tiltres de voſtre Empire, non pas pour en examiner la force & la raiſon, mais pour en reconnoiſtre & adorer l'équité. Ie ne pretens pas de vous faire vn procez ſur vos droits, mais ie taſche de fournir des motifs d'honneur & de reſpect à vos Creatures. Aidez mon deſſein de voſtre ſecours, & eſclai-

rez leur esprit de vos lumieres. Toutes les Escholes distinguent deux sortes de Domaine, l'vn qu'on nomme de Iurisdiction, & l'autre qu'on appelle de proprieté. Considerons les droits & deuoirs de l'vn & de l'autre, afin de voir s'ils appartiennent à Dieu. Et pour commencer par la nature du premier : qui ne sçait que la iurisdiction est dans le Maistre vne puissance de gouuerner son vassal ? ce qu'il execute par le commandement, la defence, la permission, les peines & les recompenses. Le commandement impose obligation de faire quelque chose, & la defense de la laisser. La permission donne liberté de faire ce qu'on ne sçauroit entreprendre sans crime, ou du moins sans supplice. La punition est vn acte, qui empesche la coulpe par la crainte, ou qui l'efface par la peine. Au contraire la recompense attire à l'action par le desir du prix, & paye le merite d'vne bonne œuure, par la couronne qui luy estoit promise. Voilà en peu de mots ce que peut vn souuerain sur son sujet, & ce qui luy donne la qualité de Seigneur. Ie ne croy pas qu'il soit besoin de prouuer, que Dieu possede ce droit sur toute la Nature creée, puis qu'ordinairement il se nomme le Roy des Rois, le Seigneur des Seigneurs & la seule Majesté par excellence. Et à parler sainement, si le Prince des Philosophes veut auecque raison, que les Sages ayent vn droit d'empire naturel sur ceux qui ont de moindres lumieres, qui sera assez aueugle, pour ne pas reconnoistre dans l'eminence de son estre la subjection de toutes les Creatures. ? qui pourroit mieux commander que ce Monarque, en qui l'auersion du mal est aussi naturelle, que l'approbation du bien est necessaire ? Qui sçaura donner des loix, faire des deffences, permettre des actions, punir les vices, & recompenser les ver-

tus,

tus, ſinon vne ſageſſe qui ne ſçauroit faillir, vne Puiſſance qui peut contraindre, vne Bonté qui a de l'indulgence, vne Iuſtice qui eſt forte, & vne liberalité qui eſt riche ? Certains peuples ont deferé le gouuernement de leurs eſtats, à ceux qui auoient leur extraction plus reculée dans les ſiecles precedens. Il s'en eſt veu qui ne demandoient que la ſeule hauteur du corps pour meriter le ſceptre chez eux : ſi bien que c'eſtoit aſſez d'eſtre grand & de riche taille, pour eſtre Roy. La beauté qui eſt vne ſi chetiue perfection dans l'homme, a quelquefois fait regner ceux qui la poſſedoient, aſſuiettiſſant à ſon hommage, tout ce qu'elle frappoit de ſon eſclat. Par toutes ces conſiderations on ne peut refuſer le domaine de l'Vniuers à Dieu, puiſqu'il eſt eternel dans ſa durée, & qu'il n'eſt pas moins impoſſible de trouuer le commencement de ſon exiſtence, que la cauſe de ſon eſtre. Pour ſa grandeur elle eſt tellement exceſſiue, que le vaſte globe du monde n'eſt qu'vne boule dans ſa main, mais ſi petite, qu'elle eſchapperoit à ſa veuë s'il n'auoit les yeux extremement aigus. Et quoy ? noſtre Dieu n'eſt il pas le beau par excellence, puiſqu'il l'eſt par nature, & que la beauté n'eſt pas vn accident en luy comme celle qui eſclaire dans les Aſtres, ſur les fleurs & dans les viſages ? A vray dire, quand Dieu ne tiendroit pas l'Empire de l'Vniuers de l'infinité de ſon Eſſence, ny de la perfection de ſes Attributs, & que le ſeul choix de l'homme & de l'Ange en donneroit les droits & l'inueſtiture, il faudroit par neceſſité luy en deferer le gouuernement pour faire vne raiſonnable eſlection. Dieu tient donc le domaine du Monde & de l'excellence de ſon eſtre, & par vn taiſible aueu de la Creature, qui choiſit par diſcretion ce qu'elle reçoit auecque neceſſité. Il ne faut pas

pourtant s'imaginer qu'il ait cette puissance auecque les foiblesses & les limitations que nous voyons dans les Rois de la Terre & les Magistrats de nos Republiques. Il n'a pas besoin du consentement du Peuple, ou de l'aduis des Sages pour gouuerner son Empire. Comme il possede assez de prudence pour conduire ses vassaux, il a assez de force pour les deffendre. Les troupes estrangeres luy sont vn secours inutile, & la raison d'autruy vne lumiere superfluë. Sa teste & sa main ont assez de conseils & de puissance, sans recourir aux voisins, ou emprunter ses resolutions du discours & de la sagesse des Anciens & des Philosophes. Ces Rois que vous adorez ne peuuent pas tout ce qu'ils veulent, parce que leur authorité vient de Dieu, qui limite leur pouuoir, ou des Nations qui reglent leurs obeyssances. I'auouë bien que les sujets ne sont plus libres à receuoir ou rejetter les volontés du Prince, lors qu'ils ont tous conspiré à luy donner vn droit sur leurs hommages. Mais il y a des bornes dans leurs seruices, puisque le Monarque n'a pas vne puissance de tous points absoluë : De sorte qu'à bien considerer les choses, vn Prince d'élection n'est que le Heraux public, qui declare ce que les Peuples se sont resolus de faire. Que s'il tire des profits & quelques auantages de sa charge, c'est plustost vne aumosne qu'il reçoit de la Communauté, qu'vn tribut qui soit deu à sa personne. Ou si vous ne souffrés pas que ie rabaisse tant sa dignité, au moins me pouuez-vous accorder, que c'est vn present qu'on luy fait, ou bien vn seruice qu'on luy paye. Pour ces Majestez priuilegiées & en quelque façon naturelles, qui tiennent leurs Couronnes de la naissance, & qui les portent quelquefois dés le ventre de leurs meres, il est vray qu'elles n'ont pas cette dependance des Peuples

ples

ples. Mais certes elles ont vn Souuerain dans le Ciel, qui ne leur communique pas ses droicts auecque toute leur estenduë. Cette imperfection (comme i'ay insinué) vient dans l'authorité & les iurisdictions des hommes, de ce qu'ils n'ont pas leurs domaines d'eux mesmes, mais de la volonté de ceux qui obeissent, ou de celuy qui commande par eux. Au contraire nostre Dieu tient tout son pouuoir de soy-mesme ; d'autant qu'il fait ses suiets : si bien que la dependance essentielle, qui soûmet l'estre de la Creature à son empire, acquiert à sa grandeur, l'hommage de nostre seruice. Et ainsi il est esgalement impossible à l'homme de refuser son obeissance à Dieu, & de trouuer vn autre premier principe de sa vie. Par cette raison, on peut comprendre, que le domaine de Dieu s'estend sur toutes les Creatures, puis qu'il n'y en a pas vne, qui ne le regarde comme cause de la naissance. Aussi se rendent-elles souples à la voix qui les a tirées du neant : & quoy qu'il y ait des suiets insensibles dans cette grande Republique ; ils ont du sens & de la raison, quand cette haute & adorable Maiesté leur parle ou leur commande. Les vents & les tempestes luy obeïssent, la mer esleue ou abbaisse ses flots à sa voix : la Terre qui est la plus lourde & la moins ciuile de toutes les choses creées, s'espuise dans ses productions, quand il luy plaist, & ne fournit pas mesme le necessaire, lors qu'il l'ordonne. Dieu n'est pas vn de ces petits Roys qui partagent vne atome & qui distinguent de grandes Prouinces dans vn poinct, à cause qu'ils ne sont gueres plus que ce neant, qui sert de sujet à leurs partages & de matiere à leurs ambitions. Aussi ne faut-il pas croire que la durée de son Empire ne s'estende qu'à certain nombre d'années, comme son regne est le regne de toutes les Na-

tions, il est la domination de tous les siecles. Il n'a point receu sa dignité d'vn Anceſtre, parce que perſonne ne le deuance en ordre d'exiſtence, il ne la cedera pas auſſi à vn ſucceſſeur, parce qu'il eſt immortel dans la poſſeſſion de ſa gloire. Vos Hiſtoires vous apprennent, que ceſte viſible Majeſté qui regne parmy les hommes, a eſté auſſi peu iudicieuſe au choix des perſonnes, qu'elle a fait commander, que conſtante à s'arreſter aux lieux de ſa demeure. Des Aſſyriens, elle eſt paſſée aux Medes, de ceux-cy aux Grecs, des Grecs aux Romains. En fin toute la grandeur de Rome s'eſt eſuanoüie auec les Ceſars : & l'on treuue maintenant auſſi peu de Cyrus & d'Alexandre, d'Agamemnõ & d'Auguſte, que de leurs valets, & de leurs eſclaues. Tous ces redoutables Princes n'ont plus qu'vn peu de pouſſiere dans leurs tombeaux, & quelques-vns des Illuſtres trois ou quatre ſyllabes dans l'Hiſtoire. Ce defaut ne peut tomber dans le Monarque ſouuerain de la Nature. Car encore bien que ſon Empire ſe renouuelle tous les iours, par la production des nouueaux eſtres, ce n'eſt que pour imiter cette vigueur eternelle, qu'il poſſede dans ſon interminable durée. Que ſi la grandeur de ce Domaine paroiſt en ce qu'il atteint du petit ver au Seraphin, & qu'il s'eſtend depuis la naiſſance des Creatures iuſques à leur conſõmation, le pouuoir de donner des loix, & de faire des ordonnances n'en declare pas moins la Souueraineté & l'eminence. Et certes s'il n'auoit point d'autres veuës que celle de ſes droits, il vous pourroit commander toutes les bonnes œuures que vous pouuez faire, & vous defendre generalement, ſur peine de mort : les plus innocens plaiſirs de la vie. Ces conſeils dont vous faites la precieuſe matiere de tant de vœux, ſeront quand il

voudra

voudra des necessités indispensables. Que vostre imagination se represente ce qu'il y a de plus dur dans la Nature, qu'elle ramasse les rigueurs du desert & les reglemens des Monasteres, les ieusnes, les veilles, les haires, les disciplines, les fers & toutes ces autres penitences des ames saintes ; ce n'est qu'vn essay des austeritez qu'il vous peut commander, puis qu'il vous peut commander de mourir. Quand ce sage Legislateur le trouuera bon, il ordonnera au Pere des Croyans de luy sacrifier, non seulement son Isaac, mais Abraham mesme. Et pour dire tout en peu de mots, il n'est rien de si peu important à vostre salut, qu'il ne luy rende necessaire, s'il luy agrée ; rien de si leger dans l'estenduë de vos actions, mesme indifferentes, qui ne deuienne considerable, s'il le veut & l'ordonne. Et partant, petits esprits, ne murmurez plus de ce que Dieu a si rigoureusement puny le premier homme, pour auoir violé vne loy que vous iugez peu importante : son pouuoir & ses droicts s'estendoient, s'il luy eust pleu, iusques à luy defendre l'attouchement & la veuë du fruict qu'il gousta. Bien d'auantage s'il luy eût commandé de ne pas respirer, il falloit obeïr & creuer. D'où vous pouuez apprendre vne notable difference du pouuoir de Dieu & de celuy des souuerains de la Terre : puisque leur authorité ne va pas iusques à commander des choses legeres sous de griefues peines : quoy que par condescendance, ils puissent commander les importantes, auecque des supplices peu euitables. Et de plus que les choses mesmes qu'ils peuuent ou commander ou defendre, ils le peuuent auecque certaines modifications & circonstances, qui marquent moins d'authorité que de dependance. Pour exemple, le plus absolu Monarque de l'Vniuers ne sçauroit obliger son sujet à leuer

à leuer vn festu de terre, ou à feindre vn souris à peine de pecher mortellement, non pas mesme de perdre la vie, d'autant que vous ne pouuez auoir vne telle dependance d'vne personne, à qui vous appartenez auecque beaucoup moins de droits que de reserue. Cette authorité de faire tout important par la seule consideration de son vouloir appartient à Dieu seul, qui peut aussi peu souffrir de limites dans sa Iurisdiction, que dans ses autres perfections, qui se mesurent toutes à son Essence infinie. Il est vray qu'il n'vse iamais de tout son droit, mais c'est vne indulgence de sa Bonté, & non pas vn defaut de puissance. Son extreme douceur le portant à la compassion de vostre foiblesse, retient ces excez de pouuoir, & determine vostre subjetion à certains deuoirs si faciles, que rien ne vous sçauroit empescher de luy rendre ces petits hommages, qu'vne extreme ingratitude ou vne criminelle malice. Mais tant s'en faut que cette moderation doiue diminuer l'estime de sa grandeur, qu'elle peut en augmenter l'idée. Car ie vous prie, n'y a-t'il pas sujet d'adorer vne bonté qui se contente de peu, pouuant exiger beaucoup de sa Creature? Ie ne dis point que ce redoutable Monarque a vn Enfer pour se faire craindre, & vn Paradis pour se faire aymer. Ces Princes qui taschent de faire du bruit dans le Monde, n'ont point de tourmens qui passent le corps, ny de recompense qui regarde l'ame; vn bon courage peut mespriser leurs promesses, & se rire de leurs supplices. Leur puissance est trop foible, pour interesser fortement vos seruices, & leur seuerité trop molle pour arrester vos crimes. Il n'y a que le Roy des Roys, qui ait des attraits assez puissans au bien, & des craintes assés efficaces pour diuertir du mal. Aussi ne doit-on considerer les autres Majestés que comme

les

les petits vassaux de ce grand Monarque : que s'ils sont vn peu au dessus du reste des hommes, ils sont infiniment au dessous de Dieu. Mais la plus importante reflection qu'on doit faire sur cét Empire eternel & infiny, c'est de vous aneantir dans vostre bassesse, & agréer toutes les dispositions de cette haute Majesté, qui ne peut rien faire d'injustice, quoy qu'il fasse beaucoup de choses qui vous sont desagreables. Soyez, si vous voulez maistres d'vne partie du Monde : commandez à la plus genereuse nation de la Terre ; que le Soleil ne se couche iamais chez-vous, il faut confesser vostre dependance & reconnoistre son Domaine. Que si l'orgueil vous esleue au dessus de ce que vous estes, il sçaura bien vous abaisser au dessous des moindres animaux. Il n'a pas perdu cette puissance, qui courba Nabuchodonosor à la pasture: il s'en peut seruir si vous pouuez vous oublier de vostre deuoir. Pour acquiter quelque partie de vos debtes, respectez toutes ses volontez, quand mesme il choisiroit de declarer ses droits par vos pertes, & de se faire auoüer le Souuerain de vos biens & de vos fortunes, par leur entiere ruine. Que s'il vse auecque moderation de son pouuoir, loüez son extréme Bonté, sans le soupçonner d'impuissance : au contraire dans vos plus rudes obeissances, adorez son Empire, plus glorieux mille fois d'estre esclaues de ce grand Dieu, que d'estre Monarques de toute la Nature.

I. POESIE.

Peuples, qui habitez dans l'vn & l'autre Monde,
Pour qui l'Eau, l'Air, le Feu, & la Terre est feconde,
Accourez promptement & venez reuerer

Celuy

Celuy que sa grandeur nous rend si venerable,
Il est seul adorable,
Venez donc l'adorer.
Comme luy pourriez-vous refuser vostre hommage,
Estans de sa bonté le plus parfait ouurage :
Vous tenez de sa main les lumieres du iour,
Offrez luy vos respects, le deuoir vous conuie,
Ils vous donne la vie,
Donnez-luy vostre amour.
Rien n'est sorty du rien, que par son assistance,
Tout prend l'estre de luy, tout luy doit sa naissance:
Foibles ombres du rien, impuissans hommelets,
Rendez-luy vos deuoirs, signalez-en les marques,
Vos plus puissans Monarques
Ne sont que ses valets.
C'est sa puissante main, qui lance le tonnerre,
C'est sa puissante main, qui balance la Terre,
Il donne aux Elemens, & leur rang & leur lieu,
Il n'est rien que douceur, il n'est rien que puissance,
Il est tout prouidence,
En vn mot il est Dieu.
A qui reseruez vous ce precieux seruice,
Qui pourroit acquitter la premiere iustice ?
Ceux que vous adorez sont hommes comme vous,
Sotte profusion, apprenez à connoistre
Ce veritable Maistre,
Et ne soyez plus fous.
Ce beau Pere des iours, qui dore le porphyre,
Dont cette Majesté compose son Empire,
Reçoit ses mouuemens de son iuste pouuoir :
Le Ciel n'a pas moins d'yeux qu'il possede d'estoilles,
Qui sont tousiours sans voiles
Seulement pour le voir.
Quoy que la Terre soit vn amas de poussiere,

Vn immobile corps, vne masse grossiere,
Quand ce grand Roy le veut, elle a du mouuement:
A peine luy dit-il vne seule parole,
Elle court, elle vole
A son commandement.
La mer enfle parfois l'orgueil de ses orages,
Iusqu'à faire paslir les plus hardis courages,
Et leur ostant le cœur, les reduire aux abois:
Mais elle tient ses flots, aussi-tost qu'elle arriue,
Sur les bords de sa riue,
Qui luy monstrent sa voix.
Les oyseaux dans les bois, luy font vne Musique,
Afin de l'honorer de quelque beau Cantique,
Bien qu'ils soient sans esprit, ils connoissent sa Loy,
N'ayans point de raison, ils ont prou de science,
Pour rendre obeyssance,
Aux ordres de leur Roy.
Les Tygres, & les Ours ciuilisent leurs biles,
Les plus lourds animaux sont accords & faciles,
Pendant cette fureur, qui nous les fait haïr,
Leur nature deuient de tous poincts accomplie,
Et leur humeur se plie,
S'il luy faut obeyr.
Ces poissons que la mer esleue dans ses ondes,
Nourriture & pays de ces troupes fecondes,
Sont bien assez polis, pour le complimenter:
Quoy que sourds & muets, ils ont langue & oreilles,
Pour oüyr ses merueilles,
Et pour les raconter.
Les Anges dans le Ciel n'ont point d'autres delices,
Que le contentement qui vient de leurs seruices:
Rien autre ne leur plaist, rien autre ne les meut,
Pour s'en mieux acquiter ces Essences fidelles
N'ont-elles pas des aisles,

Pour

Pour voler quand il veut ?
Peuples accourez donc, rendez luy vos hommages,
Son pouuoir vous a faits ses parfaites images :
Sa crainte & son amour vous doiuent animer :
Refusans le tribut de vostre obeyssance,
Craignez vne puissance
Qui vous peut abysmer.

II. PROSE.

CERTAINEMENT il est difficile de connoistre la grandeur de ce Monarque & de murmurer de sa conduite : si faut-il pourtant auoüer, que Dieu a des tiltres qui semblent luy acquerir plus de droit sur sa Creature. Ne vous imaginez pas que ce grand Roy soit entré dans le Monde, comme dans vn pays de conqueste, ou bien comme dans vne terre deserte. Cette riche possession ne luy vient de la liberalité d'aucun bien-facteur, il n'en joüit ny par achat, ny par succession de ses Ancestres:son droit & ses pretentions ont des tiltres plus glorieux & plus authentiques. I'en trouue trois principaux, qui luy asseurent la proprieté de toutes choses sans restriction ny limites. Vous luy appartenez en qualité de premier principe, de moyen,& de derniere fin. Comme premier principe, il est l'autheur de vostre estre, comme moyen, il conserue vostre vie dans l'ordre de la Nature,& deliure vostre ame du peché;dans celuy de la grace, comme derniere fin, il dresse l'homme à de hauts & nobles desseins, la rapportant au seul interest de sa gloire. De tous les tiltres qui vous asseurent le domaine de quoy que ce soit, il n'en est point de plus iuste ny de moins contesté, que l'honneur de

l'auoir

l'auoir faite : à mesme qu'elle sort de vostre main, elle entre dans le compte des choses qui vous appartiennent, vn laboureur qui est comme le pere de ses moissons, pretend auecque raison aux productions de la terre : celuy qui plante la vigne en doit recueillir les fruicts. L'artisan est le maistre & le seigneur de son ouurage : à moins que d'offenser la Iustice, on ne luy peut rauir son buffet, sa statuë ou son image. Que si vne maison est à son architecte, & que le marbre & le porphyre commencent d'estre au statuaire, aussitost qu'ils ont receu vn peu d'ordre & de figure de sa main, qui ne iuge beaucoup plus raisonnable, que l'homme soit la possession de Dieu, puis qu'il est sa Creature ? Vne pierre ne sçauroit receuoir qu'vn peu d'éclat de celuy qui la taille ; s'il la met au fondement, il la cache ; s'il l'esleue dans l'air, il l'expose à ses injures. Quand Phidias toucheroit tout vn siecle ses statuës, iusques à estudier leurs moindres traits, tousiours le marbre ne luy dévroit qu'vn peu d'exterieur & de posture. Son ciseau ne passe point dans les entrailles de l'image, mais quoy qu'on accordast à l'Art de luy former le cœur & les autres parties secretes, il n'en sçauroit produire la matiere. Les plus nobles causes de la Nature ne sont pas la moitié de leurs effets, outre qu'elles ne peuuent agir sans secours, auant que de rien produire de leurs forces, il faut supposer vn sujet, qui pretend pour le moins la moitié de leur gloire. Au contraire nostre grand Dieu n'est pas tant l'Ouurier du dehors qui limite sa puissance, en terminant son ouurage, que du dedans, qui porte des traits plus exprez de sa nature. Bien d'auantage, sa main s'estend iusques au fond de la substance & à l'interieur de l'estre, qui mesme ne seroit pas possible, si elle n'estoit toute-puissante. Il n'y a

rien de l'homme, ny dans l'homme, qui ne releue de sa bonté : ce grand Architecte ne suppose point de matiere qui luy soit collegue dans les droits qu'il a sur vos naissances & sur vostre vie. Vous estes donc bien plus la possession de Dieu, que les ouurages de l'Art ou de la Nature ne le sont de leurs Principes : d'où il faut, que sans estre vsurpateurs, vous ne vous pouuez soustraire à son Empire. Dieu ne fait pas ses Creatures auecque le secours d'vne infinité de causes secondes, il en est donc proprement le seul Maistre, puis qu'il en est le seul ouurier. Le Peintre ne produit pas sa toile ny ses couleurs, le pinceau l'ayde dans l'expression de son idée, & toutefois personne ne luy dispute son tableau. Cette image pouuoit receuoir l'estre, bien que Zeuxis n'eust iamais esté, & la gloire d'Adonis n'estoit pas tellement attachée à la main d'Appelles, que sa peinture ne peust partir d'vn autre Maistre. Mais la dependance que vous auez de ce principe est si essentielle à vostre estre, que rien du monde n'en peut supléer le besoin. Supposé neantmoins que la Creation ne donnast à ce Monarque souuerain qu'vn commencement de droict sur vostre vie, nous en trouuerions tous les momens engagez à son Domaine, dãs la continuë successiue de la mesme faueur. Où vous deuez remarquer, que la necessité qui vous oblige à la premiere cause, est bien d'autre condition que celle qui vous attache aux secondes de vostre naissance. En fin le cours de quelques années vous emancipe de la subjection d'vn pere, parce qu'il n'est pas raisonnable qu'vn homme qui n'a donné qu'vn foible commencement à vostre vie, en possede toute la liberté. Dieu n'est pas capable de la cruauté de ces peres, qui perdent le soin de leur petits auecque le plaisir de leur conception. Aussi-tost que sa

Toute-puiſſance vous a fait ſortir de ſon amoureux ſein, par la premiere production, ſa prouidence vous y remet, par vn ſoin continuël de voſtre nourriture. De ſorte qu'à proprement parler, toute la vie des Creatures n'eſt rien qu'vne Creation continuée iuſques au moment de leur mort : & comme les Mathematiciens diſent, que la ligne ſe fait de l'eſcoulement du poinct, on peut auecque proportion aſſeurer, que voſtre durée n'eſt rien que le flux & la fuite de voſtre premiere exiſtence. Par la meſme conſideration on doit tenir, que ce grand Ouurier n'a iamais acheué ſes productions, mais qu'il les acheue touſiours. En quoy, pour ne rien diſſimuler de vos auantages, il honore ſes creatures d'vne glorieuſe reſſemblance auecque le S. Eſprit & ſon Verbe, qui eſt leur Principe. Puiſque le Pere les a tellement produits de toute eternité, qu'il les produit encore maintenant, ſans que iamais ces deux diuins termes des diuines emanations demeurent ſans l'influence actuelle de leurs Principes. Il eſt vray que le Verbe procede du Pere, & le S. Eſprit de tous les deux ſans ſubjetion, parce que leur production ſe fait auec neceſſité, & ſans dépendance. Là où celle des eſtres crées eſtant libre, elle les attache ſi fortement à leur Createur, qu'il ne peut ceſſer vn moment de les ſoûtenir dans la Nature, ſans les laiſſer cheoir dans leur neant originaire. La lumiere a vne liaiſon ſi naturelle auec le Soleil qui la produit, qu'elle s'eſtend auſſi-toſt dans l'air, qu'il ſe cache dans le Ciel. Et ces images inuiſibles ou ces couleurs ſpirituelles, que les objets produiſent dans tous les corps tranſparans, ne ſont-elles pas tellement vnies aux corps qu'elles repreſentent, qu'elles les ſuiuent par tout, ſans pouuoir demeurer vn ſeul moment deſtachées de ces cauſes de tout leur

estre. Si faut-il auoüer que cette dépendance n'explique pas entierement celles que les Creatures ont de Dieu, dont elles ne sont que les foibles especes, & de legeres ombres. Cette necessité qui vous attache à ce premier principe de vostre estre, fait vn fondement de telle importance à la vie spirituelle, qu'il est à propos d'en establir la verité. Ie ne prétens pas neantmoins de t'apprendre vn nouueau secret ; ce que ie veux, c'est de te faire souuenir d'vne connoissance, que tu as tirée de l'Escriture & des Peres, qui asseurent tous, que Dieu retirant sa main du soustien, & de l'appuy qu'il donne au monde, quil retomberoit aussi-tost dans son neant. Pour cette raison sainct Augustin nous aduertit, qu'il ne se faut pas imaginer que Dieu ait basti cét Vniuers, comme les Architectes leurs edifices ; parce que ceux-cy mettent en fin la derniere main à leur besongne, qu'ils abandonnent apres, où celuy-la tient tousiours les fondemens de la Nature en estat, sans interrompre ny relascher d'vn moment ce premier effort, qui l'a fait sortir du rien à l'existence, l'Eschole est le propre lieu des preuues que ie pourrois produire de cette premiere maxime, & certes ie ne te puis esclaircir icy sans t'importuner. Neantmoins afin qu'il ne manque rien à son appuy, lors mesme qu'elle n'a pas la moitié de ses forces, ie te prie de considerer ces solides raisons.. Si la dependance des Creatures à leur principale & premiere cause est essentielle, ou du moins necessaire, sa durée ne sçauroit estre interrompuë, si elle ne l'est pas, elles pourroient reconnoistre vn autre Principe que sa puissance. De mesme qu'vn fils peut auoir d'autres parens que ceux qui l'ont mis au monde ; d'autant que sa naissance ne depend pas tellement de leur action, qu'vne autre cause n'en puisse suppléer le defaut.

faut. Qui ne iuge cette suitte dangereuse,puis qu'elle donne droit, ou du moins ouuerture à l'homme, de se croire la premiere source de son estre, ou de la chercher, & feindre autre part, que dans la bonté, & le pouuoir de son Dieu ? Quoy vostre grand Soleil seroit-il donc inutile dans la Nature, & celuy que tous les vrais sages ont reconnu pour vn acte pur, demeureroit-il tousiours oisif dans les occasions, qui peuuent exercer sa puissance ? Ne luy deurez-vous point dauantage qu'à vos Ayeux, & moins que l'ombre au corps,la lumiere aux Astres & les especes visibles aux choses qu'elles monstrent ? Les Philosophes tiennent que les plantes, & les animaux sont tellement subjettes au secours du Soleil, que s'il manquoit de les regarder, ils perdroient la vie aussi-tost qu'il leur refuseroit son influence.Et toutesfois ce grand Astre ne donne pas la vertu de produire aux arbres; toute l'assistance qu'il leur fait, c'est de les voir auecque faueur; comme le Maistre aide l'industrie de son apprentif, lors qu'il conduit sa main,& qu'il regarde sa besongne. Mais ce qui establit plus puissamment la dependance actuelle, qui soûmet les Creatures à leur premier Principe, c'est qu'il ne seroit pas autrement facile à Dieu, d'aneantir les substances spirituelles; comme l'Ange & l'ame de l'homme. La raison est qu'il ne sçauroit rien produire contraire à vne Nature simple, & mesme qu'il vous est impossible de feindre quelque chose qui ait incompossibilité d'existence auec elle. Et ainsi vn estre spirituel ne peut perir ou cesser d'estre, par l'effort & la violence d'vne nature estrangere, puis qu'il n'en est point ny d'actuelle ny de possible, qui mette de l'empeschement ou de l'obstacle à son eternelle durée. Il faut donc auoüer,Dieu pouuant ruiner tout ce qu'il peut faire naistre, que

l'Vniuers depend si absolument des continuelles faueurs de cette cause vniuerselle, que le seul refus de son appuy, le peut reduire au neant, qui est le lieu de son origine. Voilà pourquoy quelqu'vn l'appelle le fondement & l'hypostase de la Nature, & que d'autres le representent comme vne grande main, qui soustient le vaste globe du Monde sur vne abysme, ou comme vne secrete vie, qui est cachée au fond de chaque chose pour luy continuer l'estre sans aucune defaillance. Ie laisse que l'homme appartient encore à Dieu, parce qu'il l'a retiré de la seruitude de l'Enfer, de la mort, & du peché, non pas en payant vne somme d'or ou d'argent pour sa rançon, mais en versant iusques à la derniere goutte de son precieux Sang pour lauer ses offenses. Ie ne veux pas aussi m'estendre sur les droicts qu'il a sur vous en qualité de derniere fin, qui luy fait pourtant le premier de tous ses tiltres. Car outre que la fin donne plus d'authorité sur vne chose, qui luy est ordonnée, que le Principe qui l'a produite; entant qu'elle est cause de sa cause, il est certain que c'est elle qui luy fournit le motif de son action, qui regle & qui mesure toutes ses forces. Que si l'homme est le Monarque absolu de tant de choses, qu'il n'a pas faites, sur cette seule raison qu'il est leur fin, qui pourra refuser leur Domaine à Dieu, fin derniere de l'homme mesme, non seulement, quant à l'vsage & aux seruices, mais bien plus, quant à son estre & tout le fonds de son Essence? Cét Empire a des fondemens si solides & si estendus, si naturels, & si attachez à leur sujet, que Dieu ne se sçauroit obliger en rigueur de iustice à sa creature. D'autant que l'homme, l'Ange, ou quoy que ce soit ne peut sortir de son domaine, ny faire vne personne parfaitement separée de son Souuerain, par la proprieté

proprieté d'vn bien qui ne soit plus sujet à sa puissance. Bien dauantage, quand il auroit vn droit tout separé de celuy de son Roy,& que nous supposerions vne obligation rigoureuse en sa personne; il la feroit cesser sans iniustice, par l'entier aneantissement de vostre estre, qui en est le fondement & le principe. De cette grande, & importante verité, on doit premierement recueillir, que la recompense des bonnes œuures est vn present,& non pas vne debte, & que dans la retribution de la gloire, Dieu couronne plustost ses bien-faits que vostre merite. De plus, que le bonheur des saints leur appartient si peu, que leur bien-facteur le pourroit retirer d'eux, sans leur fournir aucun raisonnable sujet de murmure. I'auouë bien en ce cas-là que Dieu n'estant pas iniuste, il seroit inconstant & infidelle, mais cette consideration conclud seulement qu'il est obligé à sa promesse, & qu'il ne sçauroit manquer à sa parole. De la mesme sorte, auec proportion,qu'vn Maistre pecheroit contre soy-mesme,refusant d'acquiter les promesses qu'il a faites à son Esclaue, quoy que sa parole ne luy donne aucun droit de iustice, puisque toutes ses pretentions, voire mesme sa propre personne, sont du domaine de son Seigneur. Or qui ne void que les biens de l'homme & de l'Ange sont tellement à leur Createur, qu'il luy est autant impossible de se despoüiller de son droit, que de cesser d'estre sa fin & son principe. A n'en point mentir, cette pensée vous peut tenir dans vne haute estime de l'infinie grandeur du Dieu que vous adorez. Toute fois vostre plus ordinaire, comme vostre plus iuste sentiment, doit estre de reuerence & d'honneur, à l'endroit de ses diuines volontez, sans que iamais vous trouuiez mauuais ce qui vient de son ordonnance. Ie veux qu'il abandon-

ne vos vies à la rage d'vn ennemy, qu'il expose vostre reputation aux langues, & qu'il permette à la Fortune de faire vn de ses exemples de vos miseres. Tout-cela ne vous donne point de iuste sujet de murmure: puisque vostre vie, vos plaisirs & vos honneurs sont des biens de son Domaine, qu'il peut garder ou perdre, sans consulter vostre inclination ny addoucir vostre dommage. Et que personne ne soit assez temeraire pour l'interroger de son dessein, bien moins pour le iuger de sa conduite. Il appartient à son pouuoir de choisir vn petit villageois & d'en faire vn Prince à son peuple, mais il n'a pas moins de droict de precipiter le plus auguste Monarque de la Terre, de son throsne dans la fange. Quand il l'aura fait, c'est assez pour iustifier son action, de dire qu'il luy plaist, sa volonté vaut mieux toute seule que vos meilleures raisons. Et quoy ¿ il sera permis à vn homme de donner, vendre, changer & mesme de tuër son cheual, s'il le trouue bon ? parce qu'il en est proprietaire, & il ne seroit pas libre à Dieu de disposer de l'homme en toutes les façons, qui pourroiét agréer à sa Majesté ? Vn Peintre pour auoir esbauché la figure d'vn animal sur vne toile, peut sans que personne murmure, plier son tableau & le ietter derriere vn coffre, en faire vn present ou le debiter à tel prix qu'il voudra, le donner pour rien, ou bien en faire vn eschange, puis qu'il a donné quelques traits à sa peinture. Personne ne luy demande raison de ce qu'il fait, si au lieu de glacer son ouurage, & de le vernir pour l'acheuer d'auantage, il le biffe auecque du noir & de la bouë. Et toute fois il n'est pas le createur de sa table d'attente, ce n'est pas luy qui produit le blanc, l'azur, le vermillon, & les autres couleurs, qu seruent de matiere à sa besongne. La toile qui sou-

stient

ſtient ces belles & éclatantes qualitez vient d'vne herbe qu'il n'a pas ſemée ; & l'huile qui en fait l'alliance,naiſt d'vn arbre qu'il n'a peut eſtre iamais veu. Sans aucun doute ce tableau ſeroit bien d'auantage à luy, s'il auoit tiſſu cette toile, & ſi les couleurs qu'il a meſlées venoient de ſon inuention & de ſa peine. Si au lieu de peindre vne beſte ou vne foreſt,il s'eſtoit luy-meſme portraict ; s'il auoit fait & pris le pinceau, pour ce ſeul deſſein de donner du plaiſir & du diuertiſſement à ſon eſprit & à ſes yeux, il ſeroit difficile de luy trouuer iuſtement vn autre Maiſtre, n'ayant point d'autre fin ny d'autre principe. Quoy que ſa main ne porte pas iuſques-là, c'eſt aſſez pour luy acquerir vn droit de Seigneur d'auoir eſtendu le linge, couché les couleurs, habillé les figures, donné les ombres & fait leur poſture. Le Peintre eſt plus à ſoy que choſe du Monde, & partant s'il tiroit ſon tableau, qui ne peut eſtre qu'vn autre luy-meſme, perſonne ne luy en diſputeroit la parfaite iouyſſance, Dieu a fait l'homme tout entier : ſa main a tiré ſa matiere & ſa forme du neant,ces accroiſſemens meſmes qui luy viennent de la nourriture, ſont de noueaux traits qu'il adiouſte à ſon ouurage. Cette illuſtre & glorieuſe image qu'il a tracée dans ſon ame eſt vn portrait de ſa diuine Nature : rien n'eſt en l'homme qui ne ſoit de luy ; & pour luy : de luy, comme principe ; & pour, luy comme fin : donc il luy appartient ſans reſerue. Vn Potier diſpoſe à ſon gré de ſes ouurages (l'Apoſtre explique le Domaine de Dieu par cette comparaiſon) d'vne meſme argille,il moule des vaſes qu'on ſert auec honneur ſur le buffet & ſur la table, il en deſtine d'autres auecque meſpris, ſous le lict & à la cuiſine. Quoy ; petits hommes, auez-vous oublié que vous eſtes des pots d'vne terre,

d'où vous tirez aussi bien vostre extraction, que vostre nom ? celuy qui vous a faits, vous peut renuerser d'vn coup de pied s'il le veut, il a le pouuoir de vous esleuer s'il le trouue bon, & de vous confondre de nouueau dans la masse de cette boüe, qui vous sert de matiere, ce qui luy sera le plus agreable, sera le plus iuste. Que si vous auez moins de droit sur vos personnes, qu'vn vase d'argille sur sa figure, ayez autant de silence que luy, pour adorer toutes les volontez de vostre Maistre. Qu'il vous esleue, qu'il vous abaisse, il ne fait rien au delà de sa puissance: vous serez iustement le centre, & le sujet des opprobres & des douleurs, s'il l'ordonne. S'il veut, il peut vous aneantir, & s'il pouuoit auoir quelque satisfaction de vous voir eternellement brusler, il ne feroit qu'vn faisseau de vous & des demons:quoy que vous fussiez sans crime, il seroit sans injustice. O que vous auriez peu de raison de vous plaindre, quand il en auroit ainsi ordonné: puis qu'il a tant de droits de faire tout ce qui luy plaist. Vous estes à Dieu, parce qu'il vous a crées, à luy, parce qu'il vous conserue, à luy, parce qu'il vous à rachetez, & que de son propre Sang il a retracé l'image que vous auiez effacée; à luy, parce qu'il est vostre derniere fin. Ne murmurez donc plus, de quelque façon qu'il dispose de vos personnes ; vous ne perdez rien dans l'entiere ruine de vostre estre, d'autant que vous n'auez rien à perdre qui soit à vous. Son empire ne souffre point de dechet ny de diminution, car encore que tout l'Vniuers se coulast à son premier cahos, que toutes les Creatures s'euanoüissent dans le neant, il est tousiours trop riche, puis qu'il se possede tousiours.

II. POESIE.

II. POESIE.

Moins ſenſible à ſon ſang, qu'vne inſenſible roche,
Vne Mere voyoit ſans crainte de reproche,
Ceux qu'vn Prince cruel enleuoit de ſon ſein,
La Nature taſchoit dans ſes triſtes allarmes
De luy donner des larmes,
Mais la grace improuuoit cét innocent deſſein.
D'vne part la douleur luy fait ſentir ſa rage :
De l'autre ſes vertus ſouſtiennent ſon courage :
L'amour choque le zele, & le zele l'amour ;
L'vn pretend allumer, l'autre eſteindre la flame
De ſa genereuſe ame :
L'vn conſole ſon cœur, l'autre en eſt le vautour.
Les intereſts de Dieu combattent la Nature,
Elle a bien des enfans, mais elle eſt Creature :
De ſorte que l'amour employant ſon pouuoir,
Afin de l'affliger & de donner atteinte
A cette ame ſi ſainte,
Le reſpect du grand Dieu parle pour ſon deuoir.
Quand la compaſſion luy touche les entrailles,
Du pitoyable objet de tant de funerailles,
Le Ciel donne à ſon cœur vn deſir tout nouueau :
Car ſi la pieté leur ſouhaite la vie,
Qu'on leur auoit rauie,
Le zele de la loy les conſacre au tombeau.
Pendant que le Tyran tourmente la belle ame,
Et le cœur innocent de cette illuſtre dame,
Le Ciel prenant le ſoin d'adoucir ſes douleurs,
Au deſſus de ſon ſexe, au deſſus de ſon aage,
Il luy donne vn courage,
Qui ſouſtient leurs aſſauts & qui tarit ſes pleurs.

A peine souffre-t'il, qu'vne mere offensée,
De ce peu de discours allege sa pensée,
Victimes de l'amour plustost que de la mort,
Si l'excez de vos maux afflige vostre mere,
La foy veut qu'elle espere,
Que ces beaux flots de sang vous porteront au port.
Ie ne puis vous cacher, ce que ie vous puis dire,
En vous voyant mourir, ie souffre le Martyre;
Mais quoy que vostre mort frappe & blesse mes yeux;
La ioye & la douleur disputent la victoire,
Quand ie pense à la gloire
Que cette belle mort merite dans les Cieux.
On blasmeroit à tort ma vertu d'injustice,
Ie peux estre constante & n'estre pas complice
De cette cruauté qui m'oste mes enfans :
Ie sçay tous leurs tourmens, ie sens que ie suis mere
Par leur propre misere,
Mais si ie les voy morts, ie les voy triomphans.
Et quand vostre interest ne me pourroit reduire,
A benir la douleur qui semble vous destruire,
Vne forte raison me déuroit secourir;
Car en fin doux Agneaux, innocentes victimes,
Ce ne sont pas vos crimes,
Mais la gloire de Dieu qui vous a fait mourir.
Pour toy, mon cher cadet, objet de mon estude,
Doux, & triste motif de mon inquietude,
N'accuse point mon cœur sur le ton de ma voix :
Ie puis sentir tes maux, quoy que ie semble dure,
Certes ie les endure,
Et si tu vas mourir, ie dois mourir sept fois.
Ce qui console vn peu mon extrême misere,
C'est que perdant mon Fils ie le rends à son Pere,
Puisque de verité mon sein n'est que le lieu
Où du rien il a pris sa premiere naissance,

Pvr

Par la seule puissance
De ce grand Artisan, que nous appellons Dieu.
C'est la sçauante main de ce puissant Monarque,
Qui te doit retirer de celles de la Parque :
Elle a durcy tes os, & disposé leur rang,
Elle mesme a creusé les vaisseaux de tes veines,
Comme autant de fontaines,
Où se deuoit couler la vie auec le sang.
Tes bras, tes pieds, tes mains, ton cœur, tes yeux, ta face,
Tiennent de son pouuoir leur matiere, leur place :
Tout ce tout separé, c'est luy qui l'a lié,
Et pour mieux asseurer l'honneur de nostre hommage
A ce parfait ouurage,
Il estend sur sa chair vn crespe delié.
Luy seul sçait tous ces nœuds, qui font les sympathies
Des membres de ce Tout & des moindres parties :
Luy seul void le secret de leurs secrets ressorts,
Il range sous ta peau les nerfs & les arteres,
Et de tant de contraires,
Il a diuinement composé ce beau corps.
C'est sa seule bonté qui d'vn peu de poussiere,
Et des impuretez d'vne sale matiere,
Imitant son idée a pû te figurer,
Et quoy que son dessein ait trouué de l'obstacle,
Elle a fait ce miracle,
Qu'on ne peut iamais voir, & ne point l'admirer.
Que pouuois-ie adjouster sans son aide a ton estre ?
Ie te faisois mourir mesme auant que de naistre :
Mon sang se fust changé en vn cruel poison,
Mon flanc te prestoit bien sa demeure secrette,
Pour estre ta cachete,
Mais c'estoit sans ses soins, ta tombe ou ta prison.
S'il a fait ton esprit, il a fait sa peinture,
Tes biens sont les effets de sa bonne Nature,

Et tes perfections les traicts de sa beauté ;
Puisque tu tiens de luy cette diuine image,
Rends-toy le tesmoignage,
Autant de son pouuoir comme de sa Bonté.
Il peut t'aneantir, parce qu'il t'a fait naistre,
Il peut te consumer, parce qu'il est ton Maistre :
Que s'il le fait ainsi, souffre sans murmurer,
Il vse de ses droits, reuere sa puissance
Sans vser de defence,
S'il nous donne du bien, il le peut retirer.
Laisse couler tes pleurs, tesmoigne par ta plainte
L'excez de la douleur dont ton ame est atteinte,
Mais ne rends pas ton cœur à l'infidelité :
Trois ou quatre momens finiront cette peine,
Et ton ame hautaine
Brauera les tourmens toute vne eternité.
Ce sera dans le Ciel, où la rage estouffée,
Seruira pour iamais de sujet de trophée,
A ceux que la vertu choisit pour ses guerriers :
Là ces Ames de choix, triomphantes & calmes
Iouëront parmy les palmes,
Et se reposeront à l'ombre des lauriers.
Voilà les bons aduis & la parfaite idée
Qu'vne Mere donnoit aux meres de Iudée,
Lors mesme que l'effort d'vn injuste destin
Pouuoit iustifier le torrent de ses larmes,
Puisque ses tristes armes
Luy rauirent sept fils en vn mesme matin.

III. Prose.

ET bien mon cher Nourrisson (continua cette auguste Deesse) où pourrois-tu rencontrer vn homme qui eust plus de force que cette femme? N'ap-prens

prens-tu pas de sa generosité, que toute la gloire des Machabées n'est pas dans ces Illustres qui ont acquis tant de triomphes par leurs combats à leur Patrie? N'est-il pas vray que la patience a son éclat particulier aussi bien que le courage ; i'estime, si tu as autant d'intelligence de mon discours, que tu sembles y auoir apporté d'attention, que tu ne doutes plus du pouuoir de Dieu, apres le recit de ce grand exemple, & que tu condamnes les creatures de rebellion, si tu les peux conuaincre d'impatience. C. Madame, vous m'auez tellement éclaircy ses droits, que ie ne doute plus de ma sujetion : mais certes ie ne vous puis dissimuler, que vous m'auez dit des choses qui estonnent autant mon esprit qu'elles l'instruisent. Helas! tous les trauaux de nôtre vie, toutes nos sueurs, & nos vertus sont-elles bien de si peu de poids aupres de Dieu, qu'il n'en daigne considerer le merite? Se peut-il faire que ce qui coûte tant à ses pauures seruiteurs, ne les asseure pas contre la crainte d'vne eternelle misere? I'auouë vne dépendance absoluë de tout ce que i'ay, & de tout ce que ie suis, mais elle m'espouuente plus qu'elle ne me console. Th. Tu as bien raison de reconnoistre que tout ce que tu posse-des luy appartient, & qu'il a le droit, s'il en a la volonté, de te perdre & de t'aneantir. Mais tu as tort de craindre que iamais il vueille vser d'vn pouuoir qui ruineroit sa creature, sans tirer aucun auantage de sa perte. Ce grand Monarque n'est pas de l'humeur de ces Princes inhumains, qui tirent du plaisir de la misere de leurs sujets : tout ce qui choque leur fortune, touche son cœur. Quoy que Neron fust vn monstre, on a peine de luy pardonner d'auoir regardé auec ioye l'embrasement de son Empire. L'émeraude qui luy desguisoit les flammes qui consumoient Rome, n'a peu

n'a peu tellement changer cét objet, que tout le monde ne le condamne de rage & de folie. Dieu n'est pas capable d'vn diuertissement si brutal, bien que son Domaine s'estende au delà de la ruine de ses vasseaux, il ne change iamais leur fortune, que pour la rendre meilleure. Il est vray que toutes les Creatures appartiennent si absolument à ce puissant Monarque, que l'homme mesme, qui fait la plus noble portion de son Royaume, ne se sçauroit soustraire aux rigueurs de sa Iustice. Mais tant s'en faut, que le peu d'asseurance que vous auez de vostre part, vous doiue donner de la crainte, puisque c'est de là mesme que vous pouuez tirer vne confiance parfaite. Vous estes de pauures pupilles qui manquez de prudence, & de force pour conseruer vos biens? Dieu vous a mis en vne honorable tutele, voulant luy-mesme vous seruir de garde-noble. Ne vous troublés pas de sçauoir que tous vos interests dépendent de sa volonté; au contraire asseurez-vous que rien ne vous peut perir ayans sa parole sur vostre seure & bonne conduite. Il n'est point d'accident qui puisse surprendre son amour, & sa vigilance: Israël n'a rien à craindre estant asseuré de ses bontez. Tout autre soin que le sien seroit inutile, mais s'il y a sujet de prendre la confiance de son salut sur l'appuy qu'il luy donne, il y a danger d'en douter sur les vaines frayeurs de l'amour propre. N'apprehendez pas qu'il se veuille enrichir aux despens de son Mineur, ny que les finesses ou les forces d'autruy, puissent luy rien enleuer des biens qui vous appartiennent. Son esprit est plus éclairé que les ruses de la chicane, & son bras plus puissant que tous les efforts de l'enuie. Il ne perdra rien, ny par mauuais mesnage ny par impuissance de le conseruer. Si ie t'ay donné quelque pensée qui t'ait effrayé;

frayé ; en voicy vne tres-capable de t'asseurer. Penetre bien ce que ie te vais dire, mais garde-toy bien d'estimer mon discours plus esclatant que veritable: il n'aura pas moins de solidité que de merueille. Quand Dieu seroit la creature de l'homme, l'homme ne seroit pas plus asseuré de posseder Dieu : qu'il en est certain, n'étant qu'vn de ses moindres ouurages. Ie le dis hardiment, si vous auiez fait Dieu, si vostre main le soustenoit dans la Nature, iusques à l'empescher de n'estre riē:s'il s'estoit perdu par sa faute,& que vous l'eussiez sauué par vn excés de bien-vueillance, si toutes ses grandeurs infinies, & ses perfections independantes, n'estoient que pour vostre seruice, la ioüissance de ce bien infini ne vous seroit pas plus asseurée qu'elle l'est pourueu que vous ne taschiés point malicieusement de le perdre. (Ces suppositions imaginaires rehaussent la bonté de Dieu, & ne peuuent abaisser son excellence.) En voicy la raison. Il est autant impossible que Dieu manque d'estre veritable, que de manquer absolument d'estre,ce seroit rendre sa Nature sujette à la defaillance, que de supposer sa parole capable de mensonge ; s'il est le souuerain étre, il est la premiere verité, non seulement à cause de l'exact rapport de ce qu'il est à itout ce qu'il doit estre, mais encore à raison de l'infa llibilité, qui sert d'inébranlable appuy à toutes ses promesses.Or si nostre grand Dieu ne peut estre infidele, sans cesser d'estre tout à fait & d'autre part que vous soyez asseurez de la necessité de son existence, vous ne pouuez vous defiér de sa parole sans soupçonner l'immutabilité de son essence. Vous auez la promesse d'vn Dieu, pour caution de vostre bonne fortune, pourueu que de vostre part rien ne manque du peu que vous y deuez contribuer : doutez en beaucoup moins, que si

elle estoit appuyée sur vne necessité de nature. Quoy que ce fondement soit exterieur à vostre gloire, vous en pouuez moins douter, que si vous en auiez le principe naturel dans vous-mesmes à cause que Dieu est plus inuariable en sa fidelité que toutes les Creatures ne sçauroient estre necessaires en leur existence. Cette eternelle verité qui ne peut tromper par malice, & qui ne peut estre trompée par imprudence, proteste que l'homme de bien sera eternellement heureux, & que rien ne choquera ses interests, gardez-vous bien d'en douter quelque disgrace qui vous arriue. Les Elemens periront, le Ciel passera & les solides fondemens qui portent la Nature s'esbranleront, mais la parole de Dieu demeurera tousiours inuiolable. Il veut estre la possession de sa Creature, il luy donne sa foy sur cette promesse, Quelle asseurance sçaurions-nous desirer apres le iurement d'vn Dieu ? Pour te confirmer de plus en plus dans l'attente de ce bonheur, ie te prie de considerer, que les mémes raisons, qui luy donnent les droits de vous perdre, luy fournissent les motifs de vous conseruer. Dieu est vostre premier principe, & vostre derniere fin, il est vostre Redempteur & la seule cause qui vous continuë le bien fait de la naissance par la conseruation. Tous ces tiltres luy acquierent vn pouuoir absolu sur vostre vie & vos fortunes, personne ne luy sçauroit nier cette authorité, qu'il ne luy dispute la qualité de Monarque. De moy sans m'arrester aux promesses qu'il vous fait, ie veux tirer de vostre dependance parfaite vne suitte toute contraire à celle de vôtre ruine. Dieu est vostre Createur, il vous conserue dans l'estre, il vous a dégagez de seruitude, il vous rapporte à soy, comme à la fin de toutes choses, donc vous deués tenir pour tres-certain, qu'il aura tousiours vn grand soin

ſoin de vos perſonnes. L'amour que toutes les cauſes reſſentent pour leurs effets, a ſes fondemens dans la Nature; ce mouuement eſt la paſſion du cœur, ſi pluſtoſt ce n'eſt ſa vie. La raiſon qui oblige les parens de s'aymer eux meſmes, produit ce doux eſcoulement ſur leurs enfans, qui ne ſont que des portions de leur propre ſubſtance. Vous eſtes bien dauantage les participations de l'eſtre diuin, que vous n'eſtes les parties de ceux qui vous mettent au monde. Dieu vous regarde comme des biens qu'il poſſede hors de ſoy, & comme de beaux abregez des rares perfections de ſon eſſence. On voit des meres, qui eſtouffent leur fruit, à meſme qu'il en reçoit le iour & la vie, mais cette cruauté vient de ce que leur naiſſance leur eſt reprochable, pour n'eſtre pas legitime. Quelquefois le dépit perſuade vn peintre d'effacer ſon trauail, & de gratter en vn moment les traits de beaucoup de ſemaines: parce qu'il ne les peut acheuer. Le grand Autheur de la Nature ne peut eſtre ſujet à ces defauts, qui marquent de la dureté ou de l'impuiſſance. Ses ouurages ne luy ſçauroient eſtre reprochez, s'il entreprend la production de quelque effet: rien n'eſt capable de l'empeſcher d'atteindre l'idée qu'il en a connuë. Et quelle apparence que Dieu recherchaſt la ruine des choſes qu'il a tirées du neant ſans contrainte? n'eût-il pas eſté plus aiſé à ſa main de ne rien faire, que de faire quelque ouurage pour le deſtruire? Qui ſe pourra perſuader que celuy qui n'a point d'autre motif de ſes productions, que ſon immuable bonté, manque de cette douce inclination, qu'il inſpire à toutes les cauſes, de cherir, & de conſeruer les choſes, qu'elles produiſent? Croyons-nous que cette miſericorde infinie, qui a conceu des penſées eternelles d'amour pour l'homme, qui l'a fait l'aiſné de ſes

creatures, qui l'a preuenu de ses graces pour l'esleuer en vn estat surnaturel, changeast de dessein & qu'elle ne l'eust releué auec honneur, que pour luy faire sentir auec desespoir l'infortune de sa misere? Les soins continuels qu'elle prend des moindres choses qui vous seruent, font vne preuue euidente du desir qu'elle a de vous continuer ses faueurs. Depuis combien de siecles sa puissance tient-elle la Nature en action pour soulager vos besoins & entretenir vos delices: le Ciel ouure autant d'yeux qu'il a d'estoilles pour regarder sans cesse & auec application en quoy il vous peut obliger de son seruice. La Terre n'a-t'elle pas vn commandement exprez de s'espuiser chasque année en de nouuelles profusions, afin de vous recréer de ses fleurs, & de vous nourrir de ses fruicts? Ce grand, & redoutable abysme, qui ne semble auoir esté fait, que pour les tempestes & les naufrages, n'est-il point l'officine, où la Nature trauaille secretement, pour les commoditez de l'homme? N'est-ce pas dans l'air & dans l'eau, où elle luy prepare ses festins dans la prodigieuse multiplication des oyseaux & des poissons? que si la mer paroist par fois en colere, ce n'est que pour luy former l'ambre gris & les perles. En vn mot, tout le bien que les autres Creatures reçoiuent de la main liberale de Dieu, ne leur vient que du dessein qu'il a de vous obliger par le seruice & les hommages qu'elles vous rendent. Et puis, la crainte voudroit vous persuader, que vous n'estes dans le monde que pour y perir: qu'vn blaspheme si horrible ne vous engage pas dans l'ingratitude. Le bien fait de vostre Redemption vous donne des asseurances encore plus certaines des bonnes volontés de cette puissance qui vous est suspecte. Enfin vous n'ignorez pas ce que vous coustez à Dieu:
vous

vous ſçauez que voſtre premier Pere ne vous a pas pluſtoſt perdus, qu'il eſt venu luy-meſme vous chercher. Apres vn teſmoignage ſi eſclatant de ſa charité, ce ſeroit vn crime indigne de pardon, de ſoupçonner qu'il pûſt iamais prendre des reſolutions au preiudice d'vne ſi chere creature. Quoy ? apres auoir ſouffert d'inſupportables meſpris, eſſuyé des honteux opprobres, & ſouſtenu des douleurs, qui ont autant duré que ſa vie, ſe pourroit-il reſoudre à perdre le fruit de toutes ſes peines ? & que luy ſeruiroit d'étre né dans vne creſche, d'auoir traiſné parmy les gueux & la beſace, & pour dire tout en peu de paroles, que luy ſeruiroit d'auoir reſpandu iuſques à la derniere goutte de ſon ſang & expiré dans les bras d'vne croix infame & cruelle ? Qui ſeroit aſſez peu ſage, pour quitter les aiſes de ſa maiſon, & de trauerſer les mers, afin de chercher de l'or, & des diamans, à deſſein d'en faire vn naufrage volontaire au port, apres les hazards, & les riſques, ie n'eſtime pas qu'on puiſſe trouuer aſſez d'imprudence parmy les hommes, pour s'expoſer à des dangers ſi peu vtiles. Et neantmoins ceux qui apprehendent leur ruine apres tous les trauaux du Sauueur, le ſuppoſent capable d'vne plus eſtrange folie. Il eſt vray qu'il y a cette difference, qu'vn peu d'or, eſt beaucoup, comparé à vn petit Marchand, & que la perte de tous les hommes ne ſçauroit incommoder vn Dieu, ny beaucoup moins troubler ſes aiſes. Certes ie n'ignore pas cela, mais qui ne voit auſſi que les trauaux d'vne perſonne diuine valent infiniment plus que les peines d'vn chetif mercier, & que ce ne ſeroit pas vne eſgale profuſion que d'en expoſer le merite. On doit adjouſter à toutes ces aſſeurances de l'Eternité de voſtre beatitude, celles qui viennent pareillement de Dieu comme derniere fin

fin de tous les estres. Il n'y a point de doute qu'il n'ait produit ses creatures, comme autant de beaux pourtraits de son essence. Les moindres effets de son pouuoir sont de parfaites images de sa bonté ; sur tout, l'Homme a dans son ame de tres-illustres marques de sa grandeur, & de sa gloire. Et quel auantage tireroit-il de la ruine de ce precieux ouurage ? peut-estre qu'il monstreroit son pouuoir absolu ? ouy, mais il cacheroit sa bonté infinie. En abysmant ce qu'il a fait, il declarera, qu'il n'a aucun besoin de vos seruices, oüy, mais, il feroit pareillement voir que vous n'auriez plus de necessité de ses graces. Il prouuera par ce bouluersement vniuersel de la Nature, son independance parfaite; oüy, mais il n'establira pas dans cette solitude l'entiere sujetion de vostre estre à son Domaine. Apres vous auoir aneantis, outre qu'il perdroit les spectateurs de sa gloire, il n'auroit plus de preuues ny d'exemples de sa toute puissance. Adioustez à cela que ce n'est pas vn glorieux tesmoignage de pouuoir, de ruiner & de perdre, voire mesme, il semble qu'il y ait de la foiblesse : car s'il faut de la vertu pour tirer les creatures du neant : n'y a-t'il pas de l'infirmité à les laisser choir dans ce precipice ? A vray dire, si les choses contraires ont tousiours des principes opposez, on doit accorder qu'il y a de la foiblesse à destruire, puisqu'il y a de la force à bastir. Voilà, si ie ne me trompe, l'appuy que vous deuez donner à vostre confiance, sans ouyr iamais ces outrageux soupçons, qui taschent de vous faire douter de la bonté de vostre Dieu, en vous persuadant qu'il pretend vostre ruine, ou du moins que vostre salut luy est vne chose indifferente.

III. POESIE.

III. POESIE.

Mon ame est du tout asseurée
Contre les cruautez du sort,
Et les vaines peurs de la mort :
I'ay caution de sa durée,
Ie n'apprehende plus sa fin
Elle est presques vn Seraphin.
Ie veux que ce premier abysme,
D'où sortit ce vaste Vniuers,
Tienne ses gouffres entr'ouuerts
Depuis son fond iusqu'à sa cime :
Ie crains seulement de perir
Quand l'immortel pourra mourir.
Que le despit de la Nature,
Porte tous ses ressentimens
A renuerser les elemens,
En vne seule sepulture :
Ie verray ce cercueil sans peur,
Dieu ne peut estre mon trompeur.
Si le Soleil perd sa lumiere,
Dans l'éclypse de sa beauté,
Ma foy n'a point d'obscurité,
Elle demeure toute entiere :
Quoy que l'ombre couure les Cieux,
Elle ne touche point mes yeux.
Que les cruautez de la Bise,
Fassent flestrir toutes les fleurs,
Que l'Aube nourrit de ses pleurs,
Mon cœur ne craint point cette crise :
Mes esperances sont d'vn ver,
Qui n'apprehende point l'hyuer.

Les ardeurs de la Canicule,
Plus redoutables aux moissons,
Que les plus rigoureux glaçons,
S'approchent sans que ie recule :
Ie ris & mesprise l'assaut
Aussi bien du froid que du chaud.
Par fois la noire defiance,
Tasche bien d'esbranler ma foy,
Mais la parole de mon Roy
Remet mon cœur en asseurance :
Quoy qu'il puisse m'aneantir,
Il le fera, s'il peut mentir.

Que l'enfer attaque ma vie,
Ie suis si fort aupres de luy,
Et si ferme sur son appuy,
Que ie mesprise son enuie :
Sa rage me peut assaillir,
Mais elle peut bien me faillir.

Ie sçay bien qu'vn nombre d'années,
Ayant vuidé tout mon fuseau,
Me doit preparer vn tombeau,
Et terminer mes destinées :
Mais Lachesis ny Atropos
Ne sçauroient troubler mon repos.

Il est certain que tout succombe
Sous les attaques du destin,
Et que tout est de son butin :
Mais qui ne sçait point que la tombe
Ne me doit pas tousiours tenir,
Et qu'enfin ie dois rajeunir ?

Comme on void apres les gelées
Renaistre la rose & les lis,
Que le froid tient enseuelis
Dans les plus fecondes valées :

De mesme si i'entre au tombeau
C'est pour en ressortir plus beau.
La mort est vne medecine,
Qui guarit toutes nos douleurs,
Et qui met fin à nos malheurs :
Elle nous purge & nous raffine,
Quoy qu'vne parfaite santé,
Ne vienne pas de sa bonté.
Vn corps pourry sert de semence
A nostre resurrection :
I'ay certes de la passion
Pour cette seconde naissance :
Pourquoy craindrois-ie le tombeau,
Puisque c'est mon second berceau ?
Fievre, calcul, goutte, migraine,
Ruinez si vous pouuez mon corps,
Ie me mocque de vos efforts,
Ie tiens à faueur vostre haine :
Car si ie meurs vn seul moment,
C'est pour viure eternellement.

IV. Prose.

MADAME, vous auez vne adresse incroyable pour donner & guerir des apprehensions, comme il vous plaist. Mon esprit s'est tantost troublé par la consideration de cette dependance, qui nous sousmet à nostre Souuerain ; & voilà que vous me forcez d'auoüer à cette heure, que cette parfaite sujetion nous doit guarantir de tous les mal-heurs où elle nous peut reduire. Ie ne croy plus que la merueille de cette lance qui rejoint les playes qu'elle ouuré, soit vn conte fait à plaisir, puisque la mesme raison qui

me desespere, m'asseure. Th. A ne rien dissimuler, Celestin, ce mystere est bien digne de ton admiration, mais il l'est beaucoup dauantage de ton amour. Quel sentiment auras tu, lors que ie te feray voir que ce Monarque à qui rien n'est impossible pour te perdre, fait tout ce qu'il peut pour te sauuer, & qu'il n'a de la sagesse que pour s'occuper au bien de sa creature? Ce n'est pas neantmoins mon dessein de m'estendre aux preuues de la Prouidence, qui gouuerne ce grand Vniuers, & qui en regle les actions auec autant de iustice que de iustesse. L'opinion d'Epicure, & de ceux qui veulent, que le hazard & le rencontre fortuit des atômes compose, & gouuerne le monde, n'a plus de rang que parmy les plus ridicules Fables. Toute la Nature reconnoist & publie vne Prouidence autant charitable en ses soins, qu'infaillible dans ses ordres. Ie suppose donc vne verité appuyée de l'aueu des Nations, & que l'impieté mesme ne contredit, que pour la faire dauantage paroistre. Ne peut-on pas charger nostre Dieu de la tutele de ses Creatures, sans craindre de luy donner trop d'affaires, ou d'interrompre le repos de sa parfaite beatitude? Son pouuoir ne rencontre point d'obstacle qui l'empesche; sa bonté ne se rebute d'aucune malice qui le trauerse, & cette profonde lumiere d'esprit, qui fait sa connoissance, ne souffre point d'eclipse, qui luy cache la veüe de vos moindres necessitez. Son amour infiny ayant des pensées de douceur pour ses plus chetiues Creatures, ne soyez pas si peu raisonnables, que de croire qu'il manque d'inclination pour vous, & qu'il mesprise leur Prince. Il faudroit auoir renoncé au bon sens, pour se persuader qu'vn pere prenne soin du laquais de son fils, & qu'il ne pense iamais à cette chere personne. Que si vous ne pouuez feindre

cette

cette imperfection dans vne bien-veuïllance,qui peut souffrir de l'illusion & de l'imposture : gardez-vous bien de croire que celuy qui se vante d'estre le pouruoyeur des petits corbeaux, lors que la blancheur de leur plumage les fait repudier comme illegitimes, abandonne le doux obiect de son cœur & le chef-d'œuure de sa puissance.Dieu ayant honoré l'homme d'vne ressemblance de sa Nature, luy a passé contract de l'amour qu'il luy porte, & des soins qu'il prend de sa conseruation. Il s'ayme quand il vous fait du bien, d'autant que le prototype se reflechit en quelque façon sur soy-mesme, par la sympathie qu'il a pour son image: cét escoulement d'amour que la necessité semble exiger à vne cause sur ses productions, ne sort de son principe que pour y retourner. Celestin, ce n'est pas vne petite consolation à l'innocence affligée, de sçauoir qu'elle combat à la veuë de son Roy, & qu'il ne luy arriue aucun accident, qui ne luy vienne de son ordre. Ouy, mon cher Celestin,toutes ces trauerses que vous appellez improprement malheurs: ces maladies, qui flaistrissent vn corps, ces disgraces, qui ruinent vos fortunes : ces calomnies,qui soüillent vostre renommée : ces outrages qui offensent vos personnes,& ces cruautez,qui attaquent vos vies, ont vn decret eternel dans la volonté de Dieu, par lequel non seulement il ordóne que vous souffriez,mais encore, il veut ayder ces causes secondes, que vous chargez auecque tant de murmure du blasme de vos souffrances. C'est Dieu qui donne le mouuement à cette main qui tuë, qui remuë la langue qui detracte, & qui fait tout le mal qui vous afflige. S'il le fait, il le veut : s'il le veut, sa volonté est eternelle. Les esprits vulgaires ont de la peine de comprendre cecy: parce que ne pouuans desmesler ces actions de la ma-

lice

lice du peché qu'elles portent,ils consentent plustost, qu'vne bonté, qui ne peut faillir, ne contribuë rien à ces accidens, que d'auoir vn commerce qu'ils ne voyent pas exempt de crime. Mais certes cette pieté est trop scrupuleuse, car encore bien que Dieu trauaille, auecque sa Creature, il n'est pas moins incapable de sa faute que l'ame des mauuaises démarches d'vne iambe boiteuse, qu'elle anime. Or c'est vne verité receuë quasi de tous les doctes, que Dieu ayde l'action de ses creatures, non seulement,parce qu'il leur donne la faculté d'operer: mais encore parce qu'il concourt immediatement auec elles.I'ay desia insinué quelques raisons de cette dependance; & de vray si vous n'auiez besoin de cette assistance coniointe, & prochaine, il manqueroit vne perfection au domaine de Dieu, qu'on luy pourroit souhaiter. Ce discours fait grandement à mon dessein, car si Dieu trauaille auecque l'homme dans le temps,il est necessaire qu'il en ait pris la resolution dés l'Eternité, à raison, que les causes libres n'agissent iamais sans deliberation. Si bien que Dieu ayant determiné par vne extréme condescendance, de donner secours aux causes secondes, & preueu les resolutions qu'elles deuoient prendre,il s'est oblibgé dans son Cõseil eternel de les ayder de ses forces & d'operer coniointement auec elles. Voila ce qui me fait dire, qu'il n'arriue rien dans le cours de toute vostre vie, qui n'ait vne volonté eternelle dans Dieu, par laquelle cette disgrace vous est decretée à telle heure,& dans telle ou telle circonstance. I'auoüe qu'il a deux sortes de volontez, pour les deux sortes de maux de coulpe & de peine, puis qu'il permet seulement les premiers, & qu'effectiuement il ordonne les seconds. Auecque cette distinction, le Prophete Amos nous auertit, qu'il ne se fait point

point de mal dans la Cité, que Dieu ne fasse, Isaye declarant la mesme verité, asseure que c'est luy qui produit la lumiere, & les tenebres, c'est à dire, qui dispose des beaux iours de la fortune, & des mauuais de l'aduersité. N'est ce pas assez pour vous faire respecter vos miseres, de sçauoir que Dieu vous les enuoye, & que c'est vne pensée eternelle, qui conduit & qui regle tous les accidens de vostre vie. Ie veux que la personne qui vous procure du desplaisir peche, il est tousiours vray que Dieu veut positiuement son action, quoy qu'il en permette seulement la malice. Certainement cette reflection doit satisfaire vne Creature raisonnable, car enfin cét ennemy ne vous nuiroit pas s'il n'en auoit le pouuoir & l'intention. L'Apostre nous apprend, que toutepuissance vient de Dieu : & que ceux qui taschent de luy resister, outre qu'ils trauaillent inutilement, ils s'opposent à ses ordonnances. Peut-estre qu'il n'y a que la mauuaise volonté de l'homme, qui vous fasche : Ie veux croire que vous auez assez de zele, pour considerer le principal interest de vos offences : neantmoins quoy que vous dissimuliez le dommage qu'elles vous procurent, i'estime que la mauuaise intention d'autruy ne trouueroit que du mespris dans la pluspart des hommes, si elle estoit impuissante à leur faire du desplaisir. I'ay monstré, que Dieu veut ce mal entant qu'il est mal de peine, & mesme qu'il le fait, & le produit de sa main amoureuse. Passons, que la malice de l'ennemy soit la seule chose qui vous desplaise ; vous estes iniustes de ne la pas souffrir, puisque vostre Dieu la souffre, & qu'auecque des douceurs incroyables, il en dissimule l'iniure. Quelque rage que la creature ait contre vous, elle ne sçauroit mesme pecher, si le Createur ne luy permettoit, pour des fins

tres-

tres adorables, quoy que secretes, La necessité que vous auez de son secours dãs vos actions est tellement absoluë, que s'il refusoit son assistance ou sa permission, toute la Nature demeureroit impuissante, & paralytique. Cette dependance paroist de telle consideration à quelques Philosophes, qu'ils tiennent que les causes secondes ne produisent rien dans leurs ouurages, mais que la premiere fait tout à leur seule presence. Pour exemple (disent-ils) ce n'est pas le Soleil qui esclaire & qui eschauffe, mais Dieu qui produit la lumiere & la chaleur : lors que ce bel astre regne sur nostre hemispere, & qu'il regarde nostre terre. Cette opinion declare parfaitement la necessité qui vous attache à Dieu, mais elle condamne sa sagesse, d'auoir mis tant d'organes inutiles dans les Agens, & offense sa bonté le faisant tout seul Auteur de vos crimes. Il n'en faut point douter, l'homme opere, & dans ces actions que vous appellez naturelles, & dans celles qui sont morales. Toutefois il ne pourroit seulement en former le dessein, si vostre Createur n'auoit de toute eternité vne volonté positiue de luy donner dans le temps la vertu d'agir, & de l'assister en ses operations, auecque vne permission, par laquelle il souffre que son action soit mauuaise, & coulpable. Or ie ne croy pas qu'vne prouidence qui s'interesse dans la cheute d'vne fueille d'arbre, qui conte les brins d'herbes de la campagne, qui tient conseil sur les funerailles des passereaux, & qui proteste qu'il prend soin du plus petit de vos cheueux, neglige les principaux accidens qui vous arriuent. Pour accorder cela, il faudroit penser encore plus bassement de Dieu, que de cét Empereur, qui s'amusoit à tuer des mouches dans son cabinet, ou que de cét autre faineant, qui s'occupoit à imiter de vieux

vieux contrats, au lieu de traiter des affaires importantes de ſon Eſtat. Non, non, voſtre grand Monarque n'eſt pas ſpectateur oiſif de vos combats, il ſe coule,& s'inſinuë ſubtilement dans toutes vos diſgraces, meſme dans vos pechez : non pas comme partiſan ou complice, mais comme Iuge qui les condamne & les corrige, & comme vn diuin Alchimiſte, qui en tire de glorieux & d'vtiles auantages. En quoy il nous donne vne ſignalée preuue de ſa bonté, de tirer du bien du ſouuerain mal, qui eſt le ſecret d'vne ſageſſe infinie. D'où tu peux apprendre vne cognoiſſance, que tout le monde ne penetre pas, ſçauoir, que ſi le bien n'eſt la cauſe finale du mal, il eſt au moins vne condition neceſſaire à ſa permiſſion. Ainſi ie tiens le ſentiment d'Auguſtin fort raiſonnable, qui veut que Dieu n'euſt iamais ſouffert la faute d'Adam,s'il n'euſt eu le deſſein de reſoudre l'Incarnation du Verbe, & que cét Innocent n'euſt pas eu la licence de faire vn homme pecheur, ſi voſtre grand Createur n'euſt voulu faire vn Homme Dieu. Pour cette raiſon l'Egliſe appelle la rebellion d'Adam, vne heureuſe faute, & luy attribuë le merite de la Redemption. Cette deſobeïſſance eſt heureuſe; parce qu'elle eſt occaſiõ de la plus grande gloire que Dieu ait iamais receuë,car ſi le premier homme n'euſt peché, il y euſt touſiours eu vne Majeſté infiniment adorable, mais il n'y en euſt iamais eu d'infiniment adorée. Elle merite de plus cét ineffable myſtere,non pas qu'elle poſſede de la dignité, pour obliger vne perſonne diuine à vne alliance indigne d'elle, mais parce que celuy qui pouuoit empeſcher cette reuolte, ne la pouuant approuuer,ne l'euſt iamais permiſe, s'il n'en euſt deu tirer ce bien infiny. Auecque proportion, ie maintiens que Dieu a des veuës admirables

ſur vos

sur vos souffrances, & qu'il n'en permettroit pas la cruauté s'il n'auoit de tres-iustes raisons, & s'il ne pretendoit d'en faire reüssir vostre gloire & vos auantages. Abel s'est veu massacrer par son propre frere, ie ne doute point que sa mort n'ait conserué son innocence, & que la perte d'vne vie passagere ne luy ait asseuré l'eternelle. Les maladies, & la pauureté ont fait vn spectacle d'horreur de Iob: mais ces malheurs luy ont doublé sa bonne fortune. Ioseph a esté vendu aux Ismaëlites, par ses freres, mais c'estoit pour soulager leur faim, & pour regner en Egypte; s'il n'eust esté esclaue, il n'eust iamais esté Roy, s'il n'eust senty les miseres d'vn captif, il n'eust pas receu les honneurs d'vn Dieu, parmy les peuples. Saül a persecuté Dauid de son consentement, mais c'estoit pour donner vn bon Prince aux Hebreux, & luy apprendre à ne pas faire souffrir aux autres, ce que son experience luy auoit fait connoistre. Daniel entre sur son aueu dans les flammes d'vne fournaise, mais il veut conuertir vn Monarque, & persuader toute vne Nation sur sa puissance. Il souffre encore que le monde ait des Tyrans, mais afin que le Ciel ait des Saincts, & des Martyrs. Voilà vne des principales fins, qui portent la bonté de vostre Dieu à permettre les accidens, & les malheurs, qui trauersent vos fortunes. Y a-t'il vn moyen plus puissant pour auancer la perfection des hommes, que de leur offrir des occasions de patience? peut-estre que la plus grande part des Bienheureux n'auroit pas eu vne premiere pensée de la vertu, si l'affliction ne les eust resueillez de l'assoupissement où la prosperité les tenoit endormis. Peut-estre que le premier moment, qui les a rendus miserables les a faits saints. Mon cher disciple, helas! en quel estat serois-tu maintenant, si la bonté de celuy qui te

qui te gouuerne, ne t'auoit osté la puissance de te perdre, en t'ostant le moyen de l'offencer? Il n'y a que ton Dieu qui le void; mais il ne faut point douter, que ton malheur est preferable à ta premiere fortune, puis qu'il a trouué bon de la changer. Quand les miseres du monde n'auroient point de meilleur effect, que de nous donner la pensée & le dessein de la vertu, qui seroit assez aueugle, pour n'en proferer pas les incommoditez aux plus douces faueurs qui flatent nos esprits? qui n'en receuroit les occasions auec de l'applaudissement, & des ioyes, plustost que de les fuir auec de l'horreur, & des craintes? Le dessein que i'ay de parler à loisir des heureux fruicts de la souffrance m'arreste maintenant à des considerations hors de ton interest, & de tes auantages. Ne iugez-vous pas qu'il est iuste que Dieu maintienne les Causes dans les droicts, & dans la propre condition de leur estre, puisque c'est luy, qui determine leur Nature à certaines fins, qui supposent des certains pouuoirs, & de certaines qualitez pour y atteindre; Pour cette raison, si elles sont libres, il les doit laisser dans leur franchise, si elles sont necessaires, pourquoy destourneroit-il leur action, leur imprimant des mouuemens contraires aux inclinations qui sont comme des parties de leurs essences? faudra t'il faire tous les iours des miracles, pour contenter les impatiens, & forcer la necessité mesme, pour ne point donner de sujet à leurs plaintes? Quand ce sage Gouuerneur de l'Vniuers permet à l'orage de tomber, où le vent le pousse, n'obserue-t'il pas vne iustice generale & vniuerselle qui l'oblige d'ayder ses cratures, sans changer leur instinct, ou leur faire violence? Quand la fievre a gagné par de successiues & naturelles indispositions la masse du sang, son ardeur a

droit d'en alterer la temperie, on ne peut empescher son actiuité sans faire vn miracle & vne iniustice. Quand vn homme s'est resolu d'en offenser vn autre, soit en attaquant sa vie, soit en des-honorant son estime, Dieu contreuiendroit à sa propre conuention, s'il luy refusoit sa permission & son assistance. C'est vn ordre qu'il a mis dans le monde, il ne doit pas le renuerser sans des raisons importantes. C'est vne loy qu'il s'est donnée, il la faut garder, s'il n'arriue de grands sujects de dispence. Ne voyons-nous pas que la terre monte quelquefois,& que le feu descend contre leur poids, pour conseruer le bien de toute la Nature? Et qui ne sçait, que les plus insensibles parties de l'Vniuers quittent leur interest particulier, afin que le general ne souffre deschet ny atteinte? Iugés par là de l'equité qu'il y auroit de pretendre qu'vne loy vniuerselle se changeast,pour s'accommoder aux humeurs d'vne personne priuée. Encore pourroit-on dire que les disgraces ont mesme quelque attrait, qui les doit faire desirer à celuy qui les souffre, puis que leur amertume, rend les douceurs de la vie beaucoup plus agreables par leur meslange. Vne bouche accoustumée aux delicatesses, en perd le goust:pour sentir les meilleures viandes auec plaisir, il faut quelquefois irriter l'appetit par l'vsage de celles qui luy sont importunes. La friandise n'ignore pas ce secret,puisque par le ieûne & les dietes, qui luy sont insupportables, elle se prepare aux delices d'vne bonne table, qui luy sont douces. Vous ne comprendriez pas ce que vaut la santé, si la maladie ne choque iamais vostre temperament:vne forte migraine vous apprend ce que vaut vne bonne teste. Et bien, ie veux que les miseres,qui troublent vos prosperitez, n'ayent point d'autre fin, que de vous en faire remarquer

remarquer les douceurs, croyez-vous n'auoir point d'obligation à cette sagesse, qui trouue l'artifice, sans lequel vous n'auriez point de bonne ny d'agreable fortune? La vie de l'homme est vne Musique, qui reüssit du concert de toutes ses actions, il y faut des feintes, des souspirs, des tremblemens & des dieses, afin que l'harmonie en soit iuste & parfaite. Que toutes les notes soient blanches & qu'vne mesme ligne les soustienne dans vn ordre esgal, ce qui rauit ordinairemens le cœur, aura aussi peu de charmes pour l'oreille que de varieté pour les yeux. Si l'art trouue l'inuention de mettre les faux accords & les tritons en vsage, & de reconcilier des tons irreconciliables, pourquoy la grace n'emploiroit-elle pas vtilement vos mauuaises fortunes? Mais comme ie t'ay promis, ie reserue à vn autre temps le discours des profits de la souffrance. Ce que ie veux à cette heure de ta raison, c'est qu'elle plie sous cette verité: que ton Dieu decrete, ou du moins permet tous les maux qui t'affligent. Il les veut & les fait, s'ils sont purement maux de peine; il les permet & ne les fait pas, s'ils sont de coulpe. Mais de quelque nature qu'ils soient, iamais ils n'arriueroient, si Dieu, qui les peut empescher, n'auoit vne volonté eternelle de les faire, ou de les permettre. D'où ie conclus que cette Prouidence qui est assez puissante, pour destourner vos mauuais accidens, & assez bonne, pour les vouloir, ne le faisant & ne le voulant pas, est assez sage, pour les dresser à vostre gloire. Cette maxime ayant la premiere verité pour appuy, il ne me reste plus (mon cher Celestin) que de t'exhorter à suiure de gré vne disposition, qui te peut entraisner par force. Laisse la necessité aux estres qui n'ont point de raison, & vse de ton discours, pour faire par amour ce qu'on peut exiger de toy par

crainte. Rien ne sçauroit resister aux decrets de Dieu, & tout s'efforce d'obeir à ses commandemens. Iette les yeux dans le Monde, & tu verras que les moins sensibles creatures sont tousiours en action & se rendent complaisantes aux volontez de ce Monarque souuerain. La Terre fait bien quelquefois sortir des meuglemens de ses abysmes, qui sont des marques de sa repugnance & des preuues de nostre tyrannie. Elle demeure pourtant immobile au centre de l'Vniuers, sans que nos outrages & ses refus interrompent son obeissance. Ne souffre t'elle pas pour obeyr, que nous la creusions en valées, que nous l'esleuions en colines, & que contre l'inclination que sa pesanteur donne esgalement à toutes ses parties, nous luy ostions, par tant d'inegalitez la plus parfaite des figures. Qui la contraint à cette complaisance ? Dieu luy a commandé d'accommoder quelques vnes de ses conttées à la demeure des hommes, de luy faire des reseruoirs dans ses abysmes, de luy esleuer des refuges sur ses montagnes, & de luy ouurir ses precipices, pour y chercher les thresors qu'elle cache. D'où vient que la mer ne sort iamais de son lict, où ses continuelles agitations monstrent bien qu'elle souffre. Certes si la volonté de Dieu ne tenoit ses saillies, les frissons qui la souleuent, les vents qui la battent, & les tempestes qui la renuersent, luy feroient bien tost franchir ses bornes & chastier vostre insolence. Elle se hausse quelquefois iusques au Ciel, mais ce n'est que pour faire vne plus profonde reuerence à la voix de son Dieu, qu'elle trouue escrite sur les bords de sa riue. En fin elle obeït, & pour tesmoigner sa soûmission à l'esgal de son respect, elle se courbe sous vos vaisseaux, & permet que trois planches de bois triomphent de son orgueil, parce qu'elles portent vn homme

homme. L'air se soûmet volontiers, puis qu'il permet sans inquietude que ses voisins vsurpent son domaine auecque force. La terre & l'eau sont eschauffez à cette entreprise, par l'ardeur du Soleil qui les attire. Pour mieux couurir leur dessein, & dissimuler leur ambition, ils se desguisent en vapeurs & exhalaisons, mais à peine sont-ils au pays de conqueste, que le feu portant leur iustice, les allume en esclairs, & en foudres. Que si parfois il les resout plus doucement en pluye, & en rosée, ces goutes qui coulent de l'Air, sont des larmes qu'il espanche, plustost pour fauoriser le trauail des laboureurs, que pour tesmoigner sa contrainte. Ie veux que le feu se rende inuisible dans sa sphere, afin de se soustraire à l'Empire de son Monarque, il ne sçauroit toutesfois luy refuser ses seruices & son hommage. Il est l'esclaue de vos volontez dans les vsages communs, & domestiques : vous le mettez en prison dans les fournaux, & les cauernes: & quoy qu'il tasche de s'eschapper par diuers eslans, des ouuertures du Mont Gibel & du Vesuue, vous le resserrez encore plus à l'estroit dans vos canons, & vos grenades. Que si dans l'esclat de son tonnerre, il donne des marques de son impatience, il ne laisse pas de vous rendre des effets de son seruice, parce que Dieu luy en donne l'ordre. En vn mot toutes les creatures trauaillent à l'execution des commandemens de ce grand Roy, il n'y en a pas vne qui ne soit en mouuement, pour suiure son ordonnance. Quoy que le Firmament soit immobile, il n'est pas oisif puis qu'il ne demeure dans ce repos que pour marquer, si elles sont dans l'obeissance, ou si quelqu'vne s'en emancipe. Ne t'étonne pas que ie parle de ces estres insensibles comme s'ils auoient du discours, & de la raison ; car de vray leur seruice est si parfait, & si re-

glé, qu'on iugeroit que cette perfection ne leur manque pas, afin d'oüir les volontez de leur Monarque. Pour ne point dissimuler ce que ie pense, leur soumission fourniroit vn iuste reproche à l'homme, manquant au tribut que la plus farouche & la moins intelligente nature rend à celuy, qu'elle ne peut connoistre. De moy ie n'attens rien moins de ton courage que de la vertu de ceux qui ont tousjours regardé ces diuines volontez, comme la reigle infaillible de leur conduite. Quoy que souuent elles leur ayent semblé rudes, ils les ont tousiours estimées adorables : moins ont-ils eu d'inclination à les suiure, plus ont-ils esperé de gloire à s'y soumettre. De sorte que iamais ils n'ont consideré leurs disgraces ny leurs Tyrans, que comme des Ministres de Dieu qui leur intimoient ses volontez, & les aydoient à les accomplir. Ainsi les Nerons & les Diocletians, les Domitians & les Deces, & le reste de ces illustres bourreaux du genre humain, ne les ont pû estonner auecque tous leurs tourmens & toutes leurs gesnes ; à cause qu'ils sçauoient bien que dans leur mauuaise volonté, il y en auoit vne bonne qui demandoit du courage & de la constance à leur vertu. Il me seroit impossible de te produire vn plus glorieux exemple que celuy du grand saint Loup. Comme ce genereux Euesque, à qui rien du veritable Pasteur ne manquoit, que le nom, apprit qu'Attila, qui traisnoit la mort & le Martyre par toute la terre, s'approchoit de Troye, pour en faire les funerailles, il resolut de luy aller au rencontre, pour coniurer cette tempeste. Le Barbare touché de cette inuisible Majesté, qui oblige mesme les Tyrans de rendre honneur à l'innocence, luy ayant dit pour excuse de la charité, qu'il pretendoit luy persuader, qu'il estoit

estoit le fleau de Dieu. A ces mots le bon Prelat n'eut que ces memorables paroles pour response. S'il est ainsi ; venés aymable fleau de mon Dieu , venez: ie n'ay garde de vous fermer les portes de ma ville. Si vous desirez le Pasteur & toutes les brebis en sacrifice , nous sommes prests , ô mon Dieu ! de rendre cét hommage à vostre bonté , ou bien à vostre iustice. Venez fleau de mon Dieu , ie vous ouure mon cœur & ma ville. Hé ! qui pourroit vous empescher d'auoir le mesme sentiment dans les afflictions qu'il vous enuoye , ou comme peine ou comme espreuue ? Peut-estre qu'on veut nos biens & nos fortunes : venez fleau de mon Dieu , venez sainte pauureté , ruinez ma famille , ostez moy le pain & la vie , il m'est iuste de mourir , puis qu'il luy est aggreable. Ie ne vous cacheray rien , entrez dans tous les coins de ma maison, menez-moy à l'hospital, faites-moy languir de faim , ie le desire , mon Dieu le commande. Possible que l'affliction en veut à mon corps, ie sents les dispositions d'vne longue maladie, qui fait lentement ses approches. Venez fleau de mon Dieu , ie m'abandonne à vos douleurs. Tenez ma teste , fendez-là d'vne cruelle migraine : Voilà mes pieds, attachez-les sur vn peu de paille auecque les goutes : voilà mes reins , deschirez - les d'vne pierre : voilà mes os , consumez - les d'vne ardante fievre , peste , chancre, fer, & feu , si mon Maistre le veut , estouffez , rongez , couppez , bruslez ces mains , ces pieds, ce cœur, & ce corps , ce qui plaist à mon grand Dieu , doit agréer à sa chetiue creature. Mais on attaque mon honneur : ce n'est pas assez à mes ennemis de me faire mal-heureux , pour contenter leur cruauté, il faut me rendre infame. Venez, venez fleau de mon Dieu. Ie consens à mon entiere

ruine : ie donne ma reputation en proye aux langues & à l'enuie. Que ie sois noir, que ie sois blanc, il ne m'importe, pourueu que mon souuerain Monarque soit content, rien ne m'est insupportable. Celestin, il n'y a rien dans cette resolution que tu ne doiue dire à ton Dieu : car enfin c'est luy qui te chasse de Rome : c'est luy qui t'enferme dans cette prison: c'est luy qui te charge de tes fers ; c'est luy qui entretient cette langueur qui te consume. Tu serois iniuste de te plaindre de ceux qui ne sçauroient seulement te regarder, s'il ne leur en donnoit la permission & la force. Ce ne seroit pas neantmoins assez pour former dans ton ame vne resignation parfaite, de considerer la volonté eternelle de nostre souuerain Maistre, comme vn principe exterieur à vos souffrances. Pour gouster auec extase la douceur de cette pensée, il faut que vostre raison vous la face voir cooperant à tous vos maux & produisant par elle-mesme cette douleur & ces ouurages qui taschent de vous tirer à l'impatience. Et afin qu'il ne manque rien aux charmes de cette consolation, souuiens-toy continuellement, que comme l'immensité de Dieu, qu'il estend par tout, le met tout en chaque chose, de mesme son extréme bonté qui arreste sa Prouidence à la conduite generale du monde, en applique tous les soins aux moindres accidens de vostre vie.

IV. Poesie.

C'est vne vieille resuerie ,
Qui n'a maintenant plus de cours
Et qui ne fournit au discours,
Qu'vn beau sujet de raillerie:

De

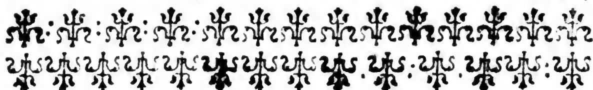
De vouloir que cét Vniuers
Dans ses mouuemens si diuers,
Se gouuerne sans Prouidence,
Et que tout aille à l'abandon
Du hazard & de l'imprudence,
Dieu negligeant le soin de son precieux don.
De moy qui connois la nature
Et qui marque son reiglement,
Ie me croirois sans iugement
De l'accorder à l'auanture;
Dieu seul qui l'a tiré du rien,
Est son Autheur & son soustien,
Qu'il laisse vn moment sa conduite,
Elle tombe en confusion,
Et se verra bien-tost reduite
A retourner au lieu de son extraction.
Il n'est rien d'assez inutile
Pour ne pas sentir le secours
De ses vigilantes amours;
Il est le Tuteur du Pupille:
Sa bonté s'estend sur les Rois,
C'est elle qui leur fait des Loix:
Mais quoy qu'elle pense aux Monarques,
C'est sans mespris du villageois,
Qui void esgalement les marques,
Les soins de sa douceur, & l'effet de son choix.
N'est-ce pas sa main qui preside
A la naissance des serpens,
Et des autres monstres rampans?
C'est son œil qui leur sert de guide:
Le moucheront & le lezard
Ne souffrent iamais le hazard,
Mesme l'aspic & la vipere,
Quoy qu'elle naissent sans honneur,

L'ont pour protecteur & pour pere,
Iamais le moindre d'eux ne demeure mineur :
Qui peut ignorer que l'austruche,
N'a point de cœur pour ses petits,
Qu'elle abandonne aux appetits
Du dragon qui leur fait embusche ?
Mais qui ne sçait que leur berceau
Demeure seur au bord de l'eau
Tandis que sa bonté les veille,
Et que ce nid n'est pas éclos,
Qu'il vit, qu'il dort & qu'il sommeille,
Dieu se chargeant du soin d'asseurer son repos.
Le corbeau iugeant à son aisle,
Que le crime d'vn autre oyseau
A fait blanchir le poil nouueau
Des vrais enfans de sa femelle s
Piqué d'vne ialouse humeur,
Sans se flechir à sa clameur,
Il desauouë sa nichée,
Dieu qui ne peut la voir mourir
Luy vient apporter la bechée,
Quand sa bonté luy dit, qu'il la faut secourir.
Si le passereau solitaire
Gemit sans cesse dans les bois,
Par le ton mourant de sa voix
Il entretient son Tutelaire,
Et par de si charmans appas,
Luy recommande son trespas,
Dieu s'enclinant à sa priere :
Dispose l'heure de sa mort
Et prepare son Cimetiere,
Quand pour ne plus veiller, vne fois il s'endort.
Mais quoy cette bonté supréme
Qui daigne penser aux Oyseaux,

Estend

Estend ses soins aux arbrisseaux,
Elle les plante, elle les seme:
C'est Dieu qui met dans leurs pepins,
Les hauts Cedres & les Sapins:
C'est luy-mesme qui desuelope
Les Lis, les Roses & le Tin;
C'est luy qui fait leur horoscope,
Lors qu'il couure leur corps d'vn delicat satin.
Que s'il pare les plus superbes,
Il peint aussi ces moindres fleurs
Que l'Aube seme auec ses pleurs:
Il sçait le compte de ces herbes
Qui ne sont fruict ny ornement
Du plus bas & vil Element:
Sans son congé la moindre fueille
Ne tombe pas de son rameau,
Auant que la Bise la cueïlle,
Il faut auec respect s'approcher de l'Ormeau.
Sans vne coulpable ignorance,
Qui peut reprocher les tesmoins
Des doux & charitables soins
D'vne eternelle Prouidence:
Croiroit-on que les moindres maux
Ne touchent pas les Animaux,
Sans les ordres de sa Sagesse,
Et que l'Homme leur puissant Roy,
Souffre l'assaut de la tristesse
Contre l'intention & l'aueu de sa Loy?

ARGV



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE TROISIESME.

I. PROSE.



Mesme que ie gouſtois la douceur de cette Poëſie, & que i'en conſiderois les veritez, comme autant de belles Eſclaues attachées à la delicate chaîne du vers, la Sapience rompant cette importune contrainte, continua ſon entretien en ces termes. Ie me trompe ou tu comprens aſſez par la conſideration de ce Domaine, qui ſoumet abſolument toutes choſes à Dieu, qu'il ne peut rien faire dont les creatures puiſſent murmurer. C. Madame vous m'auez parlé auecque tant de clarté de la dependance des eſtres à leur principe, que tout abatu que ie ſuis, il m'eſt impoſſible de douter. I'ay pareillement compris de voſtre excellent diſcours, que la Prouidence a ſes veuës ſi arreſtées & ſi tenduës ſur nos actions, que tout ce qu'on a feint d'Argus, n'eſt qu'vne fable imparfaite; pour me declarer cette continuelle attention. Mon deſir ſeroit maintenant d'apprendre vos inſtructions, pourquoy cette Prouidence, qui gouuerne tout, ſouffre que l'homme, qui eſt le plus

cher

cher object de ses amoureuses veilles, soit ordinairement le deplorable sujet de l'infortune. Th. Ce seroit vne curiosité sacrilege de chercher la raison de la conduite de Dieu, si cette connoissance ne deuoit seruir de motif à l'amour, que merite sa magnifique bonté. L'estime que i'ay, que c'est là le dessein de ta demande, m'oblige de ne te pas refuser vne faueur à laquelle de moy-mesme ie me disposois, sans ta priere. Et pour ne te point faire languir apres vn secret de telle importance, ie te diray sans aucun destour, que le dessein de Dieu dans les souffrances de ses Esleus, est de les separer des creatures pour les vnir à soy-mesme. Voilà le projet de cette aimable Prouidence, dont ie t'ay entretenu: voilà l'heureuse fin, qu'elle se propose dans ces rudes espreuues, où elle semble vous abandonner. Or pour comprendre la grandeur de ce dessein, il se faut souuenir d'vne verité, qui ne trouue point de contradiction, mesme dans ces esprits qui font vanité de combattre toutes les autres. Et à vray dire, il est impossible de nier, que l'vnion auecque Dieu, ne soit le souuerain bonheur de l'homme, puisque le souuerain bon-heur de l'homme est l'vnion auecque le souuerain bien, & que Dieu est le souuerain bien. La beatitude d'vne creature est, où elle a son repos: ainsi voyons-nous que la pierre demeure immobile au centre, & que le feu n'a plus dans sa sphere l'impatience,& les inquietudes, qui l'agitent lors qu'il en est esloigné. Et pour laisser vne deduction, qui te pourroit apporter plus d'ennuy, que d'instruction, il n'y a point de doute, que l'vnion auecque Dieu ne soit vostre souueraine felicité, puis que c'est vostre derniere fin. Vous auez cette grande obligation à vostre Createur, qu'il n'a pas dressé vostre naissance autre part, & que comme

vous estiez dans luy deuant que d'estre, par l'eminence de sa Nature, il vous y veut remettre, par la possession eternelle, & l'attache bien-heureuse de toutes vos puissances à cét objet infiny, cela supposé, il faut auoüer, si les miseres de cette vie vous approchent de Dieu, & que les prosperitez vous en separent, qu'on doit changer le nom aux choses, & appeller faueur, ce que vous nommez persecution. D'autant que ce qui procure nostre bien, & nos auantages, ne sçauroit souffrir qu'on le traitte auecque tant d'outrage & d'ingratitude, que de luy oster vne qualité, dont il fait ses offices & acquitte tous les deuoirs. Ie te coniure, mon cher disciple, de ne pas refuser de faire vn tour, qui peut estre te semblera long, quoy que tu le puisse iuger profitable. Ces labyrinthes, qui meslent vos promenades dans les allées confuses & couppées d'vn parterre, ne vous perdent en fin que parmy des fleurs, & des odeurs. I'espere, si ie lasse ton esprit, que ce ne sera que pour le conduire à son repos. L'vnion auecque Dieu est le vray bien de l'homme, donc ce qui rompt ses chaines, au lieu de l'affliger, l'oblige. Cette consequence est naturellement liée à ce principe, & partant tout le monde en void la suite necessaire. Reste maintenant de faire connoistre, que les souffrances & les larmes sont ces heureuses eaux de depart, dont l'amertume separe vostre cœur des attaches vicieuses qui empeschent ses saillies vers le Ciel. Ie n'en veux prendre les preuues, que d'vne experience, qui est autant sensible que dõmageable. La prosperité que les hommes estiment toute la douceur, & le bien de leur vie, a ce mal qu'elle trompe leurs esprits en flatant leur nature : au contraire l'affliction découure l'inconstance, & le peu de valeur de ce qui tasche de les seduire. Toute la

Philosophie

Philosophie s'employeroit inutilement pour vous persuader qu'il n'y a rien d'aimable parmy les creatures : les sens charmez d'vne fausse douceur qu'ils en retirent démentent les plus solides raisons de la Morale, & font soupçonner les meilleures maximes d'impostures : vn pauure cœur se fond dans les delices, & la volonté n'ayant de l'inclination que pour ce qui luy promet de la ioye, se porte & s'arreste à aimer ce qui luy paroist desirable. Ainsi elle s'endort dans la poursuite du bien qu'elle recherche, ou du moins elle s'amuse à l'apparence qui l'a surprend, & qui la trompe. Il est vray que les inquietudes qu'elle souffre dans ses plus molles joüyssances, luy font assez comprendre, que son Createur luy a preparé d'autres felicitez que les sensibles. Mais l'alliance de l'esprit auecque le corps, contraint toutes ses saillies, & empesche les nobles mouuemens que le Ciel luy inspire. La flame n'est pas allumée pour languir dans vos fournaux, ny pour noircir vos cheminées, toutefois pendant qu'elle trouue du bois, elle s'y arreste, de sorte que ce qui la nourrit, la captiue. Bien d'auantage, elle rencontre par fois des matieres si gluantes, que contre toutes ses inclinations, elle y vole, & s'y attache auecque tant d'auidité, qu'on iugeroit que c'est sans violence. Ah ! qu'il n'est que trop vray, que vostre pauure ame demeure comme colée à la terre, tandis que les sens y trouuent leur amorce ! Pour lors, cette illustre captiue n'a pas la liberté de s'occuper aux grandes fonctions de ses puissances : l'exercice de sa vertu luy est vne pratique inconnuë, les vices la tyrannisent, & sous l'injuste Empire de la chair, luy sont vne insupportable seruitude. Qui peut rompre ces chaînes & remettre la raison dans ses droits ? rien plus puissamment que l'aduersité. C'est elle qui

elle qui vous fait comprendre, que vos yeux, voſtre gouſt, & vos autres ſens ſont les trompeurs, les Tyrans & les Demons de l'homme: trompeurs, puis qu'ils perſuadent l'ombre pour la verité: Tyrans, puis qu'ils font vne ſi iniuſte violence à la raiſon: Demons, puis qu'ils vous tentent auec vn danger euident, & preſque ineuitable de vôtre ruine. C'eſt elle qui vous deſcouure l'infidelité des creatures, & la vanité de leurs charmes. C'eſt elle qui eſprouue les amitiez, ſeparant ceux qui adorent la fortune, de ceux qui ayment la perſonne. C'eſt elle qui dans les plus ameres aigreurs de cette vie, ouure de ſecretes ſources de douceurs à l'ame, qui luy font meſpriſer les plus delicieuſes voluptez. Que ſi le plus ſcrupuleux aphoriſme reconnoiſt qu'vn mal en ſoulage quelquefois vn autre, & qu'vne playe peut guerir vn malade, ce n'eſt pas vne petite faueur de Dieu, que l'affliction nous attaque; & au contraire, c'eſt vn grand malheur d'eſtre touſiours heureux, Dauid poſſedoit ſans doute de ſignalez bien-faits de la liberalité de ſon Monarque: De Paſteur il l'auoit fait Roy, & d'ignorant, Prophete; & neantmoins il ne creut iamais ſa Muſe mieux obligée de luy chanter des Cantiques, que quand il ſe vid humilié. Ce fut lors qu'il auoüa que la Prouidence de Dieu prenoit ſoin de ſon ſalut, & que Dauid eſtoit vn des amis de ſon cœur. Il faudroit auoir la douceur, & les charmes de ſa harpe, pour te dire les ſentimens de ſon ame. Ne prens ce que ie taſche de t'en exprimer, que pour vne legere expreſſion d'vne extaſe parfaite, & d'vn mouuement, dont le ſeul eſprit eſt capable.

I. POESIE.

Le bon-heur de mes sens empoisonne mon ame,
L'absynthe & le sené nous tirent du tombeau :
Si i'ay de la vertu, dois-je auoir de la flame ?
Son esclat est trompeur, quoy qu'il paroisse beau.
Le charme du plaisir n'est qu'vn fatal buscher,
S'il flatte mes desirs, c'est pour me rendre infame:
Ie me brusle aussi-tost que i'en veux approcher :
Le bon-heur de mes sens empoisonne mon ame.
Tout ce qui luit à l'œil ne le doit pas conduire,
Vn ardent dans la nuict est vn mauuais flambeau :
Mon cœur fuit la douceur qui pretend te seduire,
L'absynthe & le sené nous tirent du tombeau.
L'esclat des vains honneurs veut estre mon vainqueur,
Ie ne peux le souffrir sans meriter du blasme :
Esloigne ma raison leurs attraits de mon cœur,
Si i ay de la vertu, dois-ie auoir de la flame ?
La chair n'a point d'appas pour vne ame immortelle,
Ses infames plaisirs sont leurre de corbeau
Mesprise ses douceurs, oppose-leur ton zele,
Son éclat est trompeur, quoy qu'il paroisse beau.

II. PROSE.

FIdele appuy des ames desolées (repris - je aussi-tost) vous mettez tant de graces & de douceurs dans vos remedes, qu'ils guerissent les malades en les flattant. Et certes de moy, i'y prens vn tel goust, que la moindre interruption de vos charmans discours me donne plus d'impatience que l'excez de mon mal

mon mal ne me cauſe de peines. Toutefois puis que vous m'aués apris que i'y dois pluſtoſt chercher ma gueriſon, que le plaiſir, & qu'il vaut mieux qu'vne medecine ſoit vtile qu'aggreable, ie me veux moy-meſme ſevrer de la douceur, & mettre quelques faſcheux momens dans ces bons interualles, que vous donnez à ma douleur. Ie comprens aſſez que la mauuaiſe fortune nous détrompe des illuſions de la proſperité : mais comme vous m'auez aduerty qu'elle nous ſeparoit des creatures, ie deſirerois bien voir les liens inuiſibles, qui nous y attachent, & comme quoy cette heureuſe ſeparation ſe fait. Ta demande (repartit la Sapience) m'aduertit de mettre vn peu plus de iour dans mon diſcours, & de dreſſer pluſtoſt ma pointe, ſuiuant la methode des Philoſophes, que l'artifice & les deſtours des Orateurs. Cette franchiſe m'oblige, parce qu'elle me fait connoiſtre le deſir que tu as de mes enſeignemens. Rens-toy donc attentif, & taſche de ſuiure ma penſée. Tu as ſagement dit, que les liens qui arreſtent l'homme aux creatures ſont inuiſibles : par-là ie iuge que tu comprens ſon attache toute ſpirituelle. On doit diſtinguer deux ſortes d'vnions, l'vne naturelle & l'autre morale ; le vulgaire ne connoiſt que la premiere, & ne s'imagine pas que deux choſes ſoient conjointes, s'il ne void des cordes, des clouds, ou quelque matiere qui frappe ſes yeux. Mais les doctes, & ceux qui ont la veuë delicate, apperçoiuent meſme entre les choſes ſeparées de lieu, de certains nœuds, qui les approchent, & vne ſubtile cole qui les vnit. Et quoy que l'ignorance ne voye pas des liens que tout le monde ſent, il ne faut pas ſur cette mauuaiſe raiſon les rejetter, ny croire qu'il y ait de l'extrauagance à vouloir perſuader ce ſecret. Lors que l'aimant agit ſur le fer, & qu'il

l'attire auecque tant de violence, nous ne laissons pas d'accorder vne puissante qualité, ou quelque substance deliée entre deux, qui est la main cachée de cét insensible amoureux. Ainsi deués-vous supposer, qu'il y a quelque chose, qui vous attache aux creatures, quoy que personne ne touche & ne voye ces liens. Et ces attaches sont vos desirs, vôtre amour, vos complaisances, vostre ioye, & ces autres mouuemens de l'ame, qui regardent le bien ou le mal sensible. Le desir tire le cœur vers son obiet, l'amour l'en approche, la complaisance l'y cole, & la ioye l'y plonge. En vn mot, de vostre part, vos affections sont vos liens, si vous desirez ou aymez quelque chose, vous luy estes attachez. Du costé de l'obiet la bonté & la beauté, sont les cordes qui vous serrent. Et voilà ce qui du Roy de l'Vniuers fait vn Esclaue plus malheureux, que les criminels de la Galere. Ce n'est pas mon dessein de condamner tous les souhaits & toutes les inclinations de l'Homme : ie sçay trop bien que ce sont des presens de la Nature, ou pour mieux dire des bien-faits de son Auteur, qui regardent la commodité & les delices de vostre vie. Il n'y a que leur excez qui merite du blasme, & qui soit digne de correction. Dieu par vne haute prouidence a mis des attraits, & de l'amour dans ses creatures, afin d'en entretenir le commerce & les amitiez. Autrement, l'homme n'y trouuant pas ses aduantages, & son plaisir, ce qui a esté fait pour son seruice, ne seruiroit plus qu'à son mespris. Vn grand Roy ne s'abbaisse à regarder ses vassaux,& ses suiets que par la consideration des hommages qu'il en reçoit. Mais comme on blasmeroit vn Prince qui obeyroit à ses laquais, aussi ne peut-on approuuer l'excessiue passion que vous auez pour les choses crées. Ce desordre arriue

dre arriue neantmoins quelquefois,& on ne voit que trop ſouuent, que le Maiſtre flatte ſon valet. Tu n'ignores pas que Dieu a mis l'homme dans le Monde pour y commander, que ſes parties eſtendent les Prouinces de ſon Empire, & que tous les Eſtres ſont les vaſſaux de ce Monarque. Or comme vn ſeruiteur poſſede par fois ſi abſolument ſon maiſtre qu'il perd ſa dignité, ſoit que l'aſſiduité de ſes ſeruices, la complaiſance de ſes humeurs, ſoit que l'effet de quelque charme attire ſes bonnes volontez. De meſme, pour ces trois principales cauſes nous voyons que l'homme qui doit poſſeder les biens de la Nature, ſe laiſſe trop ſouuent poſſeder à eux. N'eſt-il pas vray en premier lieu, qu'il y a des perſonnes, qui s'eſtiment ſi peu qu'elles ſe donnent gratuitement, ou du moins ſe vendent preſque pour rien? Ces petits ſoulagemens que le corps tire des richeſſes, de la gloire, & de la volupté, le commandent auecque tant d'empire, qu'il ne luy eſt plus libre d'agir en Souuerain, ny de receuoir les ſeruices qui ſont deus à ſa naiſſance. Que ne m'eſt il poſſible de t'eſleuer ſur cette haute montagne, d'où le grand Cyprien monſtroit toute la terre à ſon cher Donat? ô Dieu! que tu verrois vne longue chaiſne de forçats,& qu'il te ſeroit aiſé de remarquer la verité de ma propoſition: Iettant les yeux dans les villes, tu apperceurois vne groſſe troupe noire,qui n'ayant point d'autre liurée que les fourmis, n'a point auſſi d'autre occupation, que de traiſner iour & nuit quelques grains de bled dans leur tas de pouſſiere, ou de faire vne infinité d'inutiles tours pour les conſeruer. Les autres rampent en limaçons dans l'ordure, mais auecque tant de contrainte, que tu les croirois colés de leur braue, où ils ſemblent uoir quelque mouuement. Et quoy que l'employ

des premiers ait le pretexte de la Iustice, ceux mesmes qui la rendent aux autres, se la refusent, ne pouuans rompre vne seruitude qu'ils nommment injuste. Pour les seconds (ce sont les voluptueux) bien que la chair les chatoüille, & tasche de les contenter, ils confessent que leur plaisir n'est pas d'autre nature, que celuy d'vne personne qui se grate. Et neantmoins tu en verras vn qui file dans le sein d'Omphale, vn autre qui chausse des souliers à sa maistresse : vn troisiesme qui prend medecine, & à qui la complaisance ouure la veine, lors qu'il se porte bien : vn quatriéme qui donne de l'encens à son Idole, & qui la traite d'immortelle quand elle commence desià de pourrir. I'ay honte de te dire que Hercule est le premier de ces infortunez esclaues, vn Roy Goth le second, Themistocles le troisiéme,& Aristote le dernier. Que si tu portes la veuë à la cāpagne,tu y verras des hommes qui courent la poste, trauersent les forests, passent les mers, & qui font mille courses dans le monde. Garde-toy pourtant bien de croire qu'ils n'ayent point de chaîne : leur longe est vn peu plus grande que celle des autres, mais ils sont liez, & si tu escoutes leurs plaintes, leur attache est beaucoup plus importune, que celle qui est plus courte. Que si tu veux vne deduction plus claire:dis-moy ie te prie vn homme qui ne peut aller dans son grenier, sa caue, son verger, ses prez,& sa vigne ? a il de la liberté, ou plustost n'est-il pas retenu comme ces bestes, qui n'ont point d'autre campagne que l'estenduë d'vne corde mediocre ? Celuy que la volupté traisne où il luy plaist, peut-il fuir à son gré ? Celuy que l'ambition gouuerne, se flatte-t'il sans mensonge,d'vne franchise sans contrainte ? Mais pourquoy l'homme se laisse-t'il ainsi mettre les fers ? i'en ay marqué la premiere
cause

cause dans ces chetifs seruices que vous retirez des creatures, & dans cette aueugle persuasion, où vous étes, que ce seroit ingratitude de refuser vostre amour à ce qui vous consacre son obeyssance. En quoy vous oubliez vostre dignité : puis que vous receuez de vostre part auec obligation de retour, ce qui n'est de la leur que l'acquit d'vn hommage deu à vostre excellence. De plus i'ay adjousté, que comme il est des seruiteurs qui gagnent leurs maistres par la flatterie, qu'ils apportent à toutes leurs inclinations, à cause que cét estude complaisant, qui ne regarde que leur fortune paroist d'abord vn veritable amour de leur personnes : ainsi nous voyons que les creatures, soit par sympathie à vos humeurs, soit par inclinations à leur propres interests, cherchent de se mettre en credit aupres de vous, par cette officieuse dissimulation de bien-vueillance, dont elles surprennent vostre credulité. En dernier lieu i'ay attribué cette seruitude de l'homme aux secrets d'vne Magie, qui trompe son iugement, pour corrompre sa volonté, non pas que ie vueille dire, que les estres sans raison soient capables de cette ruse ; mais bien que l'opinion commune, leur donnant trop d'estime, elle cause cette illusion dans vos esprits, & vous en persuade le merite. Et à parler sincerement, il n'est pas aisé de se defendre d'vn charme si vniuersel, & d'vne peste si generale. De quelle sagesse faudroit-il estre doüé, pour mespriser ce que tout le monde adore, de quelle hardiesse, pour choquer les sentimens communs, & de quelle force pour resister au courant d'vn fleuue, qui se respand sur la pente de vostre Nature ? Voilà à mō aduis trois fortes raisons de vostre esclauage, qui font les nœuds de cette triple chaisne, qu'on ne rompt pas sans peine, & qu'on souffre tousiours auecque

douleur. Il vous reste vne seule difficulté à former sur ce sujet : d'où vient que l'ame qui a des pretentions eternelles, & qui n'est sortie du rien, que pour entrer dans la possession du tout (ie veux dire de Dieu) laisse ainsi vaincre ces genereuses saillies, qui la portent vers le Ciel : que si l'esprit s'abbaisse par le corps, pourquoy le corps ne s'esleue-t'il quelquefois par l'esprit ? Sans peine on peut respondre auecque satisfaction à cette doute. C'est vne des incommoditez du mariage, que l'espouse suiue toutes les volontez de son mary, & prenne mesme les inclinations de sa mauuaise humeur. Et quoy qu'il semble que cette loy soit injuste, & qu'il n'y ait point de raison d'obliger vne honneste femme d'achepter auecque son doüaire, & les attraits de son visage, les caprices d'vn homme, il en faut neantmoins passer par là, d'autant qu'il est inéuitable au foible de suiure l'impression du fort, s'ils ont vne attache commune. L'ame est l'espouse du corps. L'alliance qui ne fait qu'vn tout de ces deux parties, serre les nœuds de l'obligation qui l'attire aux aueugles passions, & aux déreglez mouuemens de la chair. On ne peut douter de cela, puisque le corps qui se corrompt, abbaisse l'esprit qui est incorruptible. Voilà d'où viennent les plaintes de ce grand Apostre, à qui Iesus-Christ n'auoit pas osté la loy de la chair, quoy que par l'abondante infusion de ses graces, il l'eust soumis aux mouuemens de l'esprit. Que si tu desires penetrer plus auant, & connoistre ce qui forme dans l'ame cette injuste necessité d'obeyr au corps, & qui luy oste la puissance de l'esleuer, ie te diray premierement qu'vn esclaue n'en peut deliurer vn autre. Et partant, que l'esprit estant tout lié au corps, il ne le peut déprendre des attaches qui engagent sa liberté aux

berté aux creatures, & qui forcent la resistance. Mais ce qui fait penetrer le fonds de cette difficulté, c'est, comme i'ay insinué, que nous n'auons de l'attache que pour les objets, pour qui nous auons du desir, & de l'amour, & que nous n'aymons, & desirons que ce qui nous est connu. Or toutes nos veuës, & nos connoissances ayans vne forte liaison au sens, & rien ne nous estant connu que par l'œil, l'oreille, le goust, l'odorat, & le toucher, est-ce merueille que l'esprit n'ait point d'amour pout des choses inconnuës: & que le cœur n'esleue pas ses mouuemens hors du sensible, où il est arresté, & par le goust qu'il y trouue, & par le defaut des reconnoissances spirituelles, qu'il n'a pas? La volonté de l'homme est vne pauure aueugle, si elle manque de conduite, elle n'a point de mouuement. Il est vray que la Foy vient au secours de l'ame attachée au corps, mais la reuelation estant obscure, elle ne communique pas assez de iour pour percer les tenebres, qui luy cachent l'excellence de son bien. Il n'y a que ceux qui ont des-ià vaincu la tyrannie des sens, qui soient disposez à voir les sombres beautez de cét excellent object. Encore est-il dangereux, que l'ame n'estant pas tout à fait degagée de la societé de la chair, elle ne tire son propre bien aux defauts du sens, & forme vne idée imparfaite de ce qui est tout parfait. En quoy elle souffriroit vne plus dommageable imposture que l'œil qui iuge toutes les couleurs iaunes, s'il est malade de cette couleur. C'est ce qui a fait la manie de Manez, & de tous ceux de sa secte, qui se sont imaginez vn Corps diuin, ou vn Dieu corporel, Parce que leur esprit opprimé sous la chair, ne pouuant rien conceuoir au dessus de son impureté, donne de l'encens à ses feintes, au lieu d'adorer son Createur. Si tu veux maintenant

comprendre la dureté de ces chaisnes, & l'iniustice de leur violence, tu le pourras par cette consideration: que l'homme estant composé d'esprit, & de corps, il seroit bien raisonnable, que la plus basse moitié de luy mesme suiuist les elans de la plus haute, ou du moins, qu'elle ne la trainast plus dans ses imperfections, pour produire vne preuue sur ce sujet qui soit de l'intelligence du peuple, il me plaist bien de te faire ouyr les plaintes d'vn de ces captifs d'eux-mesmes. Ce seroit celles de ce grand Disciple à qui i'ay communiqué les plus claires lumieres de ma science, & que i'ay esleué dans ma chaire, pour l'instruction de toute l'Eglise. Incomparable Augustin.tu as senty la contrainte de ces lacets: au moins ne sçauroit-on te couurir au soupçon d'impatience, si tes souspirs ne sont pas vne preuue de ta douleur. Ce genereux Esclaue touché de sa trop longue, & trop iniuste seruitude, apres auoir parlé des empeschemens de s'vnir à celuy qu'il connoissoit pour son vray, & souuerain bien, adjouste. C'estoit là l'vnique sujet de mes souspirs, arresté à cette vaine occupation, non pas auec vne chaisne de fer, mais par ma volonté beaucoup plus dure que ce metail. C'estoit la matiere dont mon ennemy inuisible auoit fait les menottes, dont il m'attachoit. D'autant que d'vne mauuaise volonté naist vne opiniastre conuoitise, & pendant qu'on se relasche honteusement à la conuoitise, il se forme vne coustume, de la coustume se fait vne necessité. Tout cela comme autant de chaînons, & d'anneaux (ce qui m'a obligé de nommer mon desastre vne chaisne) me tenoit captif dans vne insupportable contrainte. Pour ce desir que vous m'auez inspiré de vous seruir, & de me consacrer entierement à la poursuite de la vraye ioye (qui n'est autre que vous, mon Dieu)

Dieu) il n'estoit pas encore assez fort pour vaincre ces premieres inclinations que tant d'années fortifioient. Et puis, ayant expliqué le combat de deux volontez en soy, pour marquer l'effort d'vn captif qui veut rompre son attache, il continuë. Les pensées que i'auois de me porter à vous, estoient semblables aux efforts de ceux, qui taschent de se leuer, & qu'apres s'estre mollement tournez dans leur lit, s'y laissent vaincre par le sommeil. Et quoy que les veilles soient preferables au sommeil, souuent neantmoins le paresseux marchande de quitter le lit, & bien qu'il sçache qu'il est grand iour, vn certain engourdissement l'attache sur le duuet, & le contraint d'y demeurer apres le iour. De la mesme sorte ie sçauois bien qu'il eust mieux valu suiure les attraits de vostre amour que d'obeyr aux mouuemens de la Passion. Mais si la genereuse resistance de l'esprit m'agreoit, & taschoit de me faire vaincre, les flatteries de la chair charmoient, & lioient mes desirs. Ie disois bien, tout maintenant, tout maintenant attendez vn peu, mais ce tout maintenant, ne s'auançoit iamais, & ce tout à cette heure ne venoit point, & ce moment duroit des années. Pauure miserable, helas! qui me deliurera de ce corps mortel, sinon vostre grace, mon Dieu, par les merites de Iesus-Christ mon Seigneur? Te semble-t'il qu'on puisse rien adjouster pour faire voir la tyrannie de l'affection, qui nous attache aux creatures? certainement, ou elle est inexplicable; ou ces paroles l'expliquent. Tu luy auras l'obligation d'auoir voulu estre l'interprete, & l'exemple de ces conuulsions, que le cœur ressent lors qu'on luy rend sa liberté. Que si tu veux peser ces derniers mots, tu apprendras, que la seule grace du Sauueur fait cette heureuse separation. Mais pour

conceuoir

conceuoir ce myſtere, remarque que nous pouuons diſtinguer deux ſortes de graces, l'vne qu'on doit appeller la grace de Dieu; d'autant qu'elle conſiſte dans la communication d'vne choſe qui luy eſt propre : l'autre, qui appartient à Ieſus-Chriſt entant qu'homme : parce que c'eſt la participation d'vn mal, dont la Diuinité ne ſe trouue capable que dans le commerce qu'elle a auecque voſtre Nature. Or ie ne veux pas nier que noſtre grand Dieu ne peut retirer l'homme de l'attache vicieuſe qu'il a aux creatures, s'ils agreoit de luy montrer le veritable objet de ſes amours. Ie ſçay trop bien que cette immobilité qui arreſte les Saints à leur bon-heur, vient de ce que cette felicité les rauit ſi puiſſamment, que rien au dehors n'eſt capable d'offrir à leur eſprit des biens, qui ne ſoient dignes de meſpris, comparez à l'infiny, dont ils ont la parfaite joüyſſance. O que vous quitteriez bien-toſt la terre, ſi les richeſſes du Ciel vous étoient connuës! La pierre ne preſſe pas ſa deſcente vers le centre auecque tant de diligence, le feu n'a point d'eſlans qui me peuſſent ſeruir de comparaiſon, & toutes ces saillies, qui portent le fer à l'aimant, & les choſes legeres à l'âmbre, ne ſont que des langueurs peſantes, & des mouuemens endormis pour exprimer le tranſport qui vous rauiroit à Dieu. Mais il reſerue cette heureuſe violence pour l'autre vie, où la neceſſité de voſtre beatitude ſeruira de recompenſe à ces actions qui doiuent étre libres en leur principe, pour en auoir le merite dans leur valeur. C'eſt donc aux graces du Sauueur de faire ce ſouhaitable diuorce de l'homme auecque les choſes ſenſibles, & de rompre les liens qui tiennent ſon ame captiue. Mais qui ſont ces graces? ie l'ay deſia inſinué : c'eſt la perte des biens, & des plaiſirs, l'éclypſe des honneurs, & de la gloire : la ruine

ruine des amitiez & de la fortune : la souffrance des peines & des opprobres. Ce sont-là les seules richesses de l'homme-Dieu, voilà le cher thresor de son cœur & les delices de sa mourante vie. C'est donc de ce fonds qu'il doit tirer les faueurs de ses Esleus, & les graces qui les doiuent attirer à son Empire. Ah ! douces participations des amertumes de Iesus, honorables ignominies de sa Croix, riches pauuretez de sa misere, delicieux dégousts de son fiel ! que vous meritez de desirs, & d'amour, puisque vous retirez les hommes des chaînes, & des fers qui les oppriment. On pourroit auoir du doute de cette verité, si on n'auoit l'experience presque de tous ceux qui possedent les fruicts de la vraye liberté. Celuy qui t'a fait comprendre les peines d'vn cœur engagé aux biens perissables de cette vie, te peut satisfaire sur le projet,& le progrez de sa deliurance. Ne te souuiens-tu point d'auoir l'eu, que le moyen d'ont Dieu se seruit pour le gagner à sa grace, fut de l'affliger de ses peines ? Vous estiez (dit-il) au dedans de moy, & par vne bonté qui n'est conceuable qu'à ceux à qui elle est sensible, vous détrempiez mes ioyes d'amertume, & auec vne misericordieuse rigueur, vous me remplissiez de miseres, & d'angoisses. Pour ce bien fait, mon aimable Sauueur, ie veux auoir d'immortelles loüanges, puis que ie vous ay d'eternelles obligations. Cét aueu solennel d'vne personne si absolument engagée au monde, te pourroit persuader sans contredit, que la grande, & generale methode de Dieu pour attirer les hommes, c'est de feindre qu'il les rebute. Renouuelle vn peu ton attention, pour suiure mon discours. Il n'est point de plus puissant remede pour nous déprendre d'vn objet, que de le despoüiller de tous ses attraits qui luy fournissent son

amorces

amorce, où de monstrer clairement, que ce qui paroist vn bien dans la creature, n'est qu'vn erreur dans nostre pensée. Pour guerir vn malade d'amour y a-il rien de meilleur que de luy rendre ses yeux, & luy faire voir qu'il n'aime que du fard, & du plastre? Quand on aura osté vn pied de patins à cette riche taille, que sa teste n'aura plus ses ornemens : quand elle sera despoüillée de son or & de sa soye, & qu'on luy aura arraché cét yuoire qui iaunit dans sa bouche, pourra-t'on trouuer vn homme assez insensé pour aymer vne naine, & vn chetif reste de femme, qui n'est qu'vn peu de phlegme caché sous vne peau delicate. Voilà ce que Dieu fait contre vn cœur qui est sourd à ses semonces, & rebelle à ses volontez, voyant que ces petites ombres de bien, qui sont dans la creature, font vne si criminelle diuersion de vos amours à son desauantage, ou à parler plus veritablement, au preiudice de celuy qui se laisse tromper. Quoy (dit cette adorable Majesté) faut-il qu'vn peu de richesses fasse mespriser mes thresors, & que ce que i'ay mis dans l'or, & l'argent, pour seruir l'homme, le corrompe? Procez, pertes, malheurs, renuersez cette famille, ruinez ce Palais, desolez cette Prouince : que la pauureté m'ameine cét insolent à l'hospital, & que pour tant de debtes, la misere l'execute iusques à sa chemise. Se peut-il faire qu'vne beauté si legere que celle d'vn visage, donne du dégoust de mes perfections infinies? vn peu de couleur, & de proportion l'emportera-t'il sur vne Essence eternellement adorable? Maladies, effacez ces joües, aueuglez ces yeux, couppez ce front, retirez cette bouche, & de toutes ces belles apparences faites vne horrible figure. Peut-estre que la complaisance des creatures flate ce cœur, & que pour conseruer vn amy, il

amy, il ne se soucie pas de perdre son Dieu. Ie veux que le soupçon attaque cette intelligence, que la jalousie la trouble, que l'infidelité la trauerse, & que le desdain la dissipe. N'est ce point la vanité qui me rauit les hommages qu'on doit à mon excellence? confusions, mesdisances, hontes, mespris, ternissez ce faux esclat, qui esbloüit, & n'esclaire pas: abbaissez cét orgueil, qui enfle l'homme, & qui ne l'esleue point. A ce commandement de Dieu, vne grande fortune se renuerse; ce qui auoit attiré vn nombre infiny d'idolatres, n'a plus que des mocqueurs: cette beauté que l'on consideroit auec admiration, n'est pas seulement regardée auec indifference, la cause de tant de desirs embrasez deuient par vn changement fort leger l'objet d'vne auersion inuincible. L'esclat de ces grands honneurs se perd; ce qu'on auoit porté iusques au plus haut du Ciel, n'a pas mesme place au fond des abysmes, le pauure cœur ne trouuant pas dans ce qu'il aymoit les qualitez d'attache, n'y repose plus: que s'il ne rencontre pas la contrainte d'vne prison, où il paye auec vsure, l'interest des petits contentemens qu'il en auoit tirez, il ne faut point douter au moins qu'il n'y soit sans plaisir, & sans complaisance. D'autant que l'vtile, & l'agreable estant l'vnique motif de nôtre poursuite, si on les separe de l'objet qu'on aime, on oste au cœur la fin de sa recherche, & en suite le principe de son action: l'aduersité est donc vn maistre qui nous apprend que les choses sensibles n'ont rien d'aimable, ou si elles possedent quelque aduantage estans beaucoup plus meslés, du mal que de bien, elles sollicitent moins le desir qu'elles ne prouoquent la haine. Et pour ne rien déguiser, si les hommes se donnoient le loisir de considerer les seruices, & les incommoditez de ces bi-

geouts

geouts ausquels ils prostituent leur amour : si leur consideration estoit serieuse, leur seruitude seroit courte. Regarde, ie te prie, la fortune par ce qui paroist de plus esclatant en ses faueurs. Ces grandes dignitez ne sont-ce pas des cordes, & des chaisnes, qui pour estre d'or, & de soye ne laissent pas de vous rauir la liberté. Vn homme qui en est chargé, se possede t'il soy-mesme ? s'il est Iuge, le moindre artisan a droit sur son sommeil, & sur ses veilles : à peine a-t'il pris son repas qu'il perd son repos. On luy vient dire mille petites nouuelles : l'vn se plaint qu'on luy a desrobé des choux, l'autre qu'on luy a ensorcelé vne cheure : ce troisiesme qu'on a remué d'vn poulce les bornes de son champ, & vne infinité de semblables querelles, à qui vostre sottise donne le nom de grandes affaires. S'il est Gouuerneur de Prouince, le voilà attaché comme vne araignée au centre de sa toile, pour espier de tous costez ce qui pourroit en troubler la tranquilité. Pendant qu'il trauaille aux asseurances de la paix d'vn porte-faix, & d'vne lauandiere, il perd la sienne, tellement miserable par son propre bon-heur, qu'il ne sçauroit gouster le contentement, que ses soins procurent aux plus mal-heureux. Ne croyez vous point, que la condition des Roys, & de ces souueraines Puissances, qui commandent aux ames soit exemptes de cette contrainte ? Plus ils ont de grandeur, & moins possedent-ils de liberté. Ce grand esclat qui les enuironne les descouure à tout le monde, & fait qu'ils ne conseruent pas la liberté de leurs moindres actions. Leurs paroles, leurs gestes, leur mine, leur contenance, leurs regards sont examinez de leurs moindres suiets : s'ils font bien, ils s'aquittent de leur deuoir : s'ils font mal, ils ont ce desplaisir d'auoir leurs valets, & leurs laquais pour censeurs &

ſeurs, & pour iuges. Ie ne dis rien des craintes, des ialouſies, de ſoupçons, & des deffiances que les careſſes de leurs plus affidez donnent à leur eſprit. Le glaiue qui menace leur teſte n'eſt pas touſiours ſouſtenu meſme d'vn foible filet. En vn mot, iamais ils ne ſont exempts des inquietudes, qui ne leur font apprehender la cheute, que lors qu'ils ſont au bas de leur roüe. Il arriue ſouuent que la grande foule de ce perpetuel flux d'affaires, où viuent les Princes, diuertit leur eſprit de cette penſée; mais en fin vn moment de repos, dans cette agitation continuelle, & le moindre relaſche de leur obſeſſion fait auoüer aux plus idolatres de la fortune, que les choux, & les laituës de Carunte ont vn gouſt, qui manque aux delices de Rome. Voulez-vous qu'vn homme ſoit riche? il eſt malheureux: car ſans ſoupçonner temerairement, que ſon bonheur vient de la miſere d'autruy, & que ſes threſors ſont des larcins publics: qu'il a des terres, parce qui les a rauies à vne pauure vefue; qu'il poſſede des maiſons, parce qu'il en a chaſſé des orphelins, que ſes commoditez viennent du deshonneur de ſa famille, & que pour auoir de l'or, & de l'argent, il a vendu ſes filles, & ſa femme. N'eſt-il pas vray que tous ces grands biens ſont des chaiſnes qui le captiuent, des aydes qui luy facilitent le mal, & d'eſclatans demons qui le pouſſent à ſa ruine, Iamais il ne ſera iuſte qu'il ne ſoit pauure: pour luy donner du repos, il luy faut oſter la cauſe de ſes veilles: pour le deliurer de ſes peurs, & de ſes frayeurs, il luy faut rauir ſes diamans, & ſes perles. Tandis qu'il luy reſtera de l'or, il craindra touſiours d'auoir enfermé quelqu'vn dans ſes ſacs auec ſes piſtolles, il regardera par le trou de la ſerrure s'il n'y a point de voleur dans ſon coffre: il ſe leuera quatre fois dans

vne seule nuit, pour voir si vne porte qu'il a fermée luy-mesme de trois verroux, ne s'est point ouuerte. Vne souris dans la paillasse luy persuade que sa maison est pleine de brigans. Le Ciel menace-t'il de pluye ou de gresle,il a tousiours les yeux sur ses champs, & sur ses vignes. Dauantage ce n'est pas assez de se tourmenter des accidens dont il voit les presages, la crainte luy sousleue des tempestes qui ne seront point, vn torrent qui n'aura iamais vne goute d'eau, entraisne sa maison : le naufrage abysme sa marchandise, bien qu'elle soit dans sa boutique. Et ainsi, l'amour qu'il a pour les richesses, luy donne des imáginations, qui chastient sa conuoitise. Ie ne parle point d'vne personne sur qui la volupté s'est acquis du pouuoir, d'elle plus que de tout autre, il est vray de dire, que si elle a de l'amour, elle a vne attache. I'ay pitié de la gesne que souffrent ces insensez, & horreur de la tyrannie de celles qu'ils adorent. Vne seule de leurs paroles ne leur appartient plus, on examine la contenance de ce pauure fou, vn souspir est suspect de trahison, quoy qu'il soit sans dessein, s'il regarde sans congé, ce ne sera pas sans punition. Ce n'est pas assez que la passion possede son cœur, il faut que la flaterie corrompe son iugement : il y a obligation d'estudier des mensonges, pour desguiser ses defauts. Si vne maistresse est farouche, elle est graue, si elle a vne humeur dissoluë, elle est gaye: vse-telle de dédains, elle esprouue, si elle rebute, elle chastie. Et pour faire d'vn Esclaue vn idolatre,le poil que la vieillesse ou la maladie luy arrache, doit tenir lieu de reliques, il faut conseruer les ordures du nez, & de la bouche, comme vn precieux baume, & de la ciuette. Et puis, vous vous plaindrez (petits hommes) si l'on vous deliure de cet esclauage, & vous n'adorerez

n'adorerez pas la bonté de Dieu, qui vous oste vos chaisnes en vous ostant vos amours, vos biens, vos dignitez, & vos richesses? Ah! que c'est vn grand bonheur d'estre miserable. Tu comprens, ou ie me trompe, que ce que vous appellez improprement desastre, sont de douces faueurs du Ciel, & qu'vne main, qui vous blesse, vous guerit; puis qu'elle coupe ce qui vous attache. Ie ne finirois icy ce discours, si ie n'estois obligée de te faire voir à l'auantage de l'aduersité, vne separation bien plus delicate que celle dont ie t'ay entretenu Il n'est point de Metaphysique qui fasse des precisions si deliées, mesmes cét entre-deux qu'elle trouue dans les Essences toutes simples, & spirituelles, n'a point de traits plus minces, que celuy qu'elle opere dans l'homme, lors qu'il se diuise de soy-mesme. Il n'appartient qu'à Dieu qui est le premier principe de toutes choses, de s'en establir la derniere fin: & en suite, il est seul de tous les estres, qui doit auoir de l'amour propre, & qui puisse terminer ses actions à son Essence. Tous les autres ayans des natures sujetes, & inferieures, sont obligés à quelques rapports, & à certains ordres, qui les dressent aux estres plus parfaits. Ainsi l'insensible se rapporte au sens, celuy-cy à la raison, & la raison à l'intelligence. Ainsi toutes les creatures regardent l'homme comme la fin de leur estre, faisant seruir ce qu'elles possedent de bien, & de commoditez à ses besoins, & a ses interests. Et l'homme se doit entierement referer à Dieu, & en soy rejoindre toute la nature à la source d'où elle est écoulée, afin de reduire le nombre à l'vnité, & par cette vnion, & cét approche, conseruer ce qui se pert dans l'esloignement par la diuision. Mais il arriue tout autrement, parce que l'homme qui est si rigoureux dans l'exaction de ses

droits, se rend fort negligent en l'acquit de ses deuoirs. Et bien qu'il ne puisse souffrir que ce qui luy doit de l'hommage le retienne, il s'oublie de rendre à Dieu ce que son excellence, & ses bien-faits exigent de sa reconnoissance. De plus, l'amour de soymesme qui luy est naturelle, deuient propre, & par le rapport qu'il fait de toutes choses à son seruice, & l'arrest de ses actions à sa personne, il s'establit sa fin, comme s'il estoit luy-mesme le principe de son estre. Ne crois pas qu'il soit inutile de te descouurir la naissance de l'amour propre, dont le funeste progrez va de l'estime du rien au mespris du tout, i'entens de l'homme à Dieu. Amour propre, ou à parler plus proprement, haine cruelle, qui attache si fort l'homme à l'homme, qu'il ne pense qu'à soy, n'adore que son merite, n'ayme que ses commoditez, & ne cherche que ses auantages: adherant à soy-mesme auec vne cole si forte, & vn glu si subtil, qu'il est autant difficile de le separer, que malaisé d'en reconnoistre la soudure, Il n'est rien que l'affliction qui puisse rompre cette attache, & trouuer la ioincture, où vous tenez si fortement à vous mesmes. Et cela se fait premierement, par la ruine de tous ces biens exterieurs, qui nourrissent vôtre flamme, & par les ennuys qui émoussent le goust de vos delices. De sorte que l'homme n'ayant plus dequoy se remplir, il se vuide de soy-mesme, auec vn desgagement si parfait que du desir, & de l'ambition d'vne vie immortelle, il passe au mespris de la mort, souhaitant de finir des langueurs qu'il ne peut contenter, perdre des ennuys qu'il ne sçauroit guerir. Que ne m'est-i possible de produire tous ceux que la mauuaise fotune a deliurez de ce Tyran? tu reconnoistrois sans doute la puissance de ce remede, par la malignité du mal dont il guarantit.

il guarantit. Tu verrois comme insensiblement elle les a fait passer de l'amour à la haine, & d'vn estude importun des aises de l'homme-exterieur, à l'innocente recherche de sa ruine. Mais il n'est pas necessaire d'en parler plus long-temps, à vne personne qui toute sa vie a estudié ses artifices, & combatu ses inclinations. Tu en sçais la nature, il reste seulement d'en considerer les ingenieuses sottises : ie n'ay garde de te priuer d'vn plaisir qui sans doute, te peut recréer s'il ne te peut instruire. Peut-estre te souuiens-tu de ce que l'Antiquité feint de Narcisse : ce malheur que la Fable depeint dans sa mort, est vne parfaite image de l'amour propre. Represente-toy donc ce pauure chasseur aupres d'vne fontaine, & te rends attentif à son discours : il te veut soulager de l'ennuy qu'vne attention trop tenduë t'a sans doute causé.

II. Poesie.

Vous qui de vos beautez en faites des Idoles,
Pour vous faire la cour,
Apprenez les effets des dernieres paroles,
D'vne derniere amour.

Echo, Nymphe des bois n'auoit pas veu Narcisse,
Qu'elle perdit son cœur,
Et tascha de gaigner par quelque bon office,
Celuy de son vainqueur.

Heureuse ! si deslors n'estant plus qu'vne bouche,
Elle n'eust point eu d'yeux,
Pour voir ce vain objet qui maintenant la touche
D'vn regret odieux.

Mais estant toute d'yeux pour ce Chasseur aimable :

Au temps de son erreur,
Son corps n'est plus que voix, dont le cry pitoyable
Accuse son mal-heur.

Le superbe mespris qui l'auoit outragée,
Ne trouble pas ses sens,
Iusques à s'oublier du soin d'estre vengée
Par ses piteux accens.

Que l'objet de tes vœux (dit cette folle Amante)
Puisse tousiours fuïr;
Que sa legere humeur soit seulement constante,
Afin de te haïr.

Tout aupres de ce lieu couloit vne fontaine,
Dont les parlantes eaux
N'auoient ouuert le cours de leur feconde veine,
Que pour les arbrisseaux.

Le ruisseau murmurant sembloit dire à Narcisse,
Viens reposer icy:
I'ay bien prou de mes eaux, agreant mon seruice,
Pour noyer ton soucy.

Ne crains pas la chaleur, ce lieu semble assez sombre,
Pour te mettre à couuert:
Ie croy que le Soleil se peut cacher à l'ombre
Sous ce fueïllage vert.

Si tu veux estre seul, & que ma compagnie
T'apporte de l'ennuy,
Pour ne point offenser l'humeur de ton genie,
Tien, voilà que ie fuy.

Narcisse se mussa pour soulager sa peine,
Dessous vn arbrisseau,

S'exposan

S'exposant au Zephyr dont l'agreable haleine
Ioüoit auecque l'eau.

Contemplant ce beau jeu, il se mira dans l'onde
Du crystal qui glissoit,
Et vid en se voyant la beauté de ce monde,
Que seule il cherissoit.

La verité d'vn corps paroissant dans l'image,
Il ayma ses attraits,
Et laissa surmonter son orgueilleux courage
A de si foibles traits.

Rien ne pouuoit partir de cette main sçauante,
Qui forma Cupidon,
Qui ne cedast aux traits de la beauté flotante
Que vid ce Corydon.

Le bronse à qui Myron donna iadis la vie,
N'auoit rien de si beau,
Et mesme le Cretois fust trespassé d'enuie,
S'il eust veu ce tableau.

Aussi nostre Chasseur ayant veu cette face,
Il en fust abusé.
Et bien que ce ne fust que l'ombre d'vne glace,
Il en fut embrasé.

Narcisse, c'en est fait, ta volonté captiue
N'a plus de liberté;
Mais ne crains pas d'aymer, puis qu'aimant cette riue,
Tu cheris ta beauté.

Admirant ce portraict, toy-mesme tu t'admires,
Tu te vois, s'il est beau,
Et si tu veux laisser les flots où tu te mires,

Ce n'est plus que de l'eau.

Ce visage pourtant te doit bien estre aymable,
Son merite est le tien,
Si tu te crois heureux il n'est pas miserable,
Ton bon-heur est le sien.

Ne luy refuse pas ce que ta bien-vueillance
Luy peut donner de prix :
Si tu l'estimes peu, ton iugement t'offence ;
Son blasme est ton mespris.

C'est perdre mon discours que d'exciter Narcisse
A se mettre en prison :
Puisqu'il n'est plus desia libre dans le seruice,
Qui force sa raison.

Pensif aupres de l'eau, dont il est idolatre,
Il va tout à l'entour :
Et voyant son portraict il s'amuse folastre
A luy faire l'amour.

Il se panche dessus, & y cole sa bouche
Afin de l'embrasser,
Mais aussi-tost il sent que le flot qui le touche,
L'a pensé tout glacer.

Il adoucit ses yeux, il polit son visage,
Corrigeant sa rigueur,
Et l'aimable ruisseau luy monstre dans l'image
Vne mesme langueur.

S'il espanche des pleurs, il espanche des larmes,
Et semble l'asseurer,
Qu'ayant dessus le front l'esclat de tant de charmes,
Il les veut adorer.

Narcisse

Narcisse ne fait rien, que cette vaine Idole
N'imite dedans l'eau,
S'il s'esloigne, elle fuit, s'il s'approche, elle vole,
Pour quitter le ruisseau.

En fin ne pouuant pas ny soulager sa peine,
Ny souffrir son tourment,
Il tasche de tromper, parlant à la fontaine,
Son cruel mouuement.

Agreable sujet du paresseux supplice,
Qui me fait malheureux,
Si tu me veux haïr, n'vse point d'artifice
Pour m'estre rigoureux.

Peut-estre mon transport se rend illegitime,
Parce qu'il est amer,
Certes si mon amour peut passer pour vn crime,
C'est crime de s'aymer.

Cesse de souspirer, Chasseur trop veritable,
Modere ton ardeur,
La neige de ce teint, monstre qu'il est capable
De sa seule froideur.

A iuger des attraits qui parent ce visage,
Le Ciel fait son tableau:
Mais la raison conclud de son humeur volage,
Qu'il est fils de cette eau.

Laisse, laisse l'amour d'vne beauté glacée,
Que le soin de guerir
Descouurant ton erreur, oste de ta pensée
Le soin de l'acquerir.

Veux-tu donc inhumain t'abandonner toy-mesme?

Tu te perds ma raison,
Regarde ce ruisseau, son onde deuient blesme,
De voir ta trahison.

Vois tu pas qu'il se plaint ? vois-tu pas qu'il murmure
De ma legereté ?
Ne crains point, cher objet par toy-mesme ie iure
De ma fidelité.

Esloigne de ton cœur les cruelles allarmes,
Que te donne ma foy :
Rien ne sçauroit iamais (quand i'aymerois tes l'armes,
Me separer de toy.

Quoy ? tu me tends les bras, & quites la demeure
De ces palais flottans ?
Sans doute tu le fais de peur que ie ne meure,
De souffrir si long-temps.

Inconstant tu me fuis; & laisses dans mon ame
Ta seule cruauté,
Tu feignois de brusler, & tu n'as de la flame,
Que la legereté.

Que ton visage feint marque bien l'inconstance
D'vne vaine amitié !
Si tost que le Soleil retient son influence,
Il se cache à moitié.

A Dieu donc cher ruisseau qui faisois mes delices,
A Dieu mon cher tourment,
Ie prens congé de vous souhaitables supplices,
A Dieu mon doux Aimant.

Quoy tu reuiens à moy recompensant ma plainte,
Du bien de te reuoir ?

Si tu

Si tu t'estois caché, ce n'estoit que par feinte,
Pour tenter mon deuoir.

Tu le dis, ie l'entends, non pas de ton langage,
Mais du clin de tes yeux :
Ie te voy bien parler, mais ie n'ay pas l'vsage
De la langue des Dieux.

Ie veux croire pourtant, que cette humide source
Glace ta passion,
Et t'apprend à fuïr d'vne eternelle course
Ma chaste ambition.

Mais certes la raison accuse ton courage
De m'auoir offensé :
Et moy pour me vanger i'auouë en ton image
Que i'ayme vn insensé.

On dit que l'amitié naist de la ressemblance,
Ie suis semblable à toy :
Accorde à nostre amour l'effet de sa puissance
Te transformant en moy.

Les Nymphes m'ont appris que i'estois desirable,
A leurs chastes amours :
Ie suis de leur aduis, car leur fin miserable
Approuue leur discours.

Et voyant dans tes traits, les traits de mon visage,
Et mes yeux, dans tes yeux :
Ie croy sans me flater estre vn parfait ouurage
Du pouuoir de nos Dieux.

Sa voix n'en pouuoit plus, quand sa mourante vie
Se confondit dans l'eau,
Laissant son triste corps sujet de son enuie

Cheoir

Cheoir sous vn arbrisseau.

Neantmoins ce beau corps coula dans la fontaine,
Par les feux de l'amour,
Et Narcisse voulut de ce lieu de sa peine,
Faire son beau sejour.

Depuis le riche flot de cette amoureuse onde
S'vnit à ce metal,
De qui les qualitez font voir à tout le monde,
Le monde en vn crystal.

La glace du miroir retient si bien empreinte
La vertu de cette eau,
Qu'on y void aussi bien son image dépeinte,
Comme dans vn tableau.

Et de là vient aussi la charmante folie
Qu'on ne peut se mirer,
Qu'on n'ait à mesme temps l'ame toute remplie
Du soin de s'admirer.

III. PROSE.

CE doux concert flattoit encore mon oreille, lors que i'addressay cette priere à la Theologie. Sainte Maistresse des vertus, il m'est aussi difficile de taire ma satisfaction, que de l'exprimer: vostre discours rauit toute ma raison; & l'incroyable douceur de vos paroles charme entierement mes ennuys. Il n'y a rien d'asseuré au monde, où il est vray que l'aduersité nous separe de nos mauuaises affections: i'ay mon experience là dessus, & celle de beaucoup d'autres personnes. Et certes il me souuient qu'à mesme que

me que mes ennemis me persecutoient, il me sembloit que mon cœur se retiroit auec ioye des obiects dont il auoit fait autrefois la recherche auec ardeur. Ton obseruation (me dit la Sapience) vaut bien vne de mes meilleures preuues : car outre la persuasion qu'elle met dans ton esprit, elle rend la liberté à ton ame. Mais sçais-tu pourquoy cette heureuse deliurance arriue, lors que vous estes accueillis de quelque disgrace ? il me semble (repris-ie aussi-tost) que cela arriue, parce que l'affliction respand des dégousts sur les choses qui nous sont agreables : ou bien parce qu'elle nous ouure les yeux aux impostures qui nous trompent. En quoy ie remarque que nostre grand Dieu vse de la douceur de ces meres, qui pour porter leurs petits à de plus solides viandes que le laict, frottent le chicheron de leurs mammelles, de quelque liqueur bien amere. On peut adiouster, que dans l'attaque des souffrances, il se fait vne suspension de nos fausses ioyes, pendant laquelle nostre raison descouure les deffauts de son objet, & se premunit dans ce bon interualle, contre ses nouueaux charmes. O que tu es heureux mon cher Nourrisson (s'escria cette auguste Deesse) de comprendre ces importantes veritez : n'estime pas pourtant que ce souhaitable diuorce soit le plus considerable effet de l'aduersité. Ce n'est pas assez, qu'Israël connoisse la misere de sa condition, que Ioab regarde l'embrasement de ses bleds, que l'Enfant prodigue sente sa faim : il faut que ce pauure peuple sorte d'Egypte, que ce Capitaine coure au Palais d'Absalon, & que ce Fils desbauché reuienne à la maison de son pere. Ie veux dire, Celestin, que ce seroit peu si l'affliction n'vnissoit l'homme à Dieu, apres l'auoir heureusement separé des creatures. Et c'est ce qu'elle fait parfaitement,

faitement, d'autant que nostre volonté ne pouuant arrester ses inclinations au vuide, ny se terminer à la priuation de son propre bien; elle s'eslance vers le Ciel où l'entendement luy en monstre le sejour. Et quoy qu'elle ne s'y porte pas auec le mesme aueuglement que le feu, elle y vole auec la mesme promptitude,& s'y ioint auec des liaisons beaucoup plus fortes. Mais souuiens-toy de la distinction, que i'ay proposée au commencement de mon discours, & que mon dessein n'est pas de feindre vne vnion substantielle de Dieu auecque l'homme affligé. Cette faueur s'arreste en Iesus-Christ seul, bien qu'elle se puisse estendre à toutes les autres Natures. De mesme, quand ie dis que l'aduersité, nous approche de nostre souuerain bien, ie ne pretens pas aussi donner des bornes ny de l'estenduë à vne Essence, que son vnité tres-simple met dans les moindres atômes, sans l'y enfermer, & que son immensité respand hors de toutes choses, sans l'en exclurre. Ce n'est pas à tire-d'aisles, ny à course de cheual, qu'on s'approche de celuy qui est present à tout : le carrosse,& la poste ne seruent de rien,pour faire le chemin qui nous mene à Dieu. Celuy qui est immobile, ou qui n'a point de pieds va plus viste que ceux qui courent, s'il connoist, & aime dauantage. Or tu dois remarquer,mon cher Disciple, que la mesme chose qui nous auance vers nostre Dieu, nous y conioint : d'où il faut recueillir que si la connoissance, & l'amour sont les démarches de vostre ame, elles sont conjointement la cole de vostre cœur. Que si les souffrances de cette vie vous pressent d'aller à la veritable source du souuerain bien, & qu'elles vous y vnissent parfaitement, n'auez-vous pas dans cét heureux effet dequoy cherir sa triste cause? Pour proceder auec vn ordre naturel,

turel, il faut premierement parler de la connoissance, & en suite nous viendrons à l'amour. Comprens bien mon raisonnement. Vn ancien a sagement dit, que la prosperité traisnoit ineuitablement ce malheur, qu'elle couure les yeux de l'homme d'vne obscurité tres-épaisse : il veut sans doute insinuer, que celuy qui iouït tousjours d'vne riante fortune, est tellement aueuglé de ses ioyes, qu'il ne voit iamais les belles lumieres de la verité, semblable à ces oyseaux d'engrais, que l'aueuglement, & les tenebres nourrissent dauantage que le grain, & la paste. Certes on ne sçauroit nier, que Seneque n'ait dit vn bon mot, quand il a parlé de la sorte : mais on ne doit pas aussi croire, qu'il ait porté sa pensée, iusques à la premiere verité qui toute seule vous peut doucement occuper, & faire le delicieux objét de vos recherches. Et neantmoins il n'est que trop asseuré que le perissable bon-heur des sens, & de l'homme exterieur empesche l'ame de voir son Dieu en veuë, & d'estre l'vnique sujet de vos recherches. Voilà, si ie coniecture bien, ce qui fait qu'vn grand Saint, nomme l'aduersité le moyen de treuuer les choses diuines, ou, si vous me permettez de parler comme luy, le Repertoire, & l'Ephemeride de Dieu, & de ses grandeurs. On treuue Dieu dans la souffrance, d'autant que l'esprit de l'homme ne pouuant estre sans application, il se dresse sur les ruines de ce qui le retenoit, à la poursuitte de celuy qui le peut pleinement satisfaire. Il le trouue là comme Createur : par cette solide reflection : qu'il ne doit auoir dépendance dans le principe de son estre, que de celuy qui luy en continuë la ioüyssance. Il l'auouë pour conseruateur de sa vie, apprenant de sa propre experience que toutes les creatures en conjurent la ruine. Il reconnoist claire-

ment de

ment de l'insuffisance de tous les biens de la terre, qu'il est tout seul son precieux thresor : Il void dans la perte de ses honneurs, & l'escoulement de ses plaisirs, qu'il ne doit point chercher de gloire ny de contentement, hors de celuy qui est la gloire des Bienheureux, & les chastes delices des Anges. Il apprend de l'inconstance de ses amitiez, que Dieu est ce fidele, & constant amy, que la fortune ne peut oster. Et pour comprendre tout en vn mot, elle fait cognoistre à l'homme, que son ame estant immortelle, il ne peut contenter des appetits eternels, par des viandes qui se corrompent. Et ainsi il esleue sa pensée à vn bien necessaire, puis-qu'vn desir qui n'a point de fin, demande vn objet infiny dans sa plenitude, & eternel dans sa durée. Ce n'est pas assez que cette diuine Ephemeride vous instruise de ces rares connoissances, elle marque encore les grandeurs, & les perfections de celuy qu'elle monstre. Sa prouidence, sa sagesse, son pouuoir, sa iustice, & sa bonté y éclatent d'vn lustre aussi brillant qu'adorable. La prouidence y paroist en ce que Dieu choisit vn moyen autant infaillible dans le succez, que desirable dans sa fin. La Sagesse, en ce qu'il proportionne les souffrances aux forces, qui ne permettét iamais que le malheur qui resueille vostre assouppissement, surmonte vos courages. La puissance s'y void, en ce qu'il brise vos attaches, sans blesser vostre franchise, & que dans vn moment, il renuerse la domination que la tyrannie des sens auoit establie, pendant beaucoup d'années. On y treuue sa iustice, parce qu'on sent ses coups, & sa vengeance. Sa bonté y reluit, puis qu'elle ne cherche dans la peine des crimes, que la correction des criminels, & que Dieu cesse de punir, quand l'homme cesse de pecher. Tu ne dois pas treuuer estrange, que ie

que ie tire ces lumieres de la Metaphysique : toutes les ſciences eſtans mes eſclaues, le bien qu'elles poſſedent m'appartient : ſi ie me ſerts de leurs clartez, ie n'emprunte rien d'autruy. Ie ne preſſe pas neantmoins cette raiſon, puis que i'ay auſſi peu beſoin du ſeruice que du ſecours de la ſcience profane. Tu n'ignores pas que la foy eſt la premiere vertu du Chreſtien, non pas en excellence de merite, mais en ordre d'infuſion, d'autant qu'il eſt auſſi impoſſible d'auoir vn amour ſurnaturel, ſans vne connoiſſance ſurnaturelle, qui la precede, comme dans l'ordre de la Nature, de pourſuiure, par l'appetit ſenſitif, vn bien qui n'a pas touché l'imagination. Elle eſt encore la premiere, parce qu'elle regarde la premiere verité, premiere perfection du premier eſtre, & parce qu'elle deuance tous les autres actes de l'intellect, & de la volonté, dans la recherche de leur premier objet. Ie te marque auecque ſoin toutes ces circonſtances, à cauſe qu'elles ſont vn ſolide appuy à mon diſcours. Car ſi la foy qu'vn ancien Grec appelle vne plante genereuſe, ne tient pas ſa fecondité des beaux iours d'eſté, & qu'elle s'exerce auecque tant de perfection dans l'aduerſité, qu'on la peut nommer ſa propre ſaiſon, qui ne void les beaux fruicts que perd vn homme conſtamment heureux ? Reſueille vn peu tes eſprits, & te prepare à vne haute verité : mais auant que de l'oüir, ſouuiens-toy que ce monde inferieur vſe de la meſme illuſion ſur nos ſens, que la Theſſalie, où l'on dit que tout ce qui ſe void n'eſt pas, & au contraire, que tout ce qui ne ſe void pas, poſſede veritablement l'eſtre. Et certes ſi Dieu eſt : parce qu'il ne preſuppoſe l'exiſtence de quoy que ce ſoit comme principe, parce qu'il ne dépend de la conſeruation d'aucune cauſe : parce que le paſſé, ny le futur

ne partagent point ses années : parce que c'est en luy où les estres possibles sont quelque chose d'infiny, & par luy qu'ils deuiennent au dehors des creatures finies : à proprement parler,& en rigueur , il est vray que tout le sensible n'est point. D'autant qu'il tient l'estre par grace , & auec dépendance de celuy qui le possede par nature , que sa permanence n'est asseurée, que sur des causes,qui se ruinent mutuellemẽt, & qui ne se conseruent que par le secours de quelques foibles accidens , qui font perir par vne criminelle ingratitude le sujet qui les porte. A raison aussi que le temps qui est esgalement composé de l'estre, & du non-estre, mesure sa durée, & en fin qu'il a en soy la matiere , premiere source de la corruption qui conduit toutes choses dans le neant. Retournons à ce que i'ay proposé : il faut estre ignorant ou opiniastre, pour soustenir que la Foy ait vn meilleur temps que celuy de la souffrance. Voicy ma preuue. La Foy est vne lumiere qui n'éclate que dans les tenebres , & qui seroit affoiblie par la raison , & les autres connoissances naturelles. Comme elle est l'argument qui nous persuade les choses que nous ne voyonspas, elle doit estre toute seule ce qui leur sert de fondement, & d'hypostase, (pour parler auecque l'Apôtre) puis que rien ne les peut soustenir dans nostre creance, que ce qui les descouure à nostre esprit. Si bien qu'on ne peut douter, que le moment propre à la pratique de cette vertu ne soit celuy , où l'ame est toute recueillie dans soy , sans se respandre au dehors par les sens , qui sont ou dégoutez de leurs objets par l'ennuy, ou persuadez de leur imposture par l'experience. Veut-on se rendre capable de connoistre Dieu (dit vn grand Homme) que la chair n'importune plus l'ame de ses inquietudes : que les images sensibles de

la Terre,

la Terre, des Eaux, & de l'Air, se taisent : que les Cieux fassent cesser leur harmonie ; que l'ame mesme ne parle plus, mais qu'elle s'esleue au dessus de soy, sans considerer les auantages de son estre. Que les songes, & ces subtiles veuës, qui se font dans la fantasie, que les voix exterieures, les signes sensibles, & tout ce qui passe en naissant, s'esuanoüisse. Et pourquoy ? sinon parce que la Foy est genereuse à ce point, qu'elle desdaigne de prendre l'aduis des sens, & du discours, sur les veritez qu'elle embrasse. Donc la mauuaise fortune oblige l'homme en le contraignant de chercher son appuy en Dieu, & de mettre toute sa confiance en sa bonté. Donc il n'est rien de plus souhaitable que cette heureuse priuation de toutes les choses sensibles, où l'ame s'eslance par vn noble espoir à ce qui la peut contenter. Si ton ennuy t'a laissé quelque memoire de tes estudes, tu te peux souuenir que le diuin Paul, dans l'excellente Epistre qu'il escrit aux Hebreux ; ne recommande le merite de leurs ancestres, que par leur foy dans les souffrances : soit qu'elle s'y exerce parfaitement, soit qu'elle les console solidement. Personne sans la Foy ne peut plaire à Dieu, personne n'a la Foy ou rarement, hors de l'aduersité, donc celuy qui n'est point persecuté ne plaist que rarement à Dieu. C'est la Foy, comme le dit le mesme Apostre, qui tournoit les yeux d'Abraham, d'Isaac, & de Iacob vers cette Cité qui a des fondemens, parce qu'elle demeurera tousiours ; & elle demeurera tousiours, parce que Dieu en est luy mesme l'Architecte, comme il en est luy seul Monarque. Celuy qui croit que Dieu est la recompense des Fideles, s'approche de luy, celuy qui souffre, le croit mieux que tout autre : puis qu'il voit l'innocence dans la priuation de tout autre bien : donc ce-

luy qui souffre s'approche de Dieu. Que personne ne die qu'vn innocent affligé soit miserable : il possede toutes les richesses de la Foy, luy en sçauroit-on souhaiter de plus solides ? aux biens de cette aueugle vertu qui possede tout, & qui ne voit rien, on doit ioindre les heureuses promesses de nôtre grand Roy, puis que le mauuais vent qui abbat toutes les esperances humaines, releue la diuine. Ouy mon cher Nourrisson, lors que l'homme n'espere plus rien au monde, il doit attendre toutes choses de Dieu, & s'il n'espere plus rien que quand il desespere de tout, ne faut-il pas conclurre, que iamais il n'est mieux en estat d'esperer, que lors qu'il est en estat de souffrir? La patience perfectionne l'esperance : ie parle de celle qui ne trompe personne, & qui n'a rien de ces vaines monstres des creatures, dont l'apparence est aussi belle, que la promesse peu asseurée. L'esperance Chrestienne a son appuy sur le pouuoir de Dieu, & sur la volonté qu'il a de donner ce qu'il promet. C'est par cette excellente vertu qu'il attire l'homme aux hommages qu'on doit à sa grandeur, & qu'il asseure son domaine, interessant la creature à sa conseruation. Mais qui se peut flater des douces attentes que le Ciel vous promet ? Helas ! ce ne sont pas, pour l'ordinaire, ceux qui viuent dans les plaisirs de cette vie. Ils se font de leurs superbes Palais, & de leurs Edifices, vn Paradis, où leur Dieu, qui est leur ventre reçoit les honneurs, & les seruices de la premiere Majesté. S'ils pechent dans l'abondance des commoditez perissables, ils ne peuuent esperer les eternelles, s'ils conseruent l'innocence, ils doiuent craindre que ces petits biens ne soient toute leur recompense. Vn pecheur content est vne Victime que l'on engraisse : vn innocent qui ne souffre rien, est vne personne

ſonne qu'on expoſe. Au contraire on ne peut douter qu'vn homme affligé ne puiſſe eſperer, car s'il eſt coulpable, on le corrige: s'il eſt ſans crime, il n'a point encore de couronne. Or il eſt autant impoſſible à Dieu de laiſſer vne bonne action ſans recompenſe, que de la punir d'vn rigoureux ſupplice. C'eſt donc à celuy qui ne poſſede aucun bien viſible, qu'il appartient d'attendre ceux qu'on ne voit pas. C'eſt celuy qui ne ſçauroit monſtrer ſes heritages dans ce petit atôme, que vous nommez la terre, qui les doit eſperer dās ce grand monde archetype, que les inſenſez eſtiment n'eſtre que l'idée d'vn eſprit bleſſé: parce qu'il eſt inaceſſible à tous leurs ſens. O qui vous pourroit faire comprendre (petits hommes de bouë) ce qu'vne ame innocente ſauoure de charmantes delices dans ſes plus dures ſouffrances. Vous auouëriez qu'elle gouſte des plaiſirs que la volupté ne connoiſt pas, poſſede des biens, dont les riches de la terre ſont pauures, & qu'elle attend des honneurs, que la gloire des mondains n'eſgalera iamais. Et qui la pourroit empeſcher de dire à ſon Dieu dans le triomphe de ſon cœur?

III. POESIE.

Que le Ciel d'vn coup de ſa foudre
Renuerſe les quatre Elemens
Hors de leurs premiers fondemens,
Ou bien qu'il les reduiſe en poudre:
Parmy des tranſports ſi diuers,
Rien ne peut choquer ma conſtance,
Sans voir fondre mon eſperance,
Ie verray fondre l'vniuers.

Que l'insolence de l'orage
Attaque mon petit vaisseau,
Et que la mer enfle son eau
Afin d'y noyer mon courage :
Les flots les plus audacieux
Dans les efforts de cette guerre,
S'esleuent seulement de terre,
Pour m'esleuer iusques aux Cieux.

Mais si les vents dans leur colere
Creusent la mer iusqu'a son fond,
Et si l'air, & l'eau se confond
Ie croy que la mer me reuere,
Et que les vents dans leurs combats
N'ont pour dessein de cette lute,
Que de m'empescher d'vne cheute
Puis qu'ils ne reposent si bas.

Tel qu'au milieu de la tempeste,
Le petit nid de l'Alcion
Braue l'iniuste passion,
Dont le Ciel menace sa teste :
Quoy que la mer soit vn tombeau,
Les flots amers qui le trauersent,
Au lieu de le noyer, le bercent,
Et la Mer deuient son berceau.

Ne croyez pas que cette barque,
Qui semble s'esloigner du port,
[illegible]duise Moyse à la mort,
[illegible]oy qu'on le destine à la Parque ;
[illegible]a dans ces fresles glayeux
[illegible] conqueste d'vn grand Monde,
[illegible] sur le flux de cette onde.
[illegible]her, & sauuer ses Ayeux.

[illegible] Nil prend soin de ce Pupille,
[illegible] que sa nef soit de roseau,

Les

Les flots respectent son vaisseau
Et le portent à son asile :
Dieu qui veut estre son Sauueur,
Conduit sa petite nacelle,
Dedans le sein d'vne pucelle,
Et luy prepare sa faueur.
Qui peut pallir dans les naufrages,
Lors qu'il a son Dieu pour Nocher ?
La mort n'ose pas approcher
Ceux dont il regle les voyages :
De moy i'espereray trouuer
Vn heureux port pendant ma fuite :
C'est son ordinaire conduite,
De perdre, quand il veut sauuer.

IV. Prose.

CELESTIN, peut-estre que mon discours ne t'a pas satisfait, respons-moy, d'où vient que tu parois plus abattu que ie ne t'ay trouué à mon abord? C. Madame, mon mal seroit bien desesperé s'il s'aigrissoit par des remedes de cette nature : Ma tristesse ne vient que du desplaisir de n'auoir pas profité d'vne saison qui appartient à la pratique de ces grandes vertus, dont vous m'aués entretenu. Il me resteroit vne seule difficulté sur ce sujet, si vostre bonté souffre que ie l'interrompe. Th. Tu ne me seras iamais importun, tandis que ta curiosité sera de connoistre des veritez qu'il t'est necessaire d'apprendre, & qu'il m'est honorable d'enseigner. C. Il me semble que les raisons dont vous auez appuyé vostre discours sont trop generales, & qu'elles ne prouuent pas seulement que la Foy, & l'Esperance ont leur propre exercice

dans l'affliction. Par le mesme raisonnement, on pourroit conclure que toutes les vertus ont leur regne pendant ces mauuais iours. Th. Si l'aduersité a plus de biens que ie ne t'en ay monstré, elle n'en est pas moins riche, & si tu reconnois toy-mesme des auantages que ie n'ay pas touchez, sa condition n'en est que plus considerable. Il est vray, ta remarque est iudicieuse, la mauuaise fortune ostant tous les biens sensibles aux hommes, leur donne presque toutes les vertus, au moins leur en presente-t'elle les occasions. L'humilité ne trouue iamais mieux les abaissemens qu'elle desire, que dans le mespris, qui accompagne inseparablement la misere. Iamais elle ne comprend mieux la dependance que la creature a de Dieu, que lors qu'elle la voit suiette à de moindres puissances. Cette vertu qui arreste les legeretez de l'esprit humain, & cette autre qui estend l'ame iusques au bout de la tentation, appartiennent sans contredit à la souffrance. La deuotion qui fait gouster de si delicieux moments à l'homme, & qui recueille les miettes qui tombent de cette table, où Dieu traite ses Saints, ne vous entretient iamais mieux, que dans les amertumes de la tristesse. Pour celle qui sousmet vos mouuemens aux dispositions du Ciel, il ne faut pas douter que iamais elle n'est d'vsage ou que c'est dans l'affliction. Ie te pourrois faire voir le mesme des autres vertus, & te dire au sens qu'vn grand Cardinal donne aux paroles de S. Paul, que l'aduersité ne produit pas seulement la patience, comme les doctes l'expliquent plus communément, mais encore qu'elle la cultiue. De sorte que l'aduersité est vn laboureur qui trauaille dans la patience comme dans vn champ, qui demeureroit sterile, & infecond, sans son trauail, & sa culture. Les larmes que la douleur vous fait res-

p andre

pandre sur cette terre, en sont la precieuse semence : & bien que ce ne soit que de l'eau, elles se germent en des fruicts tres-sauoureux. Que si ie laisse vne matiere si riche, ie n'y ay pas renoncé : car encore bien que cela fist à mon dessein, puis que toutes les vertus approchent l'Homme de Dieu, comme tous les vices l'en separent, ie n'ay voulu marquer que celles qui vont à luy sans détour. Tu sçais qu'il y a des vents qui poussent les vaisseaux en droite ligne à leur port, & qu'il en est d'autres qui ne les y portent qu'à voile rancade. Ie pouuois bien te dire ce que tu as compris de toy-mesme, mais ie n'ay pas voulu auoir cette defiance de ton esprit ; me persuadant que c'estoit assez de te donner le commencement de toutes ces consequences, qu'vn esprit moins accoustumé au discours eust laissées dans leurs principes. De plus, si tu veux prendre garde, tu pourras remarquer que les autres vertus appartiennent à la Morale, & qu'il n'y a que la Foy, l'Esperance, & la Charité, qui proprement soient de mon objet, d'où elles seules prennent le nom de Theologales. A mon aduis tu ne sçaurois douter, que les deux premieres n'appartiennent à l'estat de la souffrance : mes preuues ont eu trop de clarté, & de force, pour te laisser des doutes, & de l'ignorance. Ce qui me reste, c'est de te faire voir, que la charité plus que tout autre reçoit du secours de l'affliction : & de vray si tu y prens garde, comme c'est proprement à l'aduersité de separer, c'est aussi à l'amour d'vnir. La Foy descouure à l'ame son objet : l'Esperance l'y dresse : mais c'est la Charité qui l'emporte, qui la rauit, & qui l'attache si fortement, que rien n'est capable de l'en retirer. C. Ie vous conjure, ma bonne Maistresse, ne me laissez pas languir dans l'attente de cét important secret, & ne retardez point

le contentement que ie me promets d'vne si profitable science. Th. Ie ne sçaurois rien refuser, à ton desir, toutesfois pour te faire comprendre que l'homme n'aime iamais Dieu plus parfaitement que quand il souffre pour sa gloire, il faut icy renouueller vn peu ton attention. Ie le maintiens, & il est vray, il n'y a que la souffrance, qui espreuue le vray amour : l'or est tousiours suspect, iusques à ce qu'il ait passé par le creuset, & la couppelle, & l'amitié n'aura iamais sa derniere approbation, iusques à ce que la mauuaise fortune ait tenté sa fidelité. Ne crois pas auoir vn amy (dit le Sage) si tu ne le possedes dans ton affliction, d'autant qu'il est des hypocrites qui durent autant que la prosperité, & qui se rendent au premier coup qui choque le bon-heur de ceux qu'ils feignent d'adorer. Ces amis sont semblables au lierre qui embrasse la muraille qui le soustient, pendant qu'elle se tient debout, au chien qui flate le passant, quand il luy voit du pain dans la main, & aux arondelles qui s'en vont de chez leurs hostes auec l'Esté. Sathan eut bien la hardiesse de representer cecy à celuy qui ne le pouuoit ignorer. Comme Dieu se glorifioit de la fidelité d'vn de ses seruiteurs, il luy dit : Vrayement ce n'est pas de merueille que Iob demeure inuiolablement attaché à vôtre seruice, qui l'en pourroit diuertir ? Sa famille est plaine d'honneur, & de richesses: la terre, & les autres elemens ne trauaillent que pour luy : il possede plus de biens qu'il n'en sçauroit dépenser, fût-il méme prodigue : ses enfans ont toutes les bonnes qualités qui peuuent plaire à vn pere, rien ne choque sa santé, & vous auez si bien reparé sa maison contre toutes sortes d'accidens, qu'elle leur est inaccessible : s'éloigner de vous, c'est fuir le bonheur, demeurer fidele à vôtre seruice, c'est s'attacher

à la

à la bonne fortune. Voulez-vous connoiſtre s'il y a autant de verité que de monſtre dans ſon affection, dépoüillez-le de ſa pourpre, oſtez-luy ſes biens, & ſes enfans, & ie maintiens que vous luy oſterez ſa fidelité. Il faut voir Iob ſur le fumier pour bien connoiſtre ſa conſtance, tandis qu'il joüira de ſon bonheur, on pourra croire qu'il aime voſtre liberalité, ſans ſe beaucoup ſoucier de voſtre gloire. Et de vray vn amour qui ne ſouffre rien pour la perſonne aimée a touſiours eſté vn ſujet de défiance à ceux meſmes qui ont aimé. Voilà ce qui a obligé beaucoup de grandes ames de prier la bonté de Dieu, de retenir le torrent de ces diuines conſolations qu'elles gouſtoient à ſon ſeruice : voilà ce qui a pouſſé tous les Religieux à la recherche, & à l'eſtude d'vn martyre volontaire. C'eſt l'amour qui leur a creuſé des ſepulchres dans la ſolitude : c'eſt l'amour qui a tiſſu leurs haires, & leurs cilices : c'eſt l'amour qui leur a forgé des chaiſnes de fer : c'eſt l'amour qui a meſlé le fiel, & la cendre à leurs viandes. En vn mot, c'eſt l'amour qui a treuué toutes ces ingenieuſes cruautez dont les plus innocentes vertus ſe perſecutent, afin de faire eſclater leur fidelité dans l'eſpreuue des plus ameres douleurs. Il faudroit eſtre Demon, pour haïr Dieu quand il flatte ; mais certes il faut eſtre courageux, pour l'aimer quand il frappe. La raiſon de cecy ſe doit prendre de ce que rien ne combat ſi fortement l'amour propre, qui eſt le grand ennemy de l'amour de Dieu, que la ſouffrance. Il n'y a rien que l'homme apprehende dauantage que la douleur; à raiſon qu'elle tend à la ruine, & à la deſtruction de ſon eſtre. C'eſt delà que naiſſent vos auerſions, & vos antipathies : c'eſt delà que viennent ces ſoins, & ces diligences que vous apportez à fuir les maladies, ſi elles

vous

vous poursuiuent, & à les repousser, si elle vous attaquent. D'où il faut conclurre que celuy qui souffre volontiers, aime parfaitement, puis qu'il ne peut souffrir auec choix, sans renoncer auec violence aux plus puissantes inclinations de sa nature : Mais ie ne m'apperçois pas que i'entretiens vn sublime esprit de considerations populaires, & que pour te dire des raisons inconnuës, il t'en faut dire de rares. Ie laisse donc que cét amour souffrant, qui n'a ny commerce ny meslange auec ce qui peut seruir d'attrait à vn cœur, est plus pur que celuy qui n'a que des delices, & des ioyes. Ie ne dis pas qu'il est plus considerable, parce qu'il est plus heureux, & plus hardy, que cét autre amour, qui ne regarde que la beauté de son objet, & l'auantage de sa recherche. Ie ne pretends pas mesme tirer sa recommandation de ce que l'aduersité le ire hors de l'interest, & le fait vn mouuement tout pur du cœur vers la beauté qui le charme. De tout ce qui se pourroit produire sur ce sujet, ie choisis la seule consideration qui se prend de la necessité de souffrir, si vous aués le desir d'aimer. Ie trouue parlant en general qu'il n'y a que deux moyens de tesmoigner ses bonnes volontez à vn autre, faire du bien, & de souffrir du mal. Le premier est tellement propre de Dieu, qu'il ne reste que le second à la creature, si toutefois Dieu, & la creature sont le terme, & le principe de ce delicieux commerce. Mon dessein ne va pas à destruire l'amour de complaisance, & d'agréement, ce que ie pretens, c'est de te faire comprendre que celle qui s'arreste aux diuines grandeurs de Dieu est vn mouuement sterile dans l'homme, & l'Ange, puis qu'il ne produit rien dans son objet, & qu'il y suppose tout. Et partant la bonté de beneficence estant la source du vray amour, il n'y a que Dieu

Dieu qui puiſſe aimer, puis qu'il eſt le ſeul qui peut bien faire. Il ne faut pas neantmoins croire que cette bonté infinie qui a vne inclination infinie de ſe reſpandre, & qui le fait ſans interruption, parce qu'elle le fait ſans eſpuiſement, ſe produiſe dans vn effet de tous points infiny, ſeparé d'elle. La raiſon ſe prend de ce qu'vne Nature entierement infinie ne peut eſtre multipliée : parce que la multitude ſuppoſe de la diſtinction, & la diſtinction de la diuerſité, qui ne ſe peut trouuer entre deux choſe entierement infinies : puis que l'infiny de tous points deſcherroit de cette perfection, s'il luy en manquoit quelqu'vn, qui fuſt principe de diſtinction hors de ſoy. Mais cette impuiſſance au lieu d'eſtre preiudiciable à l'homme, tourne à ſon auantage : car Dieu ne pouuant multiplier ſon Eſtre, le communique en le donnant, premierement par neceſſité aux Perſonnes de la tres-Auguſte Trinité, & puis par grace aux hommes dans l'Incarnation. Ce qui eſt proprement au dedans de Dieu vne admirable communication de ſoy-meſme, & au dehors vne riche effuſion de ſa bonté. Vous auiés deſia les effets ſacrés de ſon amour dans la naiſſance, & dans ces autres biens que vous tenez de ſa liberalité ; mais certes il ne pouuoit ſatisfaire à vne inclination infinie, que par vn preſent tout à fait infiny, & il n'en pouuoit trouuer la matiere hors de cette Eſſence qui ne ſouffre point de limites. Il appartient donc à noſtre grand Dieu de teſmoigner ſon amour à ſa creature par ſes bien-faits, puis qu'il a des perfections, & elle des defauts. Et l'homme ne peut produire de ſemblables preuues de ſa bien-vueillance à ſon Dieu parce qu'il n'a rien à donner, & luy rien à receuoir. Heureuſe impuiſſance qui adore vne ſi grande, & ſi auguſte Majeſté, qu'il eſt impoſſible à l'homme

l'homme, & à l'Ange de penser vne seule perfection qui luy manque, & qui en possede vne infinité qu'on ne sçauroit penser. Quoy? cette creature que la raison oblige à la reconnoissance, ne peut-elle acquitter son deuoir? non, s'il faut faire du bien pour prouuer son amour. Il luy reste pourtant quelque voye de retour, si elle se sert de ce qu'elle a: en voicy le secret. Vne des plus belles imaginations de Platon, & qui rencontre mieux qu'il ne pensoit, est celle où il feint que l'Amour est fils de l'Abondance, & de la pauureté: il est vray que l'amour estant l'effusion d'vne plenitude, qui se peut contenir dans son sujet, c'est à celuy qui est riche par essence, de se respandre par liberalité, Et certes à parler proprement, il faut que la connoissance qui precede l'amour soit vne connoissance riche, autremẽt, si elle ne representoit que de la misere dans son objet; elle ne produiroit que de la haine, & de l'auersion dans la volonté. Ainsi nous sçauons que cét amour infiny qui procede du Pere, & du Fils, suppose par ordre d'origine vne connoissance qui l'est aussi. Et dans vos petites amours, n'est-il pas vray, que iamais vous n'aymez vn objet, que vous n'en ayez vne connoissance d'estime? Dieu est donc le Pere de l'amour, puis qu'il est la vraye source du bien. Mais quoy, que ce Fils dont la naissance a tant de gloire, tire aussi son extraction de l'indigence: c'est à dire, au sens de Platon, que la creature qui est pauure, ou la pauureté mesme, puis que tout son bien luy vient d'emprunt, & d'aumosne, peut aymer, non pas en communiquant des biens qu'elle ne possede point, mais en rentrant dans l'abysme du neant, qui luy est propre. Et voilà le mystere que i'ay promis de te descouurir. Dieu tesmoigne son amour à l'homme, le reuestant de l'estre qui luy appartient,

& l'homme

&l'homme luy peut rendre des preuues du sien, en se despoüillant par hommage du peu qu'il possede, mesme en titre d'aumosne. C'est ce qu'il fait dans les occasions de souffrir pour sa gloire, d'autant que le mal estant la priuation du bien, il luy est impossible en souffrant de ne pas perdre vn bien, & ainsi plus on souffre, plus on retombe dans le neant: & plus l'homme retourne au rien, d'où il est sorty, plus honore-t'il l'estre de celuy qui l'en a tiré: voilà comme l'amour naist de la pauureté. En quoy certes il semble que la creature qui cherche,& qui cherit ces priuations pour tesmoigner son affection à son Createur, ait quelque auantage sur luy, en ce que Dieu fait du bien sans le perdre,& sans s'incommoder, où l'homme ne se respand point sans se vuider, & ne donne iamais rien qu'il ne se diminuë de ce qu'il donne. Et quoy que ce soit perfection au bien de Dieu, de ne point souffrir de dechet, & de demeurer tout entier à celuy qui le communique, à raison de son infinité: & au contraire que l'espuisement du vostre vienne de sa limitation, il ne faut point douter que ce defaut ne vous soit glorieux, s'il vous est volontaire. Or il est tellement vray de dire, que l'amour fait aussi bien preuue de ses ardeurs par la souffrance du mal, que par la communication du bien, que Dieu, qui a comblé l'homme de ses faueurs, a voulu succomber sous ses miseres, afin de luy tesmoigner en toutes les façons,qu'il estoit le cher objet de son cœur, & le riche thresor de sa magnificence. Mais qui ne void que cette bonté qui a fait vn Dieu souffrant, est plus digne d'amour,& d'estime que celle qui nous le rend magnifique? Et quoy que son adorable Majesté, en quelque estat qu'on la considere, merite tous nos seruices, & amours, puis qu'il en merite

en merito d'infinis, qui eſt-ce qui ne l'aime dauantage dans la creiche, ſur le Caluaire, que dans ce temple de gloire, où il prend, & execute les deſſeins de ſe faire des creatures? Certes ſi les bien-faits nous obligent, & les plus grands bien-faits nous obligent d'auantage : il faut conclure à l'auantage des abaiſſemens de Ieſus-Chriſt, où l'Apoſtre aſſeure par preference, que ſa benignité éclate. Glorieuſes ſouffrances que vous eſtes dignes de nos deſirs, puis que vous faites l'illuſtre preuue de l'amour que nous portons à noſtre grand Dieu! qui ne vous aimera de toutes les tendreſſes de ſon cœur, puis que vous eſtes la monſtre du cœur? qui ne vous cherchera, puis que ſans vous la creature ne peut bien teſmoigner ſa reconnoiſſance à ſon Createur? C'eſt cette conſideration qui animoit tous les parfaits Amans au deſir de ſouffrir; c'eſt elle qui donnoit le courage aux Martyrs d'irriter les Bourreaux, afin d'augmenter leur peine. Par elle S. Paul ſe tenant collé au pied de la Croix de ſon Maiſtre, proteſte, que la faim ny la ſoif, la gloire ny l'infamie, les tourmens ny les delices, les hommes ny les Anges, le preſent ny le futur, le Ciel ny l'enfer, la mort ny la vie, ne le ſepareront pas de la charité de Ieſus. N'eſt-ce pas elle qui rend ferme vn S. Ignace au milieu des Tygres, & des Lions, & qui luy fait craindre leurs careſſes, & exciter leur cruauté? L'Amour, s'écrie l'amoureux S. Auguſtin, ne cherche que les rigueurs, il n'aime que la douleur, ſon deſir ne le porte qu'aux choſes difficiles, il ſe nourrit de fer, & de fiel. O aimer, ô perir à ſoy-meſme, ô mourir, & ſe fondre pour teſmoigneer à Dieu par nos cheutes, nos ſouffrances, nos pertes, & l'aneantiſſement de noſtre eſtre, ce que nous ſommes, & voulons eſtre à Dieu, Et bien, Celeſtin, celuy qui ſouffre

qui souffre n'aime-t'il pas, ou plustost, peut-on aimer sans souffrance, & souffrir sans amour? Tu es sans doute satisfait de mon discours: si tu en comprens la force: & ie m'asseure que tu adores la bonté de Dieu, qui n'afflige l'homme que pour le separer de la dangereuse affection des creatures, & l'vnir à soy, où il treuue la veritable source du bien. Alliance honorable, puis qu'elle vous vnit à la gloire asseurée, puis qu'elle vous attache à l'immuable; delicieuse, puis qu'elle vous approche des plaisirs eternels de la beatitude. A n'en point mentir il faut estre sans iugement pour ne pas souhaiter cét heureux esclauage, mesme au prejudice de tout ce qu'on peut treuuer de charmant, & de doux dans la creature.

IV. Poesie.

Phantosmes de plaisirs, chimeres de nos songes,
Fausses ombres du bien, veritables mensonges,
Mesnagez vos attraits;
Vous m'offrez sans succez la douceur de ces charmes,
Qui font rendre les armes
A qui veut receuoir, sans regarder vos traits.

Quel bien possedez-vous, pour posseder vne ame,
Qui cherche d'autres biens que le vain, ou l'infame?
Produisez vos raisons:
Quelle amorce auez-vous, que void-on dans le Monde,
Que l'ordinaire ronde
Du iour, & de la nuict, des mois, & des saisons.

Ces montres de grandeur, cette apparente gloire,
Qui nous promet vn rang dans la plus vieille histoire,
N'est-ce pas vn écueil?

Soit qu'on couure nos os, ou d'or ou de poussiere,
Toute nostre lumiere
S'esteint, ou ne luit plus dans l'ombre du cerueil.

Qui connoist maintenant ces redoutables Princes,
Qui portoient autrefois le bout de leurs Prouinces
Au bout de l'Vniuers?
Trois ou quatre morceaux de marbre ou de porphyre
Leur dressent vn Empire,
Où leurs membres pourris regnent parmy les vers.

Ce brillant Seducteur dont la puissante amorce
Ne trouue point de cœur qu'il n'attire ou ne force,
A-t'il quelque pouuoir,
Qui nous soit caution, & nous donne asseurance
De la belle esperance,
Que son éclat trompeur nous a fait conceuoir?

La palleur de son teint (quoy qu'vn flateur me die,)
M'est vn signe certain de cette perfidie
Qui le fait redouter,
Ses beaux chaisnons dorez composent vne attache
Que sa prudence cache:
Pour nous ouurir vn mal qu'on pourroit éuiter.

Pour l'infame plaisir qui rend l'homme idolatre,
D'vn peu de vermillon couché dessus du plastre,
Qui n'en sçait le tourment?
Lors mesme qu'il promet de charmantes delices,
Ce sont de vrais supplices,
Qu'il desguise du nom d'vn vray contentement.

Genereux Ioñathas, ta propre experience
Nous donne la raison de cette connoissance:
Helas! vn peu de miel,

Dont

Dont le foible secours te sembloit necessaire,
Peut-il estre contraire
Iusqu'à faire aux Hebreux vn abysme de fiel ?

Miserables mondains, fiez-vous aux caresses
De ces honteux plaisirs, qui tentent vos foiblesses,
Suiuez leur vain appas :
Ce masque de bon-heur qui flate vostre vie,
Vous tire, & vous conuie,
Vous offrant ses attraits à de cruels trespas.

Combien void-on de Grands qui traisnent dans la bouë ?
Combien de puissans Roys que la fortune iouë
Dans sa plus belle humeur :
Elle trouue son bien, elle trouue ses charmes,
Dans leurs plus iustes larmes :
Ses Eloges se font de leur triste clameur.

Quand elle nous fait voir tout l'esclat de sa pompe,
Et nous promet ses biens, c'est pour lors qu'elle trompe
Nostre ame par les yeux :
A mesme que sa main nous leue de la fange,
Aussi-tost elle change,
Et nous pousse en enfer, en nous monstrant les Cieux.

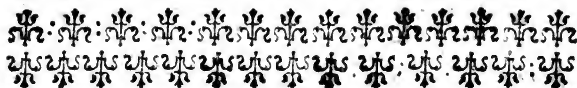
Mon ame, si la Foy gouuerne ta conduite,
Corrige maintenant l'erreur qui t'a seduite,
Mets fin à tes mal-heurs ;
Romps genereusement cette cruelle chaisne,
Qui te serre, & t'entraisne,
Dans des gouffres de maux, & des torrens de pleurs.



ARGVMENT DV IV. LIVRE.

CEVX qui donnent exemple de bien faire aux autres, leur en inspirent le courage pour cette raison, la Theologie apres auoir déduit le dessein de Dieu dans nos infortunes, propose sa conduite ordinaire à l'endroit de ses fauoris. I. La premiere Prose touche en general les souffrances des Iustes, descendant apres en particulier aux Patriarches, & aux Prophetes de l'ancienne Loy, dont la vie a esté toute trauersée de miseres. II. Ces belles ames ayans esté les images du Crucifié, la premiere Poësie en produit vne nouuelle dans vne plante, qu'elle feint estre née de ce sang du Sauueur, qui de la Croix tomba sur le Caluaire. Le Granatile sujet de cette sacrée Metamorphose se troue és enuirons de Cusco, & dans le Perou aux Indes Occidentales. III. Des Peres du vieux Testament, la Sapience vient dans la seconde Prose à marquer les plus illustres souffrances du Nouueau. IV. La seconde Poësie est vn genereux deffy que sainct Athanase donne à tous les maux de la Nature. V. De l'exemple des Saints, elle passe à celuy de Iesus-Christ, dont elle décrit les douleurs exterieures dans la troisiesme Prose. VI. Les larmes de la Vierge au pied de la Croix font le sujet, & le dessein de la troisiesme Poësie. VII. Apres vne veuë assez legere des souffrãces visibles du Sauueur, cette diuine Maistresse cõduit la pensée de son Auditeur dans le secret de la Passion, par l'esclaircissement de quelques-vnes de ces circonstances plus remarquables. Elle conclud cette Prose par l'accord merueilleux de la liberté, & de l'impeccabilité de Iesus Christ. VIII. Sur sa fin, elle adjouste la resolutiõ d'vne ame sainte, dont le plus ardent comme le plus iuste desir, est d'eriger vn Caluaire sur son cœur aux peines de son Sauueur.

LA



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE QVATRIESME

I. PROSE.

LA Theologie vouloit reprendre ſon diſcours, lors que ie preuins en ces termes le deſſein qu'elle auoit de parler. Saincte Maiſtreſſe des vertus, il faut eſtre ſourd à vos paroles, pour demeurer inuincible à vos raiſons. Elles ont tant de clarté, & de force, qu'il n'eſt point de ſtupidité aſſez peſante, pour ne les pas comprendre, ny de malice aſſez opiniaſtre, pour leur reſiſter. Neantmoins quoy que ie me rende à tant de lumieres, permettez-moy de vous deſcouurir vne penſée, qui me laiſſe encore quelque doute. Ie ſçay que Dieu eſt le Seigneur abſolu de ſes creatures, & qu'il ne peut rien faire qui ne ſoit ſujet à leur cenſure ny repugnant à ſa bonté, Vous m'auez pareillement appris le grand deſſein qu'il a de nous attirer à ſoy, & vous m'en marquez le moyen dans la ſouffrance : ce qui fait le ſujet de mon ſcrupule. Car ie ne puis conceuoir que celuy qui aime le bien de noſtre Nature, en cherche la

ruine. Or tous les maux de cette vie (à la reserue du peché, que Dieu ne peut vouloir, mais seulement permettre) les maladies, la pauureté, les miseres, la douleur, & la mort, tendent à la destruction de l'estre, qu'il nous a communiqué. D'autant qu'elles alterent les dispositions, qui maintiennent les principes de nostre vie, & qu'elles minent sourdement le corps, qui en est le propre sujet. Et à mon auis ne seruiroit à rien de dire, que Dieu laisse agir les causes secondes, sans vouloir faire violence à celles qui sont libres, ny destourner le cours des necessaires, puisque sans choquer la liberté de l'homme, ny changer la nature des estres insensibles, il pourroit, s'il vouloit, en regler tellement les actions, que l'ordre n'en seroit pas diuerty, ny l'innocênce offencée. Tu aurois aussi bonne grace (repartit la Sapience) de me demander, pourquoy Dieu n'a pas crée l'homme impassible, pourquoy il ne vous a pas rendu heureux à mesme qu'il vous a fait naistre, pourquoy il ne vous a pas donné les perfections de l'Ange, ou de quelque plus noble creature : Et certes si tu veux suyure ta pensée, tu verras qu'elle va iusques-la, puisque tu pretends de sa bonté, tout ce qui n'excede pas sa puissance. Et quoy, tu tombes par mesgarde dans vn desir qui n'a point de bornes, & qui ne peut auoir d'effet : ou du moins tu panches à l'ingratitude des biens qu'il t'a faits, par l'ambition desreglée de ceux qu'il te peut faire? Il est à propos que tu comprennes l'impossibilité de ta demande, afin de voir l'injustice de tes plaintes. Tu voudrois que Dieu t'eust choisi vn estat où rien n'eust incommodé ta personne, & où son amour t'eust comblé du plus grand bien que tu pourrois souhaiter de sa magnificêce. Ce desir est iniuste, puisqu'il renuerse l'ordre que sa prouidence a estably dans le monde,

monde, & impossible, quisqu'il est d'vne chose qui ne peut estre. Il renuerse l'ordre de l'Vniuers; parce qu'il en pretend vne meilleur, & il est d'vne chose qui ne peut estre: parce qu'il n'est point de condition pour excellente qu'elle soit, qui ne soit deuancée des auantages d'vn estat plus heureux. Voicy vne comparaison, qui me peut faire comprendre, mesme de ceux qui n'ont pas ta viuacité. Dieu qui est Tout-puissant ne sçauroit faire le plus grand Cercle de tous les Cercles possibles, d'autant que le plus grand n'est pas possible, puisque sans fin, il en pourroit prendre dans vn corps infiny, qui se surpasseroient tous de quelque excez de grandeur. Et sans supposer l'existence; ny mesme la possibilité d'vne masse infinie, il n'est point de si foible imagination, qui ne conçoiue à l'infiny des Cercles ou quelqu'autre figure, dans cette immensité demesurée, qui estend Dieu à tous les espaces réels, & imaginables. De mesme ce grãd ouurier ne sçauroit produire vne creature qui n'ait point de superieure en perfection, puis qu'il reste tousiours sans fin des perfections à communiquer dans ces interualles, qui le separent si glorieusement de sa creature, quelque approche que nous supposions de l'effet à son principe. Et puis, qui ne voit que c'est limiter vne puissance que nous auoüons sans limite, si l'on veut qu'elle acheue tellement son ouurage, qu'il ne luy reste aucun trait à y adiouster? donc c'est obliger Dieu de ne rien faire, de le vouloir obliger à faire ce qui est le plus parfait, & priuer l'homme de toutes sortes de biens, de ne s'arrester pas à celuy, qui a du defaut, ou qui peut receuoir, de nouuel les excellences. Qui ne iuge que ce desir est ridicule, puisqu'il veut que Dieu espuise sa Toute-puissance, & fasse quelque chose aussi parfaite que

ſoy, ce qui eſt impoſſible, ne pouuuant au moins luy communiquer ſon independance, ſuppoſé que ce ſoit vn ouurage de ſon pouuoir, & vne participation des perfections de ſon eſtre. I'auouë pourtant que ce progrez qui pouſſe continuellement voſtre cœur au deſir d'vn bien plus excellent, que celuy qu'il poſſede, marque le defaut des choſes creées, & cette ſecrette capacité qu'il a de poſſeder Dieu meſme. En quoy vous deuez reconnoiſtré voſtre nobleſſe, ſans accuſer voſtre bien-faicteur d'impuiſſance ou de ialouſie. Ce raiſonnement doit ſuffire pour vous faire comprendre combien il eſt raiſonnable de vous tenir à l'eſtat où voſtre Createur vous a mis, de le iuger le meilleur, & le plus iuſte, quoy que vous n'en voyez ny la bonté ny la iuſtice. Et certes ſans eſcouter vn ſouhait qui vous perſuade, auec l'ingratitude des faueurs que vous auez receuës, l'ambitiō d'vne fortune impoſſible, vous deuriez ſuiure vn inſtinct, qui meſmes dans la miſere de voſtre plus faſcheuſe condition, vous conduit à la recherche de voſtre ſouueraine beatitude. Toutesfois ſans te punir par mon ſilence, il me plaiſt bien de te faire connoiſtre, combien il eſt equitable que l'homme ſoit ſujet à ces ſouffrances, qui font la matiere de ſes plaintes, & de ſes murmures. Et d'abord i'auouë que Dieu n'a pas mis l'homme dans le monde, pour le tourmenter, mais que ſon premier deſſein eſtoit de luy offrir dans le ſeruice des creatures tout ce qui pouuoit contenter ſon deſir, & remplir ſon inclination. Pour cette raiſon, dans ce Paradis où il auoit logé Adam, les fleurs eſtoient ſans eſpines, les ſerpens ſans eſguillon, & la ciguë n'auoit point de venin, ny l'air, & la mer de tempeſtes. Que ſi le roſier auoit des pointes, & les Dragons du fiel, Adam auoit de la prudence pour les

eſuiter,

esuiter, & de la force pour se deffendre, & toutes les creatures du respect pour honorer son excellence, & son domaine. De sorte que le sentiment, qui te persuade, que Dieu ne peut aimer vos peines, & vos douleurs, est veritable, si toutesfois tu te consideres dans la premiere idée qu'il auoit de ta conduite. Mais si tu regardes l'homme dans les infirmités de sa cheute, tu ne dois pas treuuer estrange, qu'il se serue d'vn autre regime, puis que son intemperance l'a mis dans vne constitution, qui ne luy est pas naturelle. Les drogues n'ont iamais esté faites pour nourrir l'homme, elles seruent neantmoins pour guerir ou pour soulager vn malade. Pour vous plaindre auecque pretexte de vos maux, il falloit conseruer vostre innocence sans tache : vous auez manqué aux hommages que vous deuiez à Dieu, il a retiré les faueurs, qu'il vous auoit faites. En quoy, pour ne rien dissimuler, vous auez vn tres-iuste sujet de desplorer vôtre malheur, puis que vous en estes la cause, & d'aimer la bonté de vostre Dieu, puis qu'il ne punit pas vos fautes auecque la rigueur que pourroit exiger sa iustice. Il faut donc considerer l'homme en deux estats, d'innocent, & de pecheur : dans le premier, c'est le mignon de son Roy, à qui tous ses vassaux doiuent du respect, & de l'obeïssance : dans le second, c'est vn criminel de leze-Majesté, qu'ils sont obligez de poursuiure. Dans le premier, les maux, & les souffrances n'estoient pas connuës : dans le second, elles ne peuuent estre esuitées. Aussi-tost qu'Adam eut violé cette Iustice originelle, qui luy estoit vn rampart d'airain contre ses ennemis, les maladies, la douleur, & les miseres, eurent bresche raisonnable pour l'attaquer, „& assez de force pour le vaincre. La mort est entrée „dans le monde, par le peché, asseure le grand Apo-

„ſtre) & en vn autre endroit, La mort eſt le ſalaire du peché. Ce qu'il dit de cette Meurtriere vniuerſelle, ſe doit pareillement expliquer des autres maux de la Nature, qui ſont ou ſes precurſeurs ou ſes ſatellites. Seroit-il equitable que l'homme pecheur joüit des auantages de l'homme innocent, & qu'il poſſedaſt les biens d'vn Eſtat, dont il n'a pas le merite? Ce grand monde n'eſt plus le Louure, ny le Palais où Dieu a logé vn Monarque, mais la priſon où il tient ſes criminels: que chacun ſouffre ſon ſupplice, & que perſonne ne s'en plaigne. Le moins coulpable des pecheurs ſouffre moins de maux qu'il n'en fait: & quand bien il n'auroit que ce ſeul peché qui naît auecque tous les enfans d'Adam, & qui eſt leur iumeau, ce ſeroit vne miſericorde infinie de ne luy faire ſentir que tous les maux de la Nature, puis qu'il pourroit iuſtement eſtre puny de ceux de l'enfer. Et de vray, ſi tu veux jetter les yeux ſur les Monaſteres, & meſme te ſouuenir de ce que tu as fait dans la ſolitude, tu iugeras de la ſeuerité dont les plus innocentes ames puniſſent leurs moindres foibleſſes, ou que vous eſtes cruels, ou que Dieu n'eſt pas iniuſte. Mais quand l'homme ſe ſeroit acquis la pureté des Anges, il ſe deuroit reſioüir de n'auoir pas leur inſenſibilité, puiſque la ſageſſe de noſtre grand Maiſtre change l'effet des ſouffrances, faiſant de la peine de vos crimes la riche, & feconde matiere de vos vertus. Que l'enfer s'eſteigne pour le iuſte, que ces legeres fautes qui ſont inéuitables à l'innocence meſme, ne tachent pas ſa vie, s'il n'a point de peché à effacer, il luy reſte beaucoup de graces à acquerir, plus le Ciel luy enuoye de diſgraces, plus luy offre-il de couronnes. Auſſi tous ceux qui dans les ſiecles paſſez ont fait eſtat, & profeſſion de la vertu, ont regardé les miſeres, &

ſeres, &

ſeres, & les afflictions, comme l'objet de leurs meilleurs deſirs, & les ont demandées à Dieu comme ſes principales faueurs. D'où ie dois inferer, que celuy qui veut eſtre exempt des infortunes de cette vie, „ pretend d'eſtre traitté en Eſclaue. Mes fauoris ont „ marché par des ſentiers difficiles (dit-il chez vn de ſes Prophetes) deſires-tu vn grand chemin, & tout plain, tu veux marcher dans la voye des beſtes de charge, & auecque la canaille. Celeſtin, tu ne peux l'ignorer, Dieu a touſiours traitté ſes enfans auec rigueur ſans qu'il ſoit beſoin de faire vne ennuieuſe deduction, tu te peux ſouuenir que la terre n'a iamais poſſedé vn Sainct, qu'elle n'ait eu vn Martyr. Et certes les ſouffrances ont eſté des teſmoignages ſi aſſeurez de la bien-vueillance du Ciel, que ceux que l'aduerſité n'a point choquez, ont tenu leur condition ſuſpecte, & apprehendé que cette belle fortune qui les flatoit ne leur couuriſt des precipices, & des abyſmes. Que ſi le Ciel a paru ſerein à ces genereuſes ames, elles-meſmes ſe ſont fait des orages, & des tempeſtes. Elles ſe ſont iettées dans les deſerts, afin d'y treuuer la faim, le froid, & la nudité: & pour y auoir des Tyrans, & des bourreaux, elles ont occupé tout leur eſprit à chercher nouueaux martyres, & des morts inconnuës. Quelques vns comme toy, ſe ſont enſeuelis tous vifs; d'autres ſe ſont expoſez tous nuds aux gueſpes, & aux mouches, comme les Stylites, afin d'étre eux-meſmes leurs Diocletians, & leurs Nerons. Certains ſe ſont plongez dans des Lacs, & des Eſtangs glacez: & puis pour goûter les deux extremitez de la Nature, ils ſe ſont allumez des feux, & des braiſes ardentes. Voilà vne petite monſtre de ce que les bons courages ont pratiqué pour cooperer au deſſein que Dieu auoit de leur faire part du Calice de ſon

de son Fils. Ne sont-ce pas ces Illustres de Iesus-Christ qu'on a veus parmy les chaînes, & dans les prisons? n'ont-ils pas fait l'espreuue de tous les mespris, & les opprobres, que la rage des hommes pouuoit inuenter? les cailloux les ont moulus, le cheualet estendus, le fer découppez, les rouës brisez, les scorpions deschirez, le rasoir escorchez. On les a noyez dans le plomb fondu, & dans la poix boüillante, on les a fait brusler comme des flambeaux, on les a sciez, leur vertu les rendant plus immobiles aux douleurs, que des troncs de bois, & des marbres à la scie. Et pour leur faire sentir la mort, & sauourer les tourmens, on a guery des playes qu'on vouloit aussi-tost renouueler. La cicatrice qui demeuroit sur leur chair, seruoit seulement de marque pour montrer l'endroit où ils estoient sensibles, & où l'on pouuoit les blesser. Pour animer les bestes farouches au meurtre, & leur apprendre vne cruauté qu'elles ne sçauoient pas, les hommes ont vestu leurs freres de peaux d'Ours, & de Pantheres. Que si la persecution s'est quelquefois renduë plus douce, au moins a-t'on veu ces grandes ames, que le monde ne meritoit pas de posseder, errantes parmy les solitudes, cachées dans les antres, & les spelonques, desguisées des despoüilles de moutons, & de cheures, abatuës de pauureté, & d'ennuy, extenuées, & âneanties de ieûnes, & de miseres. Voilà ces mignons, & ces priuilegiés dont nostre Dieu se vante, voilà les caresses qu'il garde à ses meilleurs amis. Si tes ennuis ont tellement effacé ou diuerty ta memoire que tu ne te souuiennes plus de ces glorieux exemples, conduis ta pensée depuis le commencement du monde iusques à ton siecle, & tu verras la preuue de ce que ie dis, Regarde les Patriarches, & les Prophetes de l'ancienne loy, les Martyrs, le Con-

fesseurs,

fesseurs, & les Vierges de la nouuelle, & ie m'asseure que tu seras pour ma remarque. Ie ne veux pas te faire voir deuant la naissance du Messie, les Roys de ce peuple que Dieu aimoit, à la cadene, & dans les cachots, ces exemples sont trop esloignez de toy pour te toucher. Que la fortune creuë les yeux à Belissaire, apres luy auoir fait voir toute la gloire de l'Orient à ses pieds, que cét inuincible demande son pain de porte en porte, & qu'il traisne sa vie parmy les gueux, apres auoir mis la plus glorieuse nation de la terre dans ses chaisnes. Que Charles le Gros vn des Roys de France deuienne Marguillier d'vne des Eglises de Tréues, ie ne te proposeray pas ces inconstances, pour te persuader mon sentiment. Ie n'ay garde de te produire des miseres, que tu puisses estimer des effets de la iustice de Dieu, ou des cheutes de l'imprudence des hommes. Ie n'ay que des Saints à te faire voir, mais si ie t'en monstre quelques-vns, ne me crois pas obligée de les conter tous l'vn apres l'autre. Ie t'ay desia auerty qu'il me faudroit faire vne Litanie ou vn catalogue de tous ceux qui ont aimé la vertu, si ie voulois te parler de tous ceux qui ont souffert. Car pour te dire vne derniere fois, ce que ie m'oblige de ne te plus repeter, ie maintiens qu'on n'a pas veu vn seul Innocent, qui n'ait enduré les peines des criminels, & qui n'ait trouué quelque Tyran dans son siecle. C'estoit trop à cét ancien Philosophe de demander les noms de trois personnes heureuses pour resusciter vne Reine. Sans estre contraint à faire miracle il se pouuoit hazarder sur l'exemple d'vne seule, pourueu qu'elle n'eust iamais rien souffert. La premiere Innocence qui parut au monde, n'y fut elle pas persecutée ? pauure Abel ! quand ie te voy sous la main sanglante de ton propre frere, ie cherche tes

crimes,

crimes, & ie ne voy que des vertus. La mort que tu reçois de celuy que le sang,& la naissance obligeoiét à ta conseruation, est-ce la recompense que Dieu destinoit à tes sacrifices? Le Ciel ne sçauroit-il payer autrement tes feruentes prieres, & toutes ces agreables offrandes que tu luy as faites? Abel est vn Sainct, il faut qu'il souffre. Peut-estre qu'Abraham, Isaac, Iacob, & les autres Patriarches seront impunément vertueux? Non, non, celuy qui se glorifie d'estre leur Dieu,n'a pas si mauuaise opinion de leur courage, il est trop sage pour les mesconnoistre, & trop amoureux pour les espargner. Il faut pour paroistre dignes du choix, que le Ciel a fait de leurs personnes, qu'ils apprennent de la fortune, ce que vaut cette preference. On pourra douter de la vertu du Pere, & du Fils, iusques à ce que l'vn se resolue d'estre le Sacrificateur, & l'autre la Victime. Et pour Iacob, le ventre de Rebecca luy seruira de Theatre, où son innocence sera attaquée, & de Circ, où l'enuie le poursuiura, quoy qu'immobile; & afin qu'il n'ait pas vn moment exempt de peine, il faut qu'il soit conceu auecque son persecuteur. Des ayeux passons au néueu: Helas! ie voy le pauure Ioseph dans vne cisterne: ie le voy attaché à vne chaisne, ie le voy enfermé dans vne geole.Ses freres sont ses bourreaux, & ses traistres: sa propre vertu se rend complice de la femme de Putiphar, pour le jetter dans les incommoditez,& les horreurs d'vne fosse.Que peut-on penser du Dieu d'Abraham, & de ses promesses, quand on void son petit fils à la cadene? Ie ne sçay ce qu'en dira l'impieté; de moy, ie iuge par ses souffrances de son élection. La patience de Iob a receu trop d'Eloges des siecles passez, pour estre ignorée des hommes, qui viuent auiourd'huy. C'est ce puis-
sant

ſant Athlete qui a lutté contre tout ce qu'il y a d'horrible dans les maux, de ſenſible dans les douleurs, & d'infame dans les opprobres. Du throſne il tombe ſur vn fumier, au lieu de ſoye, & de pourpre, il void ſon corps couuert de playes, & de lepre. Pas vn de ſes membres n'a eſté exempt des douleurs: les maladies contraires, & compliquées ont conſpiré contre ſa vie, leur inimitié s'eſt accordée dans le deſſein de le deſeſperer. Choſe du monde n'a conſolé ſon affliction; ſes ſeruiteurs n'auoient des paroles, que pour luy apporter de nouueaux malheurs; ſes Amis pour luy faire ſentir ſes peines, luy veulent perſuader des crimes. En fin la mauuaiſe Fortune n'ayant plus rien à luy oſter, ſa femme taſche de luy oſter ſon Dieu. Qui ne croira que ce reſte d'homme, qui acheue de pourrir ſur ſon fumier, eſt autant coulpable qu'il paroît horrible? Et neantmoins la main, qui ſemble l'abatre le releue: Dieu ſe glorifie de ſa fidelité, & declare ſon innocence. Et afin que tout le monde ſçache l'eſtime, qu'il doit faire d'vn patient, il veut que le premier liure de nos Bibliotheques ſe face de ſō hiſtoire, & que le recit des miſeres de Iob ſoit vn des Euangiles de ſon Egliſe. Ce ſentiment ne peut eſtre ſoupçonné de faux, ſoit que Moyſe en ſoit l'Auteur, ou ſeulement l'interprete, il faut auoüer, que cette lamentable hiſtoire ayant eſté propoſée, pour conſoler les trauaux d'Iſraël dans l'Egypte, que l'Eloquence a conſacré ſa premiere voix à la gloire des ſouffrances. Ie ne m'eſtens à ce peu que i'ay touché d'vne ſi eſtrange auenture, que pour te dire, que comme tous ces grands Heros ne ſont que les figures du Meſſie, leurs plus cuiſantes douleurs ne ſont auſſi que de legeres ombres de ſon Martyre. Il falloit donner ces illuſtres precautions à la paſſion de ce Roy

de la

de la patience, afin de diſpoſer vos eſprits à la creance de ſes excez par les auis que le Ciel vous en a donnez dans tous les ſiecles qui la precedent. Auant que ie t'en propoſe de plus expreſſes images, ie t'en veux produire vne, où la nature meſme ſemble s'eſtudier à crucifier les fleurs. C'eſt le Granatile; dont ie te fais voir la naiſſance, & la figure.



I. POESIE.

Ainſi finit ſes iours le genereux Theandre,
Lors qu'il força la mort, par ſa mort de ſe rendre:
Son funeſte treſpas ietta l'eſtonnement
Dans le corps tout glacé du plus lourd Element.
Le Ciel dans cét accez eſteignit ſa lumiere;
La Lune, & le Soleil changerent leur carriere.
La Nature paſma dans cet horrible effroy,

Et choiſit

Et choisit son tombeau dans celuy de son Roy.
Pendant que l'Vniuers attendoit que la foudre
Confondist ses beautez en vn amas de poudre,
Theandre desirant de laisser vn portrait,
D'vn genereux vainqueur, & d'vn amant parfait,
Opposa ses bontez à sa triste auanture,
Et d'vn de ses souspirs guarantit la nature.
A mesme que sa mort fit l'esclipse du iour,
Il nous fit éclatter les feux de son amour.
Pere, dit cét amant, si ma perseuerance
Merite les effets de vostre Bien-vueillance;
Faites voir aux ingrats par excez de faueur,
Que s'ils sont mes bourreaux, que ie suis leur Sauueur,
Ie veux que leur peché merite le supplice,
Ie vous offre mon sang, que veut vostre Iustice.
Pourriez-vous exiger vn plus iuste payement,
Que mes tristes douleurs, & mon cruel tourment?
Il faut que mon amour triomphe de l'enuie,
S'ils me donnent leur mort, ie leur donne ma vie.
Ne regardez pas tant leur fiere cruauté,
Que vous ne regardiez l'excez de ma bonté.
La cause de mes maux est dans leur ignorance!
Celle de leur espoir est dans mon innocence.
A ce dernier souspir de ce braue vainqueur,
L'amour tira le sang qui luy restoit au cœur.

La Terre alors prit le dessein
D'eterniser ce parricide,
Pour le faire, elle ouurit son sein,
Et receut ce corail liquide.

Ce sang aida de sa chaleur ***
La seiche humeur de son argile,
Et fit naistre auecque douleur

Le mourant corps du Granatile.

Son tronc tousiours panchant, & las,
Sorty du sang qui le fait naistre,
Soustient son corps d'vn éschalas,
Pour marquer la Croix de mon Maistre.

Le fer qui perça son costé, *⁎*
Dans sa fueille forme vne lance,
Et nous despeint la cruauté
De sa plus cruelle souffrance.

Pour porter le dueil d'vn grand Roy,
Sa fleur veut estre violette,
Et rien que sont triste conuoy,
Ne doit composer sa rosette.

Vn delicat filet de sang
Fait les rebords de sa figure,
Le seul vermillon de leur rang,
Met du meslange à sa teinture.

Cinq rougeurs distinguent son fond
D'où naist le corps d'vne colonne,
De qui la pointe se confond,
Dans les replis d'vne couronne.

Tout à la cime de la fleur,
On voit trois clouds de couleur noire,
Qui nous monstrent dans leur palleur,
Ceux de qui parle nostre histoire.

Le temps desseche ce fleuron;
Pour nous produire des delices,
Sous la iaune peau d'vn Citron,
Qui peint le fruit de ses supplices.

La fleur qui desplore la mort
Du braue Aiax, & d'Hyacinthe,
Me cause aussi peu de transport,
Que le pauot ou bien l'absinthe.

Celle qu'vne ialouse humeur
Forma du beau corps de Clytie,
Me donne beaucoup moins d'ardeur
Qu'vne fueille morte d'ortie.

Celles qu'Adonis, & Iunon
Font esclater de tant de gloire,
Ne pourront iamais de leur nom
Flater mon cœur ny ma memoire.

Narcisse est sujet de rebut
A ceux qui connoissent ma plante,
L'odeur de l'Ambre gris me put
Quand ie songe à mon Helianthe.

Ce qui fait mon affection
Sensible aux miracles de Flore,
C'est la fleur de la Passion,
Que i'ayme seule, & que i'adore.

Doux Zephyr Createur des Fleurs,
Change mon cœur en vn Caluaire:
Donne-moy ces belles douleurs,
C'est vne fleur de Cimetiere.

II. PROSE.

LEs Apôtres qui ont veu, & vescu auecque celuy qu'Isaië appelle l'homme des douleurs, ne l'ont approché que pour auoir meilleure part aux amer-

tumes de sa Croix. Que si l'ambition en a porté quelq'vn à desirer la premiere place d'vn Royaume, dont il a eu tous les iustes titres, sans gouster vne seule de ses commoditez, il luy a fait aussi-tost comprendre que toute la preference qu'on doit attendre de son amour, estoit vne plus abondante participation de son calice. Et certes à les considerer par ordre, il est impossible d'en remarquer vn seul, qui n'ait glorieusement suiuy les traces de ce grand Capitaine. On ne s'est pas contenté de les chasser des villes, pour estouffer en eux l'Eglise naissante : on s'est efforcé de les exterminer de la Nature. Tout ce que la cruauté a de plus inhumain s'employa pour leur oster ce reste de vie, que la pauureté, les miseres, les jeusnes, & les veilles leur auoient laissé. On les jette dans les huyles boüillantes, on les attache en croix, on les écorche tous vifs, on les scie par le milieu du corps. Pas vn d'eux n'est arriué à cette gloire qui estoit deuë à leur merite, que par les opprobres, & les confusions d'vne mort, qui offençoit leur innocence. Les plus legeres incommoditez qu'on leur a fait souffrir, ont eu aussi peu de iustice dans leur rigueur, qu'ils auoient de crime dans leur vie. Que s'il est vray que S. Iean n'ait pas gousté la mort (comme beaucoup de bons Autheurs l'estiment) c'est seulement pour attendre le dernier, & le plus barbare des persecuteurs de l'Eglise. Et à vray dire il y a quelque sujet de croire, que le Sauueur, qui luy a promis de boire son calice, luy en garde le fond, & la lie, comme au plus cher de ses amis. Il a esté le mignon du cœur, & le cher disciple que Iesus aimoit, il faut donc que l'Antechrist, dont l'humeur, & la vie doit estre contradictoire à celle du Messie, luy fasse la mesme part dans sa haine, qu'il a euë dans les amours de ce doux

Maistre. Et s'il est ainsi, qui ne void la verité de ce que i'ay dit, que tous les fauoris de Dieu n'en doiuent esperer que des douleurs, & des souffrances ? Ceux qui ont suiuy les Apostres n'ont pas foulé vn autre chemin : les Amphitheatres sont encore rouges de leur sang. On a armé les Elemens contre leur vie: les hommes ont instruit les Tygres à deuorer les hommes. Que si la sainteté de ces pitoyables Victimes treuuoit du respect où la cruauté leur preparoit la mort, on les animoit auec des artifices, à des meurtres, pour qui les forests n'auoient pas assez de capacité. Mon discours ne donneroit pas seulement de l'ennuy, mais encore de l'horreur, si ie voulois toucher toutes les differentes tortures qui ont consumé les meilleurs amis de Dieu. Le funeste trophée, que ie dresserois des roües qui les ont brisez, des poëles, qui les ont boüillis, des rasoirs qui les ont decoupez, des potences, qui les ont soustenus, des lances qui les ont percez, & les taureaux de bronze, où la douleur les a fait mugler, seroit vn spectacle à ébranler, & faire fremir les plus genereux courages. Et puis, ie parle à vne personne, qui a plus estudié les combats des Martyrs, que les victoires des Cesars. I'auoüe bien que la douleur des enfans du Caluaire, & de ces Benonis du Sauueur, n'a pas tousiours esté sanglante, & que par fois on a espargné leur vie : mais ç'a esté pour prolonger leur mort, & leur faire sauourer à loisir les tourmens. Leurs peines ne pouuans estre longues, & violentes, la rage de leurs Tyrans a trouué plus de satisfaction à leur en mesnager l'ennuy, qu'à les opprimer tout à coup, sous la violence des tortures. Quand on meurt promptement, on ne meurt qu'vne fois : lors qu'on languit long-temps, on meurt tousiours. C'est faueur à vn criminel de luy

ordonner vn poison qui le tuë, aussi tost qu'il le touche : pour allumer vn feu insupportable, il faut qu'il soit petit, & sa flamme lente. Et de vray, ces bourreaux qui semblent auoir de la douceur pour ceux qu'ils persecutent, ont vne secrette, & malicieuse cruauté, qui leur donne de l'auantage sur les Diomedes, & les Procustes. La raison est qu'ils ne donnent pas seulement le loisir à la chair de sentir son supplice, mais encore ils procurent du temps à l'esprit pour perdre sa vertu, & desesperer son salut. C'est trop peu à ces Tygres de ne faire mourir que le corps, pour assouuir leur rage, il faut tuer l'ame, en tuant sa patience. Cecy est en ta faueur, mon cher nourrisson, afin que tu comprénes que ton martyre ne laisse pas d'estre agreable, bien qu'il ne soit pas sanglant. Si Dieu a des Martyrs rouges, il en a de blancs. Ceux-là le plus souuent n'ont eu qu'vn moment de mort, & ceux-cy, pour l'ordinaire, qu'vn moment de vie. Ceux-là n'ont pas eu le loisir d'esprouuer leur constance, & ceux-cy ont eu des siecles entiers pour perdre leur fidelité : le Ciel veut que tu sois des seconds afin que tu merites vne grande couronne, par la longueur de tes tourmens. Que si la compagnie donne du cœur, Celestin doit estre fort vaillant. Tu n'es pas seul en cette lice, tous ceux qui ont de la vertu, y tiennent leur rang, & leur ordre. La foule est plus à craindre dans cette carriere, que la solitude. Ie laisse pourtant l'agreable montre, que ie pourrois faire de ces braues Heros sans aider ta memoire : tu te souuiens assez du grand Hilaire dont l'Eglise respectera les combats, tandis que les vertus auront du merite. Sa vie n'a esté qu'vn tissu d'ennuys, & de douleurs, l'incompossibilité qu'il auoit auec les meschans, luy a esté vne feconde source de maux, & de trauerses.

La

La France, qui eſt l'azile des affligez luy fut ouuerte, mais pour en ſortir, & aller en Phrygie, chercher vne haine aſſez barbare, & inhumaine. On ne ſçauroit exprimer ſes ſouffrances qu'auec vne langue ſemblable à la ſienne. Toutesfois ny l'impatience, ny l'ennuy ne peurent rien ſur ſa vertu, il triompha de l'Hereſie, & pour luy faire ſentir le peu d'auantage qu'elle auoit dans ſon eſloignement, il employa ſon repos pour combatre, & ruiner ſes erreurs. Il preſida aux Conciles, il prononça des Articles de Foy à toute l'Egliſe, & pourſuiuit Arius auecque tant d'ardeur, que pour le punir de ſes glorieuſes actions, & luy trouuer vn exil nouueau, on fut contraint de le bannir en ſon pays. Ce grand Homme à qui i'ay donné l'illuſtre ſurnom de Theologien n'a pas eſté plus doucement traitté de la fortune. C'euſt eſté trop peu à l'inuincible Gregoire de n'auoir que les Tyrans ordinaires pour ennemis, il falloit voir tout l'Orient partagé ſur les ſentimens de ſa vie, & de ſa doctrine, & que pour appaiſer la tempeſte, il ſe preſentaſt comme Ionas, à l'enuie. Son ſucceſſeur en ſa dignité, recueillit pareillement l'heritage de ſes ſouffrances, mais de quelque cruauté que la haine ait perſecuté Chryſoſtome, ſa vertu eſt demeurée ferme, & inesbranſlable. Son banniſſement iuſques aux extremitez de la terre, n'a ſeruy que pour faire eſclatter ſon nom par tout le monde. Conſtantinople eſtoit trop eſtroite, pour contenir la gloire d'vn ſeul homme qui auoit eu l'honneur de ſouffrir pour la querelle de ſon Dieu, ſon triomphe deuoit courir l'Europe, & l'Aſie. C'eſtoit ſeulement pour monſtrer ce fameux Prelat à tout le monde, que le Ciel ordonna qu'on le menaſt par tant de mers, & de terres à Cucuſe. Auſſi ne creut-il iamais que la rage d'Eudoxe le peuſt pro-

ſcrire, puis qu'elle ne pouuoit l'eſloigner de ſon Dieu. Et quoy qu'il ne falluſt qu'vn peu de diſſimulation pour gaigner les bonnes graces d'vne Reyne, ce genereux cœur, à qui toutes les paroles appartenoient, n'en pût auoir de laſches ny de timides. Tandis qu'il luy reſta vn moment de vie, il eut de la reſiſtance pour s'oppoſer à l'impieté du vice. Que s'il expire parmy tant de miſeres, il fera trembler, meſme apres ſa mort, celle pour qui iamais il ne pût auoir de crainte. Les Empereurs preſenterent requeſte à ſon tombeau, & pour meriter le pardon de leur Mere, ils feront amende honorable à ſes cendres. Ces beaux exemples n'appartiennent pas tellement aux premiers temps de l'Egliſe, que nous ne puiſſions en trouuer dans la ſuite de tous les ſiecles. Rome n'a-t'elle pas veu depuis peu l'inuincible Thomas de Cantorbie, dont le genereux ſang eſt encore tout frais, & tout boüillant en Angleterre ? Toute cette Iſle, qui n'eſt qu'vn coin caché au reſte du monde, ne l'a pû cacher à ſes ennemis. Il a paſſé les Mers pour treuuer vn refuge, il a veu la beſace ſur l'eſpaule à tous ſes parens à ſon occaſion : ſi eſt ce pourtant qu'il eſt demeuré debout parmy les ruines de ſa famille, & que la pitié de tant de miſerables, qui le ſuiuoient par tout, ne luy pût donner vn mot de complaiſance : Mais i'ay tort de te chercher des exemples hors de l'Italie, & de produire deuant toy quelque choſe de moins que des Papes. De ſainct Pierre deſcens iuſques à ton âge : tu peux conter au moins quarante Martyrs, tous d'vne ſuite, ſans qu'vn ſeul interrompe cette riche ſucceſſion. Si bien qu'il ſemble que Dieu n'ait eſleué ces genereux courages dans le throſne de ſon Fils, que pour les monſtrer aux Tyrans, & dire que c'eſtoient des hommes à perdre. C'eſt-là, que tu peux trouuer

trouuer des consolations à tes souffrances, & des eguillons à ta vertu. Mon dessein n'estoit pas de t'entretenir plus long-temps des belles actions de la Patience : mais certes ie serois injuste, si ie craignois d'estre importune : à moins que de trahir ma cause, ie ne puis oublier Athanase : Grand, & inuincible courage! que ie ne regarderay iamais, que comme vn rocher immobile, où toute la rage des flots se va briser, tu sçais de ta propre experience ce que Dieu fait souffrir à ceux qui deffendent sa gloire. La premiere iniustice qui choqua son innocence parut au Conciliabule de Tyr, où ce Metropolitain de toute l'Egypte fut contraint de se tenir debout deuant ses inferieurs. Le grand Potamon Euesque d'Heraclée, vid, & plora cette inciuilité de l'œil qui luy restoit, depuis qu'il ayma mieux perdre les lumieres du iour, que les esclatantes tenebres de sa foy. Mais sa compassion eut aussi peu de force sur l'esprit de l'Assemblée, que son exemple auoit eu d'attrait pour adjouster Eusebe de Cesarée chef de part contre Athanase, à ce glorieux nombre d'Euesques, qui perdirent la moitié de leur veuë, pour conseruer toute leur fidelité. Ce fut dans cette Synagogue d'impies où l'on chargea l'innocent de la plus noire calomnie que la haine puisse inuenter. Son accusation n'eust pas esté assés iniuste, si elle n'eust esté honteuse : on produit vne effrontée, qui se plaignoit que le Defenseur des Vierges l'auoit violée. A ce crime on joignit celuy de Magie : pour luy donner quelque couleur, on fit montre d'vne main qu'on asseuroit auoir esté coupée par le saint Prelat à son Lecteur Arsene, afin de faire ses enchantemens. Il fut aisé de montrer le noir de ces calomnies en produisant Arsene auec ses deux mains, & par l'equiuoque de cette perduë, qui prit le Prestre Timothée

pour Athanase. Cette iustification ne fut pas neantmoins assez forte pour empescher le sainct Euesque d'estre bãny en France. Constantin approuua la mauuaise sentence des Ariens, quoy que le grand Antoine luy en eust descouuert l'injustice par lettres expresses. Le ieune Constantin racommoda la faute du vieux, le renuoyant à son Eglise, mais pour en sortir bien tost, & aller à Rome rendre compte de sa conduite au Pape Iule. Ce fut là qu'il publia ce beau Symbole, qui depuis a seruy à toute l'Eglise. Il ne pût neantmoins retourner en Alexandrie, parce que ses ennemis opposerent le Concile d'Antioche à celuy de Rome, & celuy de Philippes à celuy de Sardes. Il est vray que l'orage s'abbatit vn peu, & que Constance permit son retour, à la consideration de son frere Constans, qui appuyoit son innocence. Mais helas! faueurs du monde, que vous durez peu! Constance ayant vangé la mort de son frere par l'entiere defaite de Magnence, qui en estoit le meurtrier, il fit condamner nostre grand Prelat à Milan, d'où il le relega en Thrace. Cette affliction fut vne des plus sensibles de nostre Saint, parce que l'iniustice qu'on luy fit, s'estendoit à son grand regret à plusieurs Euesques, mesme à ce fameux Osius, qui auoit presidé à deux Conciles Oecumeniques, & au Pape Libere, mais auecque tant de rage, que le grand Basile prit cette persecution, pour le commencement de celle de l'Antechrist. Cependant le pauure Athanase souspiroit leur infortune, & les troubles de la Chrestienté dans vne Cisterne, où l'vn des ses Clercs, qui tout seul sçauoit sa cachete le nourrit à moitié l'espace de six ans. L'entrée de l'Empire estant ouuert à Iulien l'Apostat, par la mort de Constance, Athanase retourna en Alexandrie, où il reconnut bien tost, que

la douceur

la douceur de l'Apostat n'auoit esté qu'vn artifice pour gaigner l'esprit des peuples par cette bonté feinte, & dissimulée. Le pretexte qu'il prit contre nôtre incomparable Prelat, fut que certaines Dames Grecques auoient quité les Dieux pour suiure le Messie. Sur cette persuasion qu'Athanase contribuoit à ce changement, il escriuit à Fudice Prefect de l'Egypte, qu'il le chassast de sa ville. Mais comme il y auoit commandement secret de le faire mesme sortir du monde apres beaucoup de fuites, & de ruses, il demeura secretement caché dans Alexandrie, iusques à ce que le Galileen eut triomphé de l'Apostat, qui l'auoit renié. Iouinian donna quelques bons interualles aux trauaux de ce braue vainqueur. Mais Valentinian ayant apres sa mort associé Valens à l'Empire, sans luy communiquer sa pieté, tous les Euesques qui auoient esté bannis sous Constance, retournerent à leurs exils. Athanase estoit le Chef de la bande, & si ie l'ose dire, l'innocente cause de ces iniustices, ce qui l'obligea à vne plus prompte obeissance que les autres. Ie veux bien auoüer, que cét inuincible courage auoit la consolation de voir que Dieu prenoit la protection de sa vie, & que le Ciel faisoit des miracles pour le conseruer, lors que l'impieté faisoit des efforts pour le perdre. Vn iour Constance ayant enuoyé cinq mille soldats à l'Eglise, pour saisir ce S. Patriarche, ils n'eurent pas assez d'yeux pour le voir. Il leur parla, & passant parmy eux sans perdre vn seul poinct de sa grauité, il se tira de leurs embusches. Vne autrefois, comme les satellites de Iulien poursuiuoient son vaisseau auecque autant de diligence qu'il estoit impossible de fuir, il en fit tourner la pointe vers eux, pour les asseurer qu'Athanase estoit passé par là depuis peu. A dire le vray, on ne peut nier, que

nier, que ces heureux accidens ne soient des tesmoignages visibles du soin que le Ciel prenoit de sa personne. Mais si Dieu le conseruoit, il le conseruoit à la pauureté, au mespris, à la faim, à la nudité, & aux douleurs. Iamais il ne ioüit d'vn moment qui ne fust trauersé de quelque mal ou de sa crainte. A bien considerer sa vie, ce n'estoit qu'vne fuite continuelle, & vne course de l'extremité de la terre à l'autre. L'Orient, & l'Occident l'ont veu, & comme s'il eust esté le Soleil du monde, & que ce mouuement luy eût eté naturel, il en faisoit presque tous les ans le tour, & la visite. Ce n'est pas neantmoins suffisamment expliquer ses tempestes, de dire qu'il eut quatre Empereurs pour Tyrans, Constantin le grand, Constance son fils, l'Apostat, & Valens. Ie ne veux pas nier que le premier ne le trauersa que par erreur : mais si la malice déguisoit Athanase à Constantin, Athanase ne laissoit pas d'estre sensible aux coups qu'il receuoit de Constantin. Les trois autres le persecuterent auec beaucoup plus de rage, Iulien, parce qu'il le croyoit l'exterminateur de ses Dieux ; Constance, & Valens, parce qu'ils le tenoient ennemy declaré de leur secte. Non, ce n'est pas assez, de dire que quatre puissans Monarques furent ses persecuteurs. Car si le monde fut estonné de se voir presque tout Arien, sous leur regne (comme S. Ierosme l'asseure) ne faut-il pas conclurre que nostre inuincible Prelat eut quasi tous les hommes pour Tyrans, puis qu'il auoit tous les Ariens pour ennemis ? Ce seroit encor' peu de marquer ses quatre bannissemens, ses fuites, sa solitude, & ses autres souffrances. Tout le sujet qu'Athanase donna à l'enuie, fut de ne pouuoir permettre qu'on rauist la diuinité au Verbe, en le declarant inesgal à son Pere. Ce motif ne pouuoit iustement animer les

Ariens

Ariens contre luy : mais il obligea Iesus-Christ à reconnoistre ce seruice d'vne façon que vostre delicatesse a peine de comprendre. Parce qu'estant le Dieu de la gloire, & l'Homme des douleurs, & ne pouuant communiquer ce qui appartient à Dieu, il luy fit vne aduantageuse part de ce qui estoit propre de l'Homme Cette diuine chair qui tiroit toute son excellence de son vnion auec le Verbe, deuoit sans doute recompenser de ses propres biens, la generosité de son Athlete. Mais enfin où auons-nous laissé nostre Patriarche, qui le peut cacher aux diligentes poursuites de Valens ? Les solitudes n'ont plus de spelonques assez secrettes, la terre n'a pas vn lieu de refuge, pour celuy qui merite tout le Ciel en heritage : les mers ne sont pas assez larges pour fuir. Posterité ! croiras-tu ce que ie vais dire ? ce grand, cét incomparable, ce miraculeux, & diuin Prelat est contraint de s'enseuelir tout vif, & de se cacher quatre mois entiers, dans le tombeau de ses Ancestres. A quelle extremité de disgrace peut tomber vn miserable, pour estre banny chez les Morts, & sans mourir, de se voir contraint de viure parmy les ombres ? Que l'esprit plus ingenieux s'occupe à former l'idée d'vne affliction plus digne de pitié, & d'vne misere plus acheuée, que celle de ce grand Archeuesque. Ce seroit à cet affligé que ie permettrois de se plaindre, & si ie voyois couler quelques larmes de ses yeux, ie ne le blasmerois ny de messeance, ny d'iniustice. A moins que cela, ie ne peux pardonner à vn homme qui se laisse vaincre à la douleur, ayant des exemples de constance si capables de consoler les plus sensibles douleurs. Mais il vaut mieux que ie me taise, & que ie te donne le temps d'ouyr l'inuincible Athanase. qui sur le bord de son sepulchre, comme d'vne tour d'aitain

d'airain se rit de la rage de ses ennemis, & coniure toutes les plus cruelles rigueurs de la fortune de ne le point espargner.

II. POESIE.

Precieux restes de mes Peres,
Beau souuenir de mes Ayeux,
Cher, & triste objet de mes yeux,
Sacrez tesmoins de mes miseres :
Si ie descends parmy les morts,
Ne me prenez pas pour vn corps :
Athanase n'est plus qu'vne ombre,
L'iniuste riguenr des tourmens
Me joint à vostre triste nombre,
Escoutez mes gemissemens.

Riche semence d'vne vie
Qui ne pourra iamais perir,
Et par qui mesme doit mourir
La violence de l'enuie.
Quoy que mes lugubres souspirs,
Meslez au doux ton des Zephirs,
Troublent vostre profond silence,
Ayez pitié de mes malheurs,
Ne me blasmez point d'inconstance,
Vous ne souffrez pas mes douleurs.

Ie vis vn peu, mais à la peine
La cruauté de l'ennemy,
Qui me fait mourir à demy,
Ne pretend pas de m'estre humaine :
Vn cœur tout plein d'inimitié,

N'est

N'est pas capable de pitié,
S'il retient les coups de ses armes,
Ce n'est que pour donner loisir
Au cours eternel de mes larmes,
Et prolonger mon desplaisir.

A-t'on iamais veu dans le Monde,
Vn criminel plus agité
Du gibet qu'il a merité,
Et quelque rage plus feconde ?
Ie ne vis pas vn seul moment
Hors de l'exil & du tourment,
On me poursuit dessus la terre,
Et si ie m'embarque sur mer,
Aussi-tost vn coup de tonnerre,
M'y vient choisir, pour m'abysmer.

Mais d'où me vient cette pensée
Qui semble accuser mon honneur,
Par le reproche du bon-heur,
Dont on croit mon ame offensée :
Ie prefere ce monument
Au plus beau lieu du Firmament,
Ces draps de morts me sont des voiles,
Dont i'aime mieux l'obscurité,
Que le plus beau feu des estoiles :
Souffrir, c'est ma felicité.

Venez tourmens, venez martyre
Riche matiere de mes pleurs,
Venez souhaitables douleurs
C'est apres vous que ie souspire :
L'abord de ce triste cercueil
Ne vous peut estre qu'vn écueil,

Si

Si vostre faueur m'en deliure,
Vous r'allumerez mon flambeau,
On ne sort iamais que pour viure
Hors des tenebres du tombeau.

III. Prose.

O Dieu ! (m'escriay-ie aussi-tost) qui seroit assez lasche, pour ne point desirer quelque place parmy tant de Heros ? l'auoüe, Madame, que ie suis pecheur : en cette qualité ie merite tous les chastimens qu'il plaira à mon iuste Iuge de m'ordonner. Ce me sera trop de gloire estant coulpable, de souffrir auecque les innocens, ce qui me reste (Saincte Maistresse) c'est de coniurer vos bontez d'oublier les plaintes de ce vieillard, dont le foible courage s'estoit rendu à faute de vos belles instructions. Pourueu que Dieu me vueille continuer les connoissances que vous m'auez données, i'espere qu'il ne m'arriuera plus d'accidens, qui blessent ma constance. Sans craindre que la vanité me flatte d'vne innocence pareille à celle de ces grands hommes, ie tascheray de porter mes peines auec vn courage qui regarde leur exemple. Th. Ie me resioüis (mon cher Disciple) d'apprendre que mon entretien n'a pas esté inutile: sçache neantmoins, que si ie t'ay dit des choses, qui ostent l'amertume des souffrances, il m'en reste, qui luy donneront de la douceur. Tous ces illustres, dont ie t'ay parlé ne sont que de foibles, & imparfaites images du glorieux exemple, que ie t'ay gardé. Adorable Sauueur des hommes, miraculeux homme des douleurs, c'est à vous d'adoucir, & de dissiper les plus cruelles disgraces de la mauuaise fortune. C'est vostre

Croix,

Croix, qui peut estre le fort appuy des ames opprimées. C'est ce Caluaire que vous auez choisi, pour theatre à vos vertus, qui doit seruir d'eschole à tous les affligez. Hé! qui se pourroit iustement plaindre, apres auoir veu l'innocence chargée du supplice des pecheurs: vn Dieu exposé aux ignominies des criminels: Iesus souffrant! Ciel,& terre! que sçauroit-on voir de plus estrange? mon dessein n'est pas de m'arrester à tous les momens de la penible vie de celuy qu'Isayë appelle l'opprobre des hommes,ny d'étendre toutes les humiliations de ce mesprisé, que Dauid nomme vn vermisseau.Quand l'Vniuers seroit changé en vne Bibliotheque de ses douleurs, encor seroit-il plus vray de dire qu'il resteroit des volumes à escrire plus de ses souffrances, que de ses merueilles, puisque Iesus a moins fait de miracles, qu'il n'a senty de miseres.Vne bonne ame proteste que iamais elle ne se representoit le petit Moyse dans son panier de jonc sans douleur, & le grand Chrysostome asseure, qu'il ne pouuoit regarder le tableau du sacrifice d'Isaac sans plorer. Ce n'étoient pourtant que les images des images de Iesus-Christ, & les ombres des ombres de son Martyre. Car il est asseuré (mon cher Celestin)que le jonc de ce Prophete marque la cresche du Sauueur, & le buscher d'Isaac sa douloureuse, & infame Croix. C'est vn spectacle digne de pitié, de voir vn enfant exposé à la mort, aussi-tost qu'il reçoit la vie, mais à ceux qui ne sçauent pas que la prouidence du grand Dieu est dans ce petit bâteau,& qu'elle le conduit dans le sein d'vne Reine. A voir l'Innocent Isaac sous le coûteau de son propre pere, sans considerer que ce n'est qu'vn personnage de Tragedie, il y a dequoy faire soûpirer la cruauté mesme. Mais certes si l'on épanche des larmes ordinaires

N

pour ces feintes, il en faudra plorer de sang dans l'estable de Bethleem, & sur la montagne du Caluaire, Ces deux extremitez de la vie du Sauueur meritent des sentimens eternels de douleur, & de reconnoissance, puisque ce sont des souffrances, & des bienfaits d'vn merite infiny. A moins que d'estre Demon ou Iuif, on ne sçauroit se souuenir des agonies d'vn homme Dieu, sans ressentir quelque traict de leur amertume. Ce dernier moment qui commence l'innocence, & acheue la vie des brigans, & des parricides nous donne de la compassion parce qu'il a de la violence. Et donc quel effect aura la consideration du Martyre de Iesus dont les langueurs n'ont pas moins duré que sa vie? il est mort trente trois ans entiers,sans qu'vn seul moment d'vne ioye toute pure se soit coulé dans le cours de ses tristes années. Aussi n'a-t'on peu conclurre qu'il fust homme, par cette puissance du rire, qu'on dit étre la propre qualité de vôtre nature, puis qu'on n'a iamais veu, que la ioye luy ait changé le visage. Ses yeux tousiours noyez de larmes, ses jouës pasles, & mourantes, cette langueur vniuerselle, qui le faisoit vieux en la vigueur de son âge, sont d'assez visibles preuues de ses trauaux, & de ses peines.On dit, & ie le croy,que la pauureté,les miseres, le jeusne, les veilles, & la continuelle austerité de sa vie, auoient tellement consumé son corps, qu'il paroissoit approcher cinquante ans, n'en ayant encore que trente. Sa complexion tres delicate, & ses extrémes besoins, me persuadent aisément cette pensée, & m'obligent d'adorer ceste vieillesse auancée, & cét âge décrepit au milieu du robuste.Ie m'engagerois à l'impossible, si ie voulois parcourir toutes les actions du grand Iesus, mais ie manquerois au principal de mon dessein, si ie ne touchois au moins

les

les principales. Efforce-toy de me ſuiure ; mais pour comprendre la grandeur des afflictions dont ie pretends de t'entretenir, ſouuiens-toy touſiours, que celuy qui ſouffre eſt le Fils vnique de Dieu, & l'innocence incarnée. Souuiens-toy qu'il ſouffre dans vn pays où l'on le deuoit adorer, & des maux qu'il pouuoit fuïr. Et pour commencer par où il a commencé de viure, qui a iamais oüy parler d'vne naiſſance ſi abandonnée que celle de Ieſus ? Sa pauure mere n'a pas vn coin d'hoſtellerie dans vne ville, où les voleurs, & les ſacrileges treuuent des ſales tapiſſées. Celuy qui a baſty le Ciel pour y loger l'homme, n'a pas vne chambre dans toute la terre pour ſe mettre à couuert. Il eſt contraint de naiſtre dans vn reſte d'étable, qui ne couure les paſſans du froid, & de la pluye que pour les glacer de la crainte d'vne cheute qui les opprime. Helas! où eſt la charité des hommes, mais où ſont les ſoins amoureux de ce Dieu, qui s'humilie iuſques à baſtir le berceau des Alcyons, & le petit nid des oyſeaux ? Où eſt cette Bonté qui nourrit les Corbeaux lors que la blancheur de leur duuet encore naiſſant, les fait repudier comme illegitimes ? Où eſt cette Prouidence qui ſe vante de ſeruir de ſage femme aux petits Couleuureaux, & qui du puiſſant eſclat de ſon tonnerre, facilite les couches de la Biche ? Dieu s'eſt-il oublié de cette tendreſſe qu'il ne refuſe pas aux beſtes ? ne ſe ſouuient-il plus que les Sardanapales naiſſent dans l'eſcarlatte, & que meſme les teignes ſont Porphyrogenites ? Peut-eſtre que l'obſcurité de la nuict luy oſte la veuë de ce Fils qu'il a engendré dans l'éclat des ſplendeurs eternelles, & qu'il ne ſe ſouuient plus de celuy qu'il n'ayme pas moins que ſoy-meſme ? Dieu ne peut rien ignorer, les plus noires tenebres n'em-

peschent pas ses yeux;& toutesfois Iesus souffre. Son daiz, & ses balustres ne sont que le reste d'vn toict de paille qui tombe, & d'vne claye de bois qui pourrit. Vne mangeoire luy sert de berceau Royal,tout ce qui soulage la naissance de ce petit Monarque, en fait esclater la misere. Hé! qui ne seroit saisi d'vne profonde extase de voir celuy qui embrase les Seraphins dans le Ciel, se chauffer à l'haleine d'vn asne, & d'vn bœuf, en vne estable? Ne faut-il pas estre insensible pour demeurer sans douleur à la veuë de cét estrange prodige? mais ne faudroit-il pas estre plus materiel que le bronze, pour ne pas sentir la Circoncision d'vn Enfant qui a aussi peu de besoin de la prendre, que de force pour la souffrir? Passons de sa naissance à sa fuitte, laissan à ta propre raison de faire le parallele de ta chambre, & de sa retraite. Ce pauure petit n'est presque pas sorty du ventre de sa mere, qu'il faut fuïr en Egypte. Celuy qui deuoit luy eriger des autels, ou du moins luy offrir son palais, le chasse de son pays, & luy prepare vne biere. Pour ne point faillir vn meurtre, il en fait quatorze mille; & afin que le Sauueur passast de bonne heure au trauers d'vne mer rouge, il espanche tout le sang d'vne Prouince. O Dieu! que ne souffrit pas cét adorable Enfant,de voir que sa vie causoit la mort à tous ceux de son âge? Toutes les dagues qui déchirerent ces tendres Victimes entrerent dans son cœur, pour y faire auecque la pitié, ce que le plus inhumain des Tyrans tascheroit d'exercer sur son corps innocent. Heureux Agneaux, d'auoir commencé à souffrir en naissant, mais mille fois plus fortunez d'auoir caché la vie de Iesus en mourant. Sans faire vn grand effort d'imagination, il est facile de se figurer les incommoditez que nostre-Inconnu rencontra chez vn peuple barbare,

ple barbare, lequel outre la haine commune de toutes sortes de personnes, en auoit vne propre, & particuliere pour les Heureux. Mais sans deuiner des souffrances que le Ciel nous veut couurir, nous n'auons que trop de preuues des miseres, & des pauuretez qui luy ont tousiours tenu bonne compagnie. Quoy que le Messie se soit caché, ou dans les deserts d'Egypte, ou dans la bourgade de Nazareth iusques à l'âge de trente ans, la boutique de Charpentier où il a trauaillé nous fait assez comprendre les aises, & les delices de sa vie. Que si nous le suiuons pendant qu'il court la Iudée pour y faire autant de miracles que de pas, nous y verrons des Aueugles esclairez, des Febricitans gueris, des Paralytiques redressez, des Possedez affranchis, & des Morts ressuscitez. Mais nous y verrons pourtant Iesus mesprisé, & mesme poursuiuy de ceux qui luy doiuent plus d'amour, & de reconnoissance. Ne l'a-on pas veu ce bon Sauueur, apres auoir multiplié le pain, pour la nourriture des Peuples qui l'escoutoiẽt, & presché iusques à rauir ses Auditeurs, manquer de tout le necessaire à la vie? N'estoit-il pas contraint d'aller de Hierusalem en Bethanie, pour y treuuer quelque rafraischissement chez son hostesse ordinaire, ou si la faim le pressoit, de courir les champs auecque ses Disciples, pour y chercher dans les espics tous verds, l'aumosne qu'on luy refusoit dans les villes. Les Communautez entieres n'ont-elles pas deputé vers luy afin de le repousser de leurs demeures, comme s'il eust deu infecter l'air de sa presence, ou troubler le repos public par ses pratiques? Bien dauantage, l'ingratitude est venuë iusques à ce poinct d'aueuglement, que d'entreprendre de precipiter d'vne roche, celuy qui les tiroit tous les iours des abysmes du peché. Et pour adiouster le

mespris à la cruauté, ne luy a t'on pas dit apres auoir chassé les demons, qu'il estoit d'intelligence auec Beelzebub, & qu'il commandoit aux petits diables, en vertu de l'obeissance qu'il rendoit à leur maistre? Apres cette outrageuse mesconnoissance, il ne se faut pas estonner, qu'on luy reproche d'estre sorty d'vne ville, d'où rien de bon ne pouuoit venir. Ce n'est que ciuilité de l'appeller ignorant, & insensé, de luy dire qu'il a vn menusier pour pere, & des publicains pour amis. Quoy que sa temperance fut aussi visible que son visage, & que ses jeusnes parussent sur tout son corps, il falloit auecque le refus de ses moindres necessitez, le traitter de gourmand, & d'yurongne. Si par fois le zele le porte dans la maison des pecheurs, la calomnie dit, qu'il en accroist le nombre, & qu'il aime l'entretien, & la table des prodigues. Mais pour n'affliger personne du recit de ses miseres, qu'vne bonne ame ne peut connoistre sans ressentiment, n'est-il pas vray, que toute la vie de ce Dieu glorieux est la vie d'vn homme souffrant? S. Pierre, sainct Iacques, & sainct Iean qui ne l'ont iamais quitté, ne luy ont pas tenu plus fidele compagnie que la Pauureté, le Mespris, & la Douleur. Iettez la veuë depuis son berceau iusques à sa mort, & vous auouërez, que iamais ces trois compagnes ne l'ont abandonné. La Pauureté luy a mesme osté des secours, dont les bestes sauuages n'ont iamais eu besoin. Bien que sa patience soit infinie, il se plaint toutesfois de cette misere, quand il dit: que les Renards ont des tasnieres, & „les oyseaux des nids, & que le fils de l'Homme n'a „pas méme vn caillou, pour soustenir sa teste. Le „mespris, & la douleur ne luy ont pas esté moins fideles: depuis sa premiere entrée dans le monde, iusques à son depart, rien ne s'est presenté de si secret

où ces

où ces confidentes de son cœur, n'ayent eu l'asseurance de s'ingerer. Ce moment de bon-heur, qui sembla separer le Thabor de toutes ses souffrances, ne fut, à bien prendre les choses, qu'vn loisir qu'il pratiqua pour s'en entretenir auecque Moyse, & Helie, & gouster l'amertume de sa passion parmy les doux transports de sa gloire. Mais quoy que le Sauueur du monde ait esté sujet à la pauureté, au mespris, & à la douleur, depuis sa naissance iusqu'à l'extremité de sa vie, de sorte que son enfance ne soit pas exempte de trauail, comme luy mesme l'asseure, il faut neantmoins consentir, que iamais il n'a si bien esté l'homme du mespris, de la pauureté, & des douleurs, que pendant les derniers iours de son Martyre. Le Iardin de Gethsemani a veu ses sueurs de sang,& son agonie de trois heures : ce fut là, où toutes les angoisses de sa Croix se representerent à luy auecque des circonstances si funestes, & si effroyables, qu'il se laissa aller à la crainte de ses maux, & abysmer son ame glorieuse aux eaux noires, & ameres de la tristesse. Ne doit-on pas iuger que l'orage fut violent, puisqu'vne patience diuine parut en ce rencontre, plier sous ses attaques, & qu'en ce delaissement, elle eut besoin de l'appuy,& des consolations d'vne creature ? A peine ce Dieu sortit de ses agonies qu'vne trouppe de Satellites se presenta pour luy ietter la corde au col, comme s'il eust esté voleur ou parricide. Cette insolence criminelle ne fust chastiée que d'vne cheute, qui pouuoit faire comprendre à ses persecuteurs, que leur triomphe venoit de sa permission, & non pas de sa foiblesse. Et pour faire esclatter sa douceur, au plus fort de leur rage, il ne parle seuerement qu'à celuy de ses disciples, qui se mettoit en deffense, rendant l'oreille à cét impie, qui auoit esté le premier sacri-

lege. Il embrasse son traistre, il le baise, & l'honore du glorieux non d'amy, sans que l'ingratitude d'vne ame si brutale le pust porter à des paroles plus aigres. De ce iardin, on le traisne parmy les ruës de Ierusalem, où ceux mesme, qu'il auoit gueris employent leurs langues, pour le brauer auec insolence. Representés-vous l'inuincible Samson à qui l'amour auoit donné des chaisnes, chez les Philistins, & vous aurez vne legere image des moqueries qui accueillirent le Sauueur dans la maison d'Anne, & de Caïphe. Suiuons-le dans ces promenades ignominieuses de Pilate à Herode. Chez l'vn, on le traite à coups de soufflets, comme s'il estoit vn faquin de la lie du peuple: chés l'autre, on en fait vn Roy de theatre. Pour augmenter ses douleurs, par son mespris, on le couure d'vn haillon de pourpre, & pour marquer sa dignité, on luy met en main vne cane. Petits impatients, qui osez demander à Dieu où sont ces foudres, quand on vous fait quelque iniure, aurez-vous desormais vne langue, pour accuser les outrages qu'on vous fait, ayant en veuë les opprobres, & les maux de celuy qui vous a faits? He! que vous estes impuissants, si le silence de Iesus, qui est la parole de Dieu, ne vous apprend à vous taire. Allez, allez au palais de Pilate, & contemplés vostre Maistre attaché à vne colomne, contez, si vous auez assez de courage, les six mille coups de foüet, de nerfs de bœufs, & de scorpions, qui l'ont fait mesconnoistre aux Prophetes. Isaye doute s'il est homme: n'en ayant plus la figure, depuis la plante des pieds iusques au sommet de sa teste, il ne voit pas vn trait, qui ne soit desfiguré de coups ou couuert de crachats. Et certes la rage auoit tellement changé le Messie, qu'il falloit asseurer le peuple en le monstrant du Pretoire, que c'estoit vn homme

homme. Il n'eſt pas encore temps de iuger de ſon courage, montons au Caluaire, c'eſt l'à où la plus cruelle iniuſtice triomphé de la plus parfaite innocence qui fut, ny qui puiſſe eſtre. Mais, helas! combien de fois le doux Sauueur tombe-t'il ſous la peſanteur de ſa Croix? Il faut pourtant qu'il la traiſne du mieux qu'il pourra iuſques au faiſte de la montagne, d'où la Nature eſtonnée, doit contempler ſon Createur dans les conuulſions de la mort. O Dieu! que ne ſuis-ie contrainte de voir l'adorable Ieſus,dõt l'innocente bouche ne prononce pas vne ſeule parole qui teſmoigne de l'impatience en ſes maux, ou de la cruauté en ſes ennemis. Ainſi qu'vn agneau qui ne ſçait pas beſler, il s'eſtend de luy meſme ſur ſa Croix, preſente ſes pieds, & ſes mains à celuy qui les clouë, & par vne obeiſſance qui a meſme du reſpect pour ſes bourreaux, il ſouffre, parce qu'ils veulent qu'on le dreſſe entre deux voleurs. On luy donne la place d'honneur, parce qu'on le iuge plus coulpable que des brigands : comme on l'auoit preferé à Barrabas, dans l'eſtime des crimes. Et bien Celeſtin, n'eſt-ce pas ſur cette montagne, où la Maieſté de Dieu eſt cachée? n'eſt-ce pas là où les ſplendeurs du Pere eternel ſe couurent de tenebres,& où la vertu d'vn Tout-puiſſant paroiſt eſteinte? toute ſçauante que ie ſuis i'auouë mon ignorance, ie ne voy pas les lumieres de cét eclypſe, les abyſmes de cét abaiſſement ſont au deſſus de mes penſées, le ſecret de ces myſteres m'eſt caché. Il faut que ie me taiſe : auſſi bien n'ay-ie pas le cœur de te parler plus long-temps d'vne ſi lamentable hiſtoire. Veux-tu t'appuyer dans tes foibleſſes? embraſſe la Croix, veux tu apprendre les ſouffrances d'vn Dieu? iette-toy à ſes pieds, & tu y treuueras ſa Mere, qui toute conſumée de ſes douleurs, t'en de-

clarera les excez, par le flux continuel de ses larmes.

III. POESIE.

Telle qu'on vid iadis aux portes de Sicile
La femme d'vn grand Roy desplorer son malheur,
Et rendre injustement la raison inutile,
A sa iuste douleur;

Telle vid-on aussi languissant sous vn arbre,
Cette Mere qui fut le miracle des Cieux,
Quand la mort du Sauueur fit de son corps vn marbre,
Et la mer de ses yeux.

Tous ceux qui luy parloient d'appaiser son martyre,
Luy parloyent d'augmenter l'excez de sa langueur,
Estimant que son cœur deuoit estre l'Empire
Où regnoit la rigueur.

Parlez-luy de gemir, vous flattez son oreille,
Consolez ses souspirs, vous cherchez son trespas,
Car qui veut l'affliger, il faut qu'il luy conseille
De ne s'affliger pas.

Celuy qui est piqué du desir de luy plaire,
Qu'il die que son mal n'est pleuré qu'à demy,
Quiconque auancera qu'il est temps de se taire,
Sera son ennemy.

Mon cher Fils [s'escrioit cette innocente Dame,]
Celuy qui blasmera l'excez de mes douleurs,
Doit ignorer au vray les tourmens de mon ame,
Pour condamner mes pleurs.

Si l'on

Si l'on passe des yeux dans ma foible poitrine,
On y verra l'amour mon immortel vainqueur,
Qui porte dans sa main vne cruelle espine,
Dont il perce mon cœur.

Les clouds de mon cher Fils, & le fiel de sa bouche,
La douleur de son cœur, & son cruel tourment
Ne touche pas IESVS, *qu'aussi-tost il me touche,*
D'vn mesme sentiment.

Plorez, plorez, mes yeux, n'espargnez point vos l'armes,
Si chacun de ses maux me deuoit affliger,
Il faudroit auouër la foiblesse des armes,
Qui me doiuent vanger.

Vos pleurs estans finis, & sa peine infinie,
Quand vos larmes iroient au delà du trespas,
Sa peine neantmoins seroit tres-mal punie,
Ou ne le seroit pas.

Las! où sont les beautez de ce diuin visage?
Où sont les doux esclairs de ces aymables yeux?
Ie ne voy plus ce front, qui meritoit l'hommage
De la Terre, & des Cieux.

Ce visage n'est plus, sa lumiere est esteinte,
Ces deux Soleils n'ont plus leur absolu pouuoir,
L'yuoire de ce front, sur qui la mort est peinte
Fait horreur à le voir.

Ces membres qui formoient autant de beaux miracles,
Ne sont que le rebut d'vne funeste Croix,
La bouche qui s'ouuroit seulement aux Oracles
N'a plus mesme de voix.

Sa langue

Sa langue tasche bien de plaindre l'amertume,
Qui ronge tout son corps, & consume ses sens;
Mais les grandes douleurs ignorent la coustume
De former des accens.

Ce n'est plus vne mort, ce n'est plus vn martyre,
Ce n'est plus vne Croix, ce n'est plus vn tourment
De pouuoir endurer, & de ne pouuoir dire,
Il souffre iniustement.

Il est vray mon cher Fils, il est vray mes delices,
Ta bouche ne peut pas seulement souspirer,
Toutefois si ton sang parle de tes supplices,
Qui les peut ignorer?

Les playes de ton corps seruent d'autant de langues,
Qui forment le discours de ton rigoureux sort,
Et tes moindres sanglots sont autant de harangues,
Qui parlent de ta mort.

Et quand bien ta bonté te rendroit insensible,
Le Ciel prendra le soin de declarer tes maux,
Chacun de tes tourmens sera rendu visible,
Mesmes aux animaux.

La terre en a tremblé, les elemens fremissent,
L'œil du iour s'obscurcit, & se voile le front,
Tout le Ciel se fait noir, & les Astres pallissent:
De voir vn tel affront.

Mais helas! mon cher Fils, tes mourantes prunelles,
Disent que tes douleurs ne doiuent point guerir,
Quoy donc, mon cher amour, des beautez immortelles,
Peuuent-elles mourir?

Ah! IESVS *ne vit plus, son corps est tout de glace,*
Ses

Ses beaux yeux sont esteints, il n'a plus de vigueur,
On ne remarque plus sur sa diuine face
Qu'vne pasle langueur.

Mon IESVS *ne vit plus, la douleur me l'emporte,*
Mon pauure cœur est mort, il est sans mouuement,
Mais si mon cœur est mort, comme ne suis-je morte
De ce cruel tourment?

Mon desplorable fils, tu veux laisser ta Mere,
Afin de souspirer les maux de cette mort,
I'offre donc volontiers à ta douleur amere,
Ce foible reconfort.

Si ie pouuois changer mes deux yeux en fontaines,
Dont le cours eternel ne deust iamais finir,
Ie ferois sans delay de l'objet de tes peines,
Mon triste souuenir.

Tantost ie plorerois le tourment de ta teste.
Ie baiserois les trous que t'a fait ce buisson?
Et puis ie gousterois le fiel que l'on t'appreste
Dans ton aigre boisson.

Mais sur tout, mon cher Fils, sujet de ma détresse,
I'entrerois dans ton cœur, vray throsne de l'amour,
Et ferois de ton sein, à ma iuste tristesse
Vn eternel sejour.

Ce seroit dans ce cœur, que ie prendrois des charmes
Pour adoucir mes maux, & changer mon malheur:
Ce seroit dans ce cœur, que ie prendrois des armes,
Pour vaincre ma douleur.

Mais aussi n'est-ce point offencer ta Iustice
De chercher des douceurs en ton affliction?

Rien

Rien ne doit agreer que ton cruel supplice,
A mon affection.

Ie renonce aux faueurs d'vne douce fortune,
Mon vnique repos, mon seul contentement.
Sera, si desormais ta douleur m'importune,
Sans nul allegement.

Si quelque bon conseil veut soulager ma peine
I'oppose mon deuoir à toute sa raison,
Car ie croy qu'vne main ne sçauroit estre humaine,
Cherchant ma guerison.

La perte que ie fais estant toute infinie,
Dois-je finir mes pleurs par quelque reconfort ?
L'asseure qui voudra la Nature le nie,
Si ce n'est dans la mort.

Tandis que ie viuray, ie veux viure de larmes,
Les larmes seulement me peuuent bien nourrir,
Et si ie dois finir, mes pleurs seront les armes,
Qui me feront mourir.

Ce sont les derniers mots, qui finirent la plainte
De celle que l'amour estendit sur la Croix ;
Et de qui la douleur est encore dépeinte
Dans sa mourante voix.

IV. PROSE.

LE doux charme de ces vers m'ayant inspiré ie ne sçay quelle ferueur, ie m'escriay comme tout hors de moy mesme. Glorieuse Reine des Sciences. voilà vn discours capable de fléchir la plus inhu-

maine

maine cruauté : ne cherchez plus d'autre remede contre mes maux : le ſeul exemple du Redempteur eſt plus fort que toute ma fortune. Th. Tu aurois mauuaiſe grace de te plaindre d'vne affliction vulgaire, & d'vne douleur mediocre apres auoir contemplé les miſeres, & les agonies d'vn Dieu mourant dans des cruautez miraculeuſes. Rien ne merite plus vos larmes, & vos regrets que le malheur de ces ames inſenſées, qui ont tout leur ſentiment pour elles-meſmes : & qui manquent de compaſſion, pour les ſouffrances de leur aimable Maiſtre. Ie ne tiens pas Celeſtin du nombre de ces impitoyables, ie me perſuade meſme qu'il a de la complaiſance de ſe voir le compagnon d'vn Dieu. Eſleue ton eſprit à ce qui me reſte. Tout le monde eſt capable de comprendre ce ſenſible de la paſſion, qui ſe laiſſe remarquer aux yeux, mais il en eſt peu qui ne demeurent à l'eſcorce. Et toutesfois Ieſus ſouffre vn martyre ſecret, & des douleurs ſpirituelles, dont l'excez a auſſi peu de proportion auecque les peines du ſens, que l'eſprit en a auec la chair. Toute cette cruauté qui rauage le corps du Sauueur, n'eſt à proprement nommer les choſes, que le materiel de ſa paſſion : la forme, & ce qui eſt de plus delicat, s'attache à l'ame, & y produit des geſnes, dont les eſpraintes ſont d'autant plus violentes, que moins elles ſont connuës. C'eſt ce martyre du cœur que ie taſche de repreſenter, c'eſt dans l'interieur de ces ſouffrances que ie deſire mener ta penſée. Il y a beaucoup plus de gloire de ſouffrir auec l'innocence d'vne bonne vie qu'auec les excez d'vne conſcience reprochable. Il faut neantmoins auouër, que pour l'ordinaire vn criminel a ſujet d'endurer ſes peines auecque plus de paix, & moins de murmure qu'vn innocent. D'autant que le premier ſçait qu'on

punit

punit le peché, qu'il confesse meriter des supplices, & le second void qu'on persecute la vertu, qu'il iuge digne de recompense. Le premier reconnoist que la rigueur de son Iuge s'attache à son vice, & le second sent que la haine de son Tyran en veut à sa personne. Que si vn coulpable soulage ses peines de ces considerations, & qu'vn homme de bien en augmente les siennes, quelle agonie deuoit presser le cœur de Iesus, de sçauoir que les Iuifs offençoient en luy vne vertu aussi peu coulpable de châtiment, qu'elle estoit soüillée de peché ? Pareillement il ne pouuoit ignorer qu'il possedoit vne innocence infinie, & en suitte, il voyoit, & sentoit l'outrage de l'injustice infinie qu'on luy faisoit. Il auoit tousjours, l'excellence & le merite de sa personne en veuë, & l'extréme bassesse de ses ennemis. Et comme le ressentiment de l'offence se mesure à la grandeur de celuy qui reçoit l'iniure, & à l'indignité de celuy qui la fait, on ne peut douter que le Sauueur ne conceust vne auersion infinie de ces petits Salmonées, qui du profond du neant, s'esleuoient à l'outrage de sa diuinité. La pensée des biens-faits dont il fauorisoit ce peuple, les tendresses qu'il luy tesmoignoit, & les recherches dont il l'auoit preuenu, ses desdains, & ses fuites mettoient vne circonstance dans leur ingratitude qui la faisoit passer au de là de l'excez de tous les crimes. Que si la compassion d'autruy vous aide à porter vos disgraces, & que la dureté de celuy qui les void les augmente, quel regret de voir affliger le cœur de nostre aymable Sauueur, de sçauoir que son Martyre estoit la ioye publique de la Iudée ? Personne n'auoit pitié de ses douleurs, sur cette persuasion qu'il les meritoit, puis qu'il ne les pouuoit esuiter. Tous les miracles qu'on auoit veus, ne passoient alors que pour des illusions

illuſions,ou des preſtiges, qui auoient trompé la populace, & cette grande ſainteté, que les plus mauuaiſes langues auoient reſpectée, n'eſtoit plus qu'vne fine hypocriſie de la malice. Ce ſentiment ne perſuada pas ſeulement le peuple, peu s'en fallut qu'il ne luy rauiſt meſme ſes Diſciples. A peine virent-ils leur bon Maiſtre au pouuoir de ſes enuieux, qu'ils chancelerent dans l'opinion de ſon merite. Celuy qui promettoit vne fidelité, que les tourmens,& la mort deuoient accroiſtre,ſe rend à la parole d'vne ſeruante, & pour rejetter le ſoupçon de ſon amitié, il proteſte n'auoir pas ſa connoiſſance. Quelle agonie à ce pauure innocent, de voir que celuy qui depuis peu auoit eſté le ſpectateur de ſa gloire, ſe refuſoit pour amy à vn Homme qu'il auoit reconnu pour ſon Dieu? Ie ne doute point que cette ſolitude, & ce delaiſſement general, dans lequel l'aimable Ieſus ſouffrit, ne luy appeſantiſt ſa Croix, & ſon Martyre. Sa pauure Mere ne l'abandonna pas, il eſt vray, mais ſa preſence augmentoit ſes peines, au lieu de les diminuer. Elle eſtoit proche de la Croix, elle receuoit en ſon ame tous les tourmens, qui deſchiroient le corps de ſon Fils, mais helas! ce n'eſtoit que pour les refleſchir, comme vn cryſtal bien poly ſur celuy meſme qui en eſtoit le premier ſujet. Et ainſi, comme les rayons de lumiere ſe redoublent dans leur principe, lors qu'vn corps ſolide les renuoye à leur ſource, le Sauueur du monde ſouffroit vne ſeconde Paſſion, que la pitié de la Vierge cauſoit dans ſon cœur, par les innocentes mains de l'amour. Ieſus ſouffroit donc purement, ſans appuy ny ſecours de perſonne? auſſi ſe plaignoit-il de ſon abandon, repreſentant à ſon Pere auecque des paroles pleines de langueur,qu'il s'en eſtoit rendu complice. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'auez-

vous delaissé? Il l'auoit abandonné à Iudas, qui le vendoit à ses Apostres, qui le fuioient, à ses bourreaux qui le deschiroient, & à sa propre tristesse, qui le consumoit. Il l'auoit abandonné, mais de telle sorte, que Iesus estoit diuisé contre Iesus, vne de ses parties produisant des douleurs, que l'autre estoit contrainte de souffrir. Certainement cette reflection donne quelque idée des angoisses du Sauueur, mais si l'on veut considerer ce que sans doute il regardoit, il faudra confesser qu'il n'est point de douleur pareille à la sienne. C'estoit peu d'auoir tous les Iuifs pour persecuteurs: Iesus estoit le Martyr de tous les hommes. Personne n'est innocent de sa mort, le plus grand Sainct a espanché tout son sang: quel nombre de Tyrans! quelle multitude de bourreaux! Ne crois pas que ce soit icy vne de ces hyperboles, qui par l'excez de leurs paroles, portent les plus solides veritez iusques au soupçon du mensonge. Ie connois aussi peu cét artifice, que ie le veux pratiquer. C'est vn article de Foy que le Messie est mort pour tout le monde, il n'y a pas eu vn seul homme, qui n'ait esté pecheur, il n'y en a donc pas vn seul qui ne soit persecuteur. Or cette pensée de vos crimes ne pouuoit produire vne douleur mediocre en son ame, puis qu'il connoissoit parfaitement l'obligation qu'il auoit comme pleige, non seulement de souffrir les tourmens exterieurs de sa mort, mais bien dauantage d'exciter vne douleur interieure de vos offenses. Et partant cette satisfaction deuant prendre ses degrez, & son intention de la parfaite connoissance, qu'il auoit de la Majesté offensée, & du dommage des coulpables, il ne faut pas douter qu'elle ne fust excessiue, d'autant que ce regret suiuoit l'apprehension d'vn mal infiny, & à cause de la coulpe, qui attaque Dieu,

Dieu, & à raison de la peine qui oblige l'homme à vne eternité de supplices. Adioustez à cela l'inutilité de tant de douleurs: Ce bon Sauueur voyoit bien le nombre de ses esleuz, mais comme il estoit extremement petit à l'esgard de celuy des reprouuez, la tristesse d'vne si precieuse perte,que celle de son sang, & de ses peines, ne permettoit pas à la ioye de le consoler de ce peu de fruict. Cette consideration estoit puissante dans vn esprit qui penetroit,que cette passion qui pouuoit meriter l'vnion hypostatique à tous les hommes possibles, ne sauuoit pas mesme la moitié de ceux qui deuoient estre. Et ainsi, qu'vn sang qui vous pouuoit faire des Dieux, ne vous faisoit pas mesme des biens heureux. De moy, ie ne doute point que cette douleur n'eust mille fois osté la vie à ce doux Aigneau: si par vn miracle extraordinaire,il ne l'eust conseruée dans vne gesne si cruelle. Et certes la ioye estant capable de faire mourir, à cause de cét espanoüissement de cœur, qui dissipe la vie auecque les esprits qui la conseruent, il y a bien de l'apparence, que la tristesse rappellant tout le sang au cœur, y produit par la suppression du mouuement naturel, des nuages qui l'estouffent en le chargeant. Le meurtre d'vn Fils a souuent osté la vie à vne mere desolée: & comment la damnation d'vne infinité d'ames, n'eust-elle point touché celuy qui mouroit pour les sauuer? ô que c'estoit vn sensible desplaisir à cét amoureux Pelican de respandre son sang inutilement sur la terre, & de voir que l'Incarnation, & les souffrances d'vn Dieu, n'emportoient pas sur les hommes, ce qu'vne chetiue volupté faisoit tous les iours. Voilà ce qui causoit le martyre interieur de Iesus: mais ne pensez-pas que cette passion cachée n'ait duré que deux iours comme celle qui deschira son

corps. Dés le premier point de sa conception, iusques au dernier souspir de sa vie, cette cruelle douleur affligea son ame, parce qu'elle eut continuellement vne viue apprehension de tous les pechez, non seulement en general, mais encore en particulier, connoissant distinctement, combien chacun d'eux offençoit la bonté de son Pere, & meritoit des supplices de sa iustice. Cette verité prend son appuy de l'obligation volontaire, qu'il s'estoit imposée dés lors, de satisfaire pour les hommes, en qui (selon le sentiment de plusieurs) le desplaisir de l'iniure doit immediatement suiure la naissance du crime. Mais ce n'est pas assez pour conceuoir l'excez de ce martyre secret, de t'imaginer, que cét innocent, mesme dans les flancs de sa mere, eust tousiours sa Croix, & les trauaux de toute sa vie dans la pensée. Non ce n'est pas assez, il faut employer d'autres reflections, pour esleuer nostre foy à cette sublime connoissance. Tu sçais que le moindre des pechés mortels merite des peines infinies, sinon en l'intension de leurs degrez, dont ie ne veux rien determiner, au moins en l'estenduë de leur durée, ce que personne ne doit mettre en doute. Chacun des pecheurs estant donc obligé à vne souffrance eternelle, & s'il y auoit plus d'vne eternité, à plusieurs, à raison de plusieurs pechez, ie maintiens que Iesus-Christ pour tirer vn acquit tout entier de vos debtes, a souffert toutes les peines eternelles, que Dieu pouuoit exiger des hommes non pas en estenduë de temps, ce qui offenceroit la dignité de sa personne, mais en intension de douleurs, ce qui pouuoit satisfaire à Dieu en rigueur de iustice. De sorte que toutes ces peines, qui deuoient auoir leur estenduë dans l'eternité de Dieu, furent recueillies, & repliées aux trente-trois ans de la vie du

Sauueur

Sauueur. Et peut-eſtre qu'en ce ſens, il'eſt pardonnable de dire, qu'il a enduré les ſupplices de ces coulpables eternels, non pas en ſouffrant les flammes de l'enfer,ny perdant la viſion beatifique (comme l'impieté blaſpheme) mais en produiſant dans ſon ame vn tourment qui eſgaloit toutes ces cruautez,dont la douleur bleſſe touſiours, & ne ruine iamais. Et ne ſeruiroit rien à dire que ces exceſſiues peines,n'eſtans pas neceſſaires,ſeroiēt ſuperfluës,& que ce ſeroit vne profuſion en Ieſus-Chriſt, de donner plus qu'on ne luy demandoit, ou vne iniuſtice à ſon Pere, d'exiger par deſſus ce qui le pouuoit ſatisfaire. Ie n'ignore pas que la plus petite action de cet Homme-Dieu, comme vn ſouſpir de ſa bouche, vn mouuement de ſon cœur,vn clin de ſes yeux,ou quelque choſe de moins, a vn merite qui vaut le ſalut d'vn million de mondes & qu'il a ſeulement voulu ſouffrir tant de trauaux, pour vous faire vne redemption abondante, & copieuſe,& pour vous laiſſer vn illuſtre teſmoignage de ſon amour. Que ſi ce diſcours eſt vray, comme il n'en faut pas douter, ie penſe auoir ſujet raiſonnable d'auancer que le Sauueur a ſouffert en intenſion de douleur, tout ce qui eſtoit deu de ſupplices, pendant l'eternité de Dieu, à tous les hommes. O eſtrange poids de tourmens de Ieſus! ô profond abyſme des amertumes de ſa vie! vrayement ie ne m'eſtonne pas de voir cette innocente victime tomber ſous le fais de ſa peſante charge, ie ne m'eſtonne pas de la voir ſuer le ſang, & l'eau lors que ſon ame permet à cette paſſion ſecrette de reſpandre ſa violence ſur ſon corps. Non,non, ie ne m'en eſtonne pas, puis qu'il auoit dequoy le faire mourir à chaſque moment, ſi ſon pouuoir n'euſt fait autant d'effort, pour retenir ſa vie, que ſa douleur en faiſoit, pour la perdre. Helas!

que les hommes ont peu d'amour pour vn Dieu qui a tant souffert d'angoisses, pour leur salut, & qu'ils ont peu d'horreur d'vn peché, qui en est la funeste cause ! Oüy, mortels, cette volupté qui vous flatte vn moment, couste à Iesus, des peines non seulement infinies en leur merite, mais encore en l'impression de leur douleur. Cette ioye passagere qui chatoüille vn peu, produit dans vn cœur diuin, vne mer d'amertumes qui n'a ny fond ny riue. Il ne faut pas oublier dans cette consideration le conflict, & la lutte, qui se fist en son ame lors qu'il accepta la caution de tous les pechez des hommes, & qu'il s'obligea de les en tenir quittes aupres de son Pere. Quelle horreur, & quelle auersion n'eut pas cét innocent, à la veuë de cette effroyable multitude de crimes, dont il penetroit aussi distinctement la malice, qu'il en receuoit veritablement l'obligation ? Et quoy qu'il consentist auecque liberté, & amour à ce charitable office, il ne laissoit pas de le receuoir auecque de sensibles gesnes d'esprit, à raison de l'incompossibilité d'vne innocence infinie, & d'vne debte qui supposoit de l'offence. L'horreur qu'vn corps extrémement net, & en qui la bonne grace, & la beauté possederoient tout leur lustre, auroit de se vestir d'vne robe soüillée de crachats, & de phlegmes, ne seroit qu'vne legere image de celle qu'eut le veritable Iacob de se parer de la peau d'vne beste morte. I'auouë que cette conionction ne pouuoit sallir vne sainteté infinie, & que Iesus estoit Dieu, mesme sous l'apparence du peché. Vne honneste femme retient tousiours sa vertu sous les ornemens d'vne publique, mais ce n'est pas sans frayeur qu'elle s'en voit parée. Le masque ne change pas le visage d'vn enfant, il le cache seulement, la robe d'esclaue ne le despoüille point des droits de l'heritage,

:itage, si est-ce neantmoins qu'il souffre auec peine ette laideur empruntée, & qu'il ne peut, mesme par Jeu soustenir vn deguisement reprochable. Et qui peut conceuoir vne figure de monstre plus horrible, que celle du pecheur ? ce fut neantmoins celle, que le diuin Iesus s'obligea de porter en la presence de son Pere. Pour cette raison, il dit chez vn de ses Prophetes, qu'il a porté nos langueurs, & que Dieu l'a chargé de toutes nos fautes. Et autre part, il appelle nos offences, ses crimes, & son iniquité, non seulement, parce qu'il en a volontairement acquitté la debte, mais bien dauantage, parce qu'il en a porté la confusion. Cette ignominie n'est conceuable qu'aux esprits, qui comprennent la haine, que Dieu porte au peché, & la distance, qu'il y a d'vne sainteté par essence à vne malice infinie. Distance qui met des interualles si spacieux entre Dieu, & la Creature, qu'elle la recule infiniment au delà du rien, qui pourtant ne s'approche de Dieu, que d'vn espace qui n'a point de termes. Certainement Dieu, & l'homme sont deux extrémitez difficiles à conjoindre, toutefois i'ose asseurer que cette alliance est beaucoup plus aisée, à celuy qui l'a faite, que celle de l'innocence, & du crime. Le Verbe a pris dans l'Incarnation la figure d'esclaue, dans la Circoncision la marque du pecheur, & dans la Passion il a souffert le supplice des coulpables. Si l'on pese auec attention ces abaissemens, il sera facile de iuger que l'apparence de pecheur a quelque chose de plus dur, que les tourmens des parricides, ou la figure d'esclaue ; & pour ne rien dire sans appuy, n'est-il pas vray qu'vne personne libre se peut feindre de condition seruile, & qu'vn innocent porte quelquefois la peine des criminels ? Car outre que ces humiliations laissent tousiours à la prudence

de iuger auec estime de ces déguisemens, elles ne hazardent que la perte d'vne chose indifferente. Mais le charactere, & la fletrisseure du peché, donne fondement à croire, que celuy qui la porte en a la malice, & qu'il est probable que celuy qui est soüillé de noirceur, est bruslé de la flamme. Sur cét appuy, ie pourrois soustenir vne pensée, qui m'a persuadé, que Dieu s'abaissoit dauantage de s'vnir à nostre nature, que s'il auoit fait cette alliance auecque le dernier des estres sensibles. Ie ne dis pas cecy pour offenser la dignité de l'homme ; ny pour le faire descheoir de l'empire de toutes les creatures. I'estime que tu n'es pas assez amoureux de ta condition, pour me contredire apres m'auoir ouye, & ie m'asseure quand mesme tu ne pourrois deferer par ciuilité à ce sentiment, que tu le prendrois sur la force de mon raisonnement. Tu m'aduouëras bien que dans cét admirable composé de la nature diuine, & de l'humaine, l'homme n'adjouste rien à Dieu, & que le Verbe n'est pas moins parfait tout seul, que pris dans ce commerce, qui le fait ton semblable. Or il est aussi veritable, que l'vnion auec vn estre viuant ou insensible n'osteroit rien au Verbe, qu'il est asseuré que vostre nature ne l'accroist d'aucune excellence. C'est donc vne chose desia toute certaine, que Dieu n'abaisse pas moins la grandeur de sa Majesté dans l'vnion hypostatique auecque la Nature humaine, qu'il l'abaisseroit dans la societé d'vne nature inferieure. D'où tu peux apprendre que les creatures, qui ont de grandes distances comparées entr'elles, sont toutes esgales dans le rapport qu'on en fait auec leur principe. Ie suppose maintenant, pour la preuue de ma proposition, que Dieu fasse ce qu'il peut, & qu'effectiuement il s'vnisse à vn arbre, à vne Aigle, ou à tout autre des animaux

animaux qu'il vous plaira. Et pour arrester dauantage nostre pensée, ie veux que le Verbe esleue vn moucheron à la haute dignité de sa subsistance, ie maintiens que dans cét estat il a moins d'humiliation que dans la societé de l'homme. Voicy ma raison. Quelque bassesse que nous imaginions dans cét insecte, il est incapable de peché, & partant il est exempt du plus grand deshonneur de la creature. Ces petits meurtres qu'il tasche de faire, quand il vous picque, sont des efforts aussi innocens que foibles. Quoy qu'il prenne le bien-d'autruy, lors qu'il succe vostre sang, il ne commet aucune iniustice, parce qu'il pouruoit à vne necessité contre qui la nature luy donne des armes, & de l'industrie. Au contraire, pour excellent que soit l'homme, de soy il a son inclination au vice, & est subjet par son propre poids, à de honteuses, & coulpables foiblesses. Pour cette raison, ie conclus, que la Majesté de Dieu ne se rauarleroit pas tant dans le petit corps d'vn mouscheron que dans celuy de l'homme, puisque cette premiere alliance ne l'exposeroit pas au soupçon du peché, où la seconde luy en laisse au moins l'apparence. Ie ne dis pas, que l'vnion de la nature diuine, & de la vostre conjoigne le crime auec l'innocence, ie n'ay garde d'auancer ce blaspheme : puis qu'il est impossible que le peché subsiste aupres d'vne Sainctetè infinie. I'accorde mesme que si le Verbe eust voulu prendre vne nature sallie du peché, aussi-tôt qu'il l'eust touchée, il l'eust sanctifiée dissipant ces ombres, beaucoup plus puissamment qu'vn Soleil infiny n'escarteroit les tenebres qui s'opposeroient à sa lumiere. Mais remarque que ce grand auantage de sainteté ne luy viendroit que de la perfection du Verbe, & que hors de cette alliance cette nature éleuée seroit sujete à ses

cheutes, & pourroit retomber à ses propres defauts. Vne paysane honorée de la dignité de Reyne, ne sçauroit sentir les miseres de sa premiere condition, pendant que le Prince continuëra le bon-heur de ce mariage. A mesme qu'il l'espouse, il la couronne, mais s'il vient à s'ennuyer de sa compagnie, il ne la quittera pas plustost qu'elle sera villageoise, & deuiendra comme auparauant sujette aux incommoditez de sa naissance. Ie ne doute pas que cette adorable humanité, que Dieu a esleuée à l'estre diuin, ne peut pecher, mais cette heureuse impuissance luy vient precisément, & premierement de la perfection du Verbe, & non pas des propres conditions de sa nature. Et ainsi si elle ne pouuoit tomber, ce n'est pas que de soy elle n'eust de la foiblesse, mais c'est que par grace, elle estoit puissamment appuyée. D'où ie conclus que vostre nature estant de soy defectueuse, elle a mis dans Iesus-Christ le reproche du peché, parce que tous ceux qui le sçauoient Homme, pouuoient ignorer qu'il fût Dieu. Il falloit vne Foy surnaturelle, pour vous descouurir le secret de cette alliance, & c'estoit assez de le voir sujet aux autres infirmitez de vostre nature, pour soupçonner qu'il n'estoit pas exempt de celle qui vous rauale au dessous de toutes les creatures. Or l'vnion auec vne plante ou vn insecte, ne pouuoit donner cét ombrage : puisque tous les Estres qui sont dépourueus de raison, sont à couuert du crime, & de son reproche. Voilà le plus bas degré de cét abaissement prodigieux, où l'amour a fait descēdre nôtre grand Dieu. M'étant arresté si particulierement aux humiliations de l'Homme Deiu, tu ne dois pas treuuer mauuais que ie te marque encore le rencontre de deux grandes extrémitez, en la mesme personne, sçauoir de la seruitude

& de la

& de la royauté. On ne peut douter que le Messie ne fut Monarque de l'Vniuers, & par droit de naissance estant Fils naturel de Dieu, par tiltre de donation, & de conqueste, son Pere luy ayant donné ce qu'il s'acquit par apres aux prix de son sang, & de sa vie. Si faut-il auouër, que ce Souuerain étoit seruiteur, & par necessité, & par choix; par necessité, d'autant que la qualité de seruiteur consistant en la dépendance, & l'inegalité de deux personnes, elle regarde aussi bien la nature, que le suppost. Et partant quelque societé de biens, & de grandeurs qu'il y ait entre les deux Natures du Sauueur, à cause de leur vnion hypostatique, cette alliance ne pouuant communiquer à l'humaine, l'essentielle grandeur de la diuine, elle ne luy oste pas sa dépendance, & en suite elle luy laisse tousjours sa sujetion. Mais pour ne rien dissimuler, cette seruitude est honorable, à raison de la majesté du maistre; & si Iesus n'auoit esté sujet par choix, il y auroit plus dans sa sujetion dequoy rehausser sa gloire, que pour exaggerer son humilité: il a donc esté sujet à Dieu luy rendant vne obeyssance qui est allé iusques à mourir en Croix, & à la Vierge, s'employant aux moindres seruices de sa maison: il a esté sujet à la loy, au moins quant à sa pratique, obseruant auec estude ce qui estoit de sa conduite. En quoy certes il ne se peut faire que sa dignité n'ait souffert: car en fin les loix ne sont pas plus honorables, que les bandes qui serrent vne playe, ou les cordes qui arrestét vn phrenetique. Que si tu ne peux souffrir la dureté de ces comparaisons, il faut pour le moins reconnoistre, que les loix sont des appuys de la foiblesse humaine, & des remedes, ou des preseruatifs de vos maladies. Ie me laisse insensiblement suir à vn discours, qui de vray est capable d'éclairer l'esprit,

l'esprit, mais certes il peut aussi le lasser. La Theologie ayant fait icy vne pause, comme pour reprendre haleine, ie creus que son silence me commandoit de parler, ce que ie fis en ces termes. Illustre Princesse du Ciel, ie ne puis nier, que vous m'ouurez vn Sanctuaire, où ie n'étois iamais entré, quoy que i'aye esté souuerain Pontife, ie ne sçaurois pareillement dissimuler que du mesme endroit d'où me vient vn amour qui enflame ma volonté, il me naist vne doute qui trauaille mon esprit. Th. Tu te peux esclaircir, puisque tu me peux interroger. C. Vous m'auez autre fois appris que le Sauueur du monde ne pouuoit pecher, & neantmoins vous disiez à cette heure que volontairement il auoit suby les trauaux de sa Passion, & que par sa mort, il m'a tesmoigné son amour. A parler franchement, ie ne vois pas comme quoy Iesus-Christ meurt auecque liberté pour me sauuer, puisque dans la supposition du commandement de son Pere, il ne pouuoit pas ne point mourir estant impeccable. Th. Tu touches vne des difficiles reconciliations de toute ma science : il n'appartient pas à tout le monde d'accorder la liberté du Sauueur auecque son impeccabilité, non pas mesme d'en comprendre ou fermer la doute, car s'il est libre, il peut ne pas mourir, & s'il est impeccable, il faut absolument qu'il meure, que s'il ne meurt pas, il est libre, mais il peche. Il me plaist bien de desméler le nœud de cette importante difficulté, non pas pour t'esclairer d'vne connoissance plus curieuse que necessaire, mais bien pour te donner vn nouueau motif d'aimer celuy qui souffre, parce qu'il t'aime. Non seulement le Messie n'a iamais peché, comme les escritures l'asseurent, & le Concile d'Ephese le determine, mais encore il ne pouuoit pecher. Oüy, Celestin, Iesus étoit

étoit impeccable à raiſon de la beatitude, dont les lumieres ſont ſi nettes, & ſi claires, qu'elles empeſchent toute autre amour, qui pourroit diuertir l'ame de ſa joüiſſance. Il eſtoit impeccable à cauſe de cette pureté infinie que Dieu communiquoit à ſon humanité, par l'vnion réele de la Sainteté par eſſence. Il eſtoit impeccable, parce que le Verbe, qui ne peut pecher, auoit obligation en ſuitte de l'alliance perſonnelle auecque voſtre nature, de l'aſſiſter d'vne conduite, qui l'arreſtaſt aux objets de la raiſon, ſans luy permettre iamais de ſe diſtraire auec deſordre à ceux des ſens : De meſme que la volonté eſt obligée de commander aux mouuemens ſenſitifs, & que l'ame doit regir le corps, tandis qu'elle luy eſt conjointe. On ne doit pas pourtant inferer de cette verité, que le Sauueur n'âit pas eſté libre à executer le commandement de mourir: qu'il auoit receu de ſon Pere. Pour te faire comprendre la mauuaiſe ſuite qu'auroit cette conſequence, ie conſens en premier lieu, que la mort, & la mort de la Croix, ſoit de precepte, ce que quelques-vns conteſtent, peut eſtre contre l'expreſſe declaration des ſaintes lettres. De plus, ie veux que ce commandement impoſaſt obligation de mourir, en ſorte que ſi le Meſſie y euſt contreuenu, il euſt peché. Car de dire qu'il pouuoit deſobeïr à cette loy ſans crime, parce qu'elle ne luy eſtoit pas donnée auecque cette rigueur de perdre les bonnes graces de ſon Pere, manquant à ſon execution, c'eſt de vray ſauuer la liberté de Ieſus, & le couurir de l'offence, mais ce n'eſt pas l'exempter d'Imperfection. Ie ne puis rejetter l'opinion de ceux qui aſſeurent, que la liberté du Fils de Dieu s'eſtendoit aux circonſtances de ſa mort: mais ie ne puis ſouffrir, que vous ne ſoyez obligez à voſtre Redempteur, que de l'anticipation du temps,

du choix

du choix du lieu,ou de cette promptitude, & serueur de volonté qui le portoit à l'obeissance. Vn medecin qui auroit vne cedule de cent pistoles sur vn de ses malades, ne receuroit pas gratuitement cette somme de luy, quoy que pour l'auoir guery,il luy en donnast vne au dessus du conte, & de la debte. Vous ne croyriez pas aussi estre obligé de la vie à vn agonisant, qui pour l'amour de vous, preuiendroit sa mort d'vn quart d'heure. Ie sçay que le Sauueur du monde vous auroit tousiours obligez infiniment, bien qu'il ne vous eust donné qu'vn des momens de sa precieuse vie. Mais pourquoy, ne veut-on pas que vous luy desniez la substance de sa mort, puisque l'Escriture le loüe de cette magnificence ? Iesus a donc souffert librement toutes les douleurs de sa mort, & de sa vie, parce qu'il pouuoit les éuiter, non pas contreuenant au precepte, qu'il auoit de mourir, mais se deschargeant de son obligation, par la dispense que son Pere estoit prest d'accorder à sa priere. N'est-ce pas la plus naïue, & la plus naturelle expression de ces mots d'Isaye ? Il a esté offert, parce qu'il l'a voulu. Luy mesme n'a t'il pas dit, que personne ne luy sçauroit rauir la vie, mais qu'il en estoit le seul maistre, qui a le pouuoir de la perdre & de la retenir à son gré ? Et ne tança-t'il pas sainct Pierre qui se vouloit opposer au dessein de sa mort, luy declarant que son Pere luy enuoyeroit des legions entieres d'Anges, s'il auoit le desir de les luy demander ? Et certes pour ne pas obmettre la raison en cette matiere, ie ne voy pas pourquoy Dieu auroit fait vn commandement plus rigoureux à son Fils, que l'Eglise ne les donne à ses Enfans. N'est-il pas vray, quelque obligation qu'elle vous impose par ses loix, qu'elle vous laisse toûjours la liberté de recourir à la dispense, dans les circon-

stances

ſtances de quelque raiſon conſiderable ? Pouuez-vous meſme nier, que la volonté que Dieu a de vous aſſujettir à ſes ordonnances, n'eſt pas ſi abſoluë, quelle ſoit neceſſaire, quoy que ſans peché vous ne puiſſiés vous determiner au contraire : Pourquoy refuſeroit-on la meſme liberté au Sauueur, ſi l'on peut conſeruer cette ſouhaitable incapacité à faillir auecque cette franchiſe, qui luy eſtoit principe de la plus meritoire de toutes les charitez, puis qu'il n'en eſt point de plus grande que de mourir pour ſes amis. Ce ſentiment eſt bien conforme à celuy que Dieu daigna luy-meſme reueler à vne ſainte Ame, l'aſſeurãt, que la perſonne de ſon Fils luy eſtoit ſi conſiderable, que s'il ne luy euſt demandé auec d'exceſſiues ardeurs de mourir, il n'euſt iamais permis à la mort ny aux bourreaux de le toucher. Voilà ce qui doit porter vos ſentimens au dernier, & plus haut degré de recognoiſſance. Voilà ce qui vous peut faire comprendre que ce bon Sauueur eſt à vous ſans reſerue. Vous ſeriez donc ingrats ſi vous n'aimiez vn Dieu, qui s'eſt volontairement expoſé à la mort, pour vous teſmoigner ſon amour : & delicats, ſi vous manquiez de reſolution contre des maux, qu'il luy eſtoit auſſi aiſé de ne point ſouffrir, qu'il vous eſt impoſſible de les euiter. Regarde touſiours cet Homme des douleurs, afin de corriger l'impatience des tiennes, & ie m'aſſeure qu'auſſi plein de courage que de honte, tu diras à cét vnique ſujet de tes amours, interpoſant le credit de ſon aymable Mere.

IV. POESIE.

Quelque dure que ſoit la poitrine des hommes,
Elle doit s'amollir aux traits de la pitié :

Manquant

Manquant à ce deuoir, on dira que nous sommes
Indignes d'amitié.

Les rochers ont ploré, la Terre s'est ouuerte,
Et tous les Elemens ont gemy de douleur,
Pour en porter le duëil, la Lune s'est couuerte
D'vne triste couleur.

Le Soleil se cacha de ses plus sombres voiles,
Pour se mettre à couuert de ce rigoureux sort ;
Tout le Ciel esteignit le iour de ses estoiles
Pour esuiter la mort.

Les Anges ont ploré, sommes-nous impassibles ?
Sommes-nous sans mal-heur, ou bien sans sentiment,
Le marbre s'est brise, sommes-nous insensibles,
Ou bien sans iugement ?

Helas ! & qui seroit si laschement auare,
Que de nier des pleurs à la Mere d'vn Dieu ?
De moy ie ne croy point qu'on trouuast ce barbare
Le cherchant en tout lieu.

Douce Reine des Cieux souffrez que ie partage
Les aimables tourmens de vostre aimable Fils,
L'objet de mes souhaits, l'objet de mon courage
Est dans le Crucifix.

Mettez vostre douleur au fond de ma poictrine,
Grauez dedans mon sein toute la Passion :
Ie meurs de ce desir, cette flamme diuine
Fait mon ambition.

Chaste Reine des cœurs, si vostre bien vueillance
Accorde à mes souhaits cette seule faueur,

Ie fais

Ie fais veu de souffrir auecque complaisance
Les maux de mon Sauueur.

Au plus haut de mon cœur ie mettray sa couronne,
L'eschelle soustiendra ce qui paroist vousté
L'esponge posera le bois qu'elle enuironne
A son autre costé.

Les cordeaux, & les fouëts luy seruiront d'ombrage,
S'espandans à l'entour, comme vn saint arbrisseau.
L'éguiere tout auprès leur donnera l'vsage,
D'vn vase remply d'eau.

La lance qui marqua la moins sensible playe
Sur celuy que la mort auoit rendu vainqueur,
Pour faire vne douleur plus entiere, & plus vraye
Me percera le cœur.

Et puis pour acheuer cet amoureux supplice,
Ie planteray les cloux au plus sensible lieu:
I'attends bien du marteau cét outrageux seruice
Qu'il osa faire à Dieu.

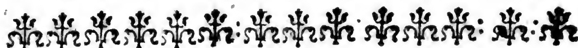
La Croix de mon Sauueur luy seruira d'Empire,
Ce sera dans ces bras que de nuict, & de iour,
Sans cesse il souffrira cét innocent martyre
Par les mains de l'amour.

Alors mon pauure cœur, tu seras vn Caluaire,
Et i'auray pleinement la fin de mon dessein,
Quand i'auray les tourmens du Fils, & de la Mere
Au milieu de mon sein.

La Vierge me dira les cruelles alarmes,
Dont la douleur fendit son cœur par le milieu:
Ie liray dans ses cris, & dans ses tristes larmes

Le martyre d'vn Dieu.

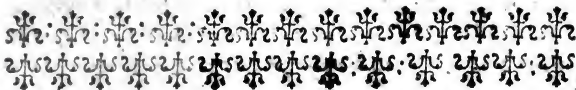
Peut-estre, mon Sauueur, estant en cette escole,
Auray-ie le bon-heur d'ouyr ce que tu dis
A ce braue l'arron, dont la seule parole
Ouurit le Paradis.



ARGVMENT DV V. LIVRE.

LA Vertu possedant des beautez dignes de nostre amour sans qu'il luy soit besoin d'emprunter des attraits estrangers, il arriue pourtant, à raison de l'interests qui nous attache tousiours à nous-mesmes, que si elle est aimable, elle n'est pas aimée. I. Sur cette connoissance, la Theologie se dispose, dans le commencement de ce dernier Liure, à declarer le merite de la souffrance, montrant que dés cette vie elle rend l'homme heureux, & par les marques de la predestination qu'elle met en luy, & par les sentimens d'vne ioye qu'il gouste dans ses amertumes. A l'exemple du Sauueur, qui pendant cette vie estoit conjointement bien heureux, & miserable. II. La premiere Poësie admire cette alliance de la gloire, & de la misere dans cette diuine personne, & prend de cette merueille vn puissant motif pour animer nostre courage à la patience. III. Dans la seconde Prose, apres auoir auancé ce Paradoxe, que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut recompenser auecque iustice le merite d'vne bonne action, elle releue la grandeur de nostre couronne par l'estime de sa valeur, & de la perpetuité de sa durée. IV. La seconde Poësie descrit la mesme beatitude. V. La Sapience marque dans la troisiesme Prose trois principaux degrés de la constance Chrestienne : Le premier dans l'indifference à receuoir

ceuoir tout de la main de Dieu. Le second dans la conformité aux choix des maux ; & le dernier dans la complaisance à les chercher. VI. L'exemple du genereux Paphnuce, qui ne fut pas plustost ressuscité, qu'il chercha de nouueaux martyres, fait la derniere Poesie. VII. Pour conclurre solidement, la Theologie presse vingt quatre raisons qui peuuent persuader l'amour des souffrances, & la fuite de tout ce qui flate la Nature.



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE CINQVIESME.

I. PROSE.



A Moins que d'estre insensible, on ne peut refuser son amour à vne Bonté si parfaite : mais certes il faut manquer tout à fait de cœur, pour ne se point sentir animé à la veuë d'vn si grand, & si glorieux exemple. C. Madame, ie confesse franchement que ie suis le plus lasche de ceux qui ont besoin de constance, neantmoins vous auez tellement émeu ma generosité, qu'il me semble, que rien du monde ne la sçauroit vaincre. Th. La connoissance

que i'ay de tõ humeur m'a touſiours fait eſperer cette reſolution de toy, iugeant bien que ces petites impatiences, qui te ſont eſchappées, teſmoignoient plus d'excez dans ta douleur, que de deffaut dans ton courage. Veux-tu que ie te montre maintenant, que le prix de vôtre recompenſe égale le merite de vôtre exemple, & que le ſalaire de voſtre patience vaut autant que le motif de voſtre vertu? C. Cette inſtruction augmentera le ſentiment que i'ay de vos bienfaits, & me portera aux deuoirs d'vne nouuelle reconnoiſſance. Car encore bien que ie me ſente diſposé à ſeruir Dieu ſans eſperance, ie ſçay que noſtre amour ſe ſouſtient par l'intereſt, & que rien ne donne plus de ſuite à nôtre fidelité, que l'auantage de ſa recherche. Th. Mon cher Nourriſſon, cét aueu marque la ſincerité de ton deſir: puis que tu ne reconnoiſtrois pas auecque tant de franchiſe, le deffaut de ton ſeruice, ſi tu voulois ſeulement te ſatisfaire. Prepare toy donc à vn diſcours qui te fera voir, que tu ne ſouffre pas en vain, & que celuy qui expoſe les hommes à la fortune, les diſpoſe à la gloire. C. S'il ne faut que de la docilité, & de l'attention, ie vous conjure, ne retardez pas mon contentement, par le delay de vos promeſſes. Th. Il ne ſera pas difficile de te donner cette connoiſſance, puis que tu l'as deſia: que ſi ton eſprit n'en eſt pas touſiours perſuadé, c'eſt que la multitude de ſes penſées le diuertit à d'autres applications. Pour te conuaincre de cette verité, ie te veux preuenir de quelques demandes, & tout premierement, dis-moy, l'Homme a-t'il quelque beatitude? C. Vrayement ſon Createur l'auroit fait de pire condition que toutes les autres natures, qui luy ſont ſujettes, s'il auoit manqué de le dreſſer à vne felicité, que ſa prouidence procure aux moindres animaux.

animaux. La liberté que les oyseaux treuuent dans l'air, & cette innocence auec laquelle les poissons, & les bestes sauuages suiuent, & contentent les inclinations naturelles, sans qu'il y ait aucun crime dans la poursuite de leurs plaisirs, ny d'excez dans la iouïssance de leurs objets, preuuent assez la verité de ma creance. Th. Tu mets donc le bon-heur des animaux à viure selon l'instinct, pourueu que rien n'en trauerse la recherche, & n'en trouble la possession. C. I'estime que personne ne doit auoir d'autre sentiment, s'il penetre la nature des estres sensibles. T. Ie t'ay interrompu pour t'obliger d'esclaircir ton opinion, & non pas pour la contredire. Tiens-tu que la beatitude de l'homme soit à ne rien souffrir de contraire, & à posseder tout ce que l'inclination des sens recherche ? C. Ma vie passée ne persuadera iamais à personne, que ie sois dans cette erreur ; le mespris des richesses, la haine des voluptez, & la fuite des honneurs sont d'assez bonnes cautions de mon estime. Th. Ie t'interroge, pour te faire enseigner le monde, & non pas pour m'instruire, i'ay trop d'habitude auec Celestin, pour le croire de la secte d'Epicure ou de quelque Philosophe plus lasche. C. Nostre beatitude doit estre dans vn objet qui arreste, & contente le desir. L'or, & l'argent remplissent dauantage le cœur d'inquietudes que de satisfaction : & quand vn seul homme possederoit tout ce que le Soleil en fit iamais, il feroit tous les autres miserables, & ne rendroit pas celuy-là content. Th. La volupté a ie ne sçay quoy de plus doux, & comme elle s'attache plus immediatement à vostre nature, il semble qu'elle doiue mieux terminer sa poursuite. C. On ne peut le nier, la volupté rauit l'homme auecque plus de transport ; mais aussi elle a moins de pureté que cét

éclatant corrupteur, qui se fait aymer iusques dans les abysmes. De plus, la volupté pourrît la chair qu'elle flate, & au contraire d'esleuer son sujet à vn estat inalterable, elle l'abaisse à des ordures, qui le changent, & le flaistrissent. Th. Pleust à Dieu, mon cher Nourrisson, que tous les hommes eussent ce veritable sentiment des plaisirs, & des richesses : que pense-tu de la gloire ? C. Vous m'auez appris que l'honneur, & l'estime des hommes auoient trop peu de solidité, pour donner beaucoup de satisfaction à vne ame raisonnable. Et à parler franchement, outre qu'vn sot possede plus souuent la Renommée, qu'vn homme sage, ie ne sçay comme quoy l'opinion d'autruy, qui est presque tousiours injuste, ou du moins inconnuë: pourroit donner du bon-heur à ceux à qui elle ne sçauroit donner du merite. Certainement si la pensée qu'on a de ce que nous valons, nous rend bien-heureux, il faut auouër que nous sommes miserables la nuict, quand tout le monde dort, ou du moins que nostre felicité n'est pas grande, puisque pour lors nous n'entretenons pas les veilles de beaucoup de personnes. Encore y a t'il à craindre que leur fauorable sentiment ne soit vn songe, estant formé pendans le sommeil des hommes. Mais quand il seroit vray, que ces grandes charges, dont la vanité fut son amorce, auroient autant de bien que d'esclat, il me seroit impossible de consentir que l'homme en peust étre content. Rien de tout ce qui se passe, ne sçauroit posseder la nature de la beatitude, & n'en porte qu'injustement le nom : il faut qu'vn bien soit eternel, & infiny, pour soûtenir cette estime. Voilà d'où il arriue que ces grandes voluptez que les hommes cherchent auecque des desirs si empressez, perdent lors qu'on les possede cette auantageuse opinion qu'on en conceuoit

ceuoit pendant la pourſuitte. L'eſprit faiſant reflection, que ces biens s'eſchappent auecque le temps, qui les amene, ſe rebute de voir tant de peines payées d'vne ſi courte iouïſſance. Voilà, ſainte Maiſtreſſe, des vertus ce que ie ſçay, ou à mieux parler, ce que ie ne ſçay pas de la beatitude. Quoy que ie ne ſois pas tout à fait ignorant de la ſouueraine felicité des hommes, il vaut mieux vous oüir ſur cét important ſujet, que de rien auancer, qui ſoit indigne de ſon excellence. Sans beaucoup d'adreſſe on peut marquer vne infinité de poincts dans le Cercle qui n'en ſont pas le centre, mais de toucher celuy qui s'eſloigne eſgalement de toute ſa circonference, c'eſt ce que la propoſition meſme auroit peine d'entreprendre auecque ſuccez Th. Cette modeſtie m'agrée (mon cher Diſciple) & enſemble m'oblige de te deſcouurir vn ſecret que j'ay gardé pour le dernier de nos entretiens: Dans le commencement, & le progrez de mon diſcours, ie t'ay fait voir que noſtre grand Dieu auoit vn empire abſolu ſur toutes les actions de ſa creature, qu'il les regloit auec vne ſageſſe infinie, & qu'il n'ordonnoit pas vos peines ſans deſſein ny ſans les dreſſer ſur de nobles, & de fameux exemples : il me reſte de te monſtrer, que ſa Bonté ne pretend pas, que vous ſouffriez ſans recompenſe, & que comme il a mis voſtre modele dans la perſonne de ſon Fils, il eſtablit le prix de vôtre merite dans la poſſeſſion de ſa gloire. Et pour m'expliquer dauantage, ie dis que comme la beatitude de l'homme eſt la fin de toutes ſes actions, elle eſt l'effect, & la production des ſouffrances. De ſorte que l'homme ayant deux vies, l'vne qui ſe meſure à certain nombre d'années, & l'autre qui a toute l'eſtenduë de l'eternité pour ſa durée, il ne faut point douter que la felicité de la premiere ne

doiue consister en ce qui nous prepare au bonheur de la seconde. Ie ne voy pas en quoy vous pourriez faire resider la beatitude de cette miserable vie, que dans ce qui vous asseure le merite de la bien-heureuse. Or ie maintiens que c'est par l'aduersité que nous meritons la gloire : c'est donc dans l'aduersité que se treuue tout le bon heur de cette vie. Pour esleuer ton esprit à la connoissance, souuiens-toy de „cette grande parole de S. Iean : Nous serons sem-„blables à Dieu dans la gloire, parce que nous le verrons comme il est. Pour auoir la ressemblance d'vne chose, il faut estre son image : vous serez donc semblables à Dieu en le voyant, & cette ressemblance que vous aurez auec luy, vous rendra heureux comme luy. C'est à dire, que la mesme action qui met Dieu dans la ioüissance d'vne souueraine felicité, sera celle qui vous rendra contens dans la gloire. Et comme il est heureux par la connoissance de soy-mesme, & que cette connoissance, qui s'arreste à ses perfections, engendre son Fils, image substantielle de son estre, il suit necessairement, si vous deuez estre heureux à sa façon, que vostre beatitude consiste à retirer l'image de son Fils en vous mesme, par la veuë des grandeurs infinies d'vne nature infinie. Ce qui est en quelque façon produire, & engendrer dans vous-mesme le Verbe qui est la vraye, & parfaite ressemblance de son eternel principe. Et à dire mon sentiment auecque liberté, puisque Dieu esleue l'homme à la gloire de fils adoptif, en luy donnant entrée à la pretention de son heritage, il y a raison de vouloir en luy du raport à ce Verbe, qui est son Fils par nature. Que si le Verbe increé est dans le Ciel l'idée de la beatitude, ne iugés-vous pas, que le Verbe Incarné doit estre vostre exemplaire sur la terre ? La

Philosophie

Philoſophie vous apprend,que pour porter la qualité de Fils il faut auoir vne meſme nature que celle de ſon principe, non pas en identité ; ce qui ne ſe treuue que dans la generation diuine, mais au moins en reſſemblance. Tous les freres ſont enfans d'vn meſme pere, donc deuans eſtre tous l'image d'vn meſme principe, il ſuit qu'ils doiuent tous auoir du raport les vns auecque les autres. Ce raiſonnement eſt ſi naturel, que tous les doctes conuiennent, que comme vous deuez eſtre ſemblable au Sauueur dans la gloire, vous auez pareillement obligation de luy reſſembler en ſa vie. Peut-eſtre, ſe dit-il en ce ſens, la voye, voulant inſinuër qu'il faut tenir ſes routes,& marcher ſur ſes traces, pour s'aſſeurer l'entrée à la felicité. Qu'il ſoit ainſi ou autrement, on ne ſçauroit douter que le Redempteur des hommes ne ſoit la cauſe de leur Predeſtination, non ſeulement en ce qu'il eſt le Principe effectif de vos graces,mais auſſi en ce qu'il en eſt l'exemplaire. Ne croyez pas toutefois qu'il ne ſoit prototype que dans la fin, qui eſt de vous rendre à ſa mode, les heritiers de ſa gloire,en vous meritant d'eſtre les enfans de ſon Pere, mais pareillement dans les moyens d'arriuer à cette ſureminente adoption. Afin de conceuoir cecy, il faut prendre la predeſtination, non pas pour le choix que Dieu fait des hommes à la gloire, mais pour cette ſuite de moyens,qui les diſpoſe à ce choix ; comme l'enſeigne le grand Auguſtin. Que ſi vous conſiderez la predeſtination en ces ſens, vous auoüerés que vous eſtes obligez à la ſouffrance, par l'obligation du rapport que vous deuez auoir à vôtre Sauueur, ſuiuant l'oracle de l'Apôtre. „Dieu a predeſtiné ceux qu'il deſtine à la gloi- „re, à vne parfaite conformité,& vne exacte reſſemblance auecque ſon Fils. Tous les eſleus ne ſeront

que des copies de cét original, c'est donc sur ce modele qu'il faut former, & prendre l'idée de vostre vie, & de luy qu'il faut apprendre ce qui vous peut disposer à la beatitude. Que s'il est ainsi, on ne sçauroit douter que la souffrance ne soit vn moyen de necessité, puisque toutes les grandeurs de Iesus sont fondées sur les douleurs de sa Croix, & les opprobres de sa mort. Ce fut ce que luy mesme apprit à saint Luc, & à Cleophas, qui se retiroient de Ierusalem en Emaüs, apres cette triste iournée, où la rage des Iuifs sembloit auoir triomphé de l'innocence du Iuste. Car comme ils continuoient leur chemin, sans que l'estonnement d'vne si funeste auanture leur permit à peine de parler, celuy qui donnoit sujet à cette extase, se ioignit à eux, feignant le mesme voyage que ses Disciples. Et comme il eut compris de leur discours, que la Foy de toutes les grandeurs du Messie s'estoit „esteinte auecque sa vie, il leur fit ce remarquable „reproche. O pauures insensez, & rétifs que vous „estes, dans la creance de ce que les Prophetes ont „annoncé ! ne falloit-il pas que le Christ endurast „toutes les ignominies du Caluaire, pour entrer en sa gloire ? On ne passe à la ioüissance des ioyes eternelles, que par les ennuis de ces miseres passageres: le Ciel a des serrures, & des cadenats qui ne s'ouurent qu'auec la Croix. C'est le sentiment commun des sçauans, pris sur la deposition de S. Paul, que Dieu le Pere laissa au Verbe incarné le choix de la vie qu'il deuoit mener sur la terre. Mais quoy qu'il n'y eût ny auantage de merite dans les peines, ny dechet de perfection dans la ioüissance d'vn estat heureux, & paisible, il s'arresta à la Croix, préferant ses agonies, & ses douleurs à la ioye, & à la douce fortune qui luy estoit proposée. Ce fut le seul desir de vous faire

comprendre,

comprendre, que son affection étoit toute pure, qui l'obligea à vne preference si peu fauorable au sens, & à l'inclination naturelle de l'homme. Que si le Fils de Dieu, à qui la gloire appartenoit par droit de naissance, a deu y entrer par ses trauaux, & ses peines, n'est-ce pas assez, pour faire receuoir à des criminels l'arrest de ce grand Apostre, qui porte, qu'il se faut faire entrée au Royaume de Dieu, au trauers d'vne infinité d'afflictions, & d'amertumes? Ie sçay bien que Dieu pouuoit donner son Paradis pour rien, & faire passer les hommes des plaisirs de cette vie au bon-heur de l'eternelle. Mais y auroit-il apparence de traitter des esclaues auecque plus de douceur que le fils vnique, & de fauoriser des impies au prejudice mesme de l'innocent? Voulez-vous donc auoir les marques de vostre predestination? regardez si vous auez part aux douleurs de la Croix, d'autant que personne ne peut regner auecque Iesus, ny porter la qualité de fils, & d'heritier auecque luy s'il n'a souffert de compagnie. Tout ce discours suffit pour vous persuader, que le bon-heur de ceste vie consiste en la souffrance de ses miseres, puisque l'aduersité vous rend conformes au Sauueur, & vous fait images de cette Image de douleurs, vous donnant l'asseurance de la gloire, dans la participation de ses angoisses. I'ay fait voir en vn autre endroit que l'aduersité purifioit la Foy, releuoit l'Esperance, & enflammoit l'Amour: la Foy respond icy bas à la claire vision de Dieu: l'Esperance à la possession; & l'Amour aueugle à l'Amour esclairé de la gloire. Et partant celuy qui souffre, a toute la beatitude, dont vous pouuez ioüir en cette vie. Mais pour comprendre qu'vne ame patiente est parfaitement heureuse, remarque, ie te prie, qu'elle ne manque pas d'vne certaine satis-

faction,

faction, laquelle imite cette excessiue ioye qui naist par vne suitte necessaire de la connoissance, & de l'amour de la Patrie. Oüy, Celestin, non seulement ie tiens que les grandes, & eternelles felicitez de l'autre vie ne sont que le fruit de vos trauaux, & de vos peines, & que ces larmes dõt vous arrousés la terre sont la precieuse semence de la beatitude, que vous attendez au Ciel : mais dauantage, ie defends, qu'il y a de la ioye dans ces ennuis, où la foiblesse des petits courages ne se figure que des gesnes. D'où il faut necessairement conclurre, que l'homme est heureux dans son mal-heur, & parce qu'il gouste mesme dans le fiel, des douceurs inconnuës à la chair, & parce qu'il merite par ces delicieuses amertumes, les torrens sacrez de l'eternité. C'est icy où l'enigme de Samson se doit expliquer à l'auantage des souffrances, & que la douceur, & la viande sortent du Fort. Car il est certain, & personne ne le sçauroit nier, que ces ames fortunées, qui semblent mourir de douleur, languissent de plaisir. Les souspirs qui sortent de leur bouches n'accusent pas leurs maux, ils moderent seulement leur ioye, & ces pasmoisons, que l'on croyroit arriuer de l'excés de leurs peines, n'est qu'vn effet de leur transport. Ha Dieu ! que ne m'est-il possible de faire gouster à la plus molle volupté vne de ces precieuses larmes qui coulent des yeux de ces fortunez mal-heureux? elle auoüeroit sans doute que ces iouyssances sont fades, & qu'il n'est rien de si doux que de pleurer. Toute la vaine ioye des mondains se iette au dehors sur le visage, & dans leur mine, pendant que le pauure cœur se noye de tristesse, & ressent la dure crainte de cette hypochrisie. Au contraire ceux qui paroissent affligez, & qui portent à l'exterieur vne ame desolée, possedent vn Paradis au fond du

cœur :

cœur : plus leur rauissement est secret, plus a-t'il de violence. N'a t'on pas ouy quelques-vns de ces enfans de Coré crier dans la surprise de ces assauts delicieux ? Mon Dieu ! ie n'en peux plus, ie meurs, si vous ne retenez l'abondance des consolations que ie sauoure! Pourquoy sainct Paul diroit-il qu'il est dans l'excez du plaisir quand il souffre, si la souffrance des iustes par vne secrette, & diuine antiperistase ne consoloit au lieu d'affliger : Si la patience n'auoit que du fiel, & de l'amertume, sainct Iacques asseureroit-il, qu'à mesme que vous tombez dans le sentiment d'vne infinité de miseres, vous faites rencontre de toute la ioye ? Les Martyrs ont connu cette verité cachée, quand ils ont protesté à leurs Tyrans qu'ils ne sentoient ny la dureté de leur fer, ny la pointe de leurs flames. Cette genereuse Potamerice, qui prie son bourreau de la plonger peu à peu dans l'huile boüillante, & le plomb fondu, afin de n'aualler pas tout d'vn coup cette mort liquide, ne sauoure-t'elle point de douceur dans les amertumes d'vne si effroyable torture ? Et ceux qui dans les Monasteres, & le desert estudient de nouueaux Martyres, n'y trouuent-ils point de secrettes delices ? C'est dans ces Louures de l'innocence, & dans ces beaux vergers de la vertu qu'il se pratique vne iustice que le vulgaire des hommes ressent sans la connoistre. Car ceux qui possedent les biens du monde, & qui taschent de se noyer dans le plaisir, n'en retirent que des inquietudes, & du tourment, & ceux qui en souffrent tous les maux, sans les meriter, n'en reçoiuent que de l'auantage, & des aises. Cette equité est pour le iuste, & l'impie vne excellente misericorde, parce qu'elle détrompe celuy-cy de la vanité des choses sensibles, & anime celuy-là dans l'attente des eternelles. I'oserois

mesme

mesme auancer en eux le miracle que Dieu fit trente-trois ans en la personne de son Fils, ie veux dire, que pour les faire souffrir auec merite, & perseuerance, il mesle en eux la douleur, & la ioye. N'as-tu iamais pesé que le Sauueur possedoit pendant toute sa vie, les felicités des bien-heureux, & sentoit la douleur des miserables? Ce fut vn des artifices de la sagesse de nostre Dieu, de treuuer vn nœud qui arrestast le bon-heur, & la misere dans celuy qui deuoit estre selon la voix de Simeon, vn grand sujet de contradiction. Il l'auoit esté au premier moment de sa Conception, vnissant le Createur à la creature, la force à la foiblesse, la sagesse à l'enfance, & dans sa Passion il le deuoit estre, joignant la mort à la vie. Veritablement on ne peut nier qu'il ne se soit fait des alliances fort incompatibles en cette diuine Personne, & qu'on ne pouuoit voir sans extase l'impuissance de pecher, auecque la liberté de bien faire. Si est-ce neantmoins que la plus estrange vnion, qui se trouuoit dans le Sauueur, fut celle de la beatitude, & de la souffrance. D'autant qu'il fallut trente trois ans de miracles pour arrester l'inimitié de ces contraires, soit que la gloire fust retenuë dans son ame, par vne violente suppression de ses effets, soit que la ioye, & la douleur, par vn empire absolu qui leur commandoit cette courtoisie, s'accordassent à faire en mesme temps, vn homme glorieux, & souffrant. Peut-estre aussi qu'elles partagerent cette sainte humanité, la douleur rauageant sa plus basse partie, tandis que la ioye bien-heuroit la superieure. La plus ingrate humeur du monde doit tirer de cette reflection vne parfaite reconnoissance, & vne genereuse disposition à souffrir au moins auecque patience, ce que vostre Dieu a souffert par miracle. Et ceux qui par estat

honorent

honorent cette violence de tant d'ânées, peuuent par cét exemple, ſe confirmer dans l'aueu de cette verité, qu'vn homme qui ſouffre ne laiſſe pas d'eſtre heureux.

I. Poesie.

Aymable eſcueil de la raiſon,
Naufrage à ſouhaiter, glorieux precipice,
Ie ne puis conceuoir ce ſubtil artifice,
Ny l'inuiſible nœud, qui fait la liaiſon
D'vne eſſence diuine à voſtre chair humaine,
Mon effort eſt ma peine:
Vn Cherubin peut ſans honte ignorer
De ſi profonds myſteres,
Sus mon eſprit, il les faut adorer,
Ne cherche point le nœud de ces contraires.

Sans eſtude ie reconnois
Du hazard à parler, du merite à me taire.
Vn ſupplice au diſcours, au ſilence vn ſalaire,
Ie ſerois imprudent ſi ie l'entreprenois;
Ie poſſede en l'aueu d'vne ſage ignorance
Vne haute ſçience:
N'eſcoute point vn deſir curieux,
Empeſche ſa pourſuite,
Il bleſſe vn cœur ſans eſclairer les yeux,
Et perd l'eſprit, quand il eſt ſa conduite.

Ie voy dans vn meſme ſujet,
L'eternité, le temps, la force, & la foibleſſe,
Le ſilence, la voix, l'enfance, la ſageſſe:
La ioye, & la douleur ont vn commun objet,

L'abyſme

L'abysme du sçauoir se joint à l'apparence,
Le crime à l'innocence :
Celuy qui vit est sujet à la mort :
N'entreprends point, mon ame,
De contenter ton inutile effort,
Tu peux brusler, sans luire de ta flame.

D'où vient, ô doux Roy des Amans,
Qu'à vos felicitez vous joignez la misere ?
Faut-il pour estre heureux vne douceur amere,
Et pour ne rien souffrir, souffrir tous les tourmens ?
Homme, qui que tu sois, apprends vne merueille,
Qui n'a pas sa pareille,
Ce cher Amant est glorieux pour soy,
Et partant impassible,
Il doit souffrir, puis qu'il respond pour toy,
Ton interest le rend ainsi sensible.

Redoutable, & foible vainqueur,
Monarque sans pouuoir, beauté sans bonne grace,
Puissance sans attrait, douceur sans efficace,
Vous tenez mon esprit, vous rauissez mon cœur,
Si vous estes heureux, vous estes miserable,
Et pourtant adorable :
I'offre mes yeux à vos tristes douleurs ;
Qui croira ceste histoire,
Vn homme heureux est sujet aux mal-heurs,
L'homme souffrant, possede de la gloire.

Par vn effet de sa douceur,
La ioye, & la douleur s'accordent en son ame,
La gloire la remplit d'vne amoureuse flame
L'autre par le tourment s'en rend le possesseur :
L'vn donne du plaisir, l'autre cause vn martyre :

Certes

Certes ie l'ose dire,
Cette douleur nous acquiert vn Sauueur,
Et nous fait de sa peine
Vn beau thresor de la grace, & faueur,
Et de son sang vne heureuse fontaine.

Qui pourra iamais auoüer,
Dans vn mesme sujet vne telle alliance?
D'innocent, de pecheur, de ioye, & de souffrance:
Ie ne la sçaurois voir, mais ie la puis loüer;
Si ie n'ay point d'esprit, i'auray de la loüange:
En faisant cette eschange,
Par mon respect i'acquitte mon deuoir:
Bien-heureuse foiblesse!
Vn peu d'amour vaut beaucoup de sçauoir;
Ma pauureté vaut mieux que ma richesse,

Honorable persecuteur,
Doux, & cruel Amour, falloit-il que l'enuie
Attaquast l'immortel, & luy rauist la vie?
La mort a-t'elle osé se prendre au Createur?
Croiroit-on sa bonté n'estre pas infinie,
Sans cette tyrannie?
Vn immortel capable de mourir,
O l'estrange spectacle!
N'est-ce point trop pour me faire souffrir
De voir vn Dieu qui souffre par miracle?

L'exemple de ce grand Sauueur
Surmonte mes froideurs, anime mon courage,
Rien ne peut diuertir mes yeux de cette image,
Ce qu'on estime vn mal, ie l'estime faueur,
Contre la cruauté mon amour s'interesse
Et pique ma foiblesse:

Ie veux souffrir, ie peux estre vainqueur :
O l'estrange spectacle !
De voir vn homme, & de le voir sans cœur,
Lors qu'il void Dieu, qui souffre par miracle.

Quel mal me pourroit assaillir ?
Puis que i'ay mon Sauueur, dois-je rendre les armes ?
Puis qu'il flate mes maux dois-je fuir les larmes ?
Sur l'exemple d'vn Dieu ie ne sçaurois faillir :
Autant que i'ay d'amour, autant ie suis mon aise :
I'ayme cette antithese,
Amour, douleur, contentement, & pleurs,
O l'aymable spectacle !
Quand l'homme heureux recherche les douleurs,
Lors qu'il void Dieu, qui souffre par miracle.

II. PROSE.

LA beatitude n'estant que la possession du vray bien, ie pourrois rapporter à cette felicité, que l'innocence affligée iouyt dés cette vie, de tous les auantages qu'elle tire de la pratique de cette riche vertu, qui paroist triste à ceux, qui ne s'imaginent point de ioye, où ils ne voyent point de dissolution. Ie laisse volontiers ce dénombrement de vos biens; parce que ie me promets de leur treuuer vne place plus commode. Aussi ie m'apperçois qu'il est temps de te montrer cette couronne, que Dieu prepare à ceux qui sont fideles à ses commandemens, & qui taschent de se rendre semblables à son Fils bien-aimé. N'attens pas neantmoins que ie t'explique cette immense felicité dont l'Apostre ne peut parler mesme apres l'auoir goustée. Ne crois pas aussi, que ie te

ie te vueille faire conceuoir le bonheur du Paradis par les ſupplices de l'enfer, comme les Spartes faiſoient voir la beauté de la vertu à leurs enfans, en leur découurant les horribles laideurs du vice. I'auouë que la ſouffrance vertueuſe des maux de cette vie, vous deſtourne de cét abyſme, d'où iamais perſonne ne releue. Mais ie n'ay garde de mettre vôtre ſouueraine felicité dans la priuation d'vn mal infiny, puis qu'elle doit eſtre dans la iouyſſance du bien ſouuerain. Ce ſeroit pareillement vne choſe inutile, de prouuer que les délices de l'autre vie ne ſont que les fruits, & la recompenſe des afflictions de celle-cy. La ſainte Eſcriture a trop de teſmoignages de cette verité, pour nous en laiſſer de raiſonnables doutes, & puis n'ay-ie pas ſuffiſamment eſtably, que des criminels ne doiuent attendre l'heritage des enfans, que par l'expiation de ce qui les rend odieux à la Majeſté de leur Iuge? C'eſt vn arreſt prononcé par la veritable bouche du Sauueur, à qui cette diſtribution appartient, que perſonne n'y aura part, s'il ne marche apres luy, & n'imite l'exemple de ce Dieu affligé, dont tout le monde deſire de poſſeder la gloire ſans pretendre à ſes peines. Qui veut regner auecque Ieſus-Chriſt, doit mourir auecque luy: c'eſt par la Croix qu'il s'eſt eſleué au Ciel, qu'on ne pouuoit luy refuſer ſans injuſtice: quiconque refuſe d'y eſtre attaché, ne veut pas oüyr cette douce parole: Tu ſeras aujourd'huy en Paradis auec moy. Suppoſant donc que la ſouueraine beatitude de l'homme conſiſte dans l'eternelle ioüyſſance de Dieu, qui ne ſe laiſſe poſſeder, que par la veuë, & l'amour de ſes diuines perfections: de plus, que le droit de cette beatitude eſt dans le merite de la ſouffrance, ie vais t'en deſcouurir l'idée, par certaines reflexions, qui portent l'eſprit à

cette haute connoissance. Ma premiere consideration se prend de la grandeur de cette couronne, qui est infinie en soy, & excessiue en vous : elle est infinie en soy, n'estant autre chose que Dieu, qui est infiny dans sa Nature, puis qu'elle ne reçoit aucune limitation, & en ses attributs, puis que les qualitez d'vn sujet se mesurent à son Essence. Elle est excessiue en vous, d'autant que Dieu qui peut tout, ne sçauroit assez rendre à vne bonne action, s'il ne luy donne trop. Et partant comme il ne peut estre injuste, pour luy donner moins qu'elle ne vaut, il faut qu'il soit prodigue, pour luy donner plus qu'elle ne merite. C'est ce qui l'obligea de dire autrefois à son seruiteur Abraham, qu'il estoit sa trop grande recompense. Dauid s'escrie dans la mesme lumiere : vos amis sont trop honorez. Pour penetrer cette curieuse, & profitable verité, il faut conceuoir, qu'il est de certaines choses, qui ne peuuent rencontrer d'esgale mesure : tout ce qu'on leur âjuste, est ou trop long, ou trop court, laissant leur extremité au deça de leur excez, ou la portant au delà de leur deffaut. La Geometrie reconnoit cette inesgalité dans le Diametre, & les lignes du Carré qui le ferment, d'autant que leur disproportion ne leur permet iamais de se rencontrer. Le peché, & la satisfaction de son ouurage est de cette nature. Car si mesme vn Seraphin entreprenoit d'acquiter vn crime par sa peine, pour excessiue qu'elle fût, il faudroit que la bonté de Dieu suppleast au defaut du payement, puisque la iustice de la creature ne peut atteindre à l'entiere extinction d'vne debte, qui l'oblige au Createur. Que si vn homme-Dieu luy offre son merite en satisfaction, c'est trop, parce que la moindre de ses actions ou de ses peines vaut infiniment au delà du pardon necessaire à vne offense

Sur ce

Sur ce fondement ie conclus dans les eſcholes, que l'Incarnation d'vne des perſonnes diuines étoit de neceſſité abſoluë, dans la ſuppoſition que Dieu vouluſt exiger toute ſa debte. Pour retourner au ſujet que ie te traite, ie treuue cette inégalité dans le merite des bonnes œuures, & la valeur de leur ſalaire, à cauſe que Dieu eſt trop, & toute autre choſe que luy trop peu : pour recompenſer vne bonne action Dieu eſt trop, puis que la moindre ioüiſſance qu'on en peut auoir, ſurpaſſe infiniment tout le merite des hommes, & des Anges ; & toute autre choſe eſt trop peu en ce que le prix de tous les biens imaginables ſeparez du diuin, n'eſgalent pas le moindre de vos ſeruices animez de la grace. Pecheur, cette penſée te doit faire comprendre, & condamner l'aueuglement de ta conduite. Ie veux que tu poſſedes les plus rares beautez de la nature, ſans ces inquietudes qui en troublent la iouyſſance, ie veux meſme que ce ſoit auec vn acquieſcement tout immobile de ton deſir. Ie veux que toutes les couronnes de la terre, ne ſoient que la moitié de la tentation qui te trompe, & que la gloire t'offre toutes ſes pompes : cela ne vaut pas le moindre degré de ton innocence. Quand Dieu meſme eſpuiſeroit ſa puiſſance dans la production de tous les threſors que tu ſçaurois imaginer, il ne te donnera rien qui eſgale ta vertu, s'il ne ſe donne ſoy-meſme. Et toutesfois pour vn plaiſir, que tu deſrobes en cachette, pour vn gain qui ne ſçauroit payer le ſeruice d'vne beſte, pour vne flaterie, qui ne déuroit pas dupper vne buſe, tu donnes vn merite, que Dieu ne pourroit recompenſer de mille mondes. O profuſion criminelle, ſi tu n'es pluſtoſt vne brutale ſtupidité ! vn homme ne doit-il pas eſtre inſenſible à ſes intereſts, & auoir perdu cette inclination qui

vous presse sans tréues à la poursuite du bonheur, s'il ne s'abandonnoit à toutes sortes de trauaux, pour acquerir cette recompense ? Vn marchand va transir dans ces mers, qui se cachent sous le Pole, il penetre iusques aux dernieres extrémitez de la nature. Mais enfin ce n'est que pour raporter des Perroquets, & des Singes, ou au plus quelques grains d'Or, & de Perles, non pas pour les posseder, mais seulemẽt pour les voir deuant que de mourir. Le soldat, qu'vn genereux desir de reputation porte à la guerre, n'en fuit pas le hazard, & les miseres, quoy qu'il n'espere point de salaire au dessus de sa peine. Quoy ? sainct Paul n'asseure-t'il pas, apres l'essay de la beatitude, que toutes les souffrances de cette vie ne sont rien dans leur rapport auecque la gloire. Mais si l'excez de cette felicité excite dans vos cœurs vn ardent desir de sa recherche, ie ne doute point que la satisfaction qu'elle donne n'en doiue de beaucoup accroistre l'estime. Cette infinité qui estend Dieu sans aucunes bornes, & qui multiplie ses perfections au delà de tous les nombres, remplit toute la capacité de vostre ame, & en comble les appetits. D'où il arriue, qu'elle demeure tellement satisfaite de son objet, que le dégoût ne la diuertit iamais au change, & elle treuue si pleinement tout, que le desir, ne luy sçauroit demander aucun bien hors de celuy qu'elle possede. Et quand nous accorderions cette inconstance, qui met tousiours vostre cœur en queste, il auroit de quoy s'entretenir pour iamais, & dans ces perfections qui sont formellement en Dieu, puis qu'il n'en penetrera iamais tout le fonds, & dans celles qu'il a par eminence, puis que leur multitude est sans nombre, & leur intension sans aucun conte de degrez. Voicy vne comparaison, qui t'esclaircira ma pensée.

Quelque

Quelque progrez que fist vn œil, pour descouurir les beautez, & les perfections d'vn tableau infiny, iamais il ne les verroit toutes, à raison que son mouuement se feroit auecque succession, & dans vn espace qui n'auroit point de termes. Et ainsi quelque continuë qu'il eust, iamais il n'acheueroit que des longueurs determinées, qui demeurent tousiours infiniment au deça de celle qu'on suppose infinie. Il est veritable que pour former la parfaite idée de ces perfections, il les faudroit cõceuoir infiniment infinies: ie pretens dire, qu'il y a infiniment à penetrer en chacune d'elles. D'autant que ce n'est pas assez d'accorder à Dieu vne esleuation sans bout au dessus de toutes choses, si conjointement on ne luy donne vne largeur, & vne profondeur sans fonds, & sans limites. Or il possede cette largeur, & profondeur dans tous ses Attributs entant que chacun d'eux est d'vne intension infinie, & qu'il remplit toute la capacité de l'estre. Cette reflexion met vn assez bon remede au dégoust qu'on pourroit apprehender dans la continuelle iouïssance d'vn mesme objet. De cette infinité, ie conclus pareillement, que la nature diuine est incomprehensible, au lieu, au temps, à l'intelligence, & à l'amour. Au lieu, puis que le sens ne connoît point d'espace, & l'Imagination n'en sçauroit feindre, hors de l'estre de Dieu, qui est tout recueilly dans les moindres espaces qu'on imagine: ainsi sa vie est toute ramassée aux plus petites estenduës du temps. Cette supposition est auantageuse à la grandeur de Dieu, sans offenser la dignité de l'homme, puis qu'elle ne luy oste que ce qu'il ne sçauroit posseder. Et peut-estre que si l'imagination se pouuoit retirer de l'attache qu'elle a auecques les siecles, & les années, qui luy eschappent sans arrest, pour joindre ce repos im-

mobile de l'eternité, qu'elle corrigeroit toutes ces foiblesses, qui luy font, ou nier la prouidence de Dieu auec ingratitude, ou asseurer auecque blaspheme, vne fatalité dans la conduite de l'homme. Mais ie laisse ce discours, pour retourner à mon sujet, & te descouurir le merite de la beatitude, par l'estime de sa durée. A parler sainement, cette constance perpetuelle ou cette perpetuité constante dans la ioye, rend sa valeur infinie, quand mesme de sa nature elle seroit mediocre. Le plaisir d'vn iour est préferable à celuy d'vne heure; il croist neantmoins demeurant dans le mesme degré d'intension, s'il s'estend aux mois, & aux années, bien d'auantage s'il passe les siecles, & infiniment, s'il se produit dans vne continuë qui n'ait point de bornes. Et ainsi la perpetuité d'vn petit bien en rend la iouïssance d'vne valeur infinie, mesme au dessus de celuy qui seroit sans comparaison plus grand, s'il ne duroit que quelques heures. Iugez donc de quelle consideration doit estre vostre bonheur, puis que c'est la possession interminable d'vn bien, qui est infiny en sa nature, & perpetuel en sa durée. Toutefois pour comprendre parfaitement la grandeur de cette felicité, il faut en quelque façon ramasser cette continuelle suite de rauissemens, & les attribuer à chacun des instans de cette perpetuelle beatitude. Car encore bien que i'auouë, que l'ame ne possede pas tout à la fois des plaisirs qui ne luy viennent qu'auec suite, puisque leur durée n'est pas indiuisible, & toute à la fois, ie maintiens que l'asseurance, qu'elle a d'en iouyr, les luy fait gouster par anticipation, & ainsi vne esperance certaine luy vaut vne possession presente. De mesme façon qu'vn Courtisan tient desia par la ioye la continuation d'vne faueur, qu'il n'a encore que dans les infaillibles promesses

promeſſes de ſon Prince. N'ay-ie pas ſujet de croire que les bienheureux tirent de la ioye de leurs ioyes futures, puiſqu'il eſt indubitable que s'ils apprehendoient la fin de leur bonheur, ils en conceuroient de la douleur par la crainte. Ce ſeroit mettre l'exceſſiue miſere dans la ſouueraine felicité, de joindre à ſon eſtat, le ſoupçon de quelque terme. D'autant que la parfaicte veuë du bien qu'on deuroit perdre: produiroit pluſtoſt le déplaiſir de ſa deffaillance, que la ioye de ſa poſſeſſion. Que ſi l'attente de cette perte à venir n'empéchoit pas tout à fait la ſatisfaction de cette iouyſſance, au moins en troubleroit-elle le gouſt, & les delices. Certainement les damnez auroient vne ſolide conſolation dans leurs peines, s'ils auoient quelque aſſeurance d'en voir la fin, & de moy, ie ne doute point que ce ſeul moment de leur deliurance ne reſpandiſt vn puiſſant lenitif ſur tous les ſiecles de leurs cruelles rages. Il eſt donc certain que la confiance que les Saincts ont de la perpetuité de leur bonheur, en redouble infiniment la ioye. Ils n'ont garde de murmurer, comme les petits Dieux ſe plaignent à Iupiter dans le Tymée de ce que l'eternité de leur vie, ne s'appuye pas ſur la neceſſité de leur nature. Ils liſent trop clairement dans le Verbe, que les Decrets de Dieu ſont des fondemens plus immobiles que toute la fermeté, que pourroient auoir les principes de leur Eſtre. La ſeule promeſſe de leur bien-facteur les aſſeure beaucoup dauantage, que ſi leur exiſtence eſtoit neceſſaire, parce que de toutes les impoſſibilitez qu'on pourroit feindre, il n'en eſt point de plus abſoluë, que le menſonge ou l'inconſtance d'vn Dieu. Ie me trompe, ou cette ſeule conſideration ſuffit pour animer les plus laſches courages au deſir de l'aduerſité. Car s'il eſt aſſeuré qu'vn ſeul

moment de cette vie-heureuse, ne se puisse dignement achepter de tous les supplices d'vne eternité, ne faut-il pas auouër, que vous estes infiniment obligez à la bonté de vostre Createur, de vous donner vne eternité de plaisirs, pour vn moment de souffrances? C'estoit cette pensée qui donnoit de l'extase à sainct Paul iusques à luy oster toutes les paroles, qui pouuoient exprimer son sentiment. Pour moy i'estime qu'vn des principaux sujets qui vous rauira dans des admirations eternelles, se prendra de cette mesme reflexion, & que Dieu ne vous paroistra pas moins incomprehensible, par cette eternelle profusion de bonté, que par la grandeur de son Estre. Et si le Ciel a esté le sujet de vos plus douces consolations, parmy la presse de vos miseres, ie ne doute point que la terre ne vous soit vn objet de complaisance, dans le sejour de vos delices car. Ce sera dãs cette paisible iouyssance, que vous comprendrez le merite de l'affliction, que vous benirez les occasions que vous en auez euës, cherirez les causes qui les auront produites, & que vous remercierez tous ceux, qui en auront fourny le motif, ou bien esté les ministres. Ce sera du haut de l'Empyrée, que baissant les yeux sur cette vallée de larmes, vous regarderez aueceque ioye, tous les endroits où vous aurez senty quelque disgrace. Et puis adressant vôtre voix aux compagnons de vostre gloire, vous leur direz, aueceque des paroles autant pleines de rauissemens que de gratitude: Voilà le lieu de l'exil, qui m'a conduit à ma patrie: voilà cette prison, qui m'a fait meriter ces beaux Palais? voilà encore les fers qui m'ont acquis vne liberté hors de tout esclauage: voilà le desert où ie me suis rendu inconnu aux hommes, pour me faire connoistre à Dieu. Heureuse, & benîste terre! qui

as si

as si cherement conserué mes larmes, souhaitables miseres, abondantes pauuretez, glorieuses confusions, agreables déplaisirs, heureuses souffrances, trauerses, maladies, fuites, bannissemens, outrages, longue mort, courte vie, qu'à iamais l'adorable Prouidence, qui vous a ordonnez, soit adorée! Vous estes les remedes, qui ont guery mon ame, c'est vous qui auez rompu les attaches qui me rendoient esclaue; c'est vous qui m'auez poussé au port, & retiré du naufrage. Mon Dieu! que n'ay-ie vn million de cœurs, pour aymer vostre Bonté paternelle: que n'ay-ie autant de bouches, pour exalter les misericordes infinies que vous m'auez faites dans les miseres! Preuiens ces pensées (mon cher Celestin) & ne regarde iamais tes maux, sans considerer les fruicts qu'on en retire. Ie m'asseure dans cette veuë, que tu auouëras auecque Socrate, qu'Anitus, & Melitus peuuent tuër, mais non pas nuire, & auec vn autre, banny de son pays, comme toy, que Rome, & les isles Gyares sont des demeures indifferentes. Que si la tristesse abbat quelque fois ton esprit à terre, releue-le tout aussitost au Ciel, par ces considerations. Dis à ton ame, dans l'effort de sa douleur: Pourquoy es-tu triste tandis que mon ennemy m'afflige? Espere en Dieu, sa Bonté te sauue, quand sa main te frappe. Il ne,, reste qu'vn moment à souffrir pour regner vne,, eternité. Tu es en prison? Dieu y est auecque toy: tu ne goustes aucun plaisir? il t'empoisonneroit: tu ne possedes point de richesses? elles t'inquieteroient: tu es chargé de chaisnes, & de confusion? c'est la semence de ta gloire. Et puis regardant toutes les felicitez que le Ciel te prepare, à la veuë d'vne si riche recompense, releue ton cœur, & anime ton courage par ce beau Cantique.

II. POESIE.

II. Poesie.

Mon ame, dans l'exil qui retarde sa gloire,
Souspire incessamment le nœud de ses liens,
Aussi-tost que ses yeux luy donnent la memoire,
Du veritable lieu des veritables biens.

La cruauté du mal qui blesse sa pensée,
Augmente de beaucoup ses plaisirs à venir,
Et les tristes douleurs dont elle est offensée,
Reçoiuent du surcroist d'vn si doux souuenir.

Le plus iuste motif d'vn si cuisant Martyre.
Est d'en voir le sujet dans son iniquité?
Et sentir que ces maux retardent cét Empire,
Que Dieu nous a promis dans son Eternité.

Mais qui pourra iamais se former vne idée
De l'heureuse Sion sejour des bienheureux,
Et comprendre la paix dont l'ame est possedée,
Quand elle a terminé son exil rigoureux?

Qui pourra conceuoir cette solide ioye,
Et les charmans appas de ces chastes plaisirs,
Où le cœur satisfait, de son bon-heur se noye,
Sans souffrir du dégoust dans ses ardans desirs.

C'est dans ce beau sejour, où l'art, & la nature,
Pour contenter l'esprit, & pour rauir les yeux,
Disputent de l'honneur de la rare structure,
De ce Louure eternel, qu'ils dressent dans les Cieux.

Le moindre appartement est d'or, & de lumiere,
La perle, les rubis, l'azur, le diamant,

Est i ment

Estiment à faueur d'en estre la matiere,
Et d'auoir quelque place au plus bas fondement.

Cette grande Cité ne cognoist point de fange,
Son paué tout d'argent n'a point de saleté,
Aussi n'est il foulé que de l'Homme, & de l'Ange,
Qui n'y peuuent porter aucune impureté.

L'Hyuer n'a point d'accez en cette heureuse ville,
L'Esté n'y souffle point d'importune langueur:
Contre tous nos malheurs c'est vn puissant azile:
La mort est là sans faux, & le mal sans vigueur.

Vn Printemps eternel y fait viure les roses.
Les lis, & les œillets, n'y sont pas d'vn matin,
Vne douce chaleur tient leurs fueïlles écloses
Et leur âge n'a plus ny rides, ny Destin.

Dans cét heureux sejour l'effet suit l'esperance,
Puis que les fruicts sont joints à la beauté des fleurs:
Les vents n'y regnent pas auec violence,
Le Zephyre tout seul tempere ses chaleurs.

Les ruisseaux sont de miel, l'air est tout fait de bausine,
Le musc & l'ambre-gris font son moindre parfum:
Les mauuaises odeurs sont hors de ce Royaume,
Où l'on ne sent iamais le souffre ny l'alum.

Le Ciel est en repos, le Soleil immobile,
La Lune n'y fait plus son ordinaire cours:
Vn innocent agneau d'vne lueur tranquille.
Y compose vn seul iour, plus grand que tous nos iours.

Cette trouppe de Saincts, qui s'est deffait des voiles,
Qui iadis luy cachoient ce bien-heureux sejour,
Surpasse les clartez des plus belles estoiles,

Et

Et luiſant de ſes feux, elle bruſle d'amour.

Ces glorieux Eſprits à l'ombre de leurs palmes,
Tournent aſſez ſouuent leurs regards icy bas,
Ils ſont pourtant touſiours autant heureux que calmes:
Quand ils penſent aux coups de leurs rudes combats.

Ils ont deſſous leurs pieds ce puiſſant aduerſaire,
Que leur bras genereux a ſi ſouuent battu:
Lors que ſa vanité preparoit vn ſuaire,
Au lieu de ſes Lauriers, à leur noble vertu.

Là l'eſprit, & la Chair ont fait vne alliance,
Qui ne ſouffre iamais de diſſolution,
Car les ſages conſeils d'vne iuſte prudence,
Reglent les mouuemens de leur affection.

Pendant ce doux accord la Mort, & la vieilleſſe,
N'oſent plus attaquer l'habitude du corps:
Rien ne l'offenſe plus, n'ayant plus de foibleſſe,
L'eſprit eſt ſon ſecond, pour vaincre leurs efforts.

Sa vie, & ſon repos eſt de voir ce viſage,
Dont le plus foible traict fait la gloire des Cieux,
Lors qu'il ſe veut monſtrer, & qu'il rompt ce nuage,
Qui cache noſtre bien ſans nous couurir les yeux.

Ce qui paſſe eſt paſſé, tout eſt en conſiſtence,
Le flux perpetuel de la vie, & du temps,
Qui rend noſtre repos ſujet à l'inconſtance,
Deuient ſans mouuement, pour nous rendre contens.

Rien ne meurt dans le Ciel, que la Mort, & l'Enuie,
Tout ioüyt du bon-heur de l'immortalité:
Le froid, & la chaleur qui choquent noſtre vie,
N'ont plus d'inimitiez dans la felicité.

Ce

Ce souuerain bon-heur est dans la connoissance
De celuy qui sçait tout, & qui fait vn miroir
Des diuines grandeurs de sa diuine Essence,
Pour combler ce desir que l'homme a de tout voir.

Aussi n'est-il secret que son esprit ne sçache
Chaque Sainct void le cœur de tous les autres Saincts;
Vne ialouse humeur n'a rien là qu'elle cache,
Elle ouure à qui le veut ses plus secrets desseins.

Ce commerce innocent de gloire, & de pensées,
Fait que les Bien-heureux ont mesme affection,
Et que leurs volontez ne sont iamais blessées
Des mouuemens diuers d'vne autre passion.

Il est vray que chacun a son propre merite;
Mais l'animosité qui naist du mien, du tien,
Ne plante dans le Ciel, ny borne, ny limite,
Car les loix de l'amour n'y souffrent qu'vn seul bien.

Aux nopces de l'Agneau vne seule viande,
Qui possede le goust de toutes les saueurs:
Nourrit sans degouster cette celeste bande,
Qu'il daigne préuenir de ses douces faueurs.

Leur bouche a tousiours faim, tousiours elle est contente:
Si la possession remplit tout son desir,
Le desir toutefois d'vne nouuelle attente
S'offrant à son esprit, prolonge son plaisir.

Mais pendant que le goust sauoure ses delices,
L'oreille sent aussi tous les charmans appas,
Que la voix, & le Luth auec leurs artifices
Adjoustent aux douceurs d'vn somptueux repas.

La lettre qui soustient cette riche harmonie,

Raconte

Raconte les hauts-faits de ce puissant Sauueur,
Dont le bras glorieux finit la tyrannie,
Qui taschoit d'empescher l'effet de sa faueur.

Souhaitable Sion, qu'vne ame est satisfaite
Lors qu'elle void son Roy, lors qu'elle void son Dieu,
Et que sa chaste ardeur ne peut estre distraite,
A iamais souhaiter vn plus aimable lieu !

Les Astres sous ses pieds acheuent leur carriere,
Sous elle le Soleil commence tous ses iours.
Mais certes ses rayons ne font pas sa lumiere,
Ny l'ardeur de son feu, ses feruentes amours.

Dans ce diuin sejour separé des miseres,
Son vnique desir est de nous voir fuïr
Les fausses vanitez des choses passageres,
Qu'on n'aimera iamais (mon Dieu) sans vous haïr.

Inuincible Guerrier, Monarque redoutable,
Iesus l'Aymant du cœur, Iesus l'amour des yeux,
Abaissez vos bontez à l'estat miserable,
Qui retient vos enfans dans ces infames lieux.

Vous seul pouuez forcer nos tyranniques charmes,
Et rendre à nos esprits leurs douces libertez :
Vous seul pouuez tarir le torrent de nos larmes,
Et nous faire gouster celuy de vos bontez.

Apres que mon esprit aura quitté ses chaisnes,
Apres que vostre main aura rompu mes fers,
Apres auoir souffert mes plus cruelles gesnes :
Ouurez-moy vostre Ciel, fermez-moy vos enfers.

Que si vostre bonté s'accorde à ma requeste
Communiquant le bien de sa felicité :

Asseurez

Asseurez pour tousiours cette heureuse conqueste,
Et ne la finissez qu'auec l'eternité.

C'est moins mon interest que ceux de vostre gloire,
Qui fait naistre le feu de cét ardent desir :
Et certes si mon gain n'estoit vostre victoire,
Ie craindrois de gouster cét eternel plaisir.

III. PROSE.

GLORIEVSE Maistresse des sciences (repartit Celestin) vos discours me donnent tant de force, que ie commence de desirer auecque zele, ce que ie fuyois tantost auecque crainte. Th. Ces nuages qui couurent le Soleil, ne l'arrachent pas du Ciel, ie n'ay pas aussi creu, que la tristesse qui éclipsoit ta vertu, l'eust esteinte dans ton ame. C. I'ay des obligations immortelles à vostre bonté, d'auoir fait éuanoüir ce qui empeschoit la serenité de mon esprit, & ensemble de m'auoir produit tout ce qui en peut augmenter la constance. Vous m'auez laissé vn seul souhait à faire, mais ie me promets que vous acheuerés ce qui manque à la perfection de vos bien-faits. Th. Demande ce que tu voudras, ie ne puis rien faire, que tu ne puisses obtenir. C. Peut-estre vous suis-ie desià obligé de la faueur que ie desire, s'il est ainsi, ie demande que vous m'en fassiez vne nouuelle offre. Th. Ie m'accorde sans peine à tout ce que tu veux : ouure moy promptement ta pensée. C. Ie vous coniure (ma saincte Princesse) pour mettre la couronne à vostre dessein de m'instruire des dispositions qu'il faut apporter au bon vsage de la souffrance, & de me vouloir marquer clairement, & auecque distinction

les motifs qui nous y peuuent resoudre. Sans doute vous n'auez pas manqué à cette charité, mais comme ie ne suis pas capable de me resoudre de moymême dans vne si grande diuersité de remedes, ie vous prie de me choisir vn epitheme, que ie puisse trouuer sans peine,& dont ie puisse me seruir auec asseurance. Th. Ie suis bien aise que ton desir preuienne mon dessein : c'est vne bonne disposition à guerir en vn malade, quand il demande ce qui luy est necessaire. Vn escholier qui presse son regent de luy donner sa leçon, tesmoigne qu'il a quelque volonté de l'apprendre. Rends toy attentif, voicy ma responſe dans le mesme ordre que tu la demandes. Ie trouue trois principales conditions, pour souffrir les maux de cette vie auecque profit : la premiere est vne disposition passiue de l'ame à receuoir tout ce que Dieu luy ordonne: la seconde la met dans l'action à sa recherche : la troisiéme l'arreste auecque complaisance au choix qu'elle fait de ce qui est plus fascheux à sa nature. Et pour parler auecque suite, ie maintiens que le moindre respect que nous soyons obligez à rendre à Dieu, c'est d'accepter auec indifference ce qu'il iuge bon de nous enuoyer. Si c'est vn bien, qui fauorise nostre inclination naturelle, il faut remercier sa bonté : si c'est vn mal, qui la choque, il faut plier sous sa conduite. N'est-il pas raisonnable qu'vn fils ne trouue rien à redire aux prouidences d'vn pere, dont l'amour ne luy sçauroit estre inconnuë, ny la sagesse suspecte ? Qui ne iugera, qu'il s'acquitte simplement de son deuoir, retenant sa langue dans les accidens, qui luy viennent de son ordre ? Personne n'auroit assez de douceur, pour luy pardonner ses plaintes, si son impatience alloit iusques à examiner ses raisons, bien moins si elle passoit iusques à blasmer

sa conduite.

ſa conduite. Dauid auoit cette diſpoſition, lors qu'il ſe dit vn pauure cheual, qui attend ſon fardeau de la main de ſon Maiſtre, ſans le choiſir. Qu'il le charge de bois, ou de cailloux : qu'il luy mette le bas, ou vne ſelle : qu'il monte deſſus vn valet, ou vn gend'arme, qu'il l'atelle à la charette, ou au caroſſe, tout cela luy eſte indifferẽt, il faut qu'il gagne ſon foin, & ſon auoine. L'adorable Ieſus eſtoit dans ce ſentiment d'humilité, quand les Prophetes le comparent à vne brebis. Cette innocente beſte va d'vn meſme pas à la boucherie, & au paſturage : il faut auſſi peu de contrainte, pour luy faire voir le couteau ſanglant, que l'agreable couleur des fleurs, & des herbes. Comme elle n'a point d'apprehenſion, pour craindre la mort, elle n'a point de bouche pour s'en plaindre. Elle va où l'on la pouſſe, elle demeure où l'on l'arreſte ; elle tient ferme ſans agitation, & meurt ſans reſiſtance. Mais rien ne ſçauroit mieux nous exprimer cét abandon du Sauueur, que ſes propres paroles, lors qu'il proteſte à ſon Pere d'eſtre preſt à receuoir les rudes coups de ſa verge. Quoy que la mort qui ſe preſenta à luy au iardin des Oliues, ſe fut defigurée des plus horribles traits de la douleur, ſi ne pût elle l'obliger à perdre cette reſignation parfaite, ny meſme commencer vn premier mouuement d'auerſion dans ſon ame. Vn mot abſolu le deliuroit de tous ſes ennemis, plus de dix legions d'eſprits étoient deſia en poſture, pour repouſſer cette cohorte qui ſe preparoit à ſa priſe, & abyſmer la Iudée qui permettoit cét outrage. Mais parce que la demande qu'il pouuoit faire ſans imperfection, ſembloit choquer l'indifference, il aima mieux mourir, que parler. A n'en point mentir, de chetifs eſclaues ne doiuent pas trouuer eſtrange de ſe ſouſmettre aux meſmes deuoirs que le fils vnique

du Prince. Il y auroit de la delicatesse à vouloir vn traitement plus doux, & du crime d'estimer celuy dont nostre Dieu se sert, iniuste. C'est vne sagesse de la plus mediocre prudence, de s'accommoder aux loix qu'on ne peut changer, & de suiure vn mouuement, qui entraisne auec effort, s'il treuue de la resistance. Ou vos maux viennent purement des ordres de Dieu, comme les maladies, & les infortunes : ou de la malice des causes secondes : comme les affronts, & les trauerses. Personne n'est assez fort pour s'opposer aux volontés d'vne Majesté absoluë, ny assez eloquent pour persuader vne haine enuieillie. Dieu a trop de puissance, & vn persecuteur trop peu de courtoisie : rien ne les fait ceder, que l'humiliation parfaite ou l'entiere ruine de leur aduersaire. De quelle deffence preuiendrez-vous la fievre ou la peste ? quel remede treuuerez-vous contre les embrasemens impreueus, & les morts subites des personnes, qui vous sont cheres ? peut-estre que vous tiendrez toutes les langues d'vne Prouince sous le cadenas, & que vous defendrés à l'enuie de mesdire ? Que s'il y a de l'aueuglement à tenter l'impossible, il y a de la discretion à suiure le necessaire. Faites ce qu'il vous plairra; plaignez-vous auecque murmure, resistez auecque reuolte, il faudra tousiours ceder au plus fort : c'est le seul destin que connoist le Christianisme. Mais si le pouuoir de ceux qui vous affligent, rend vostre opposition inutile, vostre propre foiblesse la rend dommageable. Ie n'en veux point d'autre iuge que vous : n'est-il pas vray, que l'impatience adjouste beaucoup à vos peines ? lors qu'vn puissant poison attaque le cœur, plus il s'enfle, & se dilate, pour le repousser, plus il attire, & boit le venin qui le tuë. Que s'il se contentoit de se recueillir en soy-méme pour se conseruer,

ſe conſeruer, la mort ne treuueroit pas l'accés que l'agitatiõ ou la chaleur luy prepare. I'adjouſte encore, qu'vn ennemy s'anime par la reſiſtance, & perd ſon animoſité, lors qu'on reſpecte ſon attaque. La raiſon eſt que la colere vient ſouſtenir la haine, ſi elle rencontre de l'obſtacle, & que la pitié l'adoucit, ſi elle trouue de l'obeiſſance. Et partant ie conclus que l'indifference à ſouffrir ſans murmure, ne ſe doit pas ſeulement chercher par la conſideration de la neceſſité, & du deuoir mais encore par celle de l'intereſt, & de l'auantage. Dieu veut que vous ſouffriez, ſouffrez volontiers, & vous ne ſouffrirez pas. Ie veux dire que cette docilité à receuoir ce qu'il trouuera bon de vous enuoyer, fléchira ſa bonté à vous deliurer de vos peines, ou du moins appuyera vôtre courage pour les ſouffrir. De cette égalité qui retient le cœur de l'homme, ſans pencher, ny au bien, par le deſir, ny au mal par la fuite, il faut paſſer à la conformité, qui ne ſort de l'indifference que pour aimer, & choiſir ce que Dieu veut, & ordonne. Cette diſpoſition eſt ſans doute plus noble, & plus parfaite que la premiere ; d'autant qu'elle a plus de generoſité, & qu'elle luy adiouſte vne preference d'eſtime, dont le motif ſe prend du ſeul iugement que Dieu fait de ce qu'il choiſit à ſa creature. Celuy qui reçoit le bien ou le mal de la main de ſon maiſtre auecque ce ſentiment que c'eſt la meilleure choſe, qui luy puiſſe arriuer, ſe fait par cét aueu, du conſeil de ſon Prince. De plus, s'attachant à la regle infaillible des bonnes actions, il s'acquiert vne heureuſe impuiſſance de faillir, par ce qu'il ne fuit, & n'embraſſe que les choſes qu'vne ſageſſe infinie rejette ou approuue: il eſt iuſte que nous rendions cét honneur aux volontez d'vne Majeſté ſi abſoluë, puis qu'il eſt autant impoſſible de luy con-

tredire auec raison, que de les eluder par force. La grandeur de celuy qui commande, vous pourroit bien obliger à suiure ses ordres, sans rechercher cét agréement de sa creature, mais luy ayant donné vne liberté, & du discours, il veut que son obeïssance soit raisonnable. En quoy il vous honore de la mesme faueur qu'vn grand Roy fait à ses Parlemens lors, qu'il leur commet la verification de ses Edits, & de ses Ordonnances. Or comme c'est vn crime de leze-Majesté, de resister aux iustes volontez d'vn Monarque, & vne obeïssance loüiable de les receuoir, il n'y a point de doute que la reuolte aux commandemens de Dieu, ne soit sacrilege, & la résignation à ses Decrets, toute diuine. Et à considerer exactement ce sujet, n'est-il pas certain qu'vn homme qui se fait le censeur de Dieu, qui examine son gouuernement, ou qui blasme sa conduite, l'accuse de cruauté ou d'imprudence? Veritablement vn esprit qui croira Dieu assez sage, & assez bon, ne luy fera iamais cette iniure de le soupçonner de trop de rigueur, ou de mespris à l'endroit de sa plus chere creature. S'il luy arriue quelque accident fascheux, il le croira necessaire à son salut; il adorera la prouidence, qui l'aura ainsi ordonné, & mille fois il loüera la bonté qui s'interesse en ses affaires. On peut porter vos sentimens à l'amour, & à l'aueu de sa conduite par beaucoup de solides raisons. I'estime que la plus puissante, comme la plus equitable, se doit prendre de sa Bonté, de sa Sagesse. Apres ce discours, Dieu est bon, il connoist ce qui m'est propre, il veut, & peut empescher tout ce qui me sçauroit nuire, ie ne croy pas qu'il y ait vn cœur assés rebelle pour resister aux fâcheux accidens de sa vie. C'est la consideration de cette bonté, & prouidence paternelle, qui a tiré tant d'actes d'estime, de respect,

respect, d'amour, & de complaisance des Saints, lors mesme qu'il sembloit que le despit,&l'ennuy deuoiēt pousser leur patience à condamner leur fortune. Tu as sans doute ouy parler du genereux Babylas, lequel au milieu des tourmens, & de la mort, conjure son Tyran,comme si le fer estoit plus attaché à son corps que son ame, qu'on enseuelisse aupres de luy les instrumens de son Martyre. Ce seul trait marque assez clairement, qu'il aimoit ses souffrances : mais cela n'est pas trop, pour vn Euesque. Vn grand Roy dont la memoire est encore toute fraîche, puis qu'elle ne sçauroit iamais vieillir,a bien témoigné auoir la mesme complaisance. Grand, & incomparable Loüys, ie ne m'estonne pas de ce que portez la premiere Couronne de la Terre, ie sçay sans doute que Dieu veut que vous soyez sa plus parfaite, & naïue Image dans le monde,puis qu'il veut, que vous soyez le Fils aisné de son Eglise Militante, comme Iesus l'est de la Triomphante. Cét auguste titre n'est pas plus à vous qu'à vos Successeurs, & à vos Ancestres. Ie voy vne chose qui vous estant particuliere, me donne vne reuerence speciale, pour vostre personne. Vous auez, tout Roy que vous estiez, aymé les souffrances, & les confusions de la Croix : voilà ce qui me rauit. N'en auez-vous pas laissé vn illustre, & precieux témoignage à la posterité, ordonnant que vos chaisnes, & vos fers fussent marquez dans la monnoye, qui auoit cours parmy vos peuples, afin que l'or, & l'argent prinssent toute leur valeur de ce qui auoit fait tout vostre merite ? Ie ne sçaurois te cacher l'exemple d'vn de tes Predecesseurs,aussi a-til des circonstances si propres à mon sujet, que ie ne le puis laisser, sans faire paroistre peu d'inclination au dessein de t'instruire. Alexandre prisonnier au mesme lieu où il

estoit Pape, ayant appris que son cher amy Hermez, depuis peu son fils par le Baptesme, tenoit prison pour la mesme cause que luy, conceut vn ardant desir de le voir, & de le consoler auant que de mourir. A mesme qu'il formoit cette pensée, vn Ange parut qui ouurit son cachot, l'asseurant que Dieu qui l'enuoyoit pour le conduire, agreoit cette visite. Le bon vieillard fondant en larmes sur le sentiment de cette faueur, accepta sa promesse, à condition neantmoins que ce seroit sans preiudice de ses fers, & de sa Conciergerie. Apres vn entretien assez court de ces deux Saints, l'Ange reprit son flambeau en main, & remena le Pape dans sa prison. De plus, luy ayant attaché luy-mesme ses fers aux pieds, il sortit de ce cachot, qu'il ferma sur ce genereux Pontife, comme Alexandre auoit auparauant stipulé cette fidelité dans sa courtoisie. Ie me trompe, ou ce venerable vieillard aymoit les miseres, qu'il sçauoit venir de l'ordonnance de son Dieu. Ce n'est pas encore assés à vne ame genereuse, de cherir le mal qu'elle souffre. Pour imiter celuy qui regardoit le sang de sa Passion, comme vn bain delicieux, il faut ressentir de l'inquietude en leur attente, & marcher auecque ioye à leur rencontre. On peut croire d'vn soldat qu'il ne haït pas la guerre, quand il se resioüit d'apprendre le jour d'vne bataille, mais on ne sçauroit douter de sa generosité, lors qu'il cherche les occasions par toute la terre. Qui veut souffrir auec la derniere perfection, doit courir au deuant de l'aduersité, & mesme haster autant que la iustice le permet, le dessein de la tyrannie. Ce n'est pas assez d'auoir de la complaisance, pour souffrir les maux que Dieu enuoye, il faut auoir de l'importunité pour les luy demander. Quand l'amour n'est pas impatient, on ne peut croire qu'il soit fort; s'il anime puissamment,

puiſſamment, il faut qu'il tranſporte. On demande ſouuent au Ciel ce qu'on deſire de ſa faueur auec paſſion : les plus ardantes prieres ſont touſiours tiedes, pour meriter des biens ſi precieux. L'incomparable S. Augnſtin (ie ne te puis diſſimuler que i'ay de l'amour pour cét homme) ſe voyant ſur la fin de ſes iours, eſtendu ſur vn lict, parmy les plus ſenſibles douleurs de la nature, & à la veuë de la ruine de ſa chere ville, auoit aſſez de cœur pour deſirer dauantage de miſeres. Mon Dieu (s'eſcrioit cette belle ame) ce n'eſt pas aſſez, encore plus : ce n'eſt rien de m'oſter la vie auec vne maladie ordinaire : augmentez ma douleur pourueu que vous augmentiez ma patience : Ie n'ay point d'autre ſouhait à faire : ma vie n'eſt rien qui merite d'étre meſnagé ; ne m'eſpargnez pas vos tourmens. Vous eſtes auſſi bien le Dieu des maux, que des biens : mon aimable Sauueur, ſoyez auiourd'huy magnifique en mon endroit, mais que ce ſoit de vos douleurs. Bruſlez, coupés icy bas mon pauure corps, pourueu que vous me pardonniez en l'autre vie : c'eſt vne grande miſericorde de ſouffrir quelquefois voſtre Iuſtice. Mon cher Celeſtin, ie m'aſſeure que ces paroles expliquent les ſentimens de ton cœur, & que ie n'ay rien dit que tu ne ſentes. Pour confirmer cette forte reſolution, ſouuiens-toy tous les iours de ta vie de la courageuſe Febronia, qui n'étant plus qu'vn tronc immobile, & ſans vigueur, prie ſon bourreau de l'ayder à mettre vn pied qui luy reſte, au lieu où tous ſes autres membres venoient d'eſtre couppez. Souuiens-toy du grand Paphnuce, lequel diuiſé en quatre pieces, impetra de Dieu ſa reſurrection, afin de courir à de nouueaux Martyres. Celuy qui l'auoit deſchiré par lambeaux, & qui l'auoit precipité au fonds de la mer, n'eſtoit

qu'vn petit persecuteur, pour souffrir auecque lustre. Il falloit aller à Rome trouuer Diocletian le plus fameux des Tyrans,& luy demander vne Croix. Grandes, & immortelles ames, que vos exemples portent vn iuste reproche à ces petits cœurs, qui fremissent à la veuë des souffrances : Escoute ie te prie, ce genereux Athlete.

III. POESIE.

Cruelle douceur du Martyre,
Douce rigueur de mon cruel tourment,
Peux-tu souffrir que ma bouche respire,
Et que mon cœur n'ayt plus de mouuement,
Que pour te pouuoir dire ?
Cruel destin, impitoyable sort,
Helas ! croy-tu ma triste vie,
Si long-temps poursuiuie,
Plus digne de pitié que d'vne belle mort.

Dés long-temps ie suis à l'escroüe,
Les cruautez ont tout vsé mon corps,
I'ay fait languir mon tyran, & ma roüe,
I'ay triomphé de leurs puissans efforts :
Maintenant ie l'auoüe,
Tant de trauaux esbranlent ma raison,
Que mon ame toute abbatuë
Cede au mal qui me tuë,
Et ne peut ny quitter ny souffrir sa prison.

Faut-il que la fortune essaye
Tous ses malheurs pour me faire mourir,
Et que mon corps ne soit plus qu'vne playe,

Que

Que ſon aigreur empeſche de guerir :
Mais que la Mort dilaye
De me donner vn coup de ſa faueur ;
Iamais la vigueur de la flame,
Qui poſſede mon ame,
N'éclipſe ſon eſclat, ny ne perd ſa ferueur.

N'eſt ce point aſſez que l'orage
M'ait obligé de deſcendre au tombeau,
Et que la mer m'ait ouuert vn naufrage,
Pour me ſauuer au milieu de ſon eau ?
Faut il donc que ſa rage
Me tienne en vain dans les derniers abois ?
Faut-il que ma perſeuerance,
Marque mon eſperance,
Et que pour bien aymer ie meure mille fois ?

Seroit-ce trop peu que la terre,
Triſte eſchaffaut de mes triſtes douleurs,
Me declaraſt vne ſanglante guerre,
Sans que le Ciel pour combler mes malheurs
L'aydaſt de ſon tonnerre :
Quoy ? mon Tyran ſera-t'il trop humain,
Si Dieu ne s'en rend le complice,
Et fait que le ſupplice,
Qui conſume mon corps ſoit vn coup de ſa main.

Apres auoir rendu la vie,
Et veu mon corps deſchiré par lambeaux.
Cét inhumain qui me l'auoit rauie,
Me deſtinoit au ventre des corbeaux,
Pour nourrir ſon enuie :
Dans cét accez, ie creus que le Dieu fort
Touché de ma triſte auenture,

Vengeroit

Vengeroit son injure,
Mais helas ! il pensoit à prolonger ma mort.

Chaque membre reprit sa place,
Mes os, mes nerfs, se mirent en leur rang,
Toute ma chair ne fut plus qu'vne masse,
Tous mes vaisseaux s'ouvrirent à mon sang :
Et pour fondre sa glace
Dieu luy rendit sa premiere chaleur ;
O Ciel ! quel estrange spectacle
Mon Dieu fait vn miracle,
Pour rendre vn trespassé capable de douleur.

I'ay tousiours creu que sa puissance,
S'interessoit au soin des innocens,
Et que son œil veilloit à leur deffense ;
Mais la douleur dont il comble mes sens,
Change bien ma croyance :
Quoy ? mon Tyran sera-t'il trop humain,
Si Dieu ne s'en rend le complice,
Et fait que le supplice,
Qui consume mon corps soit vn coup de sa main ?

Seroit-ce trop peu que la terre,
Triste eschaffaut de mes tristes douleurs,
Me declarast vne sanglante guerre,
Sans que le Ciel pour combler mes malheurs,
L'aydast de son tonnerre ?
L'Amour a-t'il de si cruelles loix ;
Faut-il que ma perseuerance
Preuue ma bien-vueillance ?
Faut-il pour estre mort, mourir plus d'vne fois.

Mais quoy reprochable pensée,

D'où

D'où peut venir cét horreur des tourmens?
Si i'ay du cœur, mon ame est insensée
De receuoir ces lasches sentimens,
Sans en estre offencée:
N'escoute plus que cette aymable voix;
C'est en souffrant qu'vne belle ame
Fait esclatter sa flame;
Paphnuce il faut souffrir, vn Dieu t'offre sa Croix.

C'est en souffrant qu'vne belle ame,
Monstre le feu de son fidelle amour;
Sus mon amour deliure-toy de blasme,
Fais voir au Ciel qui te fait voir le iour
Les eslans de ta flame:
Que ton ardeur se monstre en tes exploits;
Il appartient à la souffrance,
D'espreuuer ta constance;
Paphnuce il faut souffrir, vn Dieu t'offre sa Croix.

Ie ne fuis pas cette carriere,
O doux Amant, ô glorieux Sauueur,
Ie veux souffrir, mais perdant la lumiere,
Mon doux Iesus, j'implore vne faueur;
Escoutez ma priere:
S'il faut mourir vne seconde fois;
Pour recompense de la flame
Qui consume mon ame,
Que ie meure en vos bras, ou ceux de vostre Croix.

IV. Prose.

COmme la sapience eut remarqué le plaisir que ie receuois de son entretien, par l'attention que i'y apportois,

i'y apportois, elle adjousta : Et bien ay-ie satisfait à ton desir ? A quoy ie repartis : Madame, si ie peche, ce ne sera plus à faute de lumieres ; vous auez pris vn tel soin de mon instruction qu'on ne me peut soupçonner d'ignorance, sans m'accuser de stupidité. Ie vous auois demandé les propres conditions d'vne constance vertueuse, & les motifs qui nous y deuoient resoudre : vous auez pleinement satisfait à ma priere, marquant à chasque disposition, des raisons propres à ses degrez. Th. Tu as delicatement demeslé la confusion que i'en ay faite : neantmoins quoy que ce que i'ay dit, peust suffire, ie veux encore proposer plus nettement les principaux motifs de la souffrance. Vne bonne raison perd souuent sa force, quand elle est trop étenduë. Le musc, & la ciuette dissipent, & perdent leurs odeurs, si l'on ne les resserre ; & le feu, quoy que fort actif, n'imprime pas l'esmail sur l'or, & sur l'argent, si l'artifice des Orféures n'vnît toute sa flamme en pointe. Cette consideration m'oblige de te presenter des verités toutes nuës à la façon des Logiciens, qui ne permettent pas à l'Eloquence de les vestir de ses ornemens, de crainte qu'elle ne les estouffe. I. Qui ne se resoudra de respecter les plus cruelles disgraces de la fortune, quand il considerera que la creature est tellement sujette à l'empire de son Createur, qu'il luy est impossible de s'en soustraire ? N'est-ce pas le deuoir d'vn bon sujet de consentir, que son Monarque souuerain, vse de luy comme il luy plaist : s'il est innocent, il manifeste ses droits, s'il est coulpable, il s'acquitte de ses debtes. Dieu est si absolu, & l'homme si sujet, qu'il est impossible de refuser ses deuoirs, quand il tesmoigne sa volonté. II. Qui ne sçait, que sa bonté a des prouidences si douces, que rien ne luy peut arriuer qui

uer qui ne ſoit pour ſon bien, & que toute la rage des cauſes ſecondes ne ſçauroit empeſcher l'amoureux deſſein de la premiere? De quelque malice que la haine s'arme à voſtre ruine, vous auez vn Protecteur aſſez puiſſant pour tourner tous leurs aſſauts à vôtre gloire. III. Ne faudroit-il pas eſtre delicat, pour ſe plaindre d'vn traitement, que le Pere eternel a fait à ſon vnique? Quoy? l'homme ſçaura qu'il eſt vne rude matiere ſous le ciſeau de ſon Artiſan, & il trouuera mauuais qu'on le poliſſe? il ſçaura qu'il eſt vn peu de marbre dans la main de cét excellent Sculpteur, qui luy veut imprimer ſa figure, & il refuſera de perdre quelque eſclat, pour receuoir la diuine Image de ſon Fils? IV. La ſouffrance eſt vn illuſtre teſmoignage de l'eſtime que Dieu fait de la vertu d'vne perſonne: il appartient à ſa Sageſſe, que l'affliction ne ſurpaſſe pas vos forces; & partant lors qu'il enuoye beaucoup de maux à vn homme, il declare qu'il a beaucoup de fidelité, & de courage. V. Rien n'approche tant la creature de ſon Createur que l'aduerſité, c'eſt pourquoy, il aſſeure ſon peuple, qu'il a ſeruy auec luy en Egypte; il dit à Ioſeph, qu'il eſt deſcendu de compagnie en ſon cachot, & qu'il ne l'a pas abandonné en ſes fers. Pour la meſme raiſon, S. Paul ſe vante au ſens que la bouche d'or donne à ſes paroles, d'eſtre attaché auecque Dieu à vne meſme chaiſne. Par la meſme conſideration le Sauueur des hommes, les inuitant à porter ſa Croix: proteſte que c'eſt vn joug pour leur inſinuër, qu'il l'a porté auec eux. Quelle conſolation à vne ame affligée, de ſçauoir que Dieu eſt auec elle, & que quand ſon immenſité ne le mettroit pas par tout, il luy ſeroit neantmoins preſent? A la façon que i'enſeigne dans l'hypotheſe de cette limitation impoſſible, qu'il ſeroit dans nos

dans nos Temples, en vertu de son expresse promesse, que nous auons dans l'Escriture : que le Pere, & le S. Esprit sont en Iesus-Christ à raison de l'identité de leur nature auec le Verbe, & que ces trois diuines Personnes sont l'vne dans l'autre, à cause de leur immanence, & de leur perichorese. Ce Sainct qui se réjoüissoit de ne voir plus qu'vne vieille muraille entre son Dieu, & luy, parce que la douleur ruinoit tous les iours son corps, auoit sans doute cette pensée. VI. Il est auec l'affligé, comme amy, pour compatir à ses miseres, & pour en plaindre l'amertume : comme Iuge, pour en moderer l'excez, & pour en marquer le merite : comme cause, pour produire immediatement, & par soy-mesme vos douleurs. En cette veuë, Iob dit, que Dieu, & non le Diable, luy a osté ses biens, & sa fortune, & le Sauueur appelle ce calice, que la cruauté des Iuifs luy preparoit, vn present de son Pere, & non pas vne rigueur de son ennemy. O que c'est vne douce consolation à vn malade, de sçauoir que c'est Dieu mesme, qui pique ses reins auec le calcul, qui allume le feu de la fiévre dans ses veines, & qui fait tout le mal qu'il endure ! N'est-ce pas pour rendre les plus cruelles douleurs aymables, de les voir partir de cette main amoureuse ? & n'est-ce pas assez pour conclurre, que Dieu est auecque l'affligé, puis que par necessité, la cause est où elle opere? VII. Par les souffrances, la grace fait voir sa puissance, & sa force : Où paroistroit mieux son esclat, que dans les miseres ? Les Estoilles sont mortes pendant le iour, & brillent au milieu des tenebres. Ce n'est pas aux hommes assoupis de sommeil, qu'elles descouurent leurs beautez : leur ambition est plus iuste, & leur seruice plus honorable : c'est pour Dieu seul qu'elles luisent. Peut-étre n'ya-t'il que la nuict d'vn

d'vne mauuaise fortune, qui fasse éclater vos vertus à la gloire de celuy, qui en doit pretendre l'hômage. Elles ne luy rendent pas l'honneur qu'il merite, dans le repos. Il faut dans vos pertes signaler leurs victoires. Afin que l'impie comprenne, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Iacob est tout-puissant : il faut que Sidrac, Misac, & Abdenago soient iettez dans vne fournaise. VIII. Cette Majesté Souueraine ne tire pas ce seul seruice de l'aduersité : par elle, on prepare vne agreable demeure aux vertus du Messie. L'Apôtre proteste, sur cette consideration, qu'au lieu de s'affliger de ses infirmitez, il en triomphe. Quel plus grand bon-heur pourroit souhaiter vn Chrestien, que d'estre la maison, le palais, & le tabernacle viuant de l'innocence de son Sauueur ? Oüy, quand il souffre, comme il faut, & que sa gloire sert de motif à sa patience, il est le magnifique louure de ses vertus. Oüy, le Iuge souffrant loge la douceur, l'humilité, la modestie, la mansuetude, & l'affabilité de Iesus : bien d'auantage, l'innocence persecutée, manifeste sa diuine vie. Car il est vray, & personne ne le peut ignorer, que la vie du grand Sauueur n'a été sur la Terre qu'vne suite de souffrances, & d'agonies. Que si l'on veut encore se souuenir de cette admirable alliance de la ioye, & de la douleur, dont ie t'ay entretenu, on ne pourra desnier vne image de ce Dieu souffrant aux peines d'vn homme iuste. A quel poinct d'honneur pourroit plus legitimement pretendre la creature, pour aller plus haut dans la gloire ? De moy, ie n'ay point de pensée, qui me puisse representer vn estat plus desirable à l'homme, que celuy de la souffrance, puis qu'il rend à Dieu pour cette demeure eternelle, qu'il luy promet dans soy-méme, vn agreable sejour à ses Vertus, & à son Innocence. IX. Que

si Dieu choisit l'ame du patient, pour seruir de Palais au merite de son Fils, on peut dire pareillement, qu'il dresse dans sa personne vne celebre Academie aux veritez eternelles. Ie me veux expliquer : il me semble, à mesme qu'vn Iuste souffre, qu'il enseigne: & qu'il n'est pas plustost le sujet de la mauuaise Fortune, qu'il deuient le Maistre des peuples. Il n'est point d'heresie ny plus dangereuse, ny plus generale que de croire que la vraye beatitude consiste dans les honneurs, les plaisirs, & les richesses. Comme le desir de la felicité est le desir de tout le monde, & que tous vos petits biens sont des images du Souuerain, il n'est que trop aisé de laisser le corps, & de choisir l'ombre. En quoy les mondains tombent dans la mesme erreur, que ces lourdaux, qui ne connoissent pas l'illusion des lunettes à diuers angles, portent la main sur l'espece multipliée & laissent la solide monnoye. Le consentement presque vniuersel appuye neantmoins cét aueuglement, & les petites commoditez, que la nature treuue dans l'vsage des biens, fournissent des apparences à leur tromperie. Quelle plus forte raison contre cette opinion, que l'exemple d'vn innocent miserable ? certes puisqu'il est impossible de iuger qu'vne Iustice infinie punisse la vertu, on doit conclurre que le deffaut des biens de la Fortune n'est pas vn mal, & en suite, il ne faut pas mettre la felicité en leur iouïssance. Qui ne s'estimeroit heureux de seruir à l'instruction de tout vn monde ? X. Dieu ne se contente pas de ruiner le mensonge par l'exemple d'vn vertueux affligé: il s'en sert encore pour persuader les hommes sur cette importante verité : que la plus sensible misere de cette vie, est la plus haute felicité qu'on y possede. Qui en pourroit douter apres auoir veu, que tous ceux, qui ont quelque auantage en son

en ſon amitié ont bonne part dans l'infortune? Il eſt bien plus aiſé à vn eſprit qui connoiſt tant ſoit peu la nature de cét eſtre ſouuerainement bon, de conceuoir que les miſerables ſont heureux, que d'accorder de l'iniuſtice dans vne Eſſence toute parfaite. Car à bien peſer les choſes, il faut conſentir, ou que l'affliction eſt heureuſe, ou qu'elle eſt iniuſte. Accorder qu'elle eſt heureuſe, c'eſt me donner ce que ie pretens: penſer qu'elle ſoit iniuſte, c'eſt condamner la ſouueraine Prouidence, qui l'ordonne. X I. A parler auecque ſincerité, le Createur employe hautement l'homme, quand il ſe daigne ſeruir de luy à des fins ſi excellentes, & ſi nobles. Mais ſans conſiderer l'intereſt de perſonne, non pas meſme de celuy qui ſouffre, n'eſt-ce pas aſſés pour faire aimer les miſeres, de ſçauoir que Dieu prend plaiſir d'en faire largeſſe? Vne des penſées eternelles de l'eternel Eſprit a eſté de treuuer les moyẽs de faire pâtir les hõmes. Vne creature raiſonnable peut elle mieux employer ſa raiſon, qu'à procurer cette complaiſance à ſon Dieu, & faire partie de ſa beatitude? Ce grand ouurier veut faire des Crucifix, qui ne s'eſtimeroit glorieux de luy ſeruir de matiere? X I I. On peut ajouſter à ces conſiderations, que c'eſt vn incomparable bon-heur à l'homme de ſouffrir en cette vie, car outre que Dieu le ſepare par ce diſcernement des perſonnes indifferentes, il met en ſon ame vne marque de ſon amour, & vn precieux gage de ſa gloire. Il faut eſtre ignorant pour iuger deux fois d'vne meſme cauſe, mais il faut eſtre méchant, pour luy ordonner vn ſecond ſupplice. Celuy qui ſouffre en cette vie, a donc vne aſſeurance de ne plus ſouffrir en l'autre. Certes i'ay de la peine de conceuoir, comme quoy vous pouuez ſeruir la Fortune auecque cette penſée: ie ſuis aſſeuré

que celuy qui m'a créé me veut sauuer, i'ay autant de cautions de ce desir, que i'endure de maux, & de peines. Ma souffrance me donne vn titre, pour agir contre Dieu, quand il m'enuoye quelque disgrace, il fait vne cedule en ma faueur. Oüy, mon souuerain Iuge s'oblige de me pardonuer eternellement, puis qu'il me punit dans le temps. Ne dois-ie pas reconnoistre dans ce procedé, plus de clemence que de iustice? Toutes ces raisons se prennent du costé de celuy qui dispose de vos fortunes: en voicy quelques vnes de la part de ceux, qui en souffrent les disgraces.

XIII. S'il est iuste de souffrir, il n'est pas moins necessaire: ce grand Roy qu'on nomme raisonnablement l'espoux de la Patience, asseure que l'homme vient au monde pour souffrir, comme les oiseaux y naissent pour voler. Et à dire le vray, si nous voulons considerer sa nature: nous luy treuuerons deux principes de cette necessité, dont l'vn est interieur, & l'autre estranger. Les contraires qui le composent, luy sont vn sujet de douleurs, par leur dispute ordinaire, & leurs guerres intestines. Cela peut-estre a donné sujet à la Fable de feindre, que celuy qui composa le premier homme, s'estoit seruy de ses larmes, pour destremper son argile. A peine ce Roy des creatures entre dans le monde, qu'il y treuue ses vassaux reuoltés: au lieu d'en tirer des seruices, il en souffre les insolences. Ce triste accueil luy fait couler les larmes des yeux, & esclater les souspirs de la bouche. D'où l'on obserue, que la premiere voix que l'enfant pousse sortant du ventre de la mere, n'est que la premiere syllabe des noms de nos premiers parens. Car le masle comme plus robuste forme cette voix A. & la femelle plus foible, E, qui toutes deux sont des signes de douleur comme des syllabes des noms d'Adam, &

dam, & d'Eue. De plus, n'eſt-il pas euident que le deſſein de la nature eſt de le faire plus ſouffrir que le reſte des animaux, parce qu'elle luy donne vn temperament plus delicat : que ſi elle met en ſon corps quelques parties capables de plaiſir, il y en a beaucoup dauantage de ſujettes à la douleur. A cette naturelle neceſſité de ſouffrir s'en joint vne autre morale, dont les loix ne ſont pas moins indiſpenſables. Car ſi l'homme veut viure ſelon la raiſon, il faut qu'il combatte ſans ceſſe : il n'eſt point de combat ſans peine, ny de peine ſans douleur. XIV. Il eſt vray que vous pouuez faire de cette neceſſité vertu, puis que toutes les miſeres, qui vous arriuent, ſont autant d'occaſions de profit, & de conqueſte. La patience eſt le plus iuſte titre, ſur lequel l'Apoſtre aſſeure la poſſeſſion de l'ame. Or la patience ne ſe pratique que dans l'affliction : cette vertu ne ſe nourrit que de poiſon & de choſes qui luy ſont contraires. Ne conſiderez donc l'aduerſité, que comme vn trafic, & vn commerce, où l'homme ſe peut faire riche, s'il veut eſtre courageux. Les ſouffrances ſont les threſors des gens de bien : ce que Dieu apprit au grand S. Dominique, lequel ayant prié vne fille autant bonne d'effect que de nom, de luy donner vn des vers, qui luy rongeoient le ſein, il en reçeut vne fine perle. Que ſi vos miſeres n'ont pas quelquefois l'eſclat, & la figure des pierres precieuſes, elles en ont touſiours la valeur, & le merite. XV. Veritablement ie ne m'eſtonne pas, que l'affliction acquiere beaucoup de biens à l'homme : mais qu'elle le comble de contentement, & de plaiſirs, c'eſt vn paradoxe, qui d'abord reuolte la plus docile creance. Helas ! où doiuent mourir toutes les ioyes, ſi ce n'eſt dans la Croix ? vous aués toutefois l'experience des Saints ſur ce ſujet, qui auoient

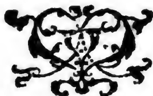
& qui s'en acquitte mieux que celuy qui ſouffre pour luy plaire ? La vie de toutes les creatures ne vaut pas le moindre de ſes plaiſirs : celuy ſeul qui expoſe volontiers la ſienne, pour procurer les contentemens de ſon Dieu, merite de ne iamais la perdre. Et que peut-on feindre plus digne de recommandation, que de pâtir pour la gloire, & les contentemens de ſon Maiſtre, ſans deſir de recompenſe, ſans conſideration d'intereſt, ſans auantage de plaiſir, & ſans recherche aucune de ſatisfaction. Quelle plus grãde, & plus illuſtre parole peut-on dire à Dieu que celle-cy ? Mon Dieu, ie ſouffre tout purement pour voſtre amour. XVIII. Ie ne croy pas que vous puiſſiez donner vne plus genereuſe preuue de voſtre affection, que d'endurer de la ſorte ; auſſi n'auez-vous proprement que ce ſeul moyen de ſignaler voſtre zele. Il appartient au Monarque ſouuerain des hommes de leur teſmoigner ſon amour, par ſes bien-faits : vôtre bienvueillance eſt toute ſterile : ſi vous deſirez luy preuuer que vous l'aymez, receuez paiſiblement le mal qu'il vous enuoye, puiſque vous n'auez point de bien à luy faire. XIX. Que ſi vous craignez d'eſtre les ingrats de vôtre Sauueur, il faut cherir ſa Croix: faire cas de ce qu'il a aimé, & prendre toutes ſes amours, & ſes haines. Et ainſi vous deuez auoir de la paſſion pour les ſouffrances, puiſque c'eſt le moyen dont il a fait choix, pour vous monſtrer le chaſte feu de ſon ame. Il n'y a que l'amour, qui puiſſe payer l'amour, & rien que la ſouffrance, qui eſgale la ſouffrance. XX. C'eſt la flamme qui purge l'or, & qui raffine ſa matiere : iamais il ne ſera demeſlé de ſes impuretés, s'il ne ſent la braiſe, pour briller, il faut fondre. La coupelle n'eſt pas plus neceſſaire à ce metail, que l'aduerſité l'eſt à l'homme: rien ne fait paroiſtre ſa vertu,

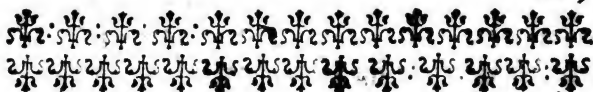
que ce qui tasche de la perdre. Celuy qui craint de subir cette preuue, se tient desia conuaincu de sa foiblesse. XXI. Simon le Magicien auoit si peu d'inclination à la Croix, qu'il feignit pour excuser sa lascheté, que la seule Image du Sauueur y auoit esté attachée. Basilides treuua vn pretexte plus iniuste, car il veut que Iesus-Christ, pour en fuïr les tourmens, se soit transformé en cét heureux Cyreneen, qui le soulagea montant au Caluaire. Tous ceux qui haïssent la Croix, prennent party auec l'Heresie : au contraire c'est se declarer compagnon des Saints, & Disciple du Sauueur, que d'en aymer le rencontre. XXII. On ne peut nier que l'homme souffrant ne soit heureux de tenir rang parmy tant de personnes illustres! aussi ne doit-on pas dissimuler qu'il luy naist vne obligation nouuelle d'endurer, sur cette consideration, qu'il fait partie d'vn corps mortel, dont toutes les parties sont sujettes aux souffrances. Le pied auroit mauuaise grace de se plaindre d'vne picqueure, estant sous vn chef tout couronné, & meurtry d'espines. Iesus-Christ, & les Saincts, sans en excepter vn seul, ont tous vescu dans les peines, & parmy les miseres. Quoy ? le cœur, la teste, & les plus nobles parties du corps sentiront de la douleur, & celles qui n'en sont que le rebut, feront paroistre de la delicatesse ? l'Aumosnier de Venceslas treuuoit les traces de son Roy toutes chaudes sur la glace, & sur la neige : apres l'exemple du Messie rien ne doit estre difficile XXIII. Depuis que Dieu s'est fait Homme pour estre Patient, les angoisses ne sont plus que des objets de desir : l'vnion qu'il a faite de toutes vos miseres en sa personne, les sanctifie, & les esleue à vn estat tout diuin, & adorable. Si toutes les douleurs de la nature ont touché sa precieuse chair, pourquoy ne les

ne les receuons-nous comme de sainctes Reliques, que sa prouidence vous a laissées, pour renouueller en vos esprits, le doux souuenir de son amour? Quoy la deuotion fait cas des cheueux, & des moindres superfluitez des Saints, & l'homme manquera de reuerence, & d'amour, pour les choses, qu'il sçait que son Sauueur luy a leguées par testament, quand il coniura son Pere, que le Calice où il beuuoit passast iusques à vous? XXIV. On ne sçauroit finir vn ouurage que par sa fin: celle que ie veux mettre au tissu de ces puissantes raisons, n'est autre que la beatitude, qu'on propose à la souffrance. Miserables mondains! quand vous seriés insensibles à tous les motifs que i'ay, ou touchés dans cét abregé, ou étendus dans la suite de mon entretien, ie ne croy pas que le desir d'vne recompense eternelle, ne vous fist aimer des maux qui passent. Il n'y a point de chemin de la terre au Ciel que la Croix: Iesus-Christ mesme l'a tenu: il faut donc se resoudre ou de n'y arriuer iamais, ou de marcher genereusement sur toutes les traces qu'il vous a marquées. Voilà non pas ce que ie iuge necessaire pour resoudre ta vertu dans les occasions de se perdre, mais ce que i'ay creu vtile pour la faire triompher. Et partant (mon cher Celestin) tu vois l'obligation immortelle qui te lie au seruice de ton grand Dieu, tu vois la douceur de sa prouidence dans l'amertume de tes maux. Qu'à iamais cette pẽsée tire des sentimens d'amour de ton cœur, & des eloges de ta bouche. Ne regarde plus les miseres de ta vie, que comme les arrhes de ta gloire. Que chasque moment de ta mauuaise fortune, te soit desormais le gage d'vne eternité de bon-heur: que iamais la douleur ne te touche, que l'amour ne t'enflame. Heureuses infortunes, douces necessitez, illustre deshonneur, de-

licieux desplaisirs, diuines souffrances, que les hommes vous aimeroient s'il connoissoient vostre merite ! Ah ! que leur colere s'irriteroit iustement contre l'impatience, qui les empesche de profiter de vos faueurs ! Que leur cœur auroit de transports, & de rauissemens pour adorer la misericorde de Dieu, dans leurs plus aigres malheurs, si leur esprit en penetroit toute la tendresse ! Oüy (Celestin) leurs pensées n'auroient plus d'autre objet, ny leur amour d'autre motif, que cette ineffable douceur, qui occupe vne eternelle Prouidence à disposer leur auanture. Grand Dieu, adjoustez encore ce bien-fait à leur obligation, ouurez les yeux de ces pauures Aueugles, faites leur voir ces mysteres cachez, descouurez-leur vostre Sagesse secrette. Ie m'asseure que si vous leur donnez la connoissance du merite de l'aduersité, vous leur en donnerez le desir ; toutes les plaintes qu'ils feront, ne feront plus que de doux regrets, & d'ardentes prieres, qui vous importuneront sans cesse d'augmenter leur misere, pour accroistre leur amour.

Fin de la Consolation de la Theologie.





L'EXERCICE DE LA CONSTANCE CHRESTIENNE.

Les Maximes de l'indifference Chreſtienne.



ON Dieu, mon Createur, vous auez ſouuent dit à l'homme, que tout ſon bon-heur eſtoit dans la Croix, & qu'il auroit autant de perfection qu'il auroit de patience. Tous les ſentimens de ſa nature ſe reuoltent, la raiſon naturelle aide ſes inclinations, & taſche de le rendre infidelle. Ie croy pourtant cette verité (ô mon Dieu) mais puis que la nature s'oppoſe à la creance que ie dois à vos paroles, fortifiez mon eſprit de voſtre Grace, & l'eſtabliſſez fermement dans la foy de ce Myſtere : que pour vous plaire, il faut ſouffrir, & que la plus ſouhaitable preuue de vôtre amour, c'eſt ce qui peut ſembler vn rigoureux effet de vôtre haine. Il eſt temps (mon aimable Pere) que ie paroiſſe digne de l'adoption, qui me rend vôtre fils. Donnez-moy aſſés de lumiere pour voir ce que vous deſirez de moy, & aſſez de courage pour accomplir vos diuines volontés. Ie vous en coniure par les merites de vos Saints, & beaucoup plus, par les vertus de ce premier né, à qui vous ne refuſés rien de ce qu'il vous demande

demande. Sa viande a tousiours esté de faire vôtre volonté : & lors que vous l'auez ordonné, les douleurs de sa Croix ont esté les delices de son ame. Vne parfaite indifference est la meilleure disposition que vous desiriez dans nos ames, donnez-la moy afin d'estre vne table rase, où vous puissiez coucher sans opposition tous les decrets de vostre saincte Prouidence. Deuant que d'entrer dans le Monde, i'estois vne pauure creature, sur qui vous iettiez vos projets sans resistance, pourquoy aurois-ie l'vsage de la liberté pour en retarder l'execution ? Le plus iuste arrest de nos irresolutions, & le plus auantageux choix, que nous puissions faire, c'est de rendre nos volontez conformes aux vostres, & suiure vos diuins attraits. Que la resignation à vos ordonnances soit donc desormais toute la liberté de mon ame, & que ie n'aye point d'autre inclination que de suiure la vôtre. Celuy qui se peut adjuster aux ordres de Dieu se rend impeccable : celuy qui s'en separe, ne fait iamais rien qui soit digne de loüange. Quand vous ne m'auriez pas appris, que *mourir ou souffrir*, pour l'amour de vous, est le desir d'vne bonne ame : vostre fidele seruante Therese, me persuade assez que c'est la seule deuise du Chrestien, comme c'est son vnique gloire. Sainte Mere de mon Sauueur, innocent sujet de ses douleurs, imprimez ce desir en mon ame, & si ie n'ay point de cœur pour aimer les trauaux, que ie n'en aye plus du tout pour viure.

Premiere Maxime.

O DIEV de mon cœur, vous daignez nous reueler dans vos escritures que, tout ce qui arriue dans le monde est sujet à vostre direction, & aux

veuës

veuës de vostre sagesse. Vne fleur ne se fane point en nos iardins, vn oiseau ne vole pas en l'air ; vn cheueu ne tombe point de nos testes, que vostre Sagesse ne preside à ces petits euenemens. Peut-on croire qu'vn peu de paille vous soit plus cher que vostre chef-d'œuure, & que vous oubliés l'homme appliquant vos diuins soins à des choses qui ne sont que pour son seruice ?

Seconde Maxime.

Vostre prouidence est appuyée sur vne exacte connoissance de toutes choses, puis que tout est à nud deuant vos yeux ; sur vne puissance infinie, puis que rien ne vous est impossible; sur vne bonté demesurée, puis que nous sommes la prunelle de vos yeux. Qui se peut défier de sa conduite ? Celuy sans doute, qui ne sçauroit pas que vous sçauez tout, que rien ne vous est impossible, & qui a assez de malice, pour croire que vous manquez de bonté ?

Troisiesme Maxime.

Sainct Paul nous asseure, sur l'inspiration que vous luy en donnez, que toutes choses pour fascheuses qu'elles soient, tournent au bien de vos Fideles. Et partant, il faut, ou renoncer barbarement à vostre amour, ou esperer, en vous aymant, dans toutes sortes de rencontres. Si vous me faites du bien, ie publieray vos misericordes ; si vous permettez que ie souffre du mal, i'adoreray vostre Iustice.

Quatriesme Maxime.

Vostre pouuoir est sans restriction, & vostre domaine sans limites. Nos personnes, nos vies, nos facultez

cultez, & toutes nos actions sont à vous, puis que vous estes nostre Createur, nostre Conseruateur, nostre Sauueur, nostre Dieu, nostre Tout. Vouloir quelque autre chose que ce que vous voulez, c'est limiter vostre puissance, & donner des bornes à vostre Empire.

Cinquiesme Maxime.

Outre que la creature ne sçauroit mieux estre que dans l'ordre, où son Souuerain la veut, ny suiure de plus iustes voyes que celle de sa Prouidence, la sujetion, qui nous sousmet à ses decrets, est si legitime, qu'on ne la peut violer à moins que d'estre sacrilege. Qui se pourroit mieux placer, & se mettre en vne plus souhaitable disposition que celle que nostre Dieu nous a choisie ?

Sixiesme Maxime.

La vie des bien-heureux est de faire la volonté de Dieu, & de se sousmettre à ses ordonnances. Peut-on imiter vne plus innocente vie que celle des Saincts, & suiure de plus iustes ordonnances que celles d'vn Dieu ? Il y a neantmoins cette difference entre vn homme qui obeït à Dieu dans le Ciel, & celuy qui s'accommode à ses volontez en Terre, que le premier suit tousiours ses inclinations, & que le second les doit le plus souuent combatre.

Septiesme Maxime.

Saint Paul, la glorieuse Vierge, Iesus-Christ mesme, ont tousiours suiuy les Ordres de Dieu, iugeans tres-iuste ce qui luy estoit agreable. Saint Paul endure mille iniures, la Vierge souffre le martyre : Iesus se prostituë

ſe proſtituë aux douleurs de la Croix, Dieu le veut, il eſt donc equitable. Si le Fils naturel de Dieu, ſi ſa tres-Sainte Mere, ſi ſon intime Amy paſſent parmy les Croix, pourquoy vn malheureux eſclaue en eſuiteroit-il le rencontre?

Huictieſme Maxime.

Nous reconnoiſſons la Souueraineté de Dieu, quand nos ſentimens ſuiuent ſes decrets: Quand nous faiſons noſtre volonté nous adorons vne idole. Que c'eſt vn deplorable malheur de quitter Dieu, pour donner de l'encens à vn monſtre ou à vn phantoſme! La propre volonté eſt vne plus ridicule, & plus cruelle diuinité, que les Chats, & les Crocodiles de l'Egypte.

Neufieſme Maxime.

Pour poſſeder ſon ame dans le repos d'vne ſainte paix, & gouſter le Paradis de cette vie, il faut croire que toute noſtre ſageſſe ne peut ſeruir qu'à nous tromper, & que noſtre infaillible conduite ne peut nous venir que de Dieu. Voulons-nous eſtre Martyrs ſans merite, & marcher auec danger de nous perdre? il faut ſuiure nos lumieres, & ne rien reconnoiſtre que noſtre prudence.

Dixieſme Maxime.

Sortons hors de l'indifference, arreſtons-nous à nos choix, la Prouidence de noſtre ſouuerain Monarque trouue touſiours ſes fins: Ne vaut-il pas mieux ſe ſoumettre par amour à ſes diuins vouloirs, que de s'y laiſſer attirer par contrainte? Vn valet ſe fait traiſner par force, vn fils ſe laiſſe amoureuſement conduire.

conduire. Aymons le commandement de noſtre Maiſtre, nous ne craindrons pas ſa baguette.

Les Affections de l'indifference Chreſtienne.

L'IMPVISSANCE de l'homme eſt ſi grande, qu'il ne peut meſme faire de bons ſouhaits, ſi la grace de Dieu ne preuient ſes mouuemens, & n'excite ſa pareſſe: C'eſt dans les veuës de cette foibleſſe, ô mon Dieu, que par vn aueu tres-ſincere de mon peu de pouuoir, ie reconnois la parfaite dépendance que i'ay de voſtre ſecours. Il m'eſt autant impoſſible de vouloir, & de pratiquer le bien, qu'à vn mort de marcher. Si l'impreſſion de voſtre grace ne me pouſſe, ie ſuis auſſi ſec, & immobile qu'vn ſquelete. Neantmoins ie ſuis tres-aiſe de ne pouuoir rien, parce que ce defaut m'attache à la neceſſité de voſtre concours; puis que vous me commandez d'aymer la vertu, ie vous en demande les plus ſainctes affections.

Premiere Affection.

M'appuyant donc ſur l'ayde de voſtre grace, ie fais vne reſolution irreuocable, de me tenir indifferent à tout ce qui me peut arriuer pendant ma vie, ſoit qu'il regarde les conditions de ma naiſſance, l'eſtat de ma vie, l'inclination de mes humeurs, les qualitez de mon eſprit, & les forces de mon corps, ſoit qu'il touche les accidens du dehors: comme la pauureté, le meſpris, les hontes, l'opprobre, voire meſme la mort.

Seconde Affection.

Ie veux, ô mon Dieu, que dans les euenemens de ma vie,

ma vie, le respect de vostre diuine Majesté force mes sentimens, & estouffe toute ma raison, en sorte que ma bouche ne prononce aucune plainte, ny mesme que mon cœur n'en forme pas le desir. Que s'il eschappe vn seul mot à mon impatience, ie renonce à ses murmures, pour me soumettre parfaitement à vos decrets. Adorable Mere de Iesus, i'attends ce courage de vos faueurs.

Troisiesme Affection.

Et parce que vous me permettés de sortir de l'indifference, pour honorer vos volontez, ie pretends me complaire dans tout ce qui m'arriuera, comme en vn objet de vostre diuine complaisance, & comme en vn dessein qui est conduit par vostre supreme sagesse. N'est-ce pas dequoy deuenir glorieux, de sçauoir que les pensées eternelles de mon Dieu s'accomplissent en moy, quand mesme ce seroit au preiudice de mes inclinations?

Quatriesme Affection.

I'adiousteray à cette saincte complaisance, vne estime tres-aduantageuse de ces accidens, entant qu'ils sont dressez, & conduits par vos sages conseils: protestant de tout mon cœur, que ie ne fais cas de quoy que ce soit, à l'esgal de la sousmission, qui vous est deuë. Et si ie pouuois autant meriter dans les ioyes que dans les peines, ie voudrois que vostre seule inclination fust le seul motif de mon choix.

Cinquiesme Affection.

Pour mieux porter mon esprit à l'hommage d'vn tres-humble vassal, ie coniure vostre bonté toute pa-

ternelle, d'affermir, la resolution que i'ay d'estouffer genereusement mes passions de tristesse & d'anxieté par l'ordinaire pensée du bien qui me reuient de l'execution de vostre bon plaisir. Ie ne veux estre triste que quand il vous plairra, & ie renonce de bon-cœur à la ioye, lors qu'elle ne vous sera pas agreable.

Sixiesme Affection.

Aux mesmes fins, ie regleray mon amour, mon esperance, mes regrets, & mon desir, sur les sainctes Loix de vostre volonté, accommodant, & formant mon esprit aux éuenemens libres, ou necessaires, qui m'arriueront, comme aux effets des causes que vostre Prouidence employe, dresse, ordonne, & dirige pour operer en moy vne parfaite sujetion à vostre Empire.

Septiesme Affection.

Sur tout, mon estude sera d'estre indifferent en toutes choses (l'execution de vos commandemens, & de vos conseils reseruée) ne me portant pas d'auantage à la santé, qu'à la maladie: ny à viure qu'à mourir. L'amour des creatures ne m'étant pas de plus grand poids que leur infidelité, ny leur faueur que leur tyrannie.

Huictiesme Affection.

Cette mesme indifference moderera mes inclinations, dans les succez qui arriueront à mes parens, & à mes amis, empeschant de tout mon pouuoir, que leur mal-heur ou leur prosperité ne me touche, ou au moins ne m'engage. La seule attache de mon cœur sera desormais le soin de vous plairre. Ah! que ie serois malheureux si ie deuois plier à tous les vents qui m'agitent,

m'agitent, & si ie n'auois de la consistence que lors que ce qui est à l'entour de moy n'aura plus de mouuement.

Neufviesme Affection.

Pour arriuer à ce degré de perfection, ie m'efforceray auec le secours de vostre grace, de dégager mon cœur, & de le déprendre de toutes les liaisons vicieuses, qui le peuuent attacher aux objets sensibles. Vne creature raisonnable ne doit-elle pas préferer vos desirs à ses propres satisfactions? Helas! mon Dieu, qu'elle seroit indigne de vôtre amour, si elle estoit si peu soigneuse de vous plaire. Quand vous m'aimez pour vous, vous m'aymez pour mon souuerain bonheur : lors que la creature me recherche, elle veut trouuer son diuertissement.

Dixiesme Affection.

A cette fin ie me veux défaire de tout empressement, sans que mon amour haste mes desseins, ou que ma paresse les retarde; & pour estre entierement maistre de mon cœur, ie sousmets toutes mes inclinations à vos desseins, protestant de violence, si vne creature m'oblige à soy contre vostre diuine volonté. Mais puis que ie ne peux acquerir cela, que dans la conformité parfaite aux idées eternelles que vous auez de ma perfection, que le sang de vostre aimable Fils Iesus, que le desir que vous auez de mon salut, & l'aueu de mon impuissance, me meritent cette incomparable faueur.

Maximes de la conformité Chrestienne.

MON pitoyable Seigneur, vous connoissez la foiblesse de vos pauures esclaues ; tout ce qui choque leur aise, esbranle leur esprit ; tout ce qui surprend leur attente, surmonte leur courage. Appuyez-moy, de peur que ie ne tombe ; esclairez-moy, de crainte que ie ne m'esgare. Les plus effroyables objets de la nature se presentent à moy ; leur seule veuë m'afflige, la resignation que vous me demandez à les souffrir, m'estonne ; secourez-moy, ou ie me perds.

Premiere Maxime.

Il est necessaire de trouuer vne conduite infaillible dans les actions de nostre vie, si nous en desirons le succez heureux. La prudence humaine ne fait que faillir, ses lumieres sont foibles, & son adresse dangereuse : c'est donc vne indiscretion de se fier à elle, & vne sublime sagesse de s'appuyer sur celuy qui ne nous peut tromper. Ie veux que cette Prouidence nous soit cachée, les effets en sont sensibles. L'ame qui anime nos corps, ne se laisse pas voir à nos yeux.

Seconde Maxime.

Nous ne sçaurions mieux choisir, que de prendre ce que Dieu nous presente. Il sçait nos besoins, il void leurs remedes. La Creature qui se détermine contre la conformité, embrasse son malheur. O Dieu! qui sera assez aueugle pour se porter arbitre de ce qui luy est conuenable, puisque nous pouuons aussi peu choisir ce qui nous est bon, que le faire, si nous ne suiuons l'idée eternelle qui nous conduit.

Troisiesme

Troisiesme Maxime.

Celuy qui n'a point d'autres resolutions que celles de Dieu, est tout-puissant. Iamais il ne neige qu'à sa volonté : tous les foudres qui tombent, ne tombent pas contre son gré. Il permet les naufrages dans la Mer, il dispose des biens, & des maux sur la Terre. Quiconque sçait vouloir ce que Dieu veut, gouuerne toute la nature. Qui refusera de donner le mouuement aux Cieux, de tenir les Elemens dans leur place, estant aisé de vouloir que tout cela se fasse comme il se fait.

Quatriesme Maxime.

Les troubles de nostre esprit viennent des difficultez qu'il a de se resoudre. Quand Dieu nous oblige à suyure son choix, il nous presente la paix. Il faudroit estre brutal, pour se plairre à la confusion, & n'auoir iamais connu la guerre, pour cherir la funeste cause, qui nous l'inspire.

Cinquiesme Maxime.

Nostre Dieu est sage, il ne nous peut tromper ; il est bon, il ne sçauroit le vouloir. L'Homme a assez d'ignorance, & de malice, pour l'vn, & pour l'autre. Arrestons-nous à Dieu, laissons l'homme. La sagesse de Dieu choisit tousiours ce qui est le meilleur, sa bonté nous le desire, nos lumieres nous conduisent souuent à l'erreur, & nostre inclination nous pousse dans le mal. Défions-nous de nous-mesmes, & prenons vne entiere confiance en la bonté de nostre Dieu.

Sixiesme Maxime.

Quand nous treuuerions nostre perte dans les offres de nostre Dieu, nostre extréme seruitude demande de la conformité de nous. C'est le deuoir d'vn sujet d'auoir son Prince pour sa loy. Il n'est pas vne creature qui ne souffre dans ses inclinations particulieres, pour s'accommoder au bien general du Monde. Pourquoy n'aurois-ie pas la mesme obeïssance que les pierres, les elemens, & les bestes, qui renoncent à leur instinct, pour s'âjuster à la volonté de leur Createur?

Septiesme Maxime.

Nostre amour est des-interessé, lors que la seule volonté de Dieu se fait en nous. Vne marque que nous aimons purement nostre Dieu, c'est quand nous prenons ses inclinations en rejettant les nostres. Si nous consentons aux volontez de Dieu qui nous sont douces, il y a danger que nous n'aymions que nous, & que le propre interest ne soit la seule cause de nostre obeissance.

Huictiesme Maxime.

Iesus-Christ n'a iamais fait vne de ses volontez en Terre, le decret de son Pere a tousiours esté sa conduite. Puis-ie auoir vn plus beau, & plus diuin exemplaire qu'vn Homme-Dieu? Et n'est-il pas iuste que l'esclaue ait au moins autant de sousmission que celuy qui est fils par nature?

Neufviesme Maxime.

Toute la connoissance des Saints dans la gloire

estant de Dieu, il leur est impossible d'auoir de l'amour, & des desirs, pour vn autre objet que luy, ou pour nous, à cause de luy. O! que nous serions heureux, si nous pouuions imiter cette diuine vie! nous n'aymerions que Dieu, nous ne desirerions que Dieu, & nous aymerions, & desirerions pour l'amour de luy, tout ce qu'il aimeroit, & desireroit pour nous: fust-il doux, & agreable, fust-il aspre, & austere à la nature. Ce seroit assez que nos plus mauuais accidens fussent aimez, & desirez de Dieu, pour meriter nos desirs, & nos amours.

Dixiesme Maxime.

Vn homme est impeccable, s'il est conforme aux desseins de Dieu: parce que Dieu ne peut aimer le vice. Helas! qui ne desireroit cette heureuse impuissance, de mal-faire, & qui ne voudroit desormais tout ce que Dieu veut pour ne rien vouloir de ce qu'il ne veut pas? Nous ne pancherons iamais au peché, si nous sommes immobiles dans le propos de n'auoir point d'autres projets que ceux de nostre souuerain Maistre.

Affections de la conformité Chrestienne.

TOVTES les inclinations de la creature cherchent le plaisir; que puis-je attendre des miennes, ô mon Dieu, sinon que la moindre souffrance qui se presentera, m'escarte de vostre amoureux Empire; Vostre grace me peut arrester, mesme dans le choix du martyre, & de tout ce qui est de plus effroyable aux yeux. Ne me refusez pas ce qui me peut rendre conforme à vostre desir; puis que vous desirez que i'y sois conforme.

Premiere Affection.

Ie renonce de bon cœur à tout ce qui peut flatter ma nature ; i'aime, & ie cheris ce qui luy eſt contraire. Quand i'auray de l'inclination pour quelque objet, ie me tiendray ſuſpect dans ſa recherche, craignant de n'y trouuer qu'vne pure ſatisfaction naturelle, & non pas voſtre volonté diuine.

Seconde Affection.

Pour trouuer doux vn Calice, quelque amer qu'il ſoit, ie regarderay touſiours l'aimable main de mon Dieu, qui me le preſente, ſans m'arreſter à la malice des cauſes ſecondes, qui me le meſlent. Le deſir que mon Dieu a que cette medecine me profite, eſt plus capable de me la rendre douce, que la malice de mes ennemis n'eſt puiſſante pour me la rendre inutile.

Troiſieſme Affection.

I'appriuoiſeray mon eſprit, par la veuë, & la penſée des choſes les plus faſcheuſes, & ſouuent ie meſureray mon courage, ſur l'exemple de ceux qui ſouffrent beaucoup. La familiarité que ie prendray auecque les ſouffrances me rendra leur rigueur ſupportable, & la fidelité de vos Martyrs fera rougir mon peu de courage.

Quatrieſme Affection.

Cette parole de voſtre ſeruiteur ſainct François Xauier ; Encore plus, Seigneur, Encore plus, me fera blaſmer ma laſcheté ; à ſon imitation, ie diray amoureuſement ces paroles : Helas mon Dieu ! il y a dix, vingt,

dix, vingt, trente ans que ie vous connois; Hé! qu'ay-ie souffert pour vostre gloire? Depuis que ie souffre, ie souffre comme les damnez, sans consolation, & sans merite, parce que ie ne souffre rien pour vous.

Cinquiesme Affection.

Est-il question de perdre mes biens, mes amis, mes parens? ie me plaindray que leur mort soit vne des necessitez de toute la nature, & de n'auoir rien de cela que ie puisse offrir librement à mon Dieu. Ie diray dans mon cœur, & de tout mon cœur: Mon Dieu ie voudrois bien que la vie, & la mort des miens fust en mon pouuoir. O que volontiers ie vous sacrifierois vn Isaac, si vous le desiriez!

Sixiesme Affection.

Lors que la complaisance des creatures me flattera, ie diray au fond de mon ame: Mon Dieu? si i'ay le merite qu'on me donne, ie l'offre volontiers au pied de la Croix de vostre aimable Fils. Que ie souffre quelque atteinte en ma reputation: pourueu que mon blasme ne vous offense point, il m'agrée.

Septiesme Affection.

Mon grand Dieu! le doux Fils de vostre cœur a embrassé la Croix: parce que vous le vouliez: si le Fils n'a rien trouué d'injuste dans vne si rude obeissance, l'esclaue doit-il murmurer de vos ordonnances, & gouster auecque plainte, ce que IESVS a sauouré auecque plaisir?

Huictiesme Affection.

On a veu des saincts, qui ont esté si fideles à vos

commandemens, que rien ne les a peu ſeparer de l'obeïſſance. Vous les auez faits l'opprobre du Monde, & le rebut des hommes. Le meſpris, & la confuſion leur a agréé, parce qu'ils partoient de vos diuines diſpoſitions. Ces perſonnes-là eſtoient de la meſme nature que nous, pourquoy n'aurions-nous pas la meſme reſolution qu'elles ?

Neufvieſme Affection.

Les enfans ſe ſont eſtendus ſur les braſiers, & couchez ſur des rouës ; parce que vous le vouliez. Le cœur eſt demeuré plus immobile dans le deſſein de ſouffrir, par la ſeule volonté de vous plairre, que leur corps aux rouës, & aux gibets, par les cloux, & les cordeaux, qui les y attachoient.

Dixieſme Affection.

Deſormais, ô mon Dieu, toutes les rigueurs de ma vie, & toutes les auſteritez de ma condition, seront adoucies par cette douce penſée : Ie ſuis le Martyr de l'amour de Dieu, Ieſus eſt mon exemple, mon Dieu m'a choiſi pour faire voir ce que peut ſon amour dans vne ame : il a crucifié ſon Fils deuant mes yeux, afin de monſtrer ce que ie deuois imiter. Puis-ie manquer d'adreſſe ſur vn tel modelle, & de courage à la veuë d'vn ſi glorieux exemple ?

Maximes de la Patience Chreſtienne.

IL eſt iuſte, mon doux, & pitoyable Pere, que la deſobeiſſance de vos Enfans rebelles ſoit chaſtiée. Puis que nous auons voulu nous priuer de l'immortalité, parmy les delices du Paradis terreſtre, il faut que

que nous souffrions mille morts parmy les miseres de ce monde : Puis que nous auons perdu l'innocence originelle auecque Adam, Il est équitable que la Iustice de nostre souuerain Maistre nous donne auecque luy en proye aux douleurs, aux ennuys, aux maladies, à la tristesse, & à tous les maux de cette vie, dans les veuës qu'il vous plaist me donner de mes peines, ô mon Dieu, i'adore vostre diuine Iustice, & baise amoureusement la main qui me chastie.

Premiere Maxime.

Rien n'est plus dommageable à l'homme que la prosperité, elle nous porte aisément dans le vice, & nous jette dans l'oubly de Dieu. L'endurcissement de cœur est vn de ses effets, l'insensibilité à tous les doux attraits de la vertu, est sa production. C'est donc vn grand malheur, que d'estre heureux, & vn bien inestimable que de souffrir quelque misere.

Seconde Maxime.

Les afflictions nous humilient, nous ramenent à Dieu, moderent l'excez, & la fougue de nos passions, détachent nostre cœur de l'affection des objets sensibles. Mon Dieu! que ce m'est vn grand bien (s'escrie Dauid) que vous m'ayez humilié. L'affliction est le remede asseuré des vieux pechés, & vn salutaire preseruatif à nos nouuelles cheutes. Si nous sommes malades, receuons volontiers la medecine qui nous doit guerir.

Troisiesme Maxime.

Vne maladie, vn fascheux succez, vne disgrace vous persuade mieux les mespris du monde, que toutes les

tes les raisons de la Philosophie. O l'excellent Maistre, que le malheur : Tout ce que la Morale a de bonnes raisons, ne nous peut retirer du vice, & vne petite disgrace nous en rend ou incapables, ou dégoustez.

Quatriesme Maxime.

Dieu connoist nos inclinations, il préuoit les pechez que nous ferions dans la prosperité, il sçait que nous perdrions nostre ame parmy les delices : son cœur est plein de pieté, quand il nous priue des contentemens sensibles, il nous oste les causes de nostre ruine. Ie dois donc expliquer en bonne part les miseres qu'il m'enuoye, & receuoir auec vne confiance tres parfaite de sa bonté, les plus rudes souffrances de ma vie.

Cinquiesme Maxime.

Vn homme dans l'affliction, c'est vn grain d'or dans le creuset ; ses flammes l'espurent, & le raffinent. Le Sage nous apprend que nostre grand Dieu se sert de ce moyen pour nous sonder, & nous reconnoistre. Voulons-nous tousiours estre inconnus, & sans approbation ; il faut fuir la touche de Dieu, & resister au dessein qu'il a de nous purifier.

Sixiesme Maxime.

Vne ame qui souffre assez en cette vie, pour l'amour de Dieu, na plus rien à souffrir en l'autre. Helas! nous sommes damnez de la peine du dam, tandis que nous ne voyons pas nostre bon Dieu : Assujettissons-nous encore icy bas à la peine du sens, & rien ne nous reste à souffrir hors de ce Monde. Il n'y a point de Purgatoire pour ceux qui souffrent volontiers en

cette vie;

cette vie ; mais il n'y a point de paradis dans le Ciel, pour ceux qui le veulent auoir en Terre.

Septiesme Maxime.

La grace des Bienheureux est le prix de leurs souffrances. Souffrir vn moment penible, c'est meriter vne eternité glorieuse. L'affliction ne retire pas seulement de l'estat du peché, mais elle nous establit dans le merite de la gloire. C'est elle qui nous donne ce que vaut le Paradis, & qui nous met en main dequoy achepter vne couronne eternelle.

Huictiesme Maxime.

Vn Malade se fait couper le bras, pour prolonger sa vie ; vn soldat s'expose à vne infinité de trauaux, pour la gloire : vn marchand va chercher vn peu d'or au trauers de mille dangers, & de mille naufrages. Helas ! les hommes n'auront-ils du mespris, que pour le Ciel ? sera-t'il dit que nous souffrions les incommoditez de la Mer, & que nous nous exposions aux hasards de la guerre, peut-estre pour trouuer la mort ou le naufrage, & que nous n'ayons pas vne pensée pour le Ciel ?

Neufiuesme Maxime.

Tous les Saints ont passé par le martyre des souffrances. Dieu se vante de la patience de Iob, comme d'vn triomphe acquis à sa gloire, il inspire Sainct Paul de faire plus de cas de sa Croix que des delices, Sainct Iean dit parmy ses fers, que Dieu luy a basty vn Empire : Les chaisnes, & les fers ne seruent que pour rendre la gloire inseparable de luy. Voulons-nous glorifier Dieu ? Souffrons.

Dixiesme Maxime.

IESVS est venu au monde, pour y honorer son Pere en la plus haute maniere qui estoit possible ; il a embrassé la Croix, & choisi vne vie pleine de martyres. A cét effet il a priué son corps des consolations, non seulement sensibles, & naturelles, mais encore de la gloire des bienheureux, se rendant par vn nouueau miracle, sensible dans la Beatitude, en vne partie de soy-mesme, afin d'offrir à son Pere vn glorieux souffrant. Quelle lascheté seroit-ce à l'homme de ne vouloir rien souffrir pour vn Dieu, qui a fait vn miracle de trente-trois ans, afin de souffrir toutes ses miseres.

Affections de la patience Chrestienne.

VNique objet de mes desirs, mon Dieu, mon Createur, que toutes les creatures vous benissent de la grace que vous me faites, de connoistre le merite de la Croix, & la gloire des afflictions. Qu'à iamais soyez-vous adoré, de m'auoir descouuert que l'estat d'vne penible souffrance est le plus heureux estat de l'homme. Ie vous remercie (ô mon aimable Pere) de m'auoir reuelé la gloire dans le deshonneur, la ioye dans l'angoisse, & le souuerain bonheur dans la Croix. A l'aide de vostre diuine grace, i'espere de m'establir si solidement dans le dessein de souffrir, que ie meriteray d'étre vn des chers enfans de vos douleurs.

Premiere Affection.

En suite de cette reconnoissance, ie vous remercie de ce

de ce que vous auez remply cette vie de tant d'amertumes, étant bien aise d'auoir ces occasions de desinteresser mõ amour, & de vous seruir sans complaisance. Il n'appartenoit qu'à vostre bonté de changer nos iustes chastimens en vn riche, & honorable sujet de gloire, & de receuoir le supplice de nos forfait, comme vn merite digne de vos couronnes.

Seconde Affection.

Sur cette creance j'accepte sans regret, & mesme ie reçois auecque plaisir tous les fascheux euenemens que vous me presenterez, souhaitant de tout mon cœur, que vostre adorable prouidence regne sur moy au desauantage de toutes mes inclinations, & contre le gré de la nature. Si ma chair se reuolte contre vos volontez, mon esprit y consent.

Troisiesme Affection.

Pour tesmoigner le sentiment de mon cœur, ie parleray des souffrances auec honneur, & estime, & vous en remercieray aussi-tost que vous me les enuoyerez. Ie veux aussi marquer exactement les iours de mes plus grands desastres, afin de celebrer par des Festes interieures vostre saincte conduite, & adorer l'honneur que vous m'auez fait.

Quatriesme Affection.

Quand mon cœur sera noyé d'angoisses, & d'afflictions, ie me glorifieray de ce bonheur, forçant toutes mes inclinations à l'agréement de ce Calice. Ie prieray mes plus fideles amis de rendre graces à vostre bonté des douces misericordes qu'elle me communique, i'interposeray mesme le credit du grand

grand Maistre de la Croix IESVS, afin d'en remercier son Pere.

Cinquiesme Affection.

Dans la veuë, & dans l'offre de toutes mes Croix, l'exemple des voluptueux me picquera d'vn genereux desir à la recherche des souffrances ; voire mesme ie tascheray de rendre mes ardeurs plus viues, & plus fortes, puis que l'objet de mes affections est plus innocent, & plus iuste. I'auray honte que l'inclination brutale puisse plus sur l'homme que la volonté d'obeïr à son Monarque.

Sixiesme Affection.

Afin d'imiter les agonies de Iesus vostre aimable Fils, ie veux (ô mon Dieu) tous les iours de ma vie crucifier mon cœur, par de poignantes douleurs de vous auoir offensé, & par de sensibles regrets de voir qu'on vous offense. Comme vostre cher Fils a tousiours porté la Croix dans son cœur, ie propose de crucifier le mien par vne sensible comparaison de toutes ses douleurs.

Septiesme Affection.

Mille fois le iour, & plus souuent, ie vous offriray toutes mes ioyes, & vous demanderay toutes ses peines prenant les paroles de sainct Augustin, & son sentiment si ie puis, Mon Dieu augmentez ma douleur, pourueu que vous connoissiez ma patience. Ie ne puis assez souffrir pourueu que vous me donniez assez de courage.

Huictiesme Affection.

I'adresseray ma voix aux creatures insensibles, ie

parleray

parleray à toutes celles qui me pourront affliger, & les prieray de m'affliger, les seruant mesme de ma main, dans le mal qu'elles me feront. Ce sera aucque plaisir (mon Dieu) que ie prendray toutes les innocentes armes de la Croix,& les doux instrumens de vos peines.

Neufiesme Affection.

Tout ce qui blessera mes sens,treuuera des respects & des honneurs dans mon ame. Iamais ie ne ietteray la veuë sur la haire & la discipline, qui m'aident à ranger mon corps aux volontez de mon Dieu, que ie ne les baise interieurement, leur donnant les plus douces œillades d'amour que ie pourray. Ce qui sera le plus rude à mon corps, sera le plus cher à mon cœur.

Dixiesme Affection.

Sauueur de mon ame, mon aimable IESVS, ie vous coniure par les sensibles douleurs de vostre vie, & par les tristes agonies de vostre mort, d'acheuer vn desir que ie ressents en moy, & de prier vostre Pere, que s'il se peut, il separe la gloire & le merite de ma souffrance, afin que ie luy puisse dire auecque verité: Mon Dieu, ie souffre purement pour vous. Autant que ie puis, ie renonce à mon merite, afin de ne souffrir que pour vostre seul seruice.

V A